ORIGINES DE L'ÉGLISE

LA VIE

DE

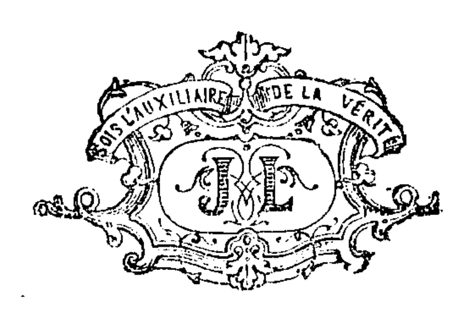
N.-S. JÉSUS-CHRIST

PAR

L'ABBÉ C. FOUARD

QUATORZIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1903



ORIGINES DE L'ÉGLISE

LA VIE

DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

I

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE)

ARCHEVÊCHÉ

DE

ROUEN

Nous, HENRI-MARIE-GASTON DE BONNECHOSE, Cardinal-Prêtre de la sainte Église romaine, du titre de Saint-Clément, Archevêque de Rouen, etc.

Par les présentes,

Non seulement nous autorisons l'impression du livre intitulé : *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. l'abbé FOUARD, professeur à la faculté de théologie de Rouen, mais nous en recommandons la lecture aux fidèles qui désirent concilier les consolations de la piété avec les solutions données par la vraie science aux difficultés des textes.

Donné à Rouen, le 6 janvier 1880.

† H. CARDINAL DE BONNECHOSE,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

APPROBATION

de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Rouen,
Primat de Normandie.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux d'approuver la douzième édition de votre Vie de Jésus et la quatrième édition du tome second de votre Saint Paul.

L'étendue de votre science, qui n'ignore rien des travaux exégétiques publiés à l'étranger, la sagacité et la prudence de votre critique, l'ampleur et la sûreté de votre méthode, le charme littéraire de votre exposition, expliquent et justifient le succès de ces beaux ouvrages.

Je vous en félicite, et je souhaite vivement que vous continuiez la série de ces études bibliques, qui resteront parmi les plus remarquables de notre siècle.

Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, avec mes félicitations et mes vœux l'assurance de mes sentiments très dévoués.

‡ FRÉDÉRIC,
Archevêque de Rouen.

Rouen, le 3 Mai 1900.

AVANT-PROPOS

DE LA SECONDE ÉDITION.

Nous ne souhaitions, en publiant cette Vie du Sauveur, que donner à la lecture de l'Évangile plus d'attrait et de clarté. De favorables témoignages nous apportent l'assurance que ce dessein a été goûté du public. On nous a su gré de présenter les actes du Maître sous cette forme concise qui est le propre de l'histoire, et au lieu d'embarrasser le récit par de longues explications, de laisser le lecteur méditer librement la parole de vie.

Quelques personnes ont regretté de ne point trouver dans ce livre, comme dans celui du Père de Ligny, les discours du Sauveur cités intégralement et paraphrasés. Nous avions d'abord suivi ce modèle, mais de sages conseils nous ont fait reconnaître qu'il était impossible d'unir dans un même ouvrage la narration des faits au commentaire. Nous avons donc sacrifié cette partie de notre travail, et nous l'avons fait d'autant plus volontiers que les chrétiens

désireux de pénétrer à fond la parole de Jésus-Christ peuvent s'aider d'admirables traités où la matière est épuisée : les homélies des Pères, saint Thomas, saint Bonaventure, Ludolphe le Chartreux, Bossuet, Mauduit, Duquesne et tant d'autres que nous ne nommons pas parce qu'ils sont dans toutes les mains.

On a exprimé aussi le regret de ne pas voir en tête du livre une introduction établissant l'authenticité des Évangiles. Nous persistons à croire que cette démonstration, qui demande de grands développements, étendrait hors de toute proportion les limites de l'ouvrage. Nous avons indiqué dans la préface les principaux auteurs qui ont étudié cette question ; on nous permettra d'y renvoyer encore. L'histoire des origines de l'Église nous amènera bientôt à raconter en quelles circonstances parurent les témoignages des quatre évangélistes ; nous nous réservons d'en traiter alors plus longuement.

D'autres critiques portent sur de nombreux points de détail et nous montrent avec quelle attention on a bien voulu suivre notre travail. Elles nous ont permis d'épurer cette seconde édition : aussi ne saurions-nous trop remercier ceux dont le concours nous a été si précieux et particulièrement les éminents prélats de Rome et de France qui nous ont honoré de leurs conseils.

A ces avis religieusement écoutés se sont joints

des témoignages dont nous gardons le plus reconnaissant souvenir. Par un bref du 2 avril 1881, Sa Sainteté Léon XIII a daigné nous féliciter de cette Vie du Sauveur, et lui accorder sa bénédiction. En même temps plusieurs Cardinaux et de nombreux Évêques de France donnaient leur approbation à l'ouvrage. Pour une telle faveur qu'il nous soit permis de leur exprimer ici notre profonde gratitude! Si hautement protégée, notre œuvre a reçu du public un bienveillant accueil. Puisse-t-elle continuer de répandre la connaissance et l'amour de Jésus!

PRÉFACE.

Cette Vie de Jésus est un acte de foi. Notre dessein n'est pas d'y poursuivre la controverse qui depuis le commencement du siècle partage les esprits ; nous ne voulons que faire mieux connaître et aimer le Sauveur. L'heure est propice ; car les Évangiles, contredits sur mille points, ont triomphé de la critique. L'attaque, comme la défense, paraît épuisée. Que reste-t-il, sinon d'user des témoignages inspirés, d'en tirer le récit des actes de Jésus, et par là de montrer que Celui dont on annonçait la mort est vivant et la vie même ? A la vérité, nombre d'auteurs ayant déjà suivi cette voie, refaire après eux une Vie du Sauveur peut sembler superflu. Notre excuse est dans la sublimité du sujet, qu'aucune étude n'embrassera entièrement, car la divinité du Christ est l'objet d'éternelles contemplations, et, à chaque âge, son humanité paraissant sous une nouvelle face veut une différente peinture. De là les histoires qui, tour à tour, ont tracé son image, et dont il suffira de rappeler le propre caractère pour faire entendre ce qu'elles laissent à accomplir.

Les Évangiles, exposés par les pasteurs, suffirent à la foi des premiers chrétiens. Les jours mortels du Seigneur, les lieux et les temps de ses prodiges étaient encore trop vivants dans les esprits pour qu'on en ranimât le souvenir. C'est en mourant pour lui que ces générations héroïques annonçaient Jésus. Toutefois l'erreur s'efforçait déjà de défigurer le divin Maître, et les évangiles apocryphes montrent jusqu'où elle avait dessein de le ravaler. Pour dissiper ces rêveries, il n'y avait qu'à leur opposer les témoins des actes du Christ. C'est à quoi se réduisirent Tatien de Syrie au deuxième siècle, Ammonius au troisième, Eusèbe de Césarée au quatrième. Disposant dans l'ordre des temps les récits évangéliques, ils en firent une harmonie [1].

Quelques Pères suivirent cet exemple, mais la plupart d'entre eux s'appliquèrent plutôt à interpréter la doctrine du Sauveur, et ce fut seulement au moyen âge qu'on commença à composer des Vies de Jésus. Même en ce temps-là les historiens mé-

---

[1] Harmonie ou Concordance est le nom donné aux différents livres où les interprètes se proposent d'accorder les récits des évangélistes et de disposer les faits dans l'ordre chronologique. Nous citons ici les premiers travaux de ce genre dont le souvenir soit demeuré. D'autres ont suivi en très grand nombre ; on trouvera les plus remarquables à la liste des livres dont nous avons fait usage.

ditent plus qu'ils ne racontent ; qu'on lise la Chaîne d'or de saint Thomas, les pieuses Élévations attribuées au docteur Séraphique, les pages austères de Ludolphe le Chartreux, partout on ressent l'ardeur qui les enflammait ; il semble que ces hommes, pour qui le corps n'est plus rien, n'aperçoivent le Seigneur que dans la lumière du Thabor. Giotto a peint sur les murailles d'Assise ce Christ transfiguré, et nous l'y voyons tel que le moyen âge l'adorait, laissant percer à travers ses membres les rayons de la divinité, la tête couronnée de gloire sous les fouets des bourreaux comme dans le triomphe de la Résurrection. C'est là l'image qui convenait aux siècles de foi et de charité, plus occupés d'imiter ce modèle que de le mettre dans tout son jour.

Dans les âges suivants, la Vie de Jésus prit une forme plus doctrinale. Jansénius de Gand, Salméron, Tillemont, Calmet, enrichirent leurs commentaires de trésors d'érudition ; malheureusement ils n'ont pas fondu leurs recherches dans un récit qui rendît au naturel la vie du Sauveur. Le P. de Ligny mit à profit les travaux de ses devanciers ; comme eux toutefois, négligeant les règles de l'art, il se contenta de disposer par ordre chronologique les textes de l'Évangile, et d'y insérer les gloses nécessaires pour rattacher les citations. Même après lui, il reste à écrire une histoire de Jésus-Christ.

Mais tandis que ces interprètes ramassaient dans

leurs ouvrages la tradition de dix-huit siècles, la Réforme, après avoir renversé en Allemagne la foi de nos pères, commençait à ébranler son propre fondement. Les livres saints, longtemps respectés, se virent à leur tour assaillis par l'erreur; authenticité, véracité, inspiration, tout fut mis en doute [1]. Strauss en vint à faire de Jésus un personnage fabuleux, Baur à regarder l'Évangile comme une légende reposant sur un fond historique, mais imaginaire dans ses prodiges. Une entreprise si hasardée sur d'antiques croyances n'était pas pour séduire le génie français, amoureux de clarté; il fallut l'art et l'imagination de M. Renan pour donner quelque lustre à ces inventions.

Le succès ne dura guère. L'Angleterre, toujours grave dans sa science, traitait de roman l'œuvre qui nous étonnait. L'Allemagne souriait de nous voir prendre pour le dernier mot de l'exégèse des théories réfutées chez elle [2]. Aujourd'hui que reste-t-il de

---

[1] Voir *La Bible et les découvertes modernes*, par M. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, t. I : *Esquisse de l'histoire du rationalisme biblique en Allemagne.*

[2] « L'ouvrage, tel qu'il est composé, écrivait Ewald, fait peu d'honneur au pays qui l'a produit, et il ne pouvait guère sortir autre chose du milieu où il a été conçu. » — « Le livre de M. Renan, ajoute Keim, est avant tout un livre parisien, un produit superficiel; il est nul pour le savant, qui ne saurait y

ce scandale? Nulle doctrine, nulle école nouvelle; un nom de plus à joindre aux Celse, aux Marcion, à tous ceux qui depuis dix-huit siècles attaquent la divinité de Jésus. Comme tant d'autres, ce dernier assaut a été vain et la fiction s'est évanouie, mais pour faire place à des théories plus redoutables parce qu'elles sont plus spécieuses.

Dédaignant la tradition qui les eût éclairés, des interprètes téméraires ont voulu reconnaître dans les Évangiles des enseignements apostoliques grossis de nouveaux textes au cours des années. A leur sens, ces livres saints ne sont donc pas une histoire faite d'original, mais une compilation successive de récits; et rien de plus ingénieux, mais aussi de plus arbitraire que les hypothèses variées à l'infini pour discerner les premiers linéaments de l'ouvrage que nous avons entre les mains. On voit où visent ces novateurs : refusant aux Évangiles une date assurée, ils en ruinent par là l'autorité; car quelle créance accorder à des mémoires confus sortis de mille mains et dans les temps les plus divers? Ce point accordé, c'en était fait de toute certitude sur la vie de Jésus. Aussi, tout ce qui portait un cœur chrétien s'est-il levé pour défendre la parole sainte. Des prodiges d'érudition ont été

---

rien trouver à son usage. » (Voir *M. Renan réfuté par les rationalistes allemands*, de Mgr Meignan.)

accomplis, et l'Église protestante, d'où le mal est parti, n'a pas été la dernière à le conjurer. Au nom du libre examen lui-même, la vérité demeure du côté de la tradition, nos Évangiles sont bien l'œuvre de ceux qui ont vu le Maître ou entendu ses apôtres. Écrits au souffle de Dieu, indépendants l'un de l'autre, ils présentent un éclat de vérité que rien ne peut obscurcir.

On nous pardonnera de ne point reproduire ici les preuves qui mettent hors de doute l'authenticité et la véracité de ces témoignages : un volume n'y suffirait pas. Le plus sage est de renvoyer aux apologistes, qui les ont victorieusement défendus [1], et

---

[1] Voir les *Introductions* de Hug, d'Adalbert Maïer, de Reithmayr (traduction du P. de Valroger). — Tholuck, *Crédibilité de l'Histoire évangélique.* — Les ouvrages anglais de Norton et de Westcott. — En France : *De la Croyance due à l'Évangile,* par M. Wallon, et *Les Évangiles,* de Mgr Meignan. Quelques lignes suffisent à Bossuet pour décider la question : « Ce grand nombre de peuples divers qui ont reçu et traduit ces livres divins conviennent tous de leur date et de leurs auteurs. Les païens n'ont pas contredit cette tradition. Ni Celse, qui a attaqué ces livres sacrés, presque dans l'origine du christianisme ; ni Julien l'Apostat, quoiqu'il n'ait rien ignoré ni rien omis de ce qui pouvait les décrier ; ni aucun autre païen ne les a jamais soupçonnés d'être supposés : au contraire, tous leur ont donné les mêmes auteurs que les chrétiens. Les hérétiques, quoique accablés par l'autorité de ces livres, n'osaient dire qu'ils ne fussent pas des disciples de

de poursuivre le dessein que nous avons indiqué plus haut : tirer de l'Évangile une histoire de Jésus et rapprocher les quatre témoins sacrés, afin de montrer comment leurs récits, divers de forme, d'intention, d'origine, s'expliquent et se confirment. Pour atteindre ce but, voici quels guides nous suivrons :

Le premier et le plus sûr de tous est l'Évangile. Nous le possédons dans la langue même qu'employèrent les historiens sacrés [1], et il faut le lire

---

Notre-Seigneur. Il y a eu pourtant de ces hérétiques qui ont vu les commencements de l'Église et aux yeux desquels ont été écrits les livres de l'Évangile. Ainsi la fraude, s'il y en eût pu avoir, eût été éclairée de trop près pour réussir. Il est vrai qu'après les apôtres, et lorsque l'Église était déjà étendue à toute la terre, Marcion et Manès, constamment les plus téméraires et les plus ignorants des hérétiques... osèrent dire que trois Évangiles étaient supposés... Mais quelles preuves en donnaient-ils? de pures visions, nuls faits positifs... Pour accuser la bonne foi de l'Église, il fallait avoir en main des originaux différents des siens, ou quelque preuve constante. Interpellés d'en produire eux et leurs disciples, ils sont demeurés muets, et ont laissé par leur silence une preuve indubitable qu'au second siècle du christianisme où ils écrivaient, il n'y avait pas seulement un indice de fausseté, ni la moindre conjecture qu'on pût opposer à la tradition de l'Église. » (*Discours sur l'Histoire universelle*, IIe partie, chapitre XXVII.)

[1] Nous n'exceptons pas le premier Évangile, car il nous paraît probable que la version grecque de l'original araméen de S. Matthieu fut faite par l'apôtre lui-même.

sous cette forme originale pour en sentir tout le charme ; mais il convient aussi de ne pas négliger les versions qui ont été composées dès les premiers jours, car en même temps qu'elles éclairent le sens du texte, elles permettent de décider entre les variantes. Nul n'ignore, en effet, qu'il ne reste plus de manuscrits grecs des trois premiers siècles, et qu'ainsi les plus anciens exemplaires ne sont que des copies faites trois cents ans après le temps où vivaient les évangélistes [1]. Durant cette longue transmission, les leçons diverses se sont multipliées ; or, pour assurer la vraie, aucune autorité

---

[1] Pour ne pas charger les notes de trop longs détails, nous ne citerons que les variantes des cinq manuscrits les plus anciens et les plus importants : Le codex Sinaïticus (א), trouvé par Tischendorf au monastère du Sinaï en 1859. Ce manuscrit remonte au IVe siècle. — Le codex Vaticanus (B), de même date que le précédent, est conservé dans la bibliothèque du Vatican. — Le codex Alexandrinus (A), envoyé par le patriarche de Constantinople, Cyrille Lucar, à Charles Ier, en 1628, et gardé depuis ce temps au musée Britannique. — Le codex Ephræmi (C). Le parchemin de ce manuscrit avait été lavé pour recevoir les œuvres de S. Éphrem ; de là son nom. On a fait revivre l'ancien texte, qui est une des richesses de notre Bibliothèque nationale. — Le codex Bezæ ou Cantabrigiensis (D), donné par Bèze à l'université de Cambridge. Ces trois derniers manuscrits remontent au Ve siècle. Voir, sur ces codex, l'*Introduction* de Reithmayr, et Scrivener, *Introduction to the Criticism of the New Testament*, p. 76-103.

ne vaut les traductions écrites par les disciples des apôtres, car elles reflètent les Évangiles grecs tels qu'ils étaient à l'origine de l'Église [1].

Sur cette question il importe également de consulter les premiers Pères; leur prédication n'étant qu'un commentaire de la Bonne Nouvelle, reproduit l'Évangile presque en entier, et par suite, nous retrouvons, dans leurs homélies, autant de

---

[1] Nous entendons par là les plus anciennes versions : l'Italique, traduction latine du Ier siècle; deux des versions syriaques, la Peschito (la simple), composée au commencement du IIe siècle, et la Cureton, ainsi nommée du chanoine de Westminster qui la découvrit parmi les manuscrits syriaques du musée Britannique. Cette dernière version, dans laquelle on a cru d'abord reconnaître l'original araméen de S. Matthieu, est plus ancienne que la Peschito, et par conséquent remonte au temps même des apôtres. Si importantes que soient ces premières traductions, nulle d'entre elles n'égale la Vulgate; on sait quel soin S. Jérôme y apporta, s'aidant des travaux de ses devanciers et recourant pour corriger l'Italique aux plus anciens manuscrits du texte grec; c'est donc à juste titre que l'Église, la déclarant authentique dans toutes ses parties, lui attribue la même autorité qu'à l'original pour ce qui touche la foi et les mœurs. Nous citerons encore la version copte, l'éthiopienne et la gothique, composées au IVe siècle, l'arménienne, qui date du Ve. (Voir, sur ces versions, le *Manuel Biblique*, par l'abbé F. Vigouroux, t. I, p. 137-193; l'*Introduction* de Reithmayr (traduction du P. de Valroger), t. I, p. 274-349, et les *Études Bibliques*, par l'abbé Le Hir, t. I, p. 251.)

textes antérieurs à ceux que nous possédons. Mais c'est principalement pour l'explication de la parole sainte qu'ils demeureront toujours nos maîtres. Nulle recherche, nulle science, si profonde soit-elle, ne nous rendra ce qu'ils avaient alors : le monde tel que Jésus l'avait connu, le même aspect des lieux et des choses, et surtout l'entretien des fidèles qui, ayant vécu près des apôtres, pouvaient rapporter leurs instructions. Ces circonstances réunies donnent à l'autorité des Pères un tel éclat, que les théologiens protestants eux-mêmes en ont été frappés. Ils l'avouent : « S'écarter d'un sentiment commun parmi eux, c'est une folie et une absurdité, c'est lutter contre l'élan invincible d'un torrent [1]. » Nous employons à dessein les expressions de Waterland et de Bull : dictées par le libre examen, elles ne sont pas moins rigoureuses que les règles du concile de Trente [2].

Nous veillerons donc à suivre exactement la tradition en interprétant les paroles du Sauveur, qui

---

[1] « It is absurd to imagine that all the Churches should combine in the same error, and conspire together to corrupt the doctrine of Christ. » (Dr Waterland, *On the use and value of ecclesiastical Antiquity*, Works, V, p. 253-383.) — « Religio mihi est, eritque contra torrentem omnium Patrum sacras Scripturas interpretari. » (Bull, *Defensio fidei Nicænæ*, I, 1, 9.)

[2] *Concilium Tridentinum*, sessio quarta.

sont le fondement inébranlable du dogme chrétien. Nulle place ici pour les nouveautés, car la vérité est immuable. Mais il ne suffit pas, dans une Vie du Christ, d'exposer la doctrine évangélique; il faut décrire les lieux où s'écoulèrent les jours du Sauveur, demander à l'histoire contemporaine quelles pensées occupaient les esprits, quels hommes entouraient Jésus. Sur tous ces points les Évangiles sont sobres de détails; écrits pour des lecteurs qui avaient sous les yeux la vie de l'Orient, ils font constamment allusion à des coutumes différentes des nôtres, et supposent familières des mœurs auxquelles nous sommes plus ou moins étrangers. C'est ce monde évanoui qu'il convient de ranimer, pour que l'Évangile soit compris comme il le fut au temps de son apparition.

Or il semble que tout soit mûr pour cette restauration du passé. Jamais l'Orient ne fut mieux connu; les paraphrases araméennes, les traditions contenues dans le Talmud et les écrivains juifs ont été longuement étudiées; l'Égypte et l'Assyrie, qui laissèrent en Judée de si profonds vestiges, révèlent enfin le secret de leurs institutions; en un mot, la science des antiquités hébraïques est devenue aussi complète et aussi lumineuse que l'archéologie de la Grèce et de Rome. En même temps, de savants travaux de chronologie, appuyés sur les calculs astronomiques, fixent les dates, les mois et les

jours. Qui ne voit les facilités que procurent de si vastes études? Nous ne pouvons donner ici le long détail des auteurs auxquels nous sommes redevable. Une liste de ceux que nous avons étudiés se trouve en tête de ce volume et montre que nous avons beaucoup emprunté à l'Allemagne et à l'Angleterre. Toutefois, quelle que fût notre estime pour nos devanciers, nous avons été fidèle à remonter aux sources et à ne rien accepter que sur de graves témoignages.

Un précieux avantage est venu se joindre à tant d'autres et nous a permis de faire mieux connaître les lieux où vécut le Sauveur. Entourés d'amis qui nous prêtaient un concours aussi intelligent qu'affectueux, nous avons parcouru la terre sainte « de Dan à Bersabée », de Gaza à Tyr et au Liban, suivant le Maître pas à pas, aux collines témoins de sa naissance, dans le pays de mort où il fut tenté, sur les rives du lac qu'il aima. Partout nous avons retrouvé le monde vu par Jésus : les cités, les portes se fermant dès que l'unique flambeau s'allume pour éclairer la maison ; les troupes de chiens parcourant les rues désertes et léchant les plaies du mendiant étendu au seuil du riche ; les noces avec leur pompe, la salle du festin, les convives couchés sur la pourpre et le fin lin ; les deuils bruyants menés au son des flûtes et des lamentations ; à l'entrée des villes, les aveugles répétant une plainte

monotone, les lépreux montrant leurs plaies avec des cris déchirants; au désert de Jéricho, le sentier courant sur les collines sauvages, et le Bédouin, aux yeux creusés par la faim, épiant aujourd'hui comme alors le voyageur qui tombera sous ses coups. Ces scènes sont toutes dans l'Évangile indiquées d'un mot, d'un trait : vues à la lumière de l'Orient, elles recouvrent leur premier éclat.

Il nous reste à dire quelles règles nous avons suivies pour établir l'enchaînement du récit. Saint Luc en donne l'ordre pour l'enfance de Jésus; saint Jean, pour les débuts du ministère, et ce dernier va parfois jusqu'à marquer les jours et les heures. Malheureusement son témoignage fait défaut pour toute la vie publique, ou du moins ne fournit que des incidents choisis avec le dessein manifeste de mettre en relief la divinité du Sauveur. C'est dans les synoptiques[1] qu'il faut découvrir la suite des faits. Or nulle recherche n'est plus délicate; car les Évangiles, comme l'indique leur nom, sont une Bonne Nouvelle[2], une prédication, où les apôtres s'appliquent non à donner un récit complet et des

---

[1] On appelle ainsi les trois premiers évangélistes, parce que leurs récits s'accordent dans leurs dispositions principales et peuvent être embrassés d'un seul coup d'œil. S. Jean a adopté un plan tout différent.

[2] Εὐαγγέλιον, de εὖ, « bien », et ἀγγέλλειν, « annoncer ».

dates précises, mais à montrer Jésus tel qu'ils l'adorent : saint Matthieu comme le Messie Roi, saint Marc comme le Fils de Dieu, saint Luc comme le Sauveur du monde. Chacun d'eux, occupé de l'objet qu'il a en vue, ne raconte que ce qui revient plus particulièrement à son dessein.

Saint Matthieu sacrifie même résolument la chronologie pour rapprocher des prodiges accomplis en diverses circonstances, des paraboles que le Christ ne proposa sans doute pas au même temps. Le but de l'évangéliste, en assemblant les discours, les miracles, les paraboles du Sauveur, est de ramasser ces rayons de lumière épars dans la vie de Jésus et de les rendre ainsi plus glorieux.

Saint Marc et saint Luc n'ont pas négligé à ce point la succession des faits, ce dernier même marque en termes exprès qu'il a dessein de s'y conformer. « Comme plusieurs, dit-il en son prologue, ont entrepris de composer le récit des choses qui sont crues parmi nous[1], selon que nous les ont transmises ceux qui, dès le commencement, les ont vues eux-mêmes et ont été les ministres de la

[1] La Vulgate traduit πεπληροφορημένων par : « quæ in nobis completæ sunt rerum » ; mais le texte grec, la version syriaque et l'interprétation de nombreux Pères permettent de donner à ce mot le sens plus exact de « choses fermement acceptées et crues par nous ».

parole, j'ai eu moi-même aussi la pensée, après avoir suivi exactement toutes ces choses depuis leur origine[1], de vous les raconter par ordre [2], très excellent Théophile[3], afin que vous reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été enseigné[4]. » Ces paroles indiquent clairement que saint Luc veut laisser à Théophile non seulement un témoignage authentique de la prédication des apôtres, mais une œuvre qui s'accorde avec les règles de l'histoire. Aussi, pour lui assurer une entière créance, rappelle-t-il qu'il a étudié soigneusement les faits, qu'il les expose depuis l'origine, avec exactitude, et dans l'ordre où ils se sont accomplis. C'est donc lui qui

---

[1] Ἄνωθεν : « alte petito principio ». (Jansénius d'Ypres, *Tetrateuchus.*)

[2] Καθεξῆς signifie dans ce passage, comme souvent ailleurs dans la langue grecque : « en suivant l'ordre des faits ». Thucydide, II, 1, 5, 26. C'est le sens que lui donne ordinairement S. Luc (VII, 11; Act., XXI, 1; XXV, 17; XXVII, 18), et que réclame l'enchaînement des idées. (Voir Tischendorf, *Synopsis evangelica*, XIV.)

[3] Le titre de Κράτιστε indique que Théophile tenait un haut rang (Act., XXIII, 26; XXIV, 3; XXVI, 25), mais ni l'Écriture ni la tradition ne font connaître ce noble personnage.

[4] Ici, et dans tout l'ouvrage, nous suivons la traduction de Bossuet; étrange parfois dans ses tours vieillis, mais toujours lumineuse et faite de génie, elle rend, mieux qu'aucune autre, la parole du Maître.

sera notre guide pour disposer les événements racontés par les trois synoptiques, et nous le suivrons avec d'autant plus de confiance que son récit s'ajuste ordinairement avec celui de saint Marc.

Nous savons trop quelles difficultés présente cette discussion des temps pour prétendre imposer l'arrangement que nous avons adopté dans la Vie du Seigneur. L'important était de marquer aux événements principaux une date certaine, car, qu'il faille mettre quelques semaines plus tôt ou plus tard tel miracle, telle parole du Maître, cette diversité touche peu la suite de son histoire. Pour les moindres faits, dont l'ordre demeure sujet à contestation, nous avons dû nous réduire au parti le plus vraisemblable, indiquant dans les notes et l'Appendice les raisons qui appuient notre sentiment.

Quelque soin que des amis dévoués aient pris de corriger ce travail, plus d'une erreur, sans doute, nous est échappée, et l'œuvre demeure indigne du sujet. Nous ne trouvons d'assurance que dans notre fidélité à la tradition, dont la voix, plus éloquente de siècle en siècle, est sans rivale pour commenter les actes du Sauveur. Plaise à Dieu qu'en passant sur nos lèvres, elle n'ait rien perdu de sa force ! Que sa vertu touche les cœurs et y ranime la foi en Jésus ! Plus que jamais l'aide de ce Maître divin est nécessaire, car les dernières années du siècle deviennent menaçantes. Un secret ébranlement alarme les plus

termes ; la licence apparaît dans les esprits, la division dans la société ; le Christ n'est plus là pour consoler les misérables, et ceux-ci, ployés sous le joug, le secouent avec colère ; riches et puissants invoquent un sauveur. De sauveur, il n'y en a d'autre que Jésus. A lui est attaché ce que le monde, ce que notre patrie garde encore d'espérance. Affaiblie, partagée, pressée de toute part, elle se relèvera le jour où ses enfants unis au Christ n'auront qu'un cœur et qu'une âme. Puissent nos humbles efforts n'être pas inutiles à une régénération que tous les vœux appellent ! C'est l'unique fin de ce livre et la seule gloire que nous lui souhaitions.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE.

ALFORD, *The greek Testament*, sixth edition; London, 1868.

AMBROISE (S.), *Patrologie latine* de Migne, t. XV-XVII.

ANDREWS, *The Life of Our Lord upon the earth*; London, 1863.

ANGER, *Synopsis Evangeliorum*, cum locis qui supersunt parallelis litterarum et traditionum Irenæo antiquiorum; Lipsiæ, 1851.

AUGUSTIN (S.), *Opera*, édition Gaume, t. III, V.

BACUEZ et VIGOUROUX, *Manuel biblique*; Paris, 1880.

BARONIUS, *Annales ecclesiastici*, t. I; Parisiis.

BÈDE, *Patrologie latine*, t. XCII.

BENGEL, *Gnomon Novi Testamenti*; Stuttgartiæ, 1860.

BINGHAM, *Origines ecclesiasticæ*; Halæ, 1724.

BISPING, *Erklärung des Evangeliums nach Matthæus*; Munster, 1867.

BONAVENTURE (S.), *Meditationes vitæ Christi*, editio Lugdun., 1668, t. VI.

BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile*. — *Élévations sur les Mystères*, édit. Vivès, t. VI et VII.

BOUGAUD, *Le Christianisme et les temps présents*; Paris, 1875.

BUXTORF, *Synagoga Judaica*; Basileæ, 1661.

— *Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum*; Basileæ, 1639.

CALMET, *Dictionnaire de la Bible*; Paris, 1730.

— *Commentaire littéral* sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament; Paris, 1714.

CASPARI, *Chronologische geographische Einleitung in das Leben Jesu Christi*; Hamburg, 1869.

CHRYSOSTOME (S. JEAN), *Opera*, édit. Gaume, t. VI-VIII.

CLÉMENT d'Alexandrie, *Patrologie grecque*, t. VIII, IX.

COLERIDGE, *The public Life of Our Lord*; London, 1874, 1875.

CORLUY, *Commentarius in Evangelium S. Joannis*; Gandavi, 1880.

CORNELIUS A LAPIDE, *Commentaria*, édit. Vivès; Paris, 1858.

CYPRIEN (S.), *Patrologie latine*, t. IV.

CYRILLE d'Alexandrie (S.), *Patrologie grecque*, t. LXXII-LXXIV.

CYRILLE de Jérusalem (S.), *Patrologie grecque*, t. XXXIII.

DANKO, *Historia revelationis divinæ Novi Testamenti*; Vindobonæ, 1867.

DAVIDSON, *Introduction to the New Testament*; London, 1868.

DEHAUT, *L'Évangile médité, défendu et expliqué*; Paris, 1875.

DELITZSCH, *Jesus und Hillel*; Erlangen, 1867.

— *Ein Tag in Capernaum*; Leipzig, 1873.

— *Jüdisches Handwerkerleben zur Zeit Jesu*; Erlangen, 1869.

DERENBOURG, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, d'après les Thalmuds*; Paris, 1867.

DIDYME, *Patrologie grecque*, t. XXXIX.

DILLMANN, *Das Buch Henoch*; Leipzig, 1853.

DÖLLINGER, *Paganisme et Judaïsme*; Bruxelles, 1858.

DUPANLOUP (Mgr), *Histoire de N.-S. Jésus-Christ*; Paris, 1872.

EBRARD, *The Gospel History*; Edinburgh, 1863.

— *Ecce Homo*; London, 1866.

ELLICOTT, *Historical Lectures on the Life of Our Lord Jesus-Christ*; London, 1868.

ÉPIPHANES, *Patrologie grecque*, t. XLI-XLIII.
ÉRASME *Annotationes in Novum Testamentum*; Bâle, 1516.
EUSÈBE, *Patrologie grecque*, t. XX, XXIV.
EUTHYME de Zigabène, *Patrologie grecque*, t. CXXIX.
EWALD, *Geschichte*; Gottingen, 1866.
— *Die drei ersten Evangelien*; Gottingen, 1870.

FABER, *Bethleem*; London, 1865.
FARRAR, *Life of Christ*; London, 1874.
FILLION, *Évangile selon S. Matthieu et S. Marc*; 1878, 1879; dans la *Bible* de Lethielleux; Paris.
FOISSET, *Histoire de Jésus-Christ*; Paris, 1863.
FRIEDLIEB, *Archäologie der Leidensgeschichte unsers Herrn Jesu Christi*; Bonn, 1843.

GEIKIE, *The Life and Words of Christ*; London, 1877.
GRÉGOIRE LE GRAND (S.), *Patrologie latine*, t. LXXVI, LXXIX.
GRESWELL, *Harmonia evangelica*; Oxford, 1840.
GRINFIELD, *Novum Testamentum græcum*: editio hellenistica; London, 1843.
— *Scholia hellenistica in Novum Testamentum*; London, 1848.
GROTIUS, *Annotationes in Novum Testamentum*; Paris, 1644.
GUÉRIN, *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*. — JUDÉE. — SAMARIE; Paris, 1868-1875.

HASE, *Das Leben Jesu*; Leipzig, 1835.
HENGSTENBERG, *Commentary on the Gospel of S. John*; Edinburgh, 1871.
— *Christology of the Old Testament*; Edinburgh, 1871.
— *Vorlesungen über die Leidensgeschichte*; Leipzig, 1875.
HERVEY, *On the genealogies of Our Lord*; Cambridge, 1853.

HILAIRE (S.), *Patrologie latine*, t. IX.
HUG, *Einleitung in die Schriften des Neuen Testaments*; Stuttgart, 1847.

IRÉNÉE (S.), *Patrologie grecque*, t. VII.

JAHN, *Archæologia biblica*; Oxford, 1836.
JANSÉNIUS de Gand, *Concordia evangelica*; Lugduni, 1684.
JANSÉNIUS d'Ypres, *Tetrateuchus*; Avenione, 1853.
JÉRÔME (S.), *Patrologie latine*, t. XXVI, XXIX, XXX.
JOSÈPHE, *Opera*, édit. Didot; Paris, 1845-1847.
JOST, *Geschichte des Judenthums*; Leipzig, 1857.
JUSTIN (S.), *Patrologie grecque*, t. VI.

KITTO, *Cyclopædia of Biblical Litterature*; Edinburgh, 1869.

LANGE, *Life of Christ*; Edinburgh, 1864.
— *Commentar über Matthäus, Markus, Johannes*; Bielefeld, 1860.
LANGEN, *Die letzten Lebenstage Jesu.*
LÉON (S.), *Patrologie latine*, t. LIV.
LIÉVIN DE HAMME, *Guide indicateur des sanctuaires et lieux historiques de la terre sainte*; Louvain, 1876.
LIGHTFOOT, *Horæ Hebraïcæ*; Oxford, 1859.
LIGNY (DE), *Histoire de la vie de Jésus-Christ*; Paris, 1830.
LUCAS de Bruges, *Commentarius in Evangelia*; Anvers, 1606.
LUCKE, *Commentar über das Evangelium des Johannes*; Bonn, 1840.
LUDOLPHE LE CHARTREUX, *Vita Christi e sacris Evangeliis sanctorumque Patrum fontibus derivata*; Strasbourg, 1474.
LUTHARDT, *Das Johanneische Evangelium*; Nürnberg, 1853.

MALDONAT, *Commentarii in* IV *Evangelistas*; Lutetiæ Parisiórum, 1629.
MAUDUIT, *L'Évangile analysé*; Paris, 1843.

Meignan (Mgr), *Les Évangiles*; Bar-le-Duc, 1864.
Ménain, *Études chronologiques pour l'histoire de N.-S. Jésus-Christ*; Paris, 1867.
Messmer, *Erklärung des Johannes Evangeliums*; Innsbruck. 1860.
Meyer, *Kritish exegetischer Commentar über das Neue Testament*; Gottingen, 1858.
Mill, *Observations on the attempted application of pantheistic principles to the theory and historic criticism of the Gospel*; Cambridge, 1861.
Milman, *History of Christianity*; London, 1867.
— *History of the Jews*; London, 1866.
Murray, *Handbook for Syria and Palestine.*

Neander, *Das Leben Jesu Christi*; Hamburg, 1845.

Olshausen, *Biblischer Commentar*; Kœnigsberg, 1830.
Oosterzee, *Das Evangelium nach Lukas*; Bielefeld, 1867.
Origène, *Patrologie grecque*, t. XIII, XIV.

Patrizi, *De Evangeliis libri tres*; Friburgi Brisgoviæ, 1853.
— *In Marcum Commentarium*; Romæ, 1862.
— *In Joannem Commentarium*; Romæ, 1857.
Philon, *Opera omnia*; Lipsiæ, 1828.
Pressensé (de), *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre*; Paris.

Reithmayr, *Introduction aux livres du Nouveau Testament*, traduction du P. de Valroger; Paris, 1861.
Reland, *Antiquitates sacræ*; Utrecht, 1712.
Renan, *Les Origines du christianisme*; Paris.
Robinson, *Biblical Researches in Palestine*; London, 1867.
— *Harmony of the four Gospels*; Boston, 1845.
— *Lexicon of the New Testament*; Edinburgh, 1876.
Routh, *Reliquiæ sacræ*; Oxford, 1846.

SACY (DE), *La sainte Bible en latin et en français, avec des explications du sens littéral et du sens spirituel*; Paris, 1804.

SALMERON, *Commentarius in Evangelia et Acta*; Coloniæ, 1602.

SCHEGG, *Sechs Bücher des Lebens Jesu*; Freiburg im Breisgau, 1875.

SCHOETTGEN, *Horæ Hebraicæ et talmudicæ*; Dresden und Leipzig, 1733.

SCRIVENER, *Introduction to the criticism of the New Testament*; Cambridge, 1861.

SEPP, *Das Leben Jesu*; Regensburg, 1865.

SMITH, *Dictionary of the Bible*; London, 1863.

STANLEY, *Sinaï and Palestine*; London, 1866.

STAPFER, *Idées religieuses des Juifs au temps de Notre-Seigneur*; Paris, 1878.

TERTULLIEN, *Patrologie latine*, t. I, II.

THILO, *Codex apocryphus Novi Testamenti*; Leipzig, 1832.

THOLUCK, *Philologisch-theologische Auslegung der Bergpredigt*. Hamburg, 1835.

— *Commentar zum Evangelium Joannis*; Hamburg 1844.

THOMAS D'AQUIN (S.), *Catena aurea in* IV *Evangelia*; Paris 1636.

THOMSON, *The Land and the Book*; London, 1863.

TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*. Paris, 1693.

TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha*; Leipzig, 1876.

— *Synopsis evangelica*; Leipzig, 1871.

TOBLER, *Topographie von Jerusalem*; Berlin, 1854.

TRENCH, *Notes on the Parables*; London, 1841.

— *Notes on the Miracles*; London, 1847.

— *Studies on the Gospel*; London, 1867.

— *Synonyms of the New Testament*; London, 1871.

VARIOT, *Les Évangiles apocryphes*; Paris, 1878.
VEUILLOT (L.), *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*; Paris, 1864.

WAHL, *Clavis Novi Testamenti*, Lipsiæ, 1843.
WALLON, *De la Croyance due à l'Évangile*; Paris, 1866.
— *Vie de N.-S. Jésus-Christ*; Paris, 1865.
— *Les saints Évangiles*, traduction tirée de Bossuet; Paris, 1863.
WESTCOTT, *Introduction to the study of the Gospels*; London, 1867.
— *A general survey of the history of the Canon of the New Testament*; London, 1870.
WIESELER, *Chronologische Synopse der vier Evangelien*; Hamburg, 1843.
WINER, *Biblisches Realwörterbuch*; Leipzig, 1847.
— *Grammatik der Neutestamentlichen Sprachidioms*; Leipzig, 1867.
WORDSWORTH, *The New Testament of Our Lord*; London, 1870.

CARTE
de la
JUDÉE
AU TEMPS DE N. S. JESUS CHRIST
dressée d'après les travaux de
VAN DER VELDE, STIELER, KIEPERT, etc.

SYRIE
PHÉNICIE
Liban
Anti Liban
ABILÈNE
ITURÉE
TRACHONITIDE
GAULANITIDE
AURANITIDE
BATANÉE
BASAN
GALILÉE
ZABULON
NEPHTHALI
DÉCAPOLE
SAMARIE
PÉRÉE
JUDÉE
IDUMÉE
MOAB
ROYAUME DE PÉTRA
ARABIE DÉSERTE
MÉDITERRANÉE
SARON
PLAINE DES PHILISTINS
Byblos
Aphaque
Héliopolis (Baalbek)
Chalcis
Abila (Souk Ouadi Barada)
DAMAS
(Barada)
Mt Hermon
Pharphar R. (Awaj)
Sidon
Sarepta
Léontes R.
Tyr
Dan
Césarée de Philippe (Banias)
Phænos (El Mismieh)
Échelle des Tyriens
Cédes
Eaux de Mérom (Lac d'Houleh)
Ptolémaïs
Safed
Bethsaïde Julias
Chorazin
Bethsaïde
Capharnaüm
Magdala
Kana-l-Jelil
Tibériade
Mer de Tibériade
Gergésa (Kersa)
Canatha (Kenaouat)
Djebel Hauran
Carmel
Séphoris
Cana (Kefr Kenna)
Nazareth
Thabor
Vallée d'Esdrelon
Hiéromax
Dora
Naïn
Gadara (Um Keis)
Capitolias
Bosra
Monts de Manassé
Césarée
Scythopolis
Pella
En Gannim (Djenin)
Salim
Ænon
Sebaste
Mt Ebal
Sichem (Naplouse)
Puits de Jacob
Mt Garizim
Gérasa
Jabbok R.
Batita
Antipatris
Monts d'Ephraïm
Jourdain
Jaffé
Joppe (Jaffa)
Siloh
Gadda
Diospolis
Éphrem (Taiybeh)
Béthel
Betharam
Bethbara
Rabbath Ammon
Beeroth
Emmaüs (Koubeibeh)
Mt de la Quarantaine
Font d'Élisée
Nicopolis (Amouas)
Nébi Samouïl
Jéricho
Kolonieh
JÉRUSALEM
Galgal
Azot
Aïn Karim
Béthanie
Bethphagé
Ascalon
Bethléem
Désert de Juda
Monts de Moab
Callirhoé
Machéronte
Soreq R.
Thécoa
Éleuthéropolis (Beit Djibrin)
Gaza
Hébron
MER MORTE
Arnon R.
Youttah
Kérioth
Engaddi
Rabbath Moab
Bersabée
Sodome
32°
33°
34°

Le tracé noir marque les routes de la Palestine que nous trouvons indiquées dans les Itinéraires d'Antonin et de Jérusalem, la Table de Peutinger et les géographes anciens.

0 1 2 3 4 5 6
Myriamètres

LIBRAIRIE V. LECOFFRE LITH. VIEILLEMARD FILS & Cie PARIS

LIVRE PREMIER

L'ENFANCE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER.

LA JUDÉE AU TEMPS DE JÉSUS.

La Judée, au temps du Christ, était déchue de sa splendeur. Les Machabées, pontifes et rois d'Israël pendant un siècle, avaient vu leur gloire décliner avec leur vertu. L'empire, noblement exercé par Judas et ses frères, dégénéra chez eux en despotisme, leur zèle religieux en ambition, et la concorde des fils de Mathathias, en divisions si profondes, que, soixante-six ans avant l'ère chrétienne, deux frères issus de cette race illustre, Hyrcan et Aristobule, étaient réduits à invoquer l'arbitrage de Pompée pour décider leurs querelles. Le général romain, déjà maître de la Syrie, jugea solennellement cette cause à Damas, et prononça en faveur d'Hyrcan. Vainement Aristobule, en appelant aux armes, tenta sur la montagne du temple une défense désespérée, il fallut céder; Hyrcan demeura souverain de la Judée, mais sous l'autorité des gouverneurs de Syrie, avec le simple titre d'ethnarque. Jérusalem vit pour la première fois les aigles dans ses murs. Pompée franchit le seuil du saint des saints, et

contempla avec étonnement ce sanctuaire sans idole. C'en était fait du règne de Juda, la servitude commençait pour Israël.

Bientôt Hyrcan perdit jusqu'à l'ombre de pouvoir qui lui était restée. César, vainqueur de Pompée, réunit la Palestine au royaume d'Edom, et donna le gouvernement de ces deux pays à un Iduméen de noble race, Antipater. Deux fils de ce prince, Phasaël et Hérode, lui prêtaient leur concours, administrant, l'un la Galilée, l'autre la Judée; mais leurs efforts réunis furent impuissants à maintenir une longue paix. Un descendant des Machabées, Aristobule, le frère d'Hyrcan, s'enfuit de Rome où il était captif, et tenta de remonter sur le trône, aidé par ses fils Alexandre et Antigone. Les armes de ce dernier eurent seules quelque succès; il fit Phasaël prisonnier et le contraignit à se donner la mort. Hérode, plus heureux, lui échappa, courut à Rome, et fut déclaré par le sénat roi de Judée; après trois années de luttes, les légions victorieuses le ramenèrent dans Jérusalem. C'était l'an 37 avant Jésus-Christ.

La faveur de Rome, qui ne se démentit jamais, le génie d'Hérode né pour l'empire, son union avec Mariamne, fille d'Hyrcan, l'ancien ethnarque, tout semblait promettre un règne tranquille. Mais l'Iduméen trouvait dans sa naissance, sa fortune inespérée, son naturel inquiet et soupçonneux, trop de causes de trouble pour jouir paisiblement de la puissance. Il n'eut point de repos tant que vécut un rejeton des Machabées. Deux princes de cette famille, Hyrcan lui-même, son beau-père, accablé d'années et d'infortune, furent d'abord victimes de ses ombrages. Puis vint le

tour de Mariamne, la seule de ses femmes qu'il ait aimée. Ni les deux enfants qu'il avait eus d'elle, ni Antipater, fils de Doris et son premier-né, ne trouvèrent grâce devant ses défiances. La mort seule du tyran devait mettre fin aux supplices.

Vainement, pour détourner les regards des tragédies qui ensanglantaient son palais, Hérode couvrait la Judée de monuments superbes. Ses vastes amphithéâtres ne servaient qu'à des jeux abhorrés; les bains, les portiques introduisaient des usages nouveaux, et l'aigle romaine étendant ses ailes sur le temple en profanait la sainteté. Pendant trente-quatre ans, le prince se consuma en efforts inutiles pour faire oublier aux Juifs son origine et leur servitude. Tout rappelait au peuple frémissant sous le joug que le sceptre avait passé des fils de Jacob à ceux d'Ésaü.

Dans ce débris universel des institutions judaïques, un seul corps restait debout et gardait quelque autorité : c'était le sanhédrin, conseil de la nation, établi par Moïse, selon les uns; selon d'autres, constitué seulement après la captivité. L'ascendant qu'en ces jours d'exil les prophètes et les docteurs prirent sur le peuple, l'absence des prêtres et des objets du culte, l'abaissement où demeura la race royale au retour de Babylone, les difficultés d'une restauration politique et religieuse, avaient conduit les Juifs à remplacer la monarchie par une assemblée souveraine.

Le rôle du sanhédrin était d'interpréter la Loi, de juger les causes majeures et d'exercer sur l'administration des affaires une exacte surveillance. Il formait donc à la fois le parlement, la haute cour de justice

et l'école supérieure de la Judée[1]. Ses soixante et onze[2] membres représentaient les trois classes de la nation : les prêtres, c'est-à-dire les chefs des vingt-quatre classes sacerdotales, auxquels se joignirent, sous Hérode et les Romains, les pontifes déposés par ses maîtres étrangers; les scribes, docteurs et interprètes de la Loi, et les anciens, pris parmi les chefs de tribu et de famille.

Pendant quatre cents ans, l'autorité de ce conseil était demeurée absolue. Hérode fut le premier à l'énerver; mais, si habile qu'il se montrât pour usurper toute puissance, il ne parvint pas à dépouiller entièrement le sanhédrin. Cette grande assemblée continua de siéger en face du tyran, et survécut à sa dynastie, car nous la voyons, sous les Romains, se poser en arbitre de doctrine, rendre la justice et diriger en secret les mouvements du peuple.

C'est donc à un fantôme que se trouvait réduite la puissance d'Israël; mais que dire du déclin de la religion et des mœurs? Les derniers Machabées avaient laissé le pontificat s'avilir et les scribes prendre une influence dominante. Livrée aux commentaires de ces

---

[1] Josèphe, *Antiquitates*, xiv, 9, 3. — *Sanhédrin*. 19.

[2] Les écrivains juifs ne s'accordent pas sur le nombre des sanhédrites. La plupart comptent soixante et onze membres, en souvenir du premier conseil d'Israël, composé de soixante-dix vieillards et de Moïse qui les présidait. Mais quelques-uns en portent le nombre à soixante-douze, joignant aux soixante-dix conseillers, non plus Moïse, mais Eldad et Médad, inspirés en même temps qu'eux par l'Esprit du Seigneur (Num., xi, 16-30). (Selden, *De Synedriis*, lib. II, cap. iv.)

docteurs ardents à scruter les moindres vétilles, la Loi devint un champ de vaines disputes, et les sectes qui s'arrogèrent le droit de l'interpréter nous présentent l'image de la décadence d'Israël. Trois d'entre elles sont demeurées célèbres : les pharisiens, les sadducéens, les esséniens; au témoignage de Josèphe[1], elles suffisent pour faire connaître la morale de ses contemporains.

Si incertaine que demeure l'origine du pharisaïsme, nous croyons devoir la chercher dans l'isolement imposé aux Juifs par la loi de Jéhovah. S'éloigner des peuples idolâtres, afin de garder pur le culte de Dieu, fut un des préceptes constamment répétés par Moïse et les prophètes. Au retour de Babylone, Esdras et Néhémie y insistèrent d'autant plus que les barrières relevées par eux autour de la terre sainte étaient faibles et souvent violées. La séparation devint un devoir plus rigoureux encore quand les rois syriens exigèrent l'apostasie, et que les grands prêtres Ménélas et Alcime trahirent leur foi en s'alliant aux persécuteurs. Tout ce qu'Israël comptait de cœurs généreux se retrancha dans le désespoir, et forma une troupe d'élite, que son zèle fit nommer les Pieux, les assidéens[2]. Guidés par Mathathias et ses fils, ces enfants d'Abraham se montrèrent invincibles. Rien ne leur manqua de ce qui fait les héros, vertus austères, courage indomptable, mépris de la mort, foi vive au Dieu qui les protégeait,

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaicum*, II, 8, 2.

[2] חֲסִידִים, I Mach., II, 42.

aux anges qui les assistaient. Mais la paix rétablie, cette vertu impétueuse ne sut point se contenir, le zèle se tourna en fanatisme, l'amour de la patrie en haine des étrangers; fuir leur contact impur devint pour les assidéens une loi qu'ils voulurent imposer à tout Israël. C'est alors que le nom araméen de Parousch, pharisien [1], qui signifie Séparé, leur fut donné par les Juifs opposés à leur sentiment.

Ni les Machabées ni les prêtres qui les entouraient ne suivirent les pharisiens dans cette voie. Obligés d'entretenir avec les autres peuples des relations politiques, cédant d'ailleurs au charme du pouvoir et des richesses, les nouveaux princes de Judée rejetèrent les prescriptions inventées par les zélateurs; ils bornèrent leur vertu à la lettre de la Loi, à la Sédacha[2], si hautement louée dans les saints livres, et par là méritèrent ce nom de saducéens, de Justes, dont ils aimaient à se parer. Telles furent, au temps des Machabées, les tendances diverses des pharisiens et des saducéens; voici ce qu'elles étaient devenues un siècle plus tard, au temps où naquit Jésus.

Chacun des partis suivit la pente où il s'était engagé. Les rois pontifes et les chefs du corps sacerdotal se cantonnèrent dans l'administration des affaires publiques, demandèrent à l'intrigue, aux alliances habilement ménagées la conservation d'un pouvoir chancelant, et maintinrent avec les nations voisines des

---

[1] פרושים, de la racine פרש, séparer.

[2] צדקה, la justice.

rapports d'autant plus étroits que l'indépendance de la Judée était plus menacée. Dans ce commerce habituel avec le monde païen, la foi des saducéens s'affaiblit et les doctrines épicuriennes qui dominaient à Rome trouvèrent accès près d'eux. S'ils gardèrent la croyance au Dieu créateur, ils lui refusèrent le gouvernement du monde. « La Loi donnée au peuple, disaient-ils, Jéhovah est rentré dans le repos, et abandonne tout l'homme à son libre arbitre [1]. » Ils vinrent bientôt à nier l'immortalité de l'âme, la résurrection de la chair et l'existence des anges [2]. Prêtres de Jéhovah pour la plupart, ils observaient encore la Loi, et s'acquittaient de leurs fonctions sacrées, mais en raillant le scrupule des zélateurs : « Les pharisiens, disaient-ils avec ironie, se tourmentent vainement dans ce monde, puisqu'ils ne trouveront rien dans l'autre [3]. »

Les libertés de cette aristocratie dédaigneuse du peuple et amie des gentils furent de tout temps le scandale des pharisiens, qui s'en montrèrent plus ardents à sauver l'orthodoxie menacée. Selon l'expression rabbinique, ils multiplièrent « haie sur haie » autour de la Loi, et voulurent que ces prescriptions nouvelles obligeassent aussi étroitement que les préceptes du Seigneur. Pour autoriser leurs prétentions, ils assuraient qu'il n'était point de commandement dont Moïse n'eût donné une explication orale. Re-

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaïcum,* II, 8, 14; *Antiquitates,* XIII, 5, 9.
[2] Josèphe, *Antiquitates,* XVIII, 1, 4.
[3] *Aboth de rabbi Nathan,* V.

cueillir ces traditions, en faire le complément de toute ordonnance mosaïque devint leur unique soin. Des collèges de docteurs se formèrent pour entrer dans les minuties de ces règles, et le peuple, qui, depuis la captivité, avait cessé d'entendre l'hébreu [1] des livres saints, reçut leurs décisions comme la parole de Dieu même. L'enseignement des scribes pharisiens est donc, à cette époque, toute la religion d'Israël, il suffit d'ouvrir le Talmud pour retrouver leur doctrine [2].

Nulle théologie spéculative, nulle application à l'être divin, à l'âme, aux fins de l'homme, aux choses de l'éternité; mais des discussions ardentes sur de puériles observances, le scrupule de la légalité poussé jusqu'à l'absurde; à peine çà et là quelque parole inspirée rappelle le Dieu de l'Horeb et du Sinaï. Sans doute les pharisiens gardaient fidèlement la loi du Seigneur, toutefois dans cette loi, l'exact payement des dîmes, les ablutions incessantes, et surtout l'observation du sabbat absorbaient leurs pensées. On ne saurait énumérer ici les mille deux cent soixante-dix-neuf règles qu'un Juif devait avoir sous les yeux pour ne point violer le repos sacré, les préceptes imposés aux convives dans les repas communs, les souillures innombrables auxquelles tous étaient exposés.

---

[1] II Esdr., VIII.

[2] Le Talmud ne prit sa forme définitive qu'au sixième siècle, par les soins de R. Rabina et de R. Jose, chefs des écoles de Sora et de Pumpadita; mais dès l'année 166, nous voyons R. Simon, fils de Gamaliel, recueillir les matériaux de cette vaste compilation. Les traditions et les préceptes, mis alors par écrit, se transmettaient jusque-là oralement dans les écoles juives.

Un tel joug était intolérable; les saducéens le secouaient ouvertement, les scribes se résignaient en apparence à le porter, mais ne cachaient le plus souvent, sous de religieux dehors, que fanatisme et hypocrisie. Les écrivains talmudistes ont ôté le masque au pharisaïsme de leur temps; rien de triste comme l'art employé par les zélateurs pour composer leur maintien et éblouir la foule. Nous les voyons, tantôt, afin de donner à leur marche plus de gravité, rapprocher les pas au point que leurs pieds se touchent; tantôt, pour ne regarder aucune femme, baisser si obstinément les yeux qu'ils vont donner contre les murailles; d'autres encore, gardant une plus exacte modestie, s'enveloppent la tête dans un sac et marchent en aveugles[1].

Si l'on veut que ce soient là des traits satiriques, que ces peintures outrent la vérité, il suffit de tourner quelques feuillets du Talmud pour trouver cette hypocrisie érigée en science pratique, et lire dix chapitres consacrés aux Eroubin, c'est-à-dire aux combinaisons qui permettaient d'éluder la Loi, quand elle devenait trop incommode. Le repos sabbatique défendait-il de porter des fardeaux au delà de deux mille coudées: pour doubler cette mesure, il suffisait de déposer la veille quelque aliment à l'extrémité de la distance légale; on se donnait ainsi un domicile supposé, d'où l'on pouvait de nouveau parcourir deux mille cou-

---

[1] Talmud de Babylone, *Sotah*, 22 b; Talmud de Jérusalem, *Berachot*, IX.

dées en tous sens[1]. Le pharisien voyait-il son bœuf sur le point de mourir, il avait le droit de le tuer sans violer le repos sacré, pourvu qu'il mangeât de sa chair gros comme une olive, afin de témoigner qu'il ne le frappait ainsi que pour s'en nourrir. Acheter lui était permis : l'unique soin à prendre était de ne payer que le lendemain[2]. Et nous n'osons ajouter quels désordres les rabbis toléraient, à condition de se couvrir d'un impénétrable secret[3].

Est-il besoin de faire observer que si cette décadence entraînait le commun du peuple, il se trouvait encore dans Israël de nobles exceptions, des scribes dignes des assidéens, héritiers de leur foi et de leurs vertus. L'Évangile en loue plus d'un[4], le Talmud en nomme d'autres, et au premier rang Hillel. Sa pauvreté dignement portée, sa constance inaltérable, son zèle, sa charité l'ont rendu justement célèbre. C'est lui qui a fait entendre aux contemporains de Jésus ces maximes presque chrétiennes : « Aime et recherche la paix. » « Aime les hommes et rapproche-les de la Loi. » « Qui surfait son nom, le ravale. » « Qui suis-je, si je néglige mon âme? Si je ne prends soin d'elle, qui le fera pour moi? Et si je n'y songe maintenant, quand le ferai-je[5]? » Éblouis d'un tel éclat, plusieurs ont exalté outre mesure le rabbi jusqu'à en

---

[1] *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, d'après les Thalmuds*, par J. Derenbourg, p. 143.

[2] *Ibidem*, p. 144.

[3] Talmud de Babylone, *Kiddouschin*, 40 a ; *Chagigah*, 16 a.

[4] Joan., III, 1 ; XII, 42 ; XIX, 38 ; Marc., XV, 43 ; Luc., XXIII, 51.

[5] *Aboth*, I, 11, 14.

faire l'égal du Christ. Ils oublient qu'Hillel n'a rien accompli qui puisse être comparé à l'œuvre du Sauveur[1]. Comme les docteurs de son temps, commentant les lois pharisaïques, il a borné ses soins à rendre leur joug supportable et n'a parlé que dans les écoles de Jérusalem, à un petit groupe de disciples choisis; bien plus, il partageait le dédain des scribes pour les pauvres et les humbles; cette maxime hautaine vient de lui : « Nul homme sans éducation ne peut éviter le mal, nul homme du commun ne s'élève jusqu'à la piété[2]. » En un mot, Hillel fut un scribe fameux, Jésus est Dieu; entre eux nul rapprochement n'est possible.

Il nous reste à parler de la plus étrange des sectes juives, les esséniens. Au couchant de la mer Morte, là où les sources d'Engaldi tombent dans le lac, une ver-

---

[1] « Hillel ne passera jamais pour le vrai fondateur du christianisme. Dans la morale, comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout. » (Renan, *Vie de Jésus,* v.)

[2] Mc Caul, *Old Paths,* p. 6, 158, etc. Quelle différence entre l'enseignement du Sauveur et les minuties puériles sur lesquelles Hillel donna ses réponses! L'une d'elles, célèbre entre toutes, roule sur cette question : « Est-il permis de manger un œuf qu'une poule a pondu un jour de fête, quand cette fête coïncide avec un sabbat? » Et cette recherche a paru si importante aux rabbis de ce temps-là, que tout un traité du Talmud en a gardé son nom d'*Œuf, Bétsa.* Là même où l'enseignement d'Hillel est le plus élevé, il demeure trop souvent incomplet. Sa belle maxime empruntée au Lévitique (XIX, 18) : « Ce que tu n'aimes pas pour toi, ne le fais pas à ton prochain, » omet tous les devoirs de l'homme envers Dieu, car le Maître ajoute : « C'est là toute la Loi, le reste n'en est que le commentaire. » (*Sabbath,* 31 a.) Et, à dessein, nous laissons dans l'ombre les défaillances du rabbi, cette étrange décision, par exemple, qui permet au mari de répudier sa femme pour le plus futile motif, comme un repas mal apprêté. (*Gittin,* 90.)

doyante oasis s'élève au milieu du désert que visita le feu du ciel. En ces lieux vivait, selon la parole de Pline, « un peuple éternel, où personne ne naissait[1] ». Nulle femme, nul enfant parmi eux; les adolescents étaient seuls admis après de longues épreuves. L'essénien, au moment de l'initiation, recevait la robe blanche dont il se revêtait aux repas communs, le tablier nécessaire à ses nombreuses ablutions, et une hache qui lui servait de bêche; chaque jour il creusait la fosse destinée à cacher les impuretés de son corps, et veillait à ce qu'elles ne souillassent jamais les rayons du soleil. Une discipline rigoureuse était imposée à tous, obéissance absolue, défense de rien posséder, abstinence perpétuelle; pour châtiment, l'excommunication qui réduisait le condamné à se nourrir d'herbes et à mourir lentement de faim.

Quelles espérances ou quel fanatisme soutenaient les esséniens dans cette rude vie? Il est difficile de le dire, car une loi terrible enchaînait leurs lèvres, et, au milieu des supplices, ils ont refusé de dévoiler leurs mystères. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'ils adoraient le soleil, qu'ils croyaient, comme les Pythagoriciens, à une âme éthérée et renfermée pour un temps dans le corps. Leur aversion pour les sacrifices du temple et la chair des animaux, leurs vêtements de lin, l'interdiction du serment, rappellent les Orphiques[2] que connut Platon. Mais que fut en réalité cette secte? Nul ne le dira avec certitude, car elle ne vécut guère, et

---

[1] Pline, *Historia naturalis*, v, 15.
[2] Pauly, *Real Encyclopædie :* ORPHEUS.

emporta son secret inviolé. Il importe du reste assez peu à l'histoire de la religion juive, puisque la doctrine de ces ascètes ne fut jamais populaire; réservée aux initiés, elle n'exerça qu'une faible influence sur le commun des Israélites.

Si nous voulons connaître les sentiments des Juifs, il faut lire leurs écrivains à cette époque; or, voici ce que nous trouvons au livre d'Hénoch : « En ces jours, il y aura un grand changement pour les élus. La lumière du jour brillera pour eux sans nuit; toute majesté, tout honneur leur appartiendra. En ces jours la terre leur rendra les trésors qu'elle renferme; le royaume de la mort, l'enfer même, tout ce qui leur a été confié... Les élus bâtiront leur demeure sur une terre de délices; un nouveau temple s'y élèvera pour le grand Roi, plus vaste, plus noble que le premier, et toutes les brebis du monde y afflueront pour les sacrifices. » « Dans ce lieu, poursuit l'auteur de ces rêves messianiques, je vis une fontaine intarissable de justice; des sources de sagesse jaillissaient nombreuses à l'entour, et tous ceux qui avaient soif venaient y boire... Sur cette nouvelle terre, l'antique ciel s'évanouira pour faire place à un autre ciel, où les astres donneront sept fois plus de lumière qu'auparavant; et des semaines innombrables s'écouleront dans un bonheur sans fin[1]. »

Les oracles sibyllins ajoutent à une description si flatteuse pour les sens ces promesses d'une félicité plus

---

[1] *Das Buch Henoch,* übersetzt von Dillmann, xc, xci.

terrestre encore : « Le peuple du grand Dieu nagera dans des flots d'or et d'argent, ses vêtements seront de pourpre; la terre et les mers verseront leurs trésors à ses pieds, et les saints règneront dans des délices sans fin. Le tigre paîtra près du chevreau; l'olivier se couronnera de fruits incorruptibles; un lait blanc comme la neige coulera des fontaines, et l'enfant jouera sans crainte avec l'aspic et le serpent[1]. » Il serait facile de multiplier les citations. Le quatrième livre d'Esdras, les psaumes de Salomon, les auteurs juifs d'Alexandrie nous révéleraient partout les mêmes espérances, partout les rêves d'un peuple aspirant à de meilleures destinées, mais ne les cherchant que sur la terre et dans les joies temporelles.

Tous pourtant, nous l'avons fait observer, ne partageaient point ces grossières illusions. Dans ce peuple dégénéré, à côté de l'Israël de la chair, il y avait l'Israël de l'esprit, troupe choisie, prédestinée au royaume du Christ, qui méditait pieusement les livres saints, et y découvrait le tableau prophétique du vrai Messie.

A l'heure même de la chute, Dieu le montre à Adam dans la descendance de la femme; puis il désigne dans la race de Sem un peuple issu d'Abraham, et dans ce peuple la tribu qui enfantera le Messie, celle de Juda[2]. Cette figure mystérieuse se distingue

---

[1] Ces citations sont tirées du troisième livre des *Oracles*, lequel, à l'exception de quelques fragments (v. 1-96 ; 818-828, etc.), remonte au temps des Machabées. (*Oracula Sibyllina*, édition d'Alexandre, t. II, p. 318).

[2] Gen., III, 15 ; IX, 26 ; XII, 3 ; XLIX, 8.

plus nettement à mesure que les temps se précipitent. Aux yeux de Moïse, c'est un prophète, son égal en puissance; aux yeux de David, un roi, son fils, héritier de ses grandeurs comme de ses infortunes[1]. Son nom même est découvert au Psalmiste : ce roi de l'avenir et de l'éternité est l'oint de Dieu, le Christ, le Messie[2]. L'un après l'autre, les prophètes apportent leur trait à cette esquisse divine. Bethléem est son berceau; la Galilée, sa patrie; une vierge, sa mère[3]. Il prêchera la bonne nouvelle aux doux et aux humbles de cœur, entrera dans Sion monté sur le poulain d'une ânesse[4]. Il sera méprisé et rejeté, conduit à la boucherie comme un agneau; ses vêtements seront partagés, le sort jeté sur sa tunique; ses pieds et ses mains percés; le vinaigre abreuvera ses lèvres[5]. Mais il ne connaîtra la mort des malfaiteurs que pour voir son tombeau glorieux, son âme ravie à l'enfer, et son corps à la corruption, pour s'asseoir à la droite de Jéhovah, et de là étendre son règne sur le monde[6].

La prophétie était portée à cette précision quand parut Malachie, le dernier des voyants. Il venait achever la peinture en annonçant le précurseur de Jésus. Ce héraut du Messie devait sortir de Lévi : aussi le prophète fixe-t-il son regard sur cette tribu. S'il flétrit les vices du sacerdoce, ses alliances scandaleuses

---

[1] Deut., XVIII, 18. II Reg., VII, 13. III Reg., XI, 34. Psal., passim.
[2] Ps., XLIV, 8.
[3] Mich., V, 2. Is., IX, 1-7; VII, 14; LXI, 1
[4] Zach., IX, 9, Is., LIII, 3, 7.
[5] Ps., XXI, 19; XXI, 17; LXVIII, 22.
[6] Is., XI, 10. Ps., XV, 10; CIX, 1.

avec les filles des gentils, s'il proclame un sacrifice nouveau célébré de l'aurore au couchant[1] et rejetant dans l'ombre les hosties souillées d'Israël, c'est pour montrer le précurseur se détachant des lévites, marchant devant la face du Messie, et lui frayant la voie : « Aussitôt il viendra à son temple le Sauveur que vous cherchez, et l'ange du Testament que vous souhaitez. Voyez, il vient, dit le Seigneur des armées[2]. »

Tel était le Messie attendu des vrais Israélites; tel le précurseur envoyé devant lui et dont saint Luc va nous raconter la naissance.

---

[1] Mal., II, 1-11; I, 10-12.
[2] Id., III, 1.

CHAPITRE SECOND.

LA NAISSANCE DU PRÉCURSEUR

I. LA VISION DE ZACHARIE.

Luc., I, 5-25.

Depuis quatre siècles, le monde attendait l'accomplissement des prophéties. Le règne d'Hérode touchait à sa fin, et le vieux roi descendait au tombeau, isolé dans le palais où sa main sanglante avait fait le vide; d'inquiets pressentiments agitaient les âmes. De Jérusalem et du temple[1] partit enfin la voix qui annonçait le salut.

Au nombre des lévites de ce temps-là était un prêtre nommé Zacharie, de la famille d'Abia, la huitième des classes[2] qui vaquaient à tour de rôle au service divin.

---

[1] Nous parlons si fréquemment, dans cette Vie de Jésus, de la ville sainte et de son temple, qu'une description en est nécessaire. On la trouvera à l'Appendice, I.

[2] Ἐξ ἐφημερίας. Luc., 15. Ἐφημερία (proprement le ministère de

Peu nombreux au retour de la captivité, les fils de Lévi ne tardèrent pas à se multiplier et durent chercher une résidence hors de Jérusalem dans les vieilles cités sacerdotales[1]. Hébron et Youttach[2] avaient vu revenir à elles leur population lévitique, et c'est probablement la dernière de ces villes[3] qui était la demeure de

---

chaque jour) signifie en cet endroit le service religieux rempli pendant une semaine par les prêtres divisés en vingt-quatre classes, et aussi le groupe des lévites qui s'acquittaient de ces fonctions. Cet ordre avait été établi par David, qui laissa le sort décider du rang de chaque classe (I Par., XXIV, 5; II Par., XXIII, 5. — Josèphe, *Antiquitates*, VII, 11). La captivité, il est vrai, avait troublé ces dispositions, puisque quatre familles sacerdotales seulement revinrent de Babylone; mais leurs membres furent de nouveau distribués en vingt-quatre classes, et chaque groupe garda son titre primitif, comme s'il descendait vraiment du lévite dont il portait le nom. Le ministère sacré se trouva ainsi restauré tel qu'il était lors de la fondation du temple. (I Esdras, II, 36-62. — Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Luc., I, 5.)

[1] Selon l'antique coutume, les lévites chargés de la musique sacrée étaient demeurés dans les villages voisins de la cité (II Esdr., XII, 28; I Paral., IX, 16); mais les prêtres que leur ministère ne rappelait au temple que deux fois l'an s'étaient établis au loin dans les villes sacerdotales de Juda.

[2] Josue, XV, 55; XXI, 16.

[3] Luc., I, 39. La tradition qui fait d'Hébron la demeure de Zacharie ne remonte qu'au neuvième siècle (*Acta sanctorum*, 24 junii); d'ailleurs il est peu vraisemblable que S. Luc, pour désigner une ville si connue, ait employé ce terme vague et obscur: « la ville de Juda ». Quand il use de cette expression, il détermine aussitôt le lieu dont il parle : πόλις Ναζαρέτ (Luc., II, 4); πόλις Ἰόππη (Act., XI, 5, etc.). Ἰούδα n'est probablement que la prononciation adoucie de l'hébreu Ἰούτα, Youttah (יוּטָּה), le δ grec remplaçant fréquemment le ט hébraïque. Cette hypothèse proposée par Reland est adoptée par la plupart des interprètes modernes, entre autres par le P. Patrizi (*De Evangeliis*, lib. III, diss. X, cap. I), et Robinson (*Biblical Re-*

Zacharie. Située au midi et à peu de distance d'Hébron, elle s'élevait sur le penchant d'une colline, au milieu des montagnes de Juda. Zacharie vivait dans cette retraite avec sa femme Élisabeth, de race sacerdotale comme lui : les deux époux « étaient justes devant Dieu et marchaient sans reproche dans les commandements et les lois du Seigneur[1] ». Mais ils voyaient leur piété mise à une dure épreuve, car, sans enfants, et tous deux avancés en âge, ils n'avaient plus d'espoir que Dieu ouvrît le sein de la fille de Lévi.

Le temps était venu pour Zacharie de se joindre à ses compagnons de la classe d'Abia, et de remplir son ministère dans le temple; il prit donc le chemin de Jérusalem. Chaque classe avait coutume de tirer au sort les divers offices; celui de brûler de l'encens échut à l'époux d'Élisabeth[2]. C'était la plus haute des fonctions sacerdotales, et elle s'accomplissait avec

---

searches, I, 494, note; 206, note). S'appuyant sur des traditions locales, M. Guérin (*Judée,* tome I, chap. v) et le F. Liévin (*Guide-Indicateur*) cherchent près de Jérusalem la patrie du Baptiste, et indiquent Aïn Karim, autour duquel se trouvent le désert de Jean et le cloître de Mar Zacharia. Ces vagues indications ne suffisent pas, à notre sentiment, pour détruire l'autorité des traditions antiques qui désignent comme patrie de Jean-Baptiste les alentours d'Hébron.

[1] Luc., I, 6. Ἐντολαί, les préceptes de la loi naturelle confirmés par le décalogue (Rom., VII, 8, 13) ; δικαιώματα, les préceptes positifs ajoutés à la loi de nature (Rom., II, 26 ; VIII, 4). Ἀβραάμ ἐφύλαξε τὰς ἐντολάς μου καὶ τὰ δικαιώματά μου (Gen., XXVI, 5). Cette distinction, la seule qu'il soit possible d'apercevoir entre les deux termes, n'est pourtant ni certaine ni constante : il suffit de lire le psaume CXVIII pour se convaincre qu'ils sont souvent regardés comme synonymes.

[2] Luc., I, 9

une solennité dont il convient de rappeler ici le détail.

L'autel d'or, où s'offrait le sacrifice des parfums, était au milieu du saint, entre le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition : un simple voile le séparait du saint des saints, vide, au temps de Zacharie, de son arche d'alliance. Tout dans le sanctuaire devait être préparé à l'avance, les flammes des lampes ravivées, les cendres enlevées de l'autel, le feu nouveau apporté avant que le prêtre entrât. Dès qu'il paraissait, tous s'écartaient, et le peuple repoussé sous les portiques y priait en silence[1]. Le ministre officiant pénétrait seul dans le saint, et, au signal donné par un prince des prêtres, jetait les parfums sur le feu; puis s'étant incliné vers le saint des saints, il s'éloignait lentement, marchant en arrière pour ne pas tourner le dos à l'autel. Une cloche annonçait sa sortie et la bénédiction qu'il répandait sur le peuple[2]. Aussitôt les lévites entonnaient les hymnes sacrés, et la musique du temple se joignant à leurs voix formait une symphonie si puissante, au dire des rabbins, qu'elle s'entendait de Jéricho[3].

Quoique cette cérémonie s'accomplît deux fois chaque jour, le matin et le soir, les Juifs n'y assistaient jamais sans une secrète inquiétude, car le prêtre qui entrait dans le sanctuaire était leur représentant, et l'encens brûlé par ses mains figurait les prières de tous : que Jéhovah rejetât son offrande, qu'il le frappât

---

[1] Luc., I, 10. *Tamid*, 3, 6, 9; 6, 1; *Ioma*, 5, 1, etc.
[2] Num., VI, 24-26.
[3] Lightfoot. *Horæ Hebraïcæ*, in Luc., I.

pour punir quelque impureté légale, Israël était atteint du même coup. De là l'impatience de la foule, et la promptitude avec laquelle le ministre s'acquittait de ses fonctions pour ne pas prolonger l'émotion générale.

Ce jour-là, les craintes furent vives, car Zacharie demeura longtemps dans le lieu saint[1]. Il apparut enfin tremblant, muet : sa langue soudainement enchaînée, ses signes, son trouble, tout disait qu'une scène redoutable venait de frapper ses regards. Écrivit-il à l'heure même sa vision merveilleuse? Le texte sacré ne semble pas l'insinuer. « Il resta muet[2], » dit-il; ce qui signifie apparemment que son cœur, aussi bien que sa langue, se refusa d'abord à révéler l'apparition céleste, et qu'il attendit, pour la publier, que Dieu lui-même ouvrît ses lèvres. Or voici ce qu'alors Zacharie raconta.

Il venait d'entrer dans le sanctuaire, quand, à la droite de l'autel, d'où s'élevaient des nuages d'encens, un ange apparut. A sa vue, la frayeur s'empara du prêtre, mais l'ange lui dit[3] : « Ne craignez point, Zacharie; votre prière est exaucée, votre femme Élisabeth concevra un fils, et vous lui donnerez le nom de Jean. Cet enfant sera votre joie et votre ravissement, et la multitude se réjouira à sa naissance. Car il sera grand devant le Seigneur; il ne boira point de vin, ni de tout ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère. Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur

---

[1] Luc., I, 21.
[2] Id., I, 22.
[3] Id., I, 11-17.

leur Dieu, et lui-même marchera devant lui[1] dans l'esprit et la vertu[2] d'Élie pour ramener les cœurs des pères vers leurs enfants[3], les incrédules à la prudence des justes[4], et préparer au Seigneur un peuple parfait. »

Malachie, dont l'ange rappelait ici l'oracle, avait prédit que deux précurseurs marcheraient devant le Messie : l'un, Jean-Baptiste, annoncerait son premier avènement[5]; l'autre, Élie, aux derniers jours du

---

[1] Ἐνώπιον αὐτοῦ, c'est-à-dire κυρίου τοῦ Θεοῦ αὐτῶν : devant le Seigneur Dieu.

[2] Δυνάμει, la vertu, non d'accomplir des prodiges, car Jean ne paraît pas en avoir fait (Joan., x, 41), mais la puissance de ses exemples et l'efficace de sa parole.

[3] Malach., IV, 6. Le rapprochement des cœurs réservé à Élie, ce n'est pas seulement la réconciliation et la paix des familles, comme le veulent Meyer (*Handbuch über das Evangelium des Lukas*, in loco) et Alford (*Greek Testament*, in loco); c'est la foi d'Abraham et la vertu des premiers pères d'Israël revivant en leurs enfants. Malachie, en rappelant la loi donnée sur l'Horeb, montre clairement qu'il a en vue ces saints patriarches, et d'ailleurs l'ange, après avoir cité les premiers mots du prophète : « Il rapprochera le cœur des pères de leurs enfants, » poursuit en expliquant ce qu'est à ses yeux cette réconciliation : « Il ramènera à la sagesse les incrédules et préparera ainsi au Seigneur un peuple accompli. » C'est donc à réveiller l'antique ferveur d'Israël que consistera l'œuvre d'Élie et la mission de Jean son devancier. « Est sensus, ut etiam filii sic intelligant legem, id est Judæi, quemadmodum patres eam intellexerunt, id est prophetæ, in quibus erat et ipse Moyses. » (S. Augustin, *De Civitate Dei*, xx, 29.)

[4] Φρόνησις : le sens pratique de la justice, qui fait faire le bien qu'on aime.

[5] « Voici que j'envoie mon ange devant moi pour me frayer la voie. Aussitôt il viendra à son temple le Sauveur que vous cherchez, et l'ange du Testament que vous souhaitez. Voyez, il vient, dit le Seigneur des armées. » (Malach., III. 1.)

monde, descendrait de son char de feu pour préparer les hommes au retour du Christ[1]. Si diverse que fût leur mission, Jean était un autre Élie, parce qu'en lui devait revivre l'esprit du Thesbite : même souffle, même éclat, une âme de feu entraînant les fils d'Israël par la parole et l'exemple, et les ramenant aux vertus de leurs pères. Égarés par une ressemblance si parfaite, les Juifs ne distinguèrent jamais ces deux hérauts de Messie.

Dieu ne demandait pas à Zacharie de s'élever plus haut, et de voir clairement ce que l'ange annonçait, mais de croire à sa parole, si mystérieuse qu'elle fût. Trop superbe encore, le lévite s'y refusa; il osa même demander un signe avant d'ajouter foi au message : « Comment saurai-je la vérité de ces paroles? répondit-il, je suis vieux, et ma femme est avancée en âge. » Pour triompher de cette incrédulité, il fallut que l'ange se dévoilât : « Je suis Gabriel[2], dit-il, un des esprits assistants devant Dieu,

---

[1] « Souvenez-vous de la loi de Moïse mon serviteur que je vous ai donnée sur l'Horeb. Voyez, je vous envoie Élie le prophète, avant que vienne le jour du Seigneur, jour grand et terrible : et il rapprochera le cœur des pères de leurs enfants, et le cœur des enfants de leurs parents, afin que je ne frappe pas la terre d'anathème. » (Malach., IV, 4, 6.) Il est évident que le prophète parle ici des derniers jours du monde et d'Élie, et si l'ange Gabriel applique cette seconde prophétie à Jean-Baptiste, c'est que ce dernier, par la sainteté de sa vie, devait être l'image parfaite du Thesbite.

[2] Gabriel, גַּבְרִי אֵל, l'homme de Dieu. Le ministère de ce prince des anges semble réservé à l'œuvre divine par excellence, à l'Incarnation. C'est lui qui est député à Daniel pour lui annoncer l'arrivée prochaine du Saint des saints (Dan., IX, 21-24); c'est lui qui allait être envoyé vers Marie.

que le Seigneur a envoyé pour vous parler et vous annoncer ces heureuses nouvelles. Or voici que vous serez muet et ne pourrez parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que vous n'avez pas cru à mes paroles, qui s'accompliront dans leur temps. » Zacharie s'humilia sous la main qui le châtiait; il sortit du sanctuaire, muet, ne répondant que par des signes d'épouvante à la foule émue de ses retards, et tout le peuple connut qu'il avait eu une vision dans le temple.

Les jours de son ministère écoulés [1], il s'en alla dans sa maison; peu après, Élisabeth sa femme concevait, et pendant cinq mois elle se cacha, « parce que c'est là, disait-elle, ce que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a voulu me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes ». Rien de plus naturel que cette retraite : il convenait de soustraire aux regards et à la malignité des hommes ce qu'avait de merveilleux cette conception inespérée.

II. LA CIRCONCISION DE JEAN-BAPTISTE.

Luc., I, 57-80.

« Le temps étant venu pour Élisabeth d'enfanter [2], elle mit au jour un fils, et ses voisins et ses parents apprirent que Dieu avait déployé ses miséricordes

---

[1] Luc., I, 23-25.
[2] Id., I, 57-59.

envers elle, et ils partagèrent sa joie : au huitième jour, tous se réunirent pour circoncire l'enfant. »

Cette consécration au Dieu d'Abraham s'accomplissait dans chaque famille avec solennité. Dix témoins entouraient l'enfant, pendant que le père ou quelque membre de la famille faisait avec le couteau de pierre la sanglante incision [1]. Zacharie ne pratiqua pas lui-même le rite sacré, car sa langue immobile n'en pouvait prononcer les bénédictions. De même, quand à la fin de la cérémonie on voulut, selon l'usage, donner un nom à l'enfant [2], et l'appeler Zacharie comme son père, celui-ci n'entendit pas [3], mais Élisabeth s'y opposa : « Non, dit-elle, il s'appellera Jean. » « Mais personne de ta parenté, lui répondit-on, ne porte ce nom. » Elle n'en persista pas moins dans son dessein. Se tournant alors vers le père, muet témoin de cette scène, ils lui demandèrent par signes quel nom il voulait donner à l'enfant. Zacharie, prenant des tablettes y écrivit : « Jean est son nom [4]. »

---

[1] Buxtorf, *Synagoga Judaica*, cap. III. — Otho, *Lexicon Rabbinicum*, p. 133.

[2] Luc., I, 59-63. On donnait aux enfants leur nom après les avoir circoncis, en souvenir de ce qui se passa quand ce rite fut institué. En effet, Abram et Saraï changèrent alors leurs noms en ceux d'Abraham et de Sara (Gen., XVII).

[3] Zacharie était non seulement muet, mais sourd : Διέμενεν κωφός (Luc., I, 22). Or κωφός signifie sourd-muet.

[4] Le nom de Jean veut dire : Grâce, miséricorde de Jéhovah, יְהוֹחָנָן; dans les Septante Ἰωανάν (I Par., VI, 9; XII, 4, etc.); de יָהּ, Jah, forme abrégée de Jéhovah, et חָנָה, grâce. Les noms de Zacharie et d'Élisabeth sont également mystiques. Zacharie signifie

Tandis qu'ils s'en étonnaient, voici que tout à coup les lèvres du vieillard s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla, bénissant le Seigneur [1]. A ce prodige, l'admiration se changea en effroi, de la demeure chérie de Dieu l'émotion se répandit sur tous ceux qui l'entouraient : bientôt, dans les montagnes de Juda, il ne fut bruit que de ces merveilles, et ceux qui en entendirent le récit le mirent dans leur cœur en disant : « Que pensez-vous que sera cet enfant? » Car la main de Dieu était sur lui.

Avec l'ouïe et la parole, Zacharie recouvra les faveurs divines, et rempli de l'Esprit il prophétisa. Chanté chaque nuit dans nos églises, l'hymne du saint vieillard est comme un écho des prophéties d'Israël. Jéhovah visite son peuple pour le sauver de ses ennemis, de la main de ceux qui le haïssent; la Rédemption se révèle aux yeux du lévite, telle que la contemplaient Moïse mourant [2], Ézéchiel [3] et tant d'autres, puissante comme la corne de l'animal farouche qui répand autour de soi la terreur. Mais sous ces rudes images, derniers vestiges d'une ère qui s'évanouissait, une influence plus douce est déjà sensible. Le salut d'Israël n'est plus ce que rêvaient les Juifs charnels : le triomphe de leur race, les joies et les richesses de ce monde; c'est le salut

---

que Jéhovah se souvient de son peuple : זָכַר, se souvenir; יָהּ, Jéhovah. Élisabeth rappelle le serment de Dieu : אֵל, Dieu; et שׁבע, jurer.

[1] Luc., I, 63-67.

[2] Deut., XXXIII, 17.

[3] Ezech., XXIX, 21.

dans la justice et la sainteté par la pénitence et la rémission des péchés. Le Dieu de Zacharie n'est plus le Jéhovah qui sème sur ses pas l'épouvante et la mort, mais le Dieu aux entrailles de miséricorde se levant sur le monde comme une lumière bénie. Que si, à la différence des aubes de la terre, cet orient merveilleux apparaît non à l'horizon, mais au plus haut des cieux [1], c'est pour marquer qu'il n'embrasera pas le monde des feux dévorants du midi, mais répandra sur lui des clartés douces comme l'aurore. Sous une forme juive ce chant est donc chrétien. Frappé de sa beauté dans l'original araméen, saint Luc a tenté d'en reproduire non seulement les pensées, mais les images les plus étrangères au génie grec. De là l'obscurité, et en même temps le charme de cet hymne.

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a regardé et délivré [2] son peuple;

« Il nous a suscité dans la maison de David son enfant une force invincible (une corne) [3], notre salut;

« (Selon qu'il l'avait promis par la bouche des saints prophètes, dès l'origine des temps;)

---

[1] Ἀνατολὴ ἐξ ὕψους. (Luc., I, 78.)

[2] Luc., I, 68-79. Λύτρωσιν, la délivrance morale bien plus que l'affranchissement politique du nouvel Israël.

[3] Κέρας, métaphore tirée des bêtes féroces, qui, faibles et sans défense si on les prive de leurs cornes, s'en servent comme d'une arme terrible. « Mot de magnificence et de terreur, il signifie, dans le style de l'Écriture, la gloire et en même temps une force incomparable pour dissiper nos ennemis. » (Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XV[e] semaine, III[e] élévation.) — Κέρας σωτηρίας, génitif qui a la valeur d'une apposition : une corne, une puissance qui est notre salut. (Winer, *Grammatik des Neutestamenlichen Sprachidioms*, 1867), § 59, 8.)

« Ce salut[1], loin de nos ennemis, hors des mains de ceux qui nous haïssent (il l'opérera),

« Pour accomplir sa miséricorde envers nos pères, pour se souvenir[2] de son alliance sainte, du serment[3] qu'il a juré à Abraham notre père;

« De faire que, sans crainte, arrachés aux mains de nos ennemis, nous l'adorions dans la justice et la sainteté[4], en sa présence, et tous les jours de notre vie.

« Et vous, enfant, vous serez appelé prophète du Très-Haut :

« Vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer les voies, pour montrer[5] à son peuple le salut dans le pardon de ses péchés, le pardon par les entrailles[6] de miséricorde de notre Dieu.

---

[1] Σωτηρίαν peut se rapporter à ἐλάλησε : il paraît plus simple néanmoins de regarder καθὼς κτλ....... comme une parenthèse, et σωτηρίαν comme le développement de cette pensée : « Une corne, un salut..... qui consiste à nous délivrer de nos ennemis. »

[2] Ποιῆσαι....... καὶ μνησθῆναι : ces deux infinitifs dépendent de σωτηρίαν, et marquent le dessein de Dieu en opérant ce salut.

[3] Ὅρκον, apposition à διαθήκης, se trouve à l'accusatif par l'attraction que ὃν exerce sur lui : Le testament de Dieu à nos pères, c'est ce serment qu'il leur a fait.

[4] Toute la restauration morale et religieuse du peuple de Dieu est dans ces deux mots : ὁσιότης donne à δικαιοσύνη une consécration divine.

[5] Τοῦ δοῦναι... indique le but que Jean se propose en préparant les voies du Seigneur : donner la connaissance du salut, publier que ce salut consiste dans l'ablution des péchés.

[6] Διὰ σπλάγχνα ne doit pas être séparé de la phrase précédente ἐν ἀφέσει ἁμαρτιῶν, la rémission des péchés qui est accordée par la miséricorde, non plus que de la phrase suivante : ἐν οἷς ἐπεσκέψατο....... c'est de ces entrailles de miséricorde que naît l'orient

« Par elles un astre se levant [1] au plus haut des cieux nous a visités ;

« Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

« Pour diriger nos pas dans les voies de la paix. »

L'éclat qui entourait le berceau de Jeân ne pouvait durer, car le dessein de Dieu était de former lui-même dans la solitude et le silence le plus grand des enfants des hommes. La glorieuse demeure de Zacharie disparaît aussitôt à nos regards. Tout ce que nous savons, c'est que Dieu y saisit le Baptiste dans son enfance et le poussa au désert : « L'enfant croissait, dit saint Luc [2], et son esprit se fortifiait, et il était dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation dans Israël. »

---

[1] Ἀνατολή est dans les Septante la traduction habituelle de צֶמַח, branche, rejeton, ce qui pousse, s'élance, jaillit, la lumière par conséquent : probablement ici, l'étoile de Jacob (Num., XXIV, 17), ou mieux encore le soleil de vérité apparaissant inopinément, non à l'horizon, mais au sommet de la voûte céleste : ἐξ ὕψους. « Le vrai Orient se lève d'en haut, lorsqu'il sort du sein du Père pour nous éclairer. » (Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XV° semaine, IIIe élévation.)

[2] Luc., I, 80

CHAPITRE TROISIÈME.

L'INCARNATION.

I. L'ANNONCIATION.

Luc., I, 26-38. — Joan., I, 1-18.

Six mois après la conception de Jean [1], Gabriel avait reçu de Dieu une nouvelle mission; ce n'était plus au temple, ni dans la cité sainte qu'il devait se rendre, mais à Nazareth, obscur village de la Galilée. Il y était envoyé à une jeune parente d'Élisabeth, nommée Marie [2], et fiancée d'un descendant de David, appelé Jo-

---

[1] Luc., I, 26.

[2] Marie était de la tribu de Juda (Luc., I, 32), et Élisabeth, fille d'Aaron (Luc., I, 5). Pour comprendre comment elles pouvaient être cousines (Luc., I, 36) bien qu'appartenant à deux tribus différentes, il suffit de supposer que, leurs mères étant sœurs et de la tribu de Juda, l'une ait pris un époux parmi les lévites, et l'autre dans sa propre famille. Aucune loi n'interdisait aux lévites de se marier avec une femme des autres tribus; le grand prêtre seul ne pouvait épouser qu'une fille de lévite. (Philon, *De Monarchia*, II, 11. — Exod., VI, 23.)

seph. Issue elle-même du grand roi [1], elle était, au témoignage de la tradition, fille de Joachim et d'Anne [2], et n'avait qu'une sœur, nommée comme elle Marie. Ses parents, privés d'enfants mâles, avaient dû, pour assurer la transmission légale de leurs biens, unir les deux sœurs à deux époux de même sang [3].

Nous ignorons quelle suite d'événements avaient éloigné de Bethléem, berceau de leur famille, ces descendants des rois d'Israël; mais on ne peut douter que, partageant les destinées de leur race, ils ne fussent tombés dans la pauvreté et l'oubli, car, ni leur naissance, ni les prophéties promettant le trône à un fils de David, n'éveillaient l'ombrageuse défiance d'Hérode. Les deux fiancés retirés à Nazareth vivaient séparés l'un de l'autre, dans un état voisin du dénûment. Joseph était charpentier; Marie, comme lui, travaillait

---

[1] Nulle part l'Évangile ne dit expressément que Marie descendît de David; néanmoins il le laisse entendre. Jésus en effet naît en elle non d'un commerce humain, mais d'une opération divine (Mat., I, 18; Luc., I, 34) : il est donc proprement et uniquement son fils. Or ce fils est appelé par S. Matthieu fils de David (Mat., I, 1. Comparer S. Paul, Rom., I, 3); ce qui ne peut s'entendre évidemment que si Marie est, elle aussi, fille du grand roi. Les plus anciens Pères sont unanimes sur ce point et les apocryphes partagent leur sentiment (S. Justin, *Adversus Tryphonem,* 23, 45, 100. — S. Irénée, *Adversus Hæreses,* 3, 21, 5. — Jules Africain, *Epistola ad Aristidem,* etc. — *Protevangelium Jacobi,* 10). Seul *le Testament des douze Pères* fait naître le Messie de Juda et de Lévi. On ne comprend guère qu'Ewald, sur cette unique et faible autorité, ait prétendu que Jésus appartenait à la tribu de Lévi.

[2] Voir Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible :* JOACHIM.

[3] Cette hypothèse, fondée sur la loi bien connue des Nombres (XXXVI, 6), peut seule expliquer pourquoi Marie, malgré son intention de garder sa virginité, se fiança à S. Joseph.

de ses mains[1]. Ce fut donc une humble demeure, celle de Joachim et d'Anne, que l'ange des cieux visita, car, selon la coutume des filles de Juda, Marie avait dû s'y enfermer dès que sa foi fut promise.

Mais ce n'était pas seulement une virginité de quelques jours que Marie abritait dans cette retraite; une lumière, qui ne brillait point pour les mères d'Israël, lui avait montré le prix de la perpétuelle continence, et elle s'était résolue à ne jamais connaître d'homme[2]. Comment allier cette inspiration des cieux avec le don fait à Joseph? Épreuve pleine d'angoisse à laquelle Marie fut soumise dès ses fiançailles, et qui devait la troubler plus profondément encore au jour du message angélique[3].

---

[1] Mat., XIII, 55. « L'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnait elle-même sa vie par son travail : ce qui fait que Jésus-Christ est appelé par les Pères les plus anciens « fabri et quæstuariæ filius. » (Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XIIe semaine, 1re élévation.)

[2] La demande de Marie : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » n'a de sens qu'en supposant chez elle une résolution immuable de demeurer vierge, car il lui eût suffi de consommer l'union commencée dans ses fiançailles pour voir s'accomplir la prédiction de l'ange. C'est donc avec raison que les Pères ont vu dans cette parole l'indication que Marie avait voué au ciel sa virginité. (S. Augustin, *De Virginitate*, 4, etc.)

[3] Nous suivons ici le sentiment du P. Patrizi (*De Evangeliis*, lib. I, diss. XV, cap. II), et, comme lui, nous pensons que les paroles de S. Matthieu font entendre que Marie était seulement fiancée au temps de l'Annonciation : Μνηστευθείσης... πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτούς... (I, 18)... Διεγερθεὶς δὲ ὁ Ἰωσὴφ... παρέλαβε τὴν γυναῖκα αὐτοῦ... (I, 24). A la vérité, l'antiquité chrétienne donne pour raison du mariage de la sainte Vierge la nécessité de sauvegarder son honneur; mais pour cela ne suffisait-il pas qu'elle fût fiancée quand elle conçut Jésus? S. Hilaire (*in Mat.*, I), S. Épiphane (*Hær.*, LXXVIII, § 8),

A l'orient de Nazareth coule une fontaine qui porte le nom de Marie. Les Grecs ont élevé tout auprès leur église de l'Annonciation et veulent que l'ange ait salué la Vierge dans ce lieu, quand, au soir, elle sortait de la ville pour aller puiser de l'eau. Cette légende du Protévangile de Jacques ne repose sur aucun fondement sérieux, et l'art chrétien est mieux inspiré, lorsqu'il représente la Vierge agenouillée dans le secret de sa maison, à l'heure où l'ange y pénétra[1].

Sans doute elle hâtait de ses vœux la venue du Messie, quand le céleste messager parut devant ses yeux[2] et lui dit : « Salut, pleine de grâce[3], le Seigneur est avec vous : vous êtes bénie entre toutes les femmes[4]. » Et l'ayant ouï, elle fut troublée à sa pa-

---

S. Jérôme (*in Mat.*, I), S. Jean Chrysostome (*Hom.*, IV, 2, in Mat.) l'ont pensé et leur opinion nous semble plausible.

[1] Εἰσελθών. (Luc., I, 28.)

[2] Luc., I, 28-33.

[3] Les exégètes protestants, préoccupés contre le culte de Marie, rendent ordinairement le mot κεχαριτωμένη par « toi qui as trouvé grâce devant Dieu ». Mais la traduction de la Vulgate « gratiâ plena » est celle de la plupart des versions et des Pères latins, et jamais l'Église n'a craint que cette interprétation donnât lieu à un culte superstitieux; elle sait parfaitement distinguer la plénitude de grâce qui est en Jésus, de celle que les livres sacrés attribuent à Marie et aux saints (Act., VI, 8). « Autre est la plénitude des eaux dans la source, autre dans le fleuve et les canaux qui en dérivent. » (Maldonat, *in Luc.*, I, 29.)

[4] Εὐλογημένη peut signifier : « bénie au-dessus de toutes les femmes, » ou « proclamée bienheureuse par toutes les femmes ». Le premier sens, adopté par la Vulgate, paraît plus naturel. Tischendorf supprime ce membre de phrase, qui ne se trouve à la vérité ni dans son manuscrit du Sinaï, ni dans celui du Vatican ; mais, comme on le lit dans les versions latines et syriaques, dans les manuscrits

role, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Mais l'ange reprit : « Ne craignez point, Marie : vous avez trouvé grâce devant Dieu. Et voici que vous concevrez dans votre sein et enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et il sera nommé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père : il règnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

Marie avait médité les prophéties; elle ne pouvait donc se méprendre sur ce que l'ange annonçait. Cet enfant, Fils du Très-Haut, éternellement roi et Sauveur des hommes, était le Messie; à elle appartenait l'honneur de le mettre au jour. Mais la fille de David avait résolu de rester vierge, et, malgré la promesse d'être la mère d'un Dieu, elle demeurait ferme en son dessein. Impuissante à concilier ce vœu avec les paroles de l'ange : « Comment cela se fera-t-il, reprit-elle [1], puisque je ne connais point d'homme? » Gabriel l'éclaira sur l'heure : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, dit-il, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra de vous sera nommée le Fils de Dieu. Et voilà que votre cousine Élisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse; et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée stérile, parce que rien n'est impossible à Dieu. » C'était demander à Marie de s'abandonner à

---

d'Alexandrie, d'Éphrem et de Bèze, nous avons de graves raisons pour le conserver.

[1] Luc., I, 34-38.

la toute-puissance ; elle s'inclina : « Je suis la servante du Seigneur, dit-elle, qu'il me soit fait selon votre parole ! » Et aussitôt l'ange s'éloigna d'elle.

Que se passa-t-il alors dans la maison de Nazareth? D'un mot, Jean l'a révélé : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous[1] ! » Le Verbe, c'est-à-dire la parole éternelle et substantielle de Dieu, son propre et unique Fils : « Fils qui n'est pas né par le commandement de son Père, mais qui par puissance et par plénitude a éclaté de son sein. Dieu de Dieu, lumière de lumière[2]. »

Du Verbe, nous savons peu de chose par les trois premiers évangélistes : attentifs à suivre sur la terre les traces du Dieu fait homme, ils parlent rarement de sa nature divine[3]; mais il n'en est pas de même de Jean[4]. Ce bien-aimé de Jésus avait puisé sur le sein du Maître le goût et l'intelligence des plus hauts mystères. Aussi quand après Matthieu, Marc et Luc, il prit la plume pour écrire « ce que ses yeux avaient vu, ses oreilles entendu, ce que ses mains avaient touché du Verbe de vie[5]; » étouffant dans le monde inférieur, il

---

[1] Joan., I, 14.

[2] S. Basile, *Oratio de Fide*, Hom. XXV.

[3] « Cæteri tres evangelistæ, tanquam cum homine Domino in terra ambulabant, de divinitate ejus pauca dixerunt : istum (Joannem) autem, quasi piguerit in terra ambulare, sicut ipso exordio sui sermonis intonuit, erexit se non solum super terram..... sed super omnem exercitum Angelorum..... et pervenit ad eum per quem facta sunt omnia, dicendo : In principio erat Verbum. » (Saint Augustin, *in Joannem*, tract. XXXVI,1.)

[4] Sur la doctrine du Verbe en S. Jean, et l'origine de ce nom, voir l'Appendice, II.

[5] I Joan., I, 1.

fendit l'air du vol hardi de l'aigle et s'éleva au-dessus de la terre et des cieux, jusqu'au trône de Celui dont il voulait raconter la vie. De ces hauteurs sa première parole retentit comme un éclat de tonnerre aux oreilles des chrétiens d'Éphèse qui jeûnaient et priaient autour de lui[1] :

« Au commencement était le Verbe,
« Et le Verbe était en Dieu,
« Et le Verbe était Dieu;
« C'est lui qui était en Dieu au commencement.

« Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes[2]. »

---

[1] « Ecclesiastica narrat historia, cum a patribus Joannes cogeretur ut scriberet, ita facturum se respondisse, si, indicto jejunio, in commune omnes Deum deprecarentur : quo expleto, revelatione saturatus, in illud procemium cœlo veniens eructavit : « In principio erat Verbum. » (S. Jérôme, *in Matthæum, Procemium.* — Eusèbe, *Historia Ecclesiastica*, vi, 14 — *Fragment de Muratori.*)

[2] Joan., i, 1-4. Dans le sein de Dieu la vie est lumière, parce que les attributs divins ne sont en lui que les aspects divers d'un acte unique et infini. A ces profondeurs insondables, la vie se revêt de splendeur, elle est la lumière et la vérité. — Quelques Pères, entre autres S. Augustin (*In Joan.*, Tractatus, i, 16, 17, 18), ponctuent différemment ce passage : « Tout ce qui a été fait était vie en lui, et cette vie est la lumière de l'homme; » c'est-à-dire qu'avant d'être appelées à l'existence, toutes les créatures étaient contemplées par le Verbe : leurs idées, modèles parfaits des choses imparfaites, formaient donc l'objet de sa pensée, entraient ainsi en part de ce qu'il est, étaient comme lui la vie même. Le chef-d'œuvre de l'artiste n'existe en sa perfection que dans l'intelligence qui le conçoit, car la toile et le marbre sont impuissants à rendre l'idéal contemplé : ainsi en est-il des choses créées; elles n'ont leur achèvement que dans cette pensée éternelle où tout est vie et lumière de vie.

« Et le Verbe s'est fait chair, » ajoute saint Jean, c'est-à-dire qu'il s'est formé un corps du sang très pur de Marie, et que le Père éternel a produit dans le sein de la Vierge le même Fils qu'il engendre éternellement dans son propre sein. En ce bienheureux instant, ce sang, cette chair virginale se trouvèrent pénétrés de Dieu : « le Verbe fut fait chair, afin que la chair devînt Dieu[1]. »

Et cette union ne devait pas être passagère, car le dessein du Verbe est de demeurer joint à l'homme, « d'habiter au milieu de nous, » « d'y dresser sa tente[2], » selon la force du texte original. Cette dernière parole de l'évangéliste fait allusion au nuage lumineux qui couvrit longtemps le tabernacle pour montrer que Jéhovah séjournait au milieu de son peuple[3]. Au temps de Jésus, le sanctuaire d'Hérode était vide de l'arche d'alliance, l'ombre glorieuse n'y paraissait plus. Jean nous montre

---

[1] Joan., I, 14. « Verbum caro factum est, ut caro fieret Deus. » (S. Ambroise.)

[2] 'Εσκήνωσεν. (Joan., I, 14.)

[3] A peine la tente de l'arche fut-elle terminée, que cette nuée l'enveloppa. (Exod., XL, 32; Num., IX, 15.) Au jour de la dédicace du temple, nous retrouvons cette même nuée le remplissant de gloire et d'effroi; « et les prêtres n'y pouvaient plus pénétrer, ni s'acquitter de leurs fonctions, à cause de la nuée, parce que la gloire de Jéhovah avait rempli la maison sainte, et Salomon s'écria : Jéhovah avait dit qu'il dresserait sa tente dans une nuée. » (III Reg., VIII, 10-12.) A la vérité, cette cérémonie achevée, le nuage divin ne parut plus à l'extérieur, mais tout Israël savait qu'il demeurait dans le saint des saints entre les chérubins qui ombrageaient le propitiatoire de leurs ailes, et Jéhovah continua d'avoir ainsi son habitation dans un nuage mystérieux, jusqu'au jour où Nabuchodonosor détruisit le temple.

le Verbe prenant sa place au milieu du véritable Israël. « Il a dressé sa tente parmi nous, dit-il, et nous avons vu sa gloire, » brillant non par intervalles, comme celle de l'antique nuée, mais jetant sur le monde ces rayons pleins d'éclat, qui sont la grâce et la vérité : la grâce, c'est-à-dire la vie divine animant nos âmes; la vérité, c'est-à-dire la lumière de Dieu les éclairant.

« Nous avons tous reçu de cette plénitude, » poursuit l'évangéliste[1] : « une grâce » supérieure a remplacé « les anciennes faveurs[2] » de Jéhovah pour les Juifs. « Moïse n'avait donné que la Loi, par Jésus-Christ nous avons la grâce et la vérité. Moïse n'avait contemplé Jéhovah qu'à travers un nuage, car jamais personne n'a vu Dieu : seul le Fils unique (le Dieu unique[3], d'après une autre variante), celui qui dans le sein de Dieu[4] vit face à face avec lui, a pu raconter ce qu'il est.

Tel était aux yeux de saint Jean le salut que le fils

---

[1] Joan., I, 16-18. « Interposito breviter Joannis testimonio, pergit declarare illam quam dixerat plenitudinem gratiæ et veritatis. » (Jansénius d'Ypres, *in Joan.*, I, 15.)

[2] « Gratiam pro gratiâ. » « La nouvelle alliance au lieu de l'ancienne. » Cette interprétation, qui est celle des Pères grecs, nous paraît la plus naturelle. On peut voir dans le P. Corluy les divers sens qui ont été donnés à ce passage. (*Commentarius in Evangelium Joannis*, p. 36.)

[3] La leçon μονογενὴς υἱός se trouve dans les versions latines, la syriaque de Cureton, la plupart des manuscrits et des Pères latins. Mais la variante μονογενὴς θεός a pour elle d'imposantes autorités : les manuscrits du Vatican et du Sinaï, le codex Ephræmi, la Peschito, S. Théodote, S. Épiphane, Didyme.

[4] Ὁ ὢν εἰς τὸν κόλπον ne signifie pas : « qui repose dans le sein du Père, » ἐν τῷ κόλπῳ. La préposition εἰς et l'accusatif marquent que le Verbe est vivant, agissant dans le sein du Père, engendré par lui et retournant constamment vers sa source.

de Marie venait accomplir. La vérité devait en s'incarnant ouvrir les yeux fermés à la lumière[1]; la grâce couler à flots là où le péché avait souillé les sources de la vie naturelle[2], et le Verbe fait chair réparer l'œuvre ruinée du Verbe créateur, du Verbe qui était au commencement.

II. LA VISITATION.

Luc., I, 39-56.

En ces jours-là, Marie se levant alla en hâte dans le pays des montagnes, vers la cité de Youttah[3]. Pourquoi ce lointain voyage, si étrange quand on se rappelle la retraite imposée d'ordinaire aux fiancées juives[4]? Faut-il croire que Joseph, ayant eu connaissance de l'état de Marie, l'avait rejetée, et qu'elle voulait se consoler près d'Élisabeth de la dureté des hommes[5]: ou plutôt n'était-elle pas guidée par le désir d'épancher sa joie dans une âme capable de la comprendre? Élisabeth partageait avec elle les bénédictions du Seigneur; l'ange la lui avait désignée comme sa confidente na-

---

[1] Ἀλήθεια (Joan., I, 17), opposé à τὸ φῶς (I. 4).
[2] Χάρις (Joan., I, 17), opposé à ζωή (I, 4).
[3] Luc., I, 39. Voir plus haut, p. 20.
[4] Philon, *De Specialibus legibus*, III, 31. — *Ketoubot*, VII, 6.
[5] Cette hypothèse est adoptée par Lange, qui en fait dans sa *Vie de Jésus* un poétique usage; mais il est peu probable que Marie soit sortie de sa réserve habituelle pour confier à Joseph le secret de sa maternité, et sa grossesse ne put être apparente qu'après plusieurs mois.

turelle. N'y avait-il pas là pour la Vierge un motif de se soustraire à la rigueur des coutumes juives?

Quelques jours suffirent à Marie pour aller de Nazareth à Youttah[1]. Elle traversa la Judée, sous le voile d'une humilité déjà parfaite, oubliant qu'élevée au-dessus de toutes, elle s'abaissait à prévenir d'honneur sa parente. Aussi, dès qu'Élisabeth eut ouï dans sa maison la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle, et lui révéla la présence du Dieu incarné[2] : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, s'écria-t-elle, et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ceci que la mère de mon Seigneur vienne à moi? » Cette connaissance des secrets du ciel, Élisabeth la devait au Précurseur qui s'éveillait dans le sein maternel pour saluer Jésus; c'est là ce qu'elle voulut faire entendre en ajoutant : « Sitôt que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein. » Puis songeant à l'incrédulité et au châtiment de son époux, qui relevaient la foi sereine de Marie : « Heureuse, s'écria-t-elle, celle qui a cru que ce que lui disait le Seigneur s'accomplirait[3] ! »

A ces transports de surprise et de joie, Marie demeurait recueillie : ses lèvres s'ouvrirent enfin, et ce fut pour louer Dieu de ses bienfaits envers elle, de ses ju-

---

[1] De Nazareth à Hébron, on compte habituellement cinq jours de marche.

[2] Luc., I, 40-45.

[3] S. Luc donne ailleurs ce même sens à ὅτι (Act., XXVII, 25). La Vulgate traduit différemment : « Beata, quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. » « Heureuse êtes-vous d'avoir cru, car ce que vous a dit le Seigneur s'accomplira. »

gements sur le monde, de ses miséricordes pour Israël : ces trois mots renferment tout le *Magnificat*[1].

« Mon âme glorifie le Seigneur,

« Et mon esprit[2] est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.

« Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.

« Et voici que toutes les générations me proclameront bienheureuse,

« Car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses :

« Et son nom est saint;

« Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur ceux qui le craignent. »

Du prodige accompli en elle par la sainteté éternelle et l'éternel amour, le regard de Marie se porta sur le monde : il lui apparut comme abattu déjà aux pieds du Tout-Puissant qu'elle allait mettre au jour :

« Il a déployé la puissance de son bras, poursuivit-elle.

« Il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur.

« Il a renversé les puissants de leur trône et relevé les humbles.

« Il a rassasié les affamés, et renvoyé les riches les mains vides. »

Ce grand bouleversement des choses humaines doit

---

[1] Luc., I, 46-55.

[2] Ψυχή est l'âme considérée par le côté où elle touche le corps et lui donne la vie. Πνεῦμα désigne au contraire en elle ce qu'il y a de plus immatériel et de plus élevé.

tourner au triomphe du véritable Israël, et c'est par là que finit le sacré cantique :

« Il a pris en protection Israël son serviteur,

« Se souvenant aux siècles des siècles de sa miséricorde envers Abraham et sa race. »

Qu'on ne s'étonne pas de voir les sentiments de Marie s'exhaler sous cette forme poétique. En Orient, où le chant est l'expression naturelle de toute émotion, il suffit de quelques pensées pour alimenter un poème. Inspirée par le souvenir des hymnes d'Israël [1] et par la grâce dont elle était l'objet, la Vierge trouva sous l'action de l'Esprit divin ce cantique simple et sublime [2].

---

[1] Le P. Patrizi (*De Evangeliis*, lib. III, dissert. XI) a recueilli les passages de l'Ancien Testament dont Marie put se souvenir en récitant son cantique. Rien ne montre mieux combien elle s'était nourrie des livres saints; presque tous les termes choisis par elle sont déjà consacrés dans les écrits révélés.

[2] Au sentiment d'interprètes modernes, le Magnificat n'est que l'abrégé des entretiens qui remplirent les mois que Marie passa près de ses parents. Leurs simples paroles se transformèrent en un chant, qui, religieusement conservé dans la famille comme celui de Zacharie, vint à la connaissance de saint Luc. Cette supposition nous paraît aussi gratuite que superflue.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA NATIVITÉ.

I. L'APPARITION DE L'ANGE A JOSEPH. — LE RECENSEMENT DE QUIRINIUS.

Mat., I, 18-25. — Luc., II, 1-5.

Après trois mois environ passés près de sa cousine, Marie revint à Nazareth [1]. Sa grossesse devenue apparente frappa aussitôt les regards, et Joseph connut la plus amère des tristesses [2]. Il n'hésita pas à répudier une fiancée que l'honneur ne lui permettait plus de garder; mais comme « il était juste » et savait les rigueurs de la Loi contre la femme coupable, il résolut d'épargner Marie [3]. Les fiançailles, aussi sacrées chez les Juifs que

---

[1] Luc., I, 36.

[2] Mat., I, 18, 19.

[3] Les lois qui ordonnaient de renvoyer et de dénoncer l'épouse adultère s'appliquaient-elles à la fiancée infidèle? Il y a lieu d'en douter; toutefois l'honnêteté publique paraît avoir imposé au fiancé l'obligation de renoncer à la jeune fille coupable. (Selden, *Uxor Ebraica,* lib. III, cap. XVIII.)

3.

le mariage, pouvaient comme lui être rompues par le divorce[1], et bien que l'acte de séparation fût public de sa nature, dans certains cas, l'usage autorisait à le dresser en secret[2]. Joseph prit ce parti, qui accordait en même temps son devoir et sa pitié.

Or, comme il le méditait, l'ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit[3] : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle est de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus[4] (c'est-à-dire Sauveur) ; c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. » Ceci, ajoute saint Matthieu[5], se faisait pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par la bouche du Prophète[6] : « Voici qu'une vierge

---

1 Selden, *Uxor Ebr.*, lib. II, cap. I ; lib. III, cap. XVIII.

2 Il ne peut être question ici d'un divorce public, car l'intention de Joseph était de ne point diffamer Marie (Mat., I, 19). Il est aussi peu vraisemblable que Joseph ait songé à une séparation de commun accord et sans lettres de divorce, la Loi s'y opposant formellement (Deut., XXIV, 1). Il s'agissait donc d'accomplir en secret cette formalité légale. Quoique l'acte du divorce fût ordinairement une pièce publique (Ewald, *Alterthümer*, p. 224), rien ne prouve qu'elle ne pût être tenue secrète, et Abarbanel suppose que, dans certains cas, on n'indiquait pas pour quelles causes les conventions matrimoniales étaient rompues. (Buxtorf, *De Divortio*.)

3 Mat., I, 20, 21.

4 Ἰησοῦς est le même nom que Jehoshua, יְהוֹשֻׁעַ dans la Loi et les prophètes ; Jeshoua יֵשׁוּעַ, dans les hagiographes. Ce nom signifie « le salut du Seigneur ». (Voir Philon, *De Mutatione nominum*, § 21.)

5 Mat., I, 22, 23.

6 Isaias, VII, 14. Voir sur cette prophétie, et en particulier sur la vraie signification du mot עַלְמָה, *Les trois grands prophètes*, par

concevra dans son sein et enfantera un fils, et il sera appelé[1] Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous[2]. »

Joseph s'étant levé de son sommeil, ne songea plus qu'à accomplir les ordres de l'ange. Il lui tardait de réparer l'outrage immérité fait à Marie. Les cérémonies nuptiales introduisirent aussitôt la jeune fiancée dans sa demeure, mais « il ne la connut point », poursuit le texte sacré, « jusqu'au jour où elle enfanta un fils[3] et lui donna le nom de Jésus ». Ce n'est pas qu'après cet enfantement, Joseph ait cessé de respecter le temple virginal où Jésus s'était incarné. La tradition chrétienne a frémi d'horreur à la pensée que le corps de Marie, dont le sang s'était mêlé au sang d'un Dieu, ait jamais pu être profané. L'unique dessein de saint Matthieu est d'exposer ici cet enfantement miraculeux

---

M. Le Hir, p. 58-80, et les *Études bibliques* du même auteur, t. I, p. 64-67.

[1] Καλέσουσιν. L'hébreu porte קָרָאת. « Verbum *Carath*, quod omnes interpretati sunt Vocabis, potest intelligi et Vocabit; quod ipsa scilicet virgo quæ concipiet et pariet, hoc Christum appellatura sit nomine. » (S. Jérôme, *in loco*.)

[2] Ἐμμανουήλ, « avec nous Dieu, » עִמָּנוּ אֵל. Nous ne lisons nulle part que Jésus ait été ainsi appelé; il ne faut donc voir là « qu'un de ces noms mystiques que les prophètes donnent en esprit pour exprimer certains effets de la puissance divine, sans qu'il soit besoin pour cela qu'on les porte dans l'usage. » (Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XVI[e] semaine, IV[e] élévation.)

[3] La plupart des versions (Vulgate, Peschito, éthiopienne, arménienne) ont lu le texte : τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον que nous trouvons dans le codex Ephræmi et de Bèze. La syriaque de Cureton et les manuscrits du Vatican et du Sinaï portent seulement ἔτεκεν υἱόν. Theophylacte et Euthyme, qui lisaient πρωτότοκον, ajoutent ce précieux commentaire : πρώτος καὶ μόνος.

et comment s'accomplit la prédiction d'Isaïe « qu'une vierge concevrait et enfanterait un fils[1] ».

Nazareth, qui devait servir de séjour à Jésus pendant de longues années, ne fut pas son berceau. Les prophéties réservaient cette gloire à Bethléem, et le monde, à l'heure marquée, s'ébranla pour les accomplir. En ces jours, dit le texte sacré[2], un dénombrement de l'empire amena Joseph et Marie à Bethléem; l'édit qui le prescrivait émanait d'Auguste. Ce prince remplissait alors l'univers de sa puissance; fils adoptif de César, il avait hérité de ses projets, dont un des plus vastes consistait à mesurer le monde romain[3]. Ce cadastre général permettait d'apprécier les ressources des provinces, et de répartir l'impôt. Interrompue un instant, l'œuvre de César fut reprise par Auguste, qui, à la description des terres, joignit le dénombrement de ses sujets. Vingt commissaires que leur probité désigna au choix du prince furent envoyés dans les pays soumis à son obéissance[4], et consacrèrent vingt-cinq années à ce travail[5]. Le résultat en fut transcrit de la main même d'Auguste dans un livre appelé par Suétone : *La statis-*

---

[1] Mat., I, 22, 25.

[2] Luc., II, 1, 2.

[3] Au témoignage d'Æthicus Ister (*Cosmographia*), le sénatus-consulte qui prescrivit cette opération remontait au consulat de Jules César et d'Antoine, 44 avant J.-C. Comparez Orose, lib. I, 2.

[4] Suidas, *Lexicon*, Ἀπογραφή. — Cassiodore, *Variarum*, lib. III, 52.

[5] Æthicus nous apprend qu'il dura 24 ou 25 ans. Voir Ritschl, *Vermessung des Römischen Reichs*, et Egger, *Examen des Historiens d'Auguste*, p. 50.

tique de l'empire[1]. « C'était, dit Tacite, le tableau de la puissance publique ; on y voyait combien de citoyens et d'alliés étaient en armes, le nombre des flottes, des royaumes, des provinces, l'état des tributs et des péages, l'aperçu des dépenses nécessaires et des gratifications[2]. »

En quelle année ce recensement général fut-il opéré? Il est difficile de le dire. Les trois cens attribués à Auguste sur le marbre d'Ancyre[3] ne paraissent être que le dénombrement quinquennal des habitants de Rome fait par les censeurs. Apparemment Auguste promulgua cet édit dès que, maître absolu de l'empire, il consacra tous ses soins à l'administrer[4]. Les royaumes alliés eux-mêmes durent s'y soumettre, et saint

---

[1] Suétone, *Augustus*, 101 : « Breviarium imperii. »

[2] Tacite, *Annales*, I, 11. — Dion Cassius, LVI, 33.

[3] Auguste avait ordonné qu'un tableau de ses actes, rédigé par lui-même, fût gravé sur l'airain au pied de son mausolée dans le Champ de Mars (Suétone, *Augustus*, 101). La ville d'Ancyre fit copier sur marbre cette inscription, et la plaça dans le temple qu'elle élevait au dieu Auguste. Ces dernières tables, fort mutilées, sont parvenues jusqu'à nous. Voir le texte dans l'*Exploration archéologique* de MM. Perrot et Guillaume, et dans Mommsen, *Res gestæ divi Augusti*.

[4] M. Wallon (*De la Croyance due à l'Évangile*, partie II, c. II) a prouvé que le silence de Tacite, de Suétone et de Dion Cassius n'infirme pas l'existence de cet édit, et que les témoignages des agrimenseurs, de Cassiodore, de Suidas le supposent. Nous ne citerons que ce passage de Frontin : « Huic addendæ sunt mensuræ limitum et terminorum ex libris Augusti et Neronis Cæsarum : sed et Balbi mensoris, qui, temporibus Augusti, omnium provinciarum et civitatum formas et mensuras compertas in commentarios retulit, et legem agrariam per universitatem provinciarum distinxit et declaravit. »

Luc nous apprend que cette opération s'accomplissait en Judée au temps où naquit Jésus[1].

« Ce premier dénombrement, ajoute-t-il, fut fait par Quirinius, gouverneur de Syrie[2], » c'est-à-dire qu'ordonné par Saturninus, comme nous l'apprend Tertullien[3], continué par son successeur Varus, il ne put être achevé qu'au temps où Quirinius prit en main pour la première fois le gouvernement de la Syrie[4]. Dix ans plus tard, ce même personnage consulaire, envoyé pour réduire la Judée en province romaine, dut rectifier ses travaux, et faire un nouveau cens afin

---

[1] On s'est demandé comment le recensement prescrit par Auguste put s'étendre à un royaume qui avait gardé son autonomie et son roi. Pour le comprendre, il faut se rappeler que les États alliés de Rome étaient considérés comme faisant partie de l'empire (Suétone, *Augustus*, 48. — Strabon, XVII. — Tacite, *Annales*, I, 11; VI, 41), et que la Judée en particulier se trouvait sous la main d'Auguste. Subjuguée et soumise au tribut par Pompée, elle n'avait dû qu'à l'habile politique d'Hérode une ombre de liberté. Ce prince fut protégé d'abord par Octave comme il l'avait été par César, mais ses excès et la guerre qu'il déclara de son chef au roi d'Arabie lui attirèrent de l'empereur ce sévère avertissement : « Je vous ai jadis traité en ami, désormais je vous traiterai en sujet. » (Josèphe, *Antiquitates*, XVI, 9, 3.) C'était lui annoncer que la Judée serait réduite en province romaine; dès lors, quoi de plus naturel qu'Auguste ait étendu à ce pays le recensement, préliminaire d'une sujétion plus complète?

[2] Luc., II, 2.

[3] Tertullien, *Adversus Marcionem*, IV, 19.

[4] Les recherches de Zumpt et de Mommsen mettent hors de doute que Quirinius fut deux fois gouverneur de Syrie, au temps où mourut Hérode (750) et dix ans plus tard, comme le marque expressément Josèphe. (*Antiquitates*, XVII, 13, 5; XVIII, 1, 1 et 2,1. — Voir Mommsen, *Res gestæ divi Augusti*, et Zumpt, *De Syria Romana provincia*, p. 97 et 98.)

d'établir définitivement l'impôt. De là, le soin avec lequel saint Luc distingue les deux recensements[1]. Si le premier a laissé moins de traces dans les annales juives, et n'a point causé comme le second de révoltes sanglantes[2], c'est que ce fut une simple description des personnes et des biens, n'entraînant ni levée de taxes, ni service militaire[3]; c'est surtout qu'Hérode vivait encore, et qu'il sut, par une habile politique, se ménager la direction du recensement prescrit. Nous voyons, en effet, que ce cens romain, fait sous les yeux des commissaires impériaux, eut lieu dans les formes juives.

Or les Israélites avaient coutume de prendre le nombre des habitants, non au lieu de leur domicile ou de leur naissance, mais en les rattachant à la famille et à la tribu d'où ils sortaient[4]. Un recensement en

---

[1] Josèphe, sans mentionner en termes exprès ce premier dénombrement, paraît néanmoins y faire allusion : « Six mille Pharisiens, dit-il, refusèrent de jurer, quand toute la Judée prêta serment de fidélité à César Auguste et aux intérêts du roi. » Et il ajoute que le nom des rebelles fut porté à Hérode, qui les punit d'une amende. (Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 2, 4.) Le serment était donc accompagné d'une inscription de noms, et le temps où il fut exigé (vers 748), s'accordant avec celui où la Judée était soumise au cens romain, il y a lieu d'y voir un seul et même dénombrement. (Voir Sanclemente, *De vulgaris æræ emendatione*, lib. III, 3. — Patrizi, *De Evangeliis*, lib. III, dissert. XVIII, 33.)

[2] Act., v, 37. — Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 1, 1; *Bellum Judaicum*, II, 9, 2.

[3] M. Wallon a rendu cette hypothèse très vraisemblable dans sa savante dissertation sur le recensement de Quirinius. (*De la Croyance due à l'Évangile*, part. II, chap. III.)

[4] Quand Dieu, dans le désert du Sinaï, ordonna à Moïse de dénombrer le peuple, il lui fit prendre les noms des Israélites par tribu et

Judée n'était donc qu'une révision des tables généalogiques. Ces précieuses archives, tenues avec soin, se conservaient dans la ville qui était regardée comme la patrie primitive de chaque famille. David étant né à Bethléem, ce fut dans ce village que Joseph dut se rendre, « car il était de la tribu et de la famille » du grand roi[1].

Deux des évangélistes ont eu entre leurs mains les tables généalogiques de Bethléem ; chacun y a naturellement cherché ce qui lui importait davantage. Saint Matthieu, occupé de trouver en Jésus le roi, le Messie promis à Israël, n'a demandé à ces archives que la descendance royale de Joseph. Saint Luc, écrivant pour les gentils, s'est attaché à la filiation naturelle, et il nous montre par quelle suite de générations le second Adam remonte jusqu'au premier homme, jusqu'à Dieu[2].

On s'étonnerait à bon droit que les historiens sacrés; qui ont recueilli les généalogies de Joseph, aient passé sous silence celle de Marie, si l'on ne se rappelait qu'au sentiment de la tradition, la Vierge était proche parente, probablement nièce de Joseph[3], et que par con-

---

par famille (Num., I, 2). Les termes dont se sert S. Luc, οἶκος et πατριά, répondent à ceux que nous trouvons dans le texte hébreu : מִשְׁפָּחוֹת, qui désigne la tribu, πατριά (Luc., II, 4), et בֵּית אָבוֹת, la maison des pères, les diverses familles qui composaient chaque tribu, οἶκος (Luc., II, 4).

[1] Luc., II, 4, 5.

[2] Voir, sur les généalogies de S. Matthieu et de S. Luc, l'Appendice, III.

[3] A quel degré Marie était-elle parente de Joseph ? L'Écriture se taisant sur ce point, il a fallu recourir à la tradition, et l'examen

séquent ses ancêtres se confondaient avec ceux de son époux. Les généalogies des parents de Jésus étant communes, rien de plus naturel que les évangélistes aient cité ces listes, telles qu'ils les trouvaient dans les tables de Bethléem, car les Juifs avaient coutume de négliger la descendance des femmes pour ne donner que celle des hommes.

---

attentif de ses témoignages a conduit nos meilleurs interprètes à ces conclusions : 1° que Joseph, issu de Panther, eut deux frères, nommés Cléophas (Alphée) et Joachim; 2° que Marie, fille de ce dernier, était par conséquent la nièce de Joseph. Cette opinion nous paraît, sinon certaine, au moins très vraisemblable. (Voir les Bollandistes, *Acta Sanctorum,* 19 martii. — Zacharia, *Raccolta di Dissertaz.,* t. I, dissert. v, 3, et surtout le Père Patrizi, *De Evangeliis,* lib. III, dissert. IX, cap. XX.) Selon toute apparence, Joseph était encore jeune quand il épousa Marie : « Il est constant, dit M. de Rossi, que dans les sarcophages et les monuments des quatre premiers siècles le type de S. Joseph est tout différent de celui que nous retrouvons depuis, et qu'il est toujours représenté jeune et sans barbe. » (*Bulletino di archeologia cristiana,* 1865, p. 26-32 et 66-72. Comparer *Rome souterraine,* par Paul Allard, p. 332.) C'est au IVe siècle seulement, que, s'inspirant des évangiles apocryphes, quelques Pères firent de S. Joseph un vieillard. S. Épiphane va jusqu'à marquer son âge, et lui donne environ quatre-vingts ans. Nos meilleurs théologiens n'ont pas hésité à abandonner ces traditions récentes : « Juvenis, vel vir, triginta, quadragintave annorum, » dit Suarès, *In 3am divi Thomæ,* disputatio VII, sectio III. Le dessein de Dieu étant de couvrir sous le voile du mariage l'enfantement virginal de Marie, l'honneur de Jésus ne permettait pas qu'une différence d'âge choquante jetât quelque ridicule sur cette union.

II. LA NATIVITÉ.

Luc., II, 4-7.

Pour s'inscrire aux registres publics, le charpentier de Nazareth quitta donc ses montagnes de Zabulon. Sa jeune épouse fit aussi ce voyage ; tout l'appelait à Bethléem, une secrète inspiration des cieux, son affection pour Joseph, peut-être aussi l'obligation de paraître en personne au recensement comme héritière de sa famille.

Quatre jours de marche séparent Nazareth de la cité de David. Marie, proche de son terme, franchit lentement cette distance, car l'hiver rendait les chemins difficiles, et la sainte Famille voyageait sans doute à pied comme les pèlerins indigents. Laissant derrière elle la plaine d'Esdrélon, En-Gannim, Sichem, Sion, à deux heures de cette dernière ville, elle aperçut enfin les maisons de Bethléem.

Ce village est bâti sur une longue et blanche colline, dont le penchant couvert de vignes, d'oliviers et de figuiers, forme un cirque de terrasses aux courbes régulières comme des degrés de verdure. Au sommet s'élève aujourd'hui un amas de sombres édifices : c'est l'église de la Nativité abritant la sainte grotte, et autour d'elle les trois couvents bâtis par les Latins, les Grecs et les Arméniens. De ces hauteurs, le regard plonge sur les vallées fertiles, domaine de Booz et de Jessé, et sur les pâturages lointains, où, défendant

leurs troupeaux contre les lions de la montagne, se forma cette race intrépide de bergers qui fournit à Israël ses meilleurs capitaines.

A l'entrée de Bethléem se trouvait l'hôtellerie, dont le khan des villages orientaux demeure l'image; un vaste carré ceint de portiques ; sous le toit de ces galeries grossières, le sol élevé d'un ou deux pieds, et les voyageurs étendant leurs nattes sur cette estrade, tandis qu'au-dessous d'eux les bêtes de somme encombrent la cour : tel était l'aspect du lieu où Joseph et Marie se présentèrent.

L'affluence des étrangers dans ces jours de recensement, la pauvreté des nouveaux venus, la grossesse avancée de Marie, tout promettait aux deux époux un triste accueil. Ils reçurent en effet cette réponse, « qu'il n'y avait point de place pour eux[1], » et malgré leur fatigue ils durent chercher ailleurs quelque asile. Les montagnes calcaires de Judée sont percées d'innombrables grottes; près de l'hôtellerie une de ces excavations tenait lieu d'étable aux animaux, que les bâtiments trop étroits ne pouvaient contenir. Marie, au témoignage de la tradition[2], ne trouva que ce refuge.

---

[1] Luc., II, 7.

[2] Dès les premiers temps, les chrétiens placèrent dans une grotte l'étable où naquit Jésus. S. Justin, né à Sichem vers 103, dit expressément : « Joseph, ne sachant où se loger à Bethléem, se retira dans une grotte proche du village. » (*Adversus Tryphonem*, 78.) Origène assure que de son temps on montrait cette grotte et la crèche, et nous savons d'ailleurs que les excavations si nombreuses en Judée servent souvent d'abri pour les animaux. S. Jérôme passa dans cette retraite les trente années qu'il consacra au jeûne, à la prière et à l'étude ; c'est près de la crèche qu'il écrivit la Vulgate et

Là, sur la paille qui servait de litière aux bêtes[1], loin de toute assistance, dans une froide nuit d'hiver[2],

---

ses commentaires fameux, c'est là qu'il voulut mourir. La crèche n'est plus aujourd'hui dans la grotte, mais une étoile d'argent éclairée de seize lampes se détache sur le marbre blanc dont les parois sont revêtues, et une inscription rappelle qu'en ces lieux Marie mit au monde le Sauveur : « Hic de Virgine Mariâ Jesus Christus natus est. »

[1] La tradition qui place auprès de la crèche un âne et un bœuf remonte aux premiers siècles, car, dès l'an 343 nous voyons les sculpteurs chrétiens s'en inspirer (Rossi, *Inscriptiones christianæ,* t. I, p. 51). Elle n'eut probablement d'autre origine que ces paroles d'Isaïe : « Le bœuf connaît son maître, et l'âne l'étable de son seigneur, » rapprochées d'une fausse interprétation d'Habacuc, III, 2. A la place du texte : « Seigneur, vous ferez connaître votre œuvre au milieu des temps, » les Septante et la version italique lisaient : « Vous vous manifesterez entre deux animaux » (Ἐν μέσῳ δύο ζώων γνωσθήσῃ : « In medio duorum animalium innotesceris »). De là vint sans doute la pieuse légende qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. (Voir Tillemont, *Mémoires,* I, 447, et Baronius, *Annales,* I, 5, 2.)

[2] Il n'y a aucune raison de rejeter la tradition qui fixe au 25 décembre la nativité du Sauveur. Cette date est généralement acceptée depuis le IVe siècle, et les chronologistes modernes ne s'en écartent guère. Wieseler (*Chronologische Synopse der Evangelien,* p. 140) indique le commencement de janvier, et il est certain qu'on ne peut reculer au delà des premiers jours de février, puisque Jésus-Christ fut présenté au temple quarante jours après sa naissance, et que cette présentation précéda le mois d'avril, date de la mort d'Hérode. S. Luc, il est vrai, nous montre au temps de la naissance de Jésus les bergers passant la nuit dans les pâturages, ce qui n'a lieu, d'après les talmudistes, que du mois de mars à celui de novembre; mais les écrivains dont on invoque ici le témoignage ne parlent que des coutumes générales de leur pays, et il se peut que, dans un moment où les étrangers affluaient à Bethléem, les habitants aient mené paître leurs troupeaux dans quelques vallées plus chaudes, afin de laisser leurs étables libres pour les bêtes de somme qui encombraient le village. La température n'est pas partout la même en Palestine : ainsi, tandis que la vallée du Jourdain échappe aux atteintes de l'hiver, presque chaque année la neige paraît sur

l'heure vint pour elle d'enfanter, et elle mit au monde Jésus.

Objet de contradiction depuis dix-neuf siècles, cette humble naissance, adorée des uns, n'est pour les autres qu'une folie et un scandale : « Otez-moi, s'écriait dès les premiers siècles l'impie Marcion, ôtez-moi ces langes honteux, et cette crèche indigne du Dieu que j'adore. » Vainement Tertullien répondait « que rien n'est plus digne de Dieu, que de sauver l'homme, de fouler aux pieds nos grandeurs périssables, de les juger indignes de soi-même et des siens [1] ». Vainement tous nos docteurs après lui ont montré dans les abaissements du Verbe incarné un conseil plein de sagesse et de miséricorde; le Dieu né d'une femme, dans une crèche[2], a choqué les esprits superbes, et le cri de Marcion s'est répété d'âge en âge.

---

les montagnes; le 5 avril, M. Guérin en a trouvé une couche épaisse couvrant les rues de Jérusalem (*Samarie*, t. I, p. 47). Pendant cinq ans, la plus haute température observée dans cette ville par Barclay est de 33 degrés; la plus basse, de 3°,3; la moyenne, de 17.

[1] « Quæcumque adhuc ut pusilla et infirma et indigna colligitis ad destructionem Creatoris, simplici et certa ratione proponam : Deum non potuisse humanos congressus inire, nisi humanos et sensus et affectus suscepisset, per quos vim majestatis suæ, intolerabilem utique humanæ mediocritati, humilitate temperaret, sibi quidem indigna, homini autem necessaria, et ita jam Deo digna, quia nihil tam dignum Deo, quam salus hominis. » (Tertullien, *Adversus Marcionem*, lib. II, cap. XXVII.) — « Quales et quanti eum fasces producerent! qualis purpura de humeris ejus floreret! quale aurum de capite radiaret, nisi gloriam sæculi alienam et sibi et suis judicasset! Igitur quæ noluit, rejecit; quæ rejecit, damnavit. » (Tertullien, *De Idololatriâ*, cap. XVIII.)

[2] Cette crèche, faite d'argile, était la mangeoire des animaux

Sans aller jusqu'à cette révolte, des chrétiens du même temps cherchèrent à relever l'humilité de leur Dieu par des prodiges imaginaires. A les en croire, l'éclat que Jésus repoussait envahit son berceau : Marie, dès son entrée dans la sombre grotte, la remplit des clartés du jour; les anges, revêtus de gloire, y volaient en légions; les étoiles retardaient leur course pour contempler le Dieu naissant, et répandre sur lui de douces lueurs; la crèche elle-même resplendissait de lumière, et les yeux se voilaient, impuissants à soutenir de tels feux[1]. Tout autre est le récit évangélique : nulle pompe au dehors; toute la gloire de la crèche est intérieure, c'est l'âme seule qu'elle éclaire, c'est au cœur qu'elle parle. Il ne faut pas l'oublier d'ailleurs : tout ce qu'on donne ici à la majesté du Christ, on le ravit à son amour. Le Verbe, pour nous sauver, n'a pas eu horreur du sein d'une vierge; pourquoi rougir des abaissements de notre Dieu? Plus profonds ils paraissent, plus ils nous obligent à l'aimer[2].

Toutefois, si Marie connut ce que la maternité a de naturel, elle en ignora tout ce qui est la suite du péché, et les douleurs, et l'abattement où tombent les filles d'Adam[3]. On ne peut même dire qu'elle enfanta comme l'eût fait Ève aux jours de l'innocence, car

---

qu'on enfermait dans la grotte. (Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique,* t. I, p. 448.)

[1] *Évangile arabe de l'enfance,* III. — *Évangile apocryphe de S. Matthieu,* XIII.

[2] S. Jérôme, *Adversus Helvidium,* 18.

[3] Suarès, disp. XIII *in* 3am *divi Thomæ.* — Cajetan, *In* 3am *divi Thomæ,* quæstio XXXV, art. VI.

plus qu'Ève elle eut le singulier privilège de garder sa virginité intacte dans l'enfantement[1]. Jésus se détacha d'elle, comme le fruit mûr se sépare de la branche qui l'a nourri, sans effort, sans angoisse, sans épuisement[2]. Aussi saint Luc nous montre-t-il cette vierge mère, aussitôt après sa délivrance, prenant elle-même du saint enfant les soins laissés ordinairement à des mains étrangères; elle l'enveloppa de langes et le coucha sur la paille de la crèche[3]. « Il faut couvrir le nouvel Adam, que l'air dévorerait, et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère? Osez-vous découvrir ce sein maternel, et quel enfant ose en approcher ses divines mains? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs[4]. »

---

[1] « Virgo ante partum, in partu, post partum. » (Saint Augustin, *Sermo* CXXIII.)

[2] S. Jérôme, *Adversus Helvidium*, 8.

[3] Luc., II, 7.

[4] Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XVI[e] semaine, III[e] élévation.

III. L'ADORATION DES BERGERS.

Luc., II, 8-20.

A l'orient de Bethléem, s'étend, vers la mer Morte, une vallée verdoyante. Jadis s'y élevait « la tour du Troupeau »[1], près de laquelle Jacob planta sa tente pour pleurer sa bien-aimée Rachel. Ruth avait glané dans ces champs, et David enfant y paissait les troupeaux de son père. Aujourd'hui, dans cette même vallée, des oliviers ombragent une crypte déserte; consacré aux saints anges, ce sanctuaire marque le lieu où les cieux s'ouvrirent pour annoncer à la terre son Sauveur[2].

« Des bergers, dit saint Luc, gardaient leurs troupeaux et veillaient pendant la nuit. Tout à coup l'ange du Seigneur leur apparut, la gloire du Seigneur[3] les enveloppa de lumière, et ils furent saisis d'une grande crainte; » car, pour les fils d'Israël, nulle splendeur ne tombait des cieux qui ne leur rappelât les sommets

---

[1] Migdal Eder. Gen., XXXV, 21. — S. Jérôme, *Liber de situ et nominibus :* BETHLEHEM.

[2] Nous demeurons fidèle aux traditions qui placent à Deir Er-Ralouat l'apparition des anges. Les objections que M. Guarmani a faites à cette antique croyance ne nous paraissent pas irréfutables : on peut les voir exposées et sagement discutées par M. Guérin dans sa *Description de la Judée,* chap. VII.

[3] Luc., II, 8 12. S. Luc, dans ces mots : δόξα Κυρίου, fait sans doute allusion au nuage lumineux qui ombrageait le tabernacle, et qui est souvent appelé dans l'Ancien Testament : « Gloire du Seigneur. » (Exod., XL, 32; III Reg., VIII, 10. 11, etc.)

enflammés du Sinaï, et le Jéhovah qu'on ne voyait pas sans mourir [1]. L'ange les rassura : « Ne craignez point, dit-il, je vous annonce une grande joie pour vous, pour tout votre peuple; aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur [2], et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »

Une crèche, un enfant pour salut! Quelle étrange nouvelle! l'Admirable, le Dieu fort, le Père de l'Éternité, le Messie qu'Israël attendait dans la gloire, se révélant nu, délaissé, sur la paille d'une étable; quel soudain renversement des espérances les plus chères aux Juifs! Il fallait des cœurs simples et dociles pour accueillir ce message. Aussi l'ange ne le porta-t-il ni aux docteurs ni aux grands, mais aux bergers, et il trouva en eux ce qu'il cherchait, la foi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Leurs âmes naïves s'ouvrirent à ces paroles, leurs yeux aux clartés célestes; tout à coup ils virent que l'ange n'était point seul : une multitude d'esprits, toute l'armée des cieux l'entourait [3], et le chœur angélique entonna le chant dont l'écho résonne chaque jour dans nos sacrés mystères : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux

---

[1] Exod., xx, 18, 19.

[2] Χριστὸς Κύριος : en ce seul endroit des saintes lettres, ces deux titres se trouvent ainsi rapprochés (Κύριον καὶ Χριστόν des Actes, II, 36, et τῷ Κυρίῳ Χριστῷ δουλεύετε de l'épître aux Colossiens, III, 24, reçoivent du contexte un sens particulier). Κύριος signifie ici le Seigneur par excellence, Jéhovah; le Christ, le Messie qui n'est autre que Dieu lui-même.

[3] Luc., II, 13-15.

hommes chéris de Dieu[1] ! » Les bergers écoutèrent ravis ce concert des anges ; quand il se perdit dans les profondeurs des cieux, et que les messagers de Dieu disparurent : « Allons à Bethléem, se dirent-ils aussitôt, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous fait connaître. »

Et s'étant hâtés de partir, ils montèrent la colline[2]. Au sommet, ils trouvèrent la grotte ; dans une mangeoire d'animaux, un enfant couvert de langes et reposant sur la paille ; autour de lui, une jeune mère, un homme recueilli et silencieux ; c'était le signe donné d'en haut, ils le reconnurent et leur foi éclatant en joyeux transports, ils racontèrent à ceux qui les entouraient ce qui leur avait été dit sur cet enfant. La soudaine arrivée des bergers, leurs recherches dans le village avaient éveillé l'attention ; le concours se grossit bientôt pour les entendre, et « tous étaient dans l'admiration de ce que les bergers racontaient[3] ». Ce témoignage rendu à la crèche, « les pasteurs s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient ouïes et vues comme il leur avait été dit ».

Au milieu de ce concert d'acclamations, la mère de

---

[1] La leçon ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίας doit être conservée, car elle a pour elle l'autorité de la Vulgate et les plus anciens manuscrits, celui du Sinaï, du Vatican, de Cambridge et l'Alexandrin. « Le mot de l'original, qu'on explique par la bonne volonté, signifie la bonne volonté de Dieu pour nous, et nous marque que la paix est donnée aux hommes chéris de Dieu. » (Bossuet, *Élévations*, XVIe semaine, IXe élévation.)

[2] Luc., II, 16, 17.

[3] Id., II, 18-20.

Jésus se taisait. « Conservant toutes ces choses, elle les repassait en son cœur[1], » jusqu'au jour où saint Luc les écrivit, inspiré par elle; car il semble bien que, dans cette partie de son évangile si différente des autres, nous entendons les paroles mêmes de Marie. Ce récit à la fois sobre et tendre décèle la main d'une vierge et le cœur d'une mère[2].

IV. LA CIRCONCISION ET LA PRÉSENTATION AU TEMPLE.

Luc., II, 21-38.

Que se passa-t-il après le départ des bergers? L'admiration qu'avaient excitée leurs récits dura-t-elle? Les habitants de Bethléem s'empressèrent-ils d'offrir à Marie la maison[3] où les Mages allaient bientôt la trouver? L'Évangile, en marquant ce changement de demeure, ne dit ni dans quel temps ni de quelle manière il s'accomplit. Rien ne distinguait la pauvre famille du Sauveur; il est donc probable que l'attention

---

[1] Luc, II, 19.

[2] De l'aveu de tous les interprètes, les deux premiers chapitres de S. Luc ont une couleur hébraïque, un caractère de naïveté qui ne s'accorde pas avec le style habituel de l'évangéliste et ses tournures savantes. Il y a là évidemment un emprunt fait à quelque témoin des premiers jours du Sauveur; la simplicité du récit et le fidèle souvenir des cantiques font naturellement songer à la mère de Jésus. « Ea quæ (Lucas) narrat de Christo puero, ab ipsa hujus matre audisse credendum omnino est. Qua de re consentientes habemus nonnullos etiam de schola Rationalistarum. » (Patrizi, *De Evangeliis*, lib. I, cap. III, quæst. 4.)

[3] Mat., II, 11.

attirée sur elle par les bergers se détourna promptement, car, huit jours plus tard, quand il fallut circoncire l'enfant, le même évangéliste qui montre en pareille occasion un grand concours autour de Jean-Baptiste, dit simplement de Jésus : « Au huitième jour il fut circoncis[1]. » Apparemment ce fut Joseph qui pratiqua le rite sacré[2] et versa les premières gouttes du sang divin. Le Christ, pour accomplir toute justice, devait subir cette humiliation, et porter en son corps la marque du péché qu'il prenait; mais il ne recevait la circoncision que pour nous affranchir, y substituant une purification plus haute, toute spirituelle, celle du cœur et de ses désirs mauvais.

C'était le temps de donner à l'enfant son nom. L'ange avait apporté des cieux celui de Jésus[3], nom plein de salut qui rappelait aux Juifs l'entrée de la terre promise et le retour de la captivité[4]. Le titre plus sublime de Christ, de Messie[5], ne renferme en soi que les grandeurs du Fils de Dieu, l'onction qui le

---

[1] Luc., II, 21.

[2] Quoique la circoncision de Jésus paraisse avoir eu lieu sans pompe, elle dut néanmoins réunir autour du Sauveur quelques témoins de cet acte religieux, les coutumes juives exigeant leur présence. (Buxtorf, *Synagoga Judaica,* cap. II. — Otho, *Lexicon Rabbinicum,* etc.)

[3] Luc., II, 21.

[4] Jehoshua, Jeshua, Jeshu sont les trois formes sous lesquelles se présente le nom du libérateur d'Israël. En figure du véritable Sauveur, il a été porté par Josué, fils de Noun, qui introduisit le peuple dans la terre sainte, et par Josué, fils de Josedec, qui, avec Zorobabel, le ramena de la captivité de Babylone. (I Esdr., II, 2 ; III, 2.)

[5] Christ, Χριστός, n'est que la traduction grecque du mot hébreu מָשִׁיחַ, l'Oint.

consacre prophète, roi et pontife : le nom de Jésus signifie Celui qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous : il porte dans l'âme une impression plus profonde d'amour, une suavité céleste, un goût secret du salut et le pressentiment de la délivrance.

La Loi commandait de présenter au temple ce premier-né, « ainsi qu'il est écrit : Tout mâle qui ouvrira le sein d'une mère sera consacré au Seigneur[1] ; » et il fallait aussi purifier Marie, car le Lévitique déclarait souillée toute femme qui venait d'enfanter. Pendant quarante jours si c'était un fils, quatre-vingts pour une fille, il lui était défendu d'approcher le sanctuaire[2]. La coutume des mères d'Israël était de passer ce temps renfermées dans leur demeure, jusqu'au jour où le sacrifice expiatoire les purifiait. Elles offraient alors un agneau d'un an en holocauste, et un petit de colombe ou une tourterelle pour le péché. Douce aux pauvres, la Loi permettait, à la place d'un agneau qui leur eût trop coûté, qu'ils présentassent seulement deux tourterelles ou deux petits de colombe. Telle était l'obli-

[1] Luc., II, 22-24. Dieu donna cet ordre à Moïse dès la sortie d'Égypte. (Exod., XIII, 2.) Souverain maître de toutes choses, il se réservait ainsi les prémices de chaque famille, afin qu'en leur personne le reste lui fût consacré. Elles lui appartenaient plus particulièrement depuis la nuit où, exterminant les premiers-nés des Égyptiens, il avait épargné les aînés d'Israël ; ces vies sauvées par lui devaient lui être données en propre. Plus tard, il réclama à la place des aînés de chaque famille, la tribu de Lévi, et, seuls les premiers-nés qui dépassaient le nombre de deux cent soixante-treize lévites, fixé par la Loi, durent être rachetés au prix de cinq sicles. (Num., III, 12, 44-45.) Une dernière disposition étendit bientôt l'obligation de ce rachat à tout premier-né. (Num., XVIII, 15, 16.)

[2] Lev., XII.

gation à laquelle la Vierge se soumit, quoiqu'elle n'eût point connu l'impureté des enfantements vulgaires.

Au quarantième jour qui suivit la Nativité, « le temps de leur purification se trouva accompli[1] ». Le texte sacré étend à Jésus l'expiation prescrite pour sa mère, car la Loi, réputant souillé tout ce que la femme touchait durant ce temps, l'enfant qu'elle portait dans ses bras était excommunié comme elle. Joseph et Marie vinrent donc à Jérusalem pour consacrer Jésus au Seigneur : les cinq schekels[2] du sanctuaire le rachetèrent de l'obligation de demeurer au service des autels, et le sacrifice des pauvres fut offert pour la purification.

« Or, il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. Le Saint-Esprit était en lui, et il lui avait été révélé par cet Esprit de Dieu qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur[3]. »

Les termes dont use saint Luc, en parlant de ce vieillard, marquent qu'il a en vue un personnage con-

---

[1] Luc., II, 22. La Vulgate et les versions latines ont lu la leçon conservée par le manuscrit de Cambridge, καθαρισμοῦ αὐτοῦ ; la variante αὐτῶν, qui présente un sens bien plus facile à entendre, doit être préférée, car nous la trouvons dans les plus anciens manuscrits, l'Alexandrin, ceux du Vatican et du Sinaï, et la plupart des versions (syriaque, copte, gothique, etc.). « Quod cur rejiciamus non sane est : quum Moyses lege sanciverit ut is quoque pollui censeretur et purgatione indigere, qui pollutum tangeret, pueri nascentes polluerentur necesse erat contactu matris, ipso partu pollutæ. » (Patrizi, *De Evangeliis,* lib. III, dissert. XXV, 6.)

[2] Environ 20 francs de notre monnaie.

[3] Luc., II, 25, 26.

sidérable, peut-être même le fameux scribe[1] Rabban[2] Siméon, fils d'Hillel. En effet, tout est commun aux deux Siméon : l'âge, la résidence, une égale hauteur d'âme, une même sainteté. Le Talmud, qui s'étend avec complaisance sur les aïeux et les fils d'Hillel, garde sur Siméon un silence expressif[3]; il voulait sans doute ensevelir dans l'oubli ce président du sanhédrin qui avait célébré Jésus naissant, et qui eut sur le Messie[4] des pensées si différentes de ses contemporains qu'on lui ôta la présidence du conseil suprême[5].

A l'heure où Marie et Joseph approchaient du sanc-

---

[1] Μέγας διδάσκαλος. (*Évangile de Nicodème.*)

[2] Rabban, le Maître par excellence. Siméon est le premier scribe au nom duquel on ait ajouté ce titre honorifique. (Voir Lightfoot, *Harmonia* IV *Evangel.*, pars I, sect. IV.)

[3] Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Luc., II, 34.

[4] Poli, *Synopsis Critic.*, ad Luc.

[5] Voir, sur cette question : Patrizi, *De Evangeliis,* lib. III, dissert. 26, et Witsius, *Miscellanea sacra,* I, 21, 14. On objecte aux conclusions du père Patrizi : 1° que Siméon, fils d'Hillel, vécut longtemps encore après la Nativité ; 2° que Gamaliel son fils nous est connu non comme chrétien, mais comme pharisien ; 3° que S. Luc enfin n'eût pas parlé d'un docteur aussi fameux en ces termes vagues : « Il y avait alors à Jérusalem un homme nommé Siméon. » — Ces difficultés peuvent être résolues, car 1° le texte sacré (Luc., II, 26) ne dit pas que Siméon mourut après avoir vu le Seigneur, mais qu'il ne devait pas fermer les yeux avant de l'avoir contemplé. 2° Quant à Gamaliel, on peut croire qu'élevé au milieu des pharisiens, il ne suivit pas tout d'abord l'exemple de son père Siméon; mais s'il demeura extérieurement attaché à cette secte, il n'en avait pas moins pour la doctrine et les disciples de Jésus une inclination avouée, car il prit hardiment leur défense dans le sanhédrin (Act., V, 34), et les traditions primitives le font mourir chrétien (*Recognitiones,* I, 65. — Photius, *Cod.*, 171). 3° Pour résoudre la dernière objection, il nous suffira de faire remarquer que S. Luc écrivait pour les gentils, auxquels les docteurs d'Israël étaient peu connus

tuaire, l'Esprit qui habitait dans le cœur du saint vieillard le conduisit au temple[1]. Rien d'extérieur n'y frappa ses regards; une pauvre famille faisant son offrande, entre les bras de la mère un enfant; c'en fut assez : aux yeux du voyant, cet enfant parut ce qu'il était, le salut, la consolation attendue, l'unique objet de ses vœux. Siméon le prit entre ses bras, et, dans le transport de l'Esprit divin, entonna ce cantique :

« C'est maintenant, Seigneur, que vous délivrez[2] votre serviteur;

« Selon votre parole, il s'en ira en paix,

« Car mes yeux ont vu votre salut :

« Ce salut préparé à la face de toutes les nations,

« Comme la lumière qui se révèlera aux gentils, et la gloire d'Israël votre peuple. »

Cependant « le père et la mère de l'enfant étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui, et Siméon le bénit[3] »; mais lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur Marie, il aperçut dans une lumière prophétique tout ce que cette mère aurait à souffrir. Alors, lui montrant l'enfant : « Celui que vous voyez, dit-il, est pour la ruine[4] et la résurrection de plusieurs en Israël. Il sera l'homme repoussé et contredit[5]. Pour vous, un

---

[1] Luc., II, 27, 28.

[2] Id., II, 29-33. Ἀπολύεις. « Tu délivres, tu fais tomber mes chaînes. »

[3] Luc., II, 34, 35.

[4] Πτῶσιν, la pierre d'achoppement et de scandale, sur laquelle viendra se briser l'incrédulité. (Is., VIII, 14.)

[5] Σημεῖον ἀντιλεγόμενον, c'est-à-dire un modèle achevé d'homme rejeté et contredit, dont la vie montre ce que c'est que d'être re-

glaive de douleur percera votre âme[1]. » Puis revenant au fils de Marie et aux épreuves qui l'attendaient, il révéla ce qui s'ensuivrait : « Par là, ajouta-t-il, les pensées que plusieurs cachent dans leurs cœurs seront découvertes, » c'est-à-dire que devant le Christ, scandale et mépris du monde, les sentiments secrets se dévoileront. On distinguera alors ceux qui rêvent dans le Messie richesses, gloire et bonheur temporel, et ceux qui le cherchant pour lui-même sont prêts à l'accueillir, sous quelque forme qu'il paraisse.

Marie écoutait en silence cette menaçante prédiction. Telle elle nous apparaît au temple, telle elle demeurera dans tout l'Évangile, enveloppée de sa modestie, le cœur inondé parfois de ces joies qu'aucun langage ne peut rendre, mais plus souvent résignée sous le glaive qui déchire par avance son cœur maternel.

« Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser[2], d'un âge fort

---

poussé de tous. La locution hébraïque traduite par les mots grecs εἶναι εἰς σημεῖον n'a pas d'autre sens. (Rosenmüller, *in loco.*)

[1] Καὶ σοῦ δέ αὐτῆς τὴν ψυχήν, κτλ... doit être regardé comme une parenthèse. Ὅπως ἂν se relie à la phrase précédente, « Le Christ sera un exemple de contradiction, » et signifie non pas « afin que..... », mais « de telle sorte que les pensées de plusieurs soient révélées ».

[2] Luc., II, 36. « Peut-être qu'il fallait montrer que Jésus-Christ trouva des adorateurs dans plusieurs tribus, et entre autres dans celle d'Aser, à qui Jacob et Moïse n'avaient promis que « de bon pain, de l'huile en abondance », et en un mot « des richesses dans ces mines de fer et de cuivre ». (Gen., XLIX, 20; Deuter., XXXIII, 24, 25.) Mais voici en la personne de cette veuve « les délices des rois et des peuples », parmi les biens de la terre changés en jeûnes et en mortifications. » (Bossuet, *Élévations sur les mystères,* XVIII[e] semaine, XXI[e] élévation.)

avancé. Elle avait vécu sept ans avec son mari depuis sa virginité, et était demeurée veuve jusqu'à quatre-vingt-quatre ans[1], ne bougeant du temple et servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et la prière. » Ce zèle pour la maison de Dieu lui mérita d'y trouver et d'y adorer le Sauveur. Comme elle vint au temple dans ce même instant, elle reconnut l'enfant que bénissait Siméon, rendit grâce au ciel de lui dévoiler ce mystère, et louant son Seigneur, son Dieu[2], elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. Le Seigneur, le Dieu loué ici par la prophétesse, est visiblement Jésus; Anne, fille de Phanuel, eut donc l'insigne honneur d'annoncer la première dans Jérusalem la divinité du Christ, que de plus illustres témoins allaient bientôt proclamer.

---

[1] La leçon χήρα ἕως ἐτῶν ὀγδοήκοντα τεσσάρων, qui nous montre Anne conservant dans sa longue viduité une fidélité inviolable à son premier époux, a été préférée par Lachmann et Tischendorf, et à juste titre, car nous la trouvons dans la Vulgate, la plupart des versions, le manuscrit Alexandrin et celui du Vatican. Le texte reçu, au lieu de ἕως, donne ὡς.

[2] La leçon Κυρίῳ a pour elle l'autorité du manuscrit Alexandrin et la plupart des versions (vulgate, syriaque, gothique, etc.). Nous trouvons Θεῷ dans les manuscrits du Vatican et du Sinaï, et dans le codex Bezæ. Tischendorf a adopté cette dernière variante dans sa huitième édition.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'ÉPIPHANIE.

I. LES MAGES.

Mat., II, 1-11.

Tandis que Joseph et Marie s'éloignaient de Jérusalem[1], une riche caravane y entrait : « C'étaient des Mages[2] de l'Orient, » dit saint Matthieu. Ce nom, em-

---

[1] S. Luc, après avoir raconté les faits que nous venons d'exposer, ajoute : « Et quand ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils revinrent en Galilée dans leur ville de Nazareth. » (Luc., II, 39.) On en a conclu que Joseph était retourné dans cette ville avant l'adoration des Mages, non pour y demeurer, mais pour mettre en ordre ce qu'il possédait et s'établir à Bethléem. C'est à son retour qu'aurait eu lieu l'adoration des Mages et la fuite en Égypte. Cette hypothèse, adoptée par le P. Patrizi, nous paraît compliquer inutilement la suite des faits, car le texte de S. Luc n'indique pas nécessairement que le retour de la sainte Famille en Galilée suivit immédiatement la Purification.

[2] Dans le pehlvi, langue vulgaire de la Perse au temps des Sassanides, Mogh signifie prêtre. (Hyde, *De Religione veterum Persarum*, p. 372.) Fürst (*Hebräisches Handwörterbuch* : מָג) pense

prunté à la langue sacrée des Perses, y désigne la classe sacerdotale; il semble donc indiquer que les Mages étaient prêtres et de cette nation. Ce sentiment est confirmé par les peintures des catacombes, où nous voyons les Mages toujours revêtus du costume des Perses : long bonnet, tunique ceinte aux reins, sur laquelle flotte le manteau rejeté en arrière, les jambes nues ou couvertes de chausses étroitement serrées selon l'usage de ce peuple[1].

Ministres d'une religion supérieure aux diverses formes du paganisme, les Mages paraissent avoir adoré de tout temps une divinité suprême[2], à laquelle ils

---

que le sens propre du mot est celui de Sage, l'hébreu et l'araméen le traduisant par חָכָם. D'autres philologues lui donnent le sens de Grand, et rapprochent de la racine מָג (Magh) le sanscrit Mahat : Grand = Μέγας = Magnus.

[1] Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, article MAGES. Les traditions de l'Église syrienne et les Pères grecs donnent également aux Mages la Perse comme patrie. Tertullien et S. Justin sont en désaccord avec ces témoignages. La nature des présents offerts à Jésus leur a fait songer à l'Arabie, la terre de l'or, de l'encens et de la myrrhe. (Voir Patrizi, *De Evangeliis*, lib. III, dissertat. XXVII, cap. II, pars I.)

[2] Son nom est Aouramazdâ (Ormuzd), « le lumineux, le resplendissant, le très grand et très bon, le très parfait et très actif, le très intelligent et très beau ». (*Yaçnâ*, I, 1.) Ce Dieu suprême et incréé a tout créé; principe du bien, il ne répand autour de lui que bénédictions, mais en tirant du néant les forces qui régissent la matière, il n'a pu empêcher que de leurs actions et de leurs réactions ne sortît un génie destructeur, Angrômaïnyous (Ahriman), « l'ouvrier de la mort ». Ce dernier esprit ne sème dans le monde que péché et ténèbres, et paraît tout-puissant pour le mal; néanmoins à la fin des temps il verra son pouvoir complètement détruit, et sera contraint de reconnaître la souveraineté d'Aouramazdâ. (Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. II, p. 121-158.)

rendaient un culte austère : ni autels ni statues dans leurs temples; les chœurs ne s'y formaient que pour marcher gravement, en faisant monter vers Dieu des chants et des prières.

Ces croyances demeurèrent intactes chez les Perses, jusqu'au temps où ils descendirent, à la suite de Cyrus, dans les plaines de la Mésopotamie. Là, mêlés aux Mages chaldéens[1], s'ils ne gardèrent plus la pureté de leur foi, ils subirent du moins l'influence que les Israélites captifs exerçaient alors sur leurs vainqueurs, et en particulier celle de Daniel. En effet, nous savons par l'Écriture que ce prophète, introduit dans le palais de Nabuchodonosor, se montra dix fois plus sage que les prêtres et les devins de Chaldée[2], et qu'il fut placé à leur tête par la faveur du prince. Son ascendant ne fit que croître sous quatre princes et trois dynasties, et fut confirmé par le triomphe des Perses, car ces nouveaux conquérants partageaient la haine d'Israël pour l'idolâtrie[3].

Soumis ainsi à l'autorité de Daniel, les Mages tant

---

[1] Quoique le nom de Mage soit perse d'origine, il était connu des Babyloniens avant Cyrus. En effet, nous voyons un chef mage au nombre des officiers envoyés à Jérusalem par Nabuchodonosor (Jer., xxxix, 3). Ce nom désigne évidemment chez les Chaldéens une race antique et dominante, à qui le sacerdoce était réservé. Moins proches de la vérité que les Mages de Perse et de Médie, adonnés au culte du feu et à toutes les pratiques superstitieuses, ils ne négligeaient pas néanmoins des études plus hautes; l'astronomie surtout était en honneur parmi eux, car leurs observations, envoyées à Aristote par Callisthène, embrassaient un espace de dix-neuf cent trois ans. (Aristote, *De Cœlo*, II.)

[2] Dan., v, 11.

[3] S. Épiphane, *Adversus Hæreses*, lib. III.

chaldéens que perses ne purent ignorer ses prédictions sur le Messie, où il va jusqu'à marquer les années, les semaines, l'heure de sa naissance. Ils apprirent de lui que le Saint des saints qui recevrait l'onction divine était celui-là même que Balaam avait contemplé se levant de Jacob comme une étoile[1]. Des Mages, ces prophéties se répandirent dans le peuple, et, au temps de Jésus, c'était par tout l'Orient une opinion constante qu'un roi allait sortir de Judée pour conquérir le monde[2].

Au milieu de cette attente, un astre inconnu[3] brilla tout à coup vers le levant[4]. Les Mages suivaient attentivement la marche des étoiles : dans les nuits pures de l'Orient, où le ciel étale tous ses feux, ils virent l'astre et y reconnurent un signe merveilleux. Mais en même temps que leurs regards, leur cœur s'ouvrait à la lumière du Christ; ils se rappelèrent l'étoile de Jacob et la Judée, et trois d'entre eux résolurent d'aller au loin chercher Celui que le ciel annonçait.

Qu'ils partissent de Babylone, de Persépolis ou de quelque autre ville de l'empire des Parthes, alors maîtres de l'Orient, les Mages furent de longs mois en route[5], et ils marchèrent apparemment sans être guidés

---

[1] Num., XXIV, 17.

[2] Le bruit en était venu aux oreilles de Suétone et de Tacite : « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis ut, eo tempore, Judæâ profecti, rerum potirentur. » (Suétone, *Vespasianus*, 4. — Tacite, *Historiæ*, lib. V, cap. XIII.)

[3] Voir, sur la nature de ce phénomène, l'Appendice, IV.

[4] Mat., II, 2.

[5] Leur voyage dura quatre mois environ, s'ils vinrent de la Perse (Greswell, *Dissertations on a Harmony of the Gospel*, vol. II,

par l'étoile, car nous les voyons entrer en Judée incertains du lieu où se trouvait le Messie, et venir à Jérusalem pour éclaircir leurs doutes. La ville sainte était habituée à voir dans ses murs les caravanes de l'extrême Orient, aux costumes éclatants, aux longues files de chameaux chargés de bagages. Mais grande fut la surprise quand on entendit ces étrangers demander : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous venons l'adorer[1]. »

Cette question, volant de bouche en bouche, vint aux oreilles d'Hérode. Nul n'en fut plus troublé que lui. Il sentait qu'une fortune inespérée et trente années de règne n'avaient pu consacrer sa royauté. En vain, pour faire oublier son origine, il avait épousé la fille des derniers rois de Judée; le sang d'Ismaël et d'Ésaü n'en coulait pas moins dans ses veines, et les scribes aimaient à rappeler qu'il avait été « le serviteur des Asmonéens[2] ». Impuissant à calmer cette sourde haine, l'usurpateur ne connut plus de repos, et, dans la crainte de quelque rivalité, il versa à flots le sang de sa famille. Aucun débris ne subsistant de la race des Machabées, il espérait enfin régner sans conteste, quand le bruit se répandit que des étrangers cherchaient dans Jérusalem un roi des Juifs nouvellement né. La jalousie du tyran se réveilla plus farouche que jamais; ce n'était plus seulement la race éteinte des

---

dissert. XVIII) : soixante-dix jours, s'ils partirent de la Chaldée (S. Jean Chrysostome, *Ad Stagir.*, II, 6).

[1] Mat., II, 2.

[2] *Sanhedrin*, 19 a, b; *Baba Bathra*, 3 b

Machabées, mais celle de David qui le menaçait, car cet enfant inconnu, destiné au trône, ne pouvait être que le Messie, et il était facile de voir, au trouble qui agitait la ville, qu'elle l'entendait de cette manière.

Dissimulant sa crainte pour frapper à coup sûr[1], Hérode assembla les grands prêtres avec les scribes[2], et leur demanda où devait naître le Messie. La réponse ne pouvait être douteuse : « A Bethléem de Juda, dirent-ils, car il est écrit : Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière parmi les principautés de Juda, car de toi sortira le chef qui doit paître Israël mon peuple[3]. » Les sanhédrites citaient moins

---

[1] Mat., II, 4-6.

[2] Ce n'était pas là tout le sanhédrin, qui comprenait aussi les anciens du peuple, mais les membres de cette assemblée qui avaient autorité pour interpréter les saintes lettres.

[3] La citation de S. Matthieu est une libre paraphrase de ce texte : « Et toi, Bethléem Ephrata, tu es trop petite pour former une des chiliades de Juda, et pourtant de toi sortira le prince d'Israël. » (Mich., v, 2.) Les tribus étaient divisées en chiliades, אַלְפִים, ou groupe de mille familles, dont chacun avait à sa tête un chef nommé אַלּוּף, de אֶלֶף, qui en hébreu signifie mille (Keil, *Bibl. Archäologie*, § 140). C'est ce dernier mot que les docteurs juifs, consultés par Hérode, ont lu : בְּאַלֻּפֵי, « parmi les chefs, » ἐν ἡγεμόσιν, au lieu de בְּאַלְפֵי, « parmi les chiliades, » ἐν χιλιάσιν, que nous trouvons dans les Septante. Et commentant librement la parole du prophète, ils lui donnèrent cette forme, qui tout en s'écartant du texte original, en rend bien la pensée : « Bethléem, tu n'es pas, comme tu le parais, au dernier rang parmi les chefs de famille de Juda » ; Bethléem étant ici personnifiée et prenant rang parmi les princes d'Israël. — Michée avait joint à Bethléem l'antique nom de ce village : Ephrata ; S. Matthieu y substitue ces mots : γῆ Ἰούδα, « dans la terre de Juda, » pour distinguer cette Bethléem de la ville du même nom située dans

les paroles du prophète Michée qu'ils n'interprétaient sa pensée; mais Hérode n'en voyait que plus clairement ce qu'il voulait savoir, et son parti fut bientôt pris.

Il résolut d'écarter les Mages, non seulement des Juifs, qui devaient naturellement s'enflammer à leurs récits, mais même de ses familiers, qui eussent pu les prévenir contre son hypocrisie. Il les manda donc en secret, et feignant d'entrer dans leurs recherches, il s'enquit avec soin de l'étoile, surtout du temps où elle était apparue[1]. Quand il n'eut plus rien à apprendre : « Allez à Bethléem, leur dit-il, recherchez avec soin l'enfant, et dès que vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. » Et il les envoya sur l'heure, sans guides, sans escorte, pour ne pas donner l'éveil, et afin que personne, ni à Jérusalem, ni à Bethléem, ni dans la compagnie des Mages, ne pût soupçonner ses intentions et lui dérober sa victime. La nuit était venue; Hérode y vit un temps favorable pour couvrir ses desseins : elle ne devait servir qu'à les confondre.

A peine les Mages eurent-ils franchi les portes de Jérusalem, que l'étoile brilla de nouveau à leurs regards[2] : « Cette vue les remplit d'une grande joie, » car l'astre guidant leurs pas les précéda vers Bethléem,

---

le territoire de Zabulon. La dernière phrase : ὅστις ποιμανεῖ, « qui paîtra Israël mon peuple, » est une addition au texte de Michée, inspirée par les paroles qui suivent dans le prophète : « Il paîtra Israël ramené par lui à Dieu. »

[1] Mat., II, 7, 8.

[2] Id. II 9-11.

et s'arrêta sur le lieu où était l'enfant[1]. Ils n'y rencontrèrent que Marie et Jésus[2]. Cette nuit vit alors un étonnant spectacle : aux pieds d'une vierge pressant entre ses bras un enfant, les trois sages étaient prosternés dans la poussière, et adoraient le Dieu caché dans cette pauvre demeure. Cependant leur suite s'empressait à l'entour, les chameaux avaient plié les genoux et les serviteurs déchargeaient les riches fardeaux. Les Mages ouvrant ces trésors, les offrirent en présent à Jésus : c'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe[3].

Telle est la scène évangélique. De pieuses légendes y ajoutent plus d'un trait : elles revêtent ces sages de la pourpre royale, couronnent leurs fronts, dépeignent leurs visages et leur extérieur; leurs noms même sont connus. « Le premier s'appelait Melchior, dit le vénérable Bède, c'était un vieillard aux cheveux blancs, à la longue barbe; il offrit l'or au Seigneur comme à son roi. Le second, nommé Gaspar, jeune, sans barbe, rouge de couleur, offrit à Jésus, dans l'encens,

---

[1] Il ne paraît pas que l'adoration des Mages ait eu lieu dans l'étable où Jésus naquit, car 1° le texte sacré parle d'une maison, οἰκία (Mat., II, 11), où il se trouvait, et 2° parmi les nombreux monuments de l'art chrétien qui représentent cette scène, nous n'en trouvons que deux avant le XI[e] siècle où Jésus soit couché dans la crèche; partout ailleurs Marie assise dans sa demeure tient Jésus entre ses bras.

[2] Au silence du texte sacré, il semble que Joseph fût absent quand les Mages arrivèrent. (Jansénius d'Ypres, *Tetrateuchus*, in Mat., II.)

[3] Cette gomme qui découle du *Balsamodendron Myrrha*, légèrement amère, est d'abord d'un blanc jaunâtre, prend peu à peu des reflets dorés, et rougit en se durcissant. (Voir Winer, *Biblisches Realwörterbuch* : MYRRH.)

l'hommage dû à sa divinité. Le troisième, au visage noir, portant toute sa barbe, s'appelait Baltasar : la myrrhe qui était entre ses mains rappelait que le fils de l'homme devait mourir[1]. »

Malheureusement ces détails n'ont aucune autorité, car c'est au sixième siècle seulement que saint Césaire d'Arles attribue aux Mages le titre de rois, devenu si populaire[2], et au septième que nous trouvons leurs noms cités pour la première fois[3]. Deux points seulement paraissent assurés, c'est que les Mages étaient au nombre de trois et avaient la Perse pour patrie[4].

---

[1] Bède, *De Collectaneis.*

[2] Tout concourt à prouver que les Mages n'étaient pas rois : 1° S. Matthieu, dont le principal dessein est de mettre en relief la royauté de Jésus, n'eût pas manqué d'attirer l'attention sur ces souverains prosternant leur majesté aux pieds du monarque éternel; 2° Hérode les eût reçus avec plus d'égards; 3° les monuments primitifs de l'art chrétien, qui mettent sur la tête des Mages le bonnet persan, n'y joignent jamais la tiare, qui était le diadème des rois perses. La première mosaïque où nous voyions les Mages couronnés est du VIII[e] siècle (Ciampini cité par le père Patrizi); 4° avant le temps de S. Césaire d'Arles, ce que l'on peut assurer, c'est que quelques Pères ont vu dans les paroles du ps. LXXI : « Reges Tharsis et insulæ munera offerent... etc., » une allusion à l'adoration des Mages. (Voir Patrizi, *De Evangeliis*, lib. III, dissert. XXVII, cap. II, pars III.)

[3] Zaccaria, *Annotationes ad Tirin.*, in Mat., II, 1. — Schanz, Evang. d. H. Matt., 2[e] édit., p. 96.

[4] Les traditions de l'Église syrienne portent ce nombre à douze; mais, d'après le sentiment commun de l'Église latine, ils n'étaient que trois. A la vérité, S. Léon (440-461) est le premier dont nous ayons le témoignage formel sur ce point; toutefois ce Père suit évidemment d'anciennes traditions, car les monuments des catacombes, plus vieux de deux siècles au moins, représentent presque toujours trois Mages en adoration. Les rares exceptions à cette règle ne sont dues qu'au caprice de quelques artistes. (Voir le P. Patrizi, *De*

II. LA FUITE EN ÉGYPTE ET LES SAINTS INNOCENTS.

Mat., II, 12-23.

Ce pieux devoir accompli, les Mages n'eurent garde de tenir leur promesse à Hérode, car Dieu, qui les avait amenés de si loin, prit soin de leur retour; avertis en songe de ne plus revoir le roi, ils rentrèrent en leur pays par un autre chemin.

Dès que les Mages se furent retirés, l'ange du Seigneur apparut à Joseph durant son sommeil : « Levez-vous, lui dit-il, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Égypte. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous avertisse, car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre. » Il était encore nuit [1]; Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère, et partit [2].

Evangeliis, lib. III, dissertat. XXVII, cap. II, pars II. — P. Allard, *Rome souterraine*, p. 329.)

[1] Νυκτός. (Mat., II, 14.)

[2] Nous ne croyons pas excéder, en renfermant dans l'espace d'une seule nuit les événements dont S. Matthieu rapporte la suite au chapitre II, du verset 12e au 14e. En effet, le tour rapide, le temps présent de la phrase ἰδοὺ ἄγγελος φαίνεται, qui suit immédiatement ἀναχωρησάντων αὐτῶν, semblent bien indiquer qu'il n'y eut aucun intervalle entre le départ des Mages et l'apparition de l'ange à saint Joseph. Et d'ailleurs il suffit de se rappeler quelles étaient les circonstances pour comprendre avec quelle rapidité tout dut s'accomplir. Bethléem n'est qu'à deux heures de Jérusalem : Hérode, dévoré d'inquiétude, eût-il laissé s'écouler de sept à dix jours, comme le veut le P. Patrizi (lib. III, p. 377), avant de prendre un parti? La jalousie qui l'agitait ne permet pas de songer à ces longs retards.

L'Égypte a toujours été le refuge des infortunés que la persécution ou la famine chasse de la terre d'Israël. Des montagnes de Juda trois jours de marche suffisent pour atteindre Rhinocolura [1]. Au delà de cette vallée et de son torrent desséché, Hérode n'avait plus de pouvoir : c'était l'Égypte; pour les fugitifs, le salut et un asile assuré, car les Juifs de là dispersion étendaient leurs colonies sur toute cette terre de Mizraïm, antique séjour de leurs pères [2].

L'Évangile ne nous apprend rien sur la fuite de Jésus; c'est que rien sans doute n'y fut digne de remarque. Les routes du désert virent passer la sainte Famille; quelque demeure ignorée l'abrita, sans qu'aucun signe trahît sa noblesse. Le dessein de Dieu était de relever par l'ombre de ces premiers jours l'éclat futur de Jésus, et non d'éblouir les regards par les prodiges que nous trouvons dans les évangiles apocryphes. Vainement les grands peintres de l'Italie ont immortalisé ces légendes, les dragons du désert prosternés devant Jésus, les lions et les tigres accourant pour l'adorer, sous ses pas le sable fleurissant comme les champs de roses de Jéricho, et les palmiers se penchant pour of-

---

C'est dès le lendemain probablement qu'il connut le départ précipité des Mages et qu'il fit massacrer les saints Innocents.

[1] Aujourd'hui Ouadi-el-Arish, le Nachal Misraim, la rivière d'Égypte de l'Écriture. (Num., XXXIV, 5.)

[2] D'Alexandrie et de la Thébaïde, où Alexandre les avait déjà transportés, les Juifs se répandirent dans toute la contrée, depuis les déserts de Libye au nord jusqu'aux frontières de l'Éthiopie (Philon, *In Flaccum,* II, 523), et leurs colonies remplirent bientôt la Cyrénaïque, une partie de la Libye et les côtes africaines de la Méditerranée. (Josèphe, *Antiquitates,* XVI, 7, 2.)

frir leurs fruits aux fugitifs [1]. De si gracieuses peintures ne sont qu'une œuvre de fantaisie.

Certaines traditions locales méritent peut-être plus d'attention. A l'orient du Caire un sycomore est vénéré pour avoir ombragé la sainte Famille, et près de là jaillit une source dont Jésus, au dire des Coptes, adoucit les eaux. Cette légende nous montre Héliopolis, l'antique On [2], comme le séjour du Sauveur en Égypte; mais on ne voit pas pour quelle cause Joseph eût conduit si loin la mère et l'enfant, quand il trouvait un suffisant abri à la frontière. Le temps de l'exil dura si peu [3],

---

[1] *Évangile arabe de l'enfance*, XI, XXV. — *Évangile apocryphe de S. Matthieu*, XVIII, XXIV.

[2] On, aujourd'hui Matarieh, patrie d'Asenath, femme de Joseph, reçut, au temps de la persécution d'Antiochus, une colonie de Juifs conduite par le grand prêtre Onias; le sanctuaire élevé par lui dans cette ville rivalisa de splendeur avec celui de Jérusalem. De ce temple aussi bien que des monuments d'Héliopolis, il reste à peine quelques débris, un obélisque, des pierres éparses, à demi ensevelies sous les vertes moissons de Matarieh. L'arbre dit de la Vierge est mieux conservé : il s'élève majestueusement au milieu d'un jardin cultivé par les Coptes, et garde en dépit des ans toute la verdeur de la jeunesse. Matarieh n'est qu'à deux heures du Caire ; une belle route y conduit à travers des champs d'orangers et de nopals.

[3] Les évangiles apocryphes, pour laisser à leurs nombreux miracles le temps de s'accomplir, supposent que le séjour de Jésus en Égypte fut de trois ans (*Évangile arabe*, XXVI) ; S. Bonaventure va jusqu'à sept. Mais nous avons les plus graves raisons de restreindre cet exil à un temps relativement court. Car, d'un côté, le massacre des saints Innocents eut lieu, comme nous le verrons, peu de temps avant la mort d'Hérode, et d'un autre côté, quand Joseph revint en Judée, Archélaüs portait encore le titre de roi, qu'il prit à la mort de son père (βασιλεύει, Mat., II, 22). Quelques mois plus tard, Auguste l'obligea de se contenter du nom plus modeste d'ethnarque. C'est donc peu après la mort d'Hérode que Joseph ramena en Judée la sainte Famille.

que ce fut là probablement que s'arrêtèrent les fugitifs.

Le départ précipité des Mages rompait les mesures d'Hérode : la jalousie du tyran, peu habitué à se voir joué, tourna en fureur. A défaut d'avis précis, se rappelant ce qu'avaient dit les Mages sur l'apparition de l'étoile, il en conclut que le jeune roi était encore à la mamelle, et comme la coutume des mères juives était d'allaiter au moins pendant deux ans [1], il ordonna d'égorger tous les enfants de cet âge et au-dessous, à Bethléem et dans les environs [2].

Cet ordre cruel fut exécuté sur l'heure, avec une brutalité qui rendit plus poignante la douleur des mères, car saint Matthieu nous fait entendre leurs plaintes retentissant dans les montagnes; Rachel elle-même se réveille de la tombe, où elle dormait au pied de Bethléem [3], pour mêler ses cris à ceux des femmes désolées. Alors fut accompli ce qui avait été prédit par le prophète Jérémie : « Une voix a été entendue sur les hauteurs [4]; c'étaient des pleurs et des hurlements

---

[1] *Ketoubot*, 59. — II Machab., VII, 27.

[2] Ὁρίοις, probablement les maisons et les hameaux qui entouraient Bethléem.

[3] Mat., II, 17, 18. Le tombeau de Rachel, Koubbet Râhil, se trouve en descendant de Bethléem vers Jérusalem, à une demi-heure de marche environ. Dans sa forme actuelle, ce monument est évidemment apocryphe et contient les cendres de quelque saint musulman. Toutefois les traditions juives, chrétiennes et musulmanes, s'accordent pour placer là le tombeau de la femme de Jacob, et le lieu répond bien à tout ce que nous savons de la sépulture de Rachel. (Voir Guérin, *Judée*, chap. VIII.)

[4] Jerem., XXXI, 15. Rama, רָמָה, signifie un haut lieu, et la Vulgate, s'accordant avec le Targum de Jonathas, lui donne ce sens dans le texte de Jérémie : « Vox in excelso audita est... » Les

infinis; Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point se consoler, parce qu'ils ne sont plus. » Au sens littéral de ces paroles, c'est sur les Juifs, captifs de Nabuzardan et rassemblés à Rama pour l'exil, que la Judée se lamente par la voix de Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob [1]; mais, avec raison, saint Matthieu y a vu prédites les larmes qui devaient couler sur les saints Innocents. En effet, rien n'arrivait aux Israélites qui n'eût un secret rapport avec le Messie : souffrances et joies, abaissements et triomphes, tout en eux était une figure de ce qui s'accomplirait parfaitement en Jésus. Le deuil célébré par Jérémie était donc réellement une prophétie des lamentations qui accompagnèrent les prémices de nos martyrs [2].

Ce massacre fit peu de bruit en Judée, et Rama seule entendit le cri déchirant des mères. Qu'était-ce dans ces temps qu'un petit nombre [3] d'enfants immolés?

Septante et la version syriaque en font au contraire un nom propre, et la Vulgate, dans le texte de S. Matthieu, conserve ce nom sans le traduire : « Vox in Rama audita est..., etc. » Il est difficile d'indiquer où était situé ce village, que les géographes placent en huit endroits différents; mais il faut évidemment le chercher sur une des hauteurs qui environnent Bethléem. (Voir Stanley, *Sinai and Palestine*, ch. IV, note *on Ramah.*)

[1] Jer., XL, 1, et Targum de Jonathas sur Jérémie, XXXI, 15.

[2] Il suffit d'ailleurs de lire en son entier le chapitre du prophète pour se convaincre que son regard, par delà les captifs de Rama et le retour de Babylone, perçait jusqu'aux jours du Sauveur, car il annonce pour les temps dont il parle un enfantement merveilleux, une loi écrite dans les cœurs, et un pacte nouveau destiné à rejeter dans l'ombre l'antique alliance. (Jerem., XXXI, 15, 22, 31-35.)

[3] Le nombre des saints Innocents a été exagéré. Bethléem étant un simple village, il ne pouvait se trouver qu'un petit nombre d'enfants mâles atteints par l'arrêt d'Hérode.

L'antiquité avait peu de respect pour cet âge[1]; d'ailleurs le règne qui finissait n'avait été qu'un long tissu de meurtres, de supplices, de si atroces cruautés, que, selon la parole des ambassadeurs juifs à Auguste, les vivants enviaient le sort des victimes[2]. Dans de telles circonstances, on conçoit que les historiens profanes aient passé sous silence un acte indifférent à leurs yeux[3].

Auguste néanmoins paraît en avoir eu connaissance, car Macrobe nous a conservé de lui ce trait : « A la nouvelle que parmi les enfants âgés de deux ans qu'il fit égorger en Syrie, Hérode avait sacrifié son propre fils : Mieux vaut, dit l'empereur, être le porc d'Hérode que son fils[4]. » Cette plaisanterie suppose une confu-

---

[1] Suétone (*Augustus*, 94) raconte qu'au temps où naquit Auguste, une prédiction annonça la venue prochaine d'un enfant qui règnerait sur le monde. Le sénat, pour prévenir le danger qui menaçait la république, ordonna d'exposer ou de faire périr tous les enfants qui naîtraient dans l'année. Heureusement les sénateurs dont les femmes étaient enceintes empêchèrent l'exécution du décret, chacun d'eux espérant que la prophétie regardait son enfant.

[2] Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 11, 2.

[3] Le silence de Josèphe sur ce point n'a rien qui doive surprendre : on sait que cet historien courtisan écrivait non pour ses compatriotes, mais pour les Romains. De là l'indifférence qu'il affecte à l'égard des sectes religieuses qui agitaient alors la Judée. S'il daigne à peine parler de Jésus, comment s'étonner qu'il taise la mort des saints Innocents ? (Voir, sur le silence de Josèphe, Mill, *Observations on the application of pantheistic principles*, p. 291.)

[4] « Melius est Herodis porcum (ὗν) esse, quam filium (υἱόν). » (Macrobe, *Saturnal.*, lib. II, 4.) Il est facile de comprendre la raison de ce jeu de mots, si l'on se rappelle que les Juifs ne pouvaient manger de porc. A la vérité, Macrobe, qui le rapporte, vivait au cinquième siècle de notre ère, mais il se servait d'écrits plus anciens. Mill a sa-

sion de faits naturelle de la part d'Auguste, qui dut apprendre en même temps, et le massacre des saints Innocents, et le meurtre d'Antipater, fauteur d'une nouvelle révolte contre son père; elle n'a pu être inventée aux siècles chrétiens, où l'immolation de ces premiers martyrs prit une importance sans égale. Au reste, la saillie d'Auguste n'est pas seulement un précieux témoignage du fait raconté par saint Matthieu, elle permet presque d'en fixer la date, puisque ce fut cinq jours avant de mourir qu'Hérode livra son fils au bourreau [1].

Dieu n'avait pas attendu ce moment pour frapper le tyran. Un mal affreux, que le ciel garde aux persécuteurs [2], le rongeait peu à peu. La plume se refuse au tableau qu'en a tracé Josèphe; qu'il nous suffise de dire que la corruption du tombeau le dévorait tout vivant. En proie à d'insupportables douleurs, il demanda quelque soulagement aux bains chauds de Callirhoë, mais il fut contraint de rentrer dans le palais superbe qu'ombrageaient les palmiers de Jéricho, et de s'étendre sur un lit de tortures. De fâcheuses nouvelles y vinrent irriter son mal; le bruit de sa mort avait couru dans Jérusalem, et l'aigle d'or placé par lui sur la porte du temple avait été renversé. Les coupables étaient deux scribes fameux, Judas et Matthias; amenés à Jéricho avec quarante disciples, ils

---

vamment prouvé l'authenticité de ce fait. (*Observations on the application of pantheistic principles,* p. 292.)

[1] Josèphe, *Bellum Judaicum,* I, 33, 8.

[2] Antiochus Épiphane, Maximien, Dioclétien ont succombé au mal pédiculaire.

furent brûlés vifs[1]; mais leur trépas ne fit qu'accroître les terreurs d'Hérode. Succombant enfin à l'excès des souffrances, il tenta d'en abréger la durée et ne revint à lui que pour ordonner le supplice de son fils. Sa dernière pensée fut digne d'une telle vie : il voulut avoir des pleurs à ses funérailles, et ne pouvant les attendre de l'affection, il rassembla dans l'hippodrome de Jéricho les chefs des grandes familles juives, afin qu'on les égorgeât à l'heure de sa mort. L'ordre ne fut pas exécuté[2]; mais il convenait de le rappeler ici, pour faire comprendre comment le massacre des saints Innocents passa presque inaperçu au milieu des flots de sang que le tyran versa dans le délire de ses derniers jours.

La fin d'Hérode était si impatiemment attendue, que la nouvelle dut bientôt s'en répandre au loin; mais l'ange du Seigneur la prévint en Égypte. Il apparut à Joseph durant le sommeil, et lui dit[3] : « Levez-vous, prenez l'enfant et la mère, et retournez dans la terre d'Israël, car ceux-là sont morts qui cherchaient la vie de l'enfant. » Joseph se leva aussitôt, et partit pour la Judée. Saint Matthieu, toujours attentif à montrer dans Jésus l'accomplissement des prophéties, rapporte à cet endroit le passage d'Osée[4]:

---

[1] La date du supplice de ces malheureux Zélotes peut être fixée au 12 mars, an de Rome 750, car Josèphe dit qu'il y eut dans cette nuit-là une éclipse de lune. (Voir Ideler, *Handbuch der Chronologie,* vol. II, p. 28. — Wieseler, *Chronologische Synopse,* p. 56.)

[2] Josèphe, *Antiquitates,* XVI et XVII.

[3] Mat., II, 19-21.

[4] Id., II, 15. Osee, XI, 1. « Quod scriptum est : Parvulus Israël.

« J'ai appelé mon fils de l'Égypte, » dont les termes convenaient tout ensemble à l'exode d'Israël et au retour de l'enfant Jésus. L'habitude qu'avait le peuple juif de regarder sa vie et son histoire comme une ébauche des traits du Messie, rendait le rapprochement frappant pour les premiers lecteurs de cet évangile.

L'intention de Joseph était de s'établir à Bethléem; ses souvenirs l'y rappelaient, et d'ailleurs ne convenait-il pas que l'enfant destiné à l'empire du monde vécût près de Jérusalem et de son temple? Mais dans le chemin, la sainte Famille apprit qu'Archélaüs régnait à la place de son père. La Judée n'avait fait que changer de tyran, car, pour son coup d'essai, le fils d'Hérode avait déjà livré au glaive, dans le temple même, trois mille de ses sujets. Joseph n'osa exposer à de tels périls le trésor qui lui était confié. Il tourna ses regards vers le ciel, et le ciel lui répondit en songe de se retirer dans la Galilée. Hérode mourant avait légué cette province à un autre de ses fils, Hérode Antipas. Sous ce maître corrompu, mais indifférent, l'enfant divin courait moins de dangers : Joseph revint donc habiter Nazareth [1], et ainsi s'accomplit ce qui avait été dit par les prophètes, « que Jésus serait appelé Nazaréen [2]. »

---

et dilexi illum, et ex Ægypto vocavi filium meum; dicitur quidem de populo Israël, qui vocatur ex Ægypto, qui diligitur, qui eo tempore post errorem idololatriæ quasi infans et parvulus est vocatus; sed perfecte refertur ad Christum. » (S. Jérôme, *In Osee,* XI.)

[1] Luc., II, 39.

[2] Mat., II, 23.

C'est moins un oracle particulier qu'allègue ici saint Matthieu, que cette pensée souvent exprimée par les prophètes : le Messie sera le Netzer, c'est-à-dire la fleur couronnant la tige de Jessé. De son côté Nazareth tirait son nom de la même racine, qui marquait la beauté de son site; car « c'était la fleur de la Galilée[1] ». Nous ignorons pour quelle cause ce mot, qui n'éveillait à l'origine que de riantes pensées, perdit son lustre; toutefois il est constant que « Nazaréen » était devenu pour les Juifs un terme de mépris, et c'est apparemment pour le relever que saint Matthieu rappelle que Jésus vécut à Nazareth, en porta le nom[2], et fut ainsi la fleur d'Israël.

---

[1] « Ibimus ad Nazareth, et juxta interpretationem nominis ejus, Florem videbimus Galileæ. » (S. Jérôme, *Epist.* XLVI.)

[2] Ναζωραῖος. Ce mot ne signifie pas que Jésus fut voué au Seigneur par les vœux du naziréat. En effet, le mot hébreu qui désigne cette consécration est נָזִיר, racine différente de נֵצֶר, la branche, le rejeton, la fleur d'où vient le nom de Nazareth. S. Jérôme nous dit que les premiers docteurs juifs convertis au christianisme cherchaient la prophétie dont parle ici S. Matthieu dans tous les passages où le Messie est représenté comme une branche poussant fleurs et feuilles sur la tige de Jessé (Isai., LIII, 2 ; Jerem., XXIII, 5 ; Zachar., VI, 12), et particulièrement dans cette image du chapitre onzième d'Isaïe : « Un rejeton sort du tronc de Jessé, et sur ses racines une branche se couronne de fruits. » S. Matthieu en effet ne cite aucun prophète particulier, et se sert du terme général διὰ τῶν προφητῶν. (Mat., II, 23.)

CHAPITRE SIXIÈME.

JÉSUS A NAZARETH.

I. L'ENFANCE DE JÉSUS.

LUC., II, 40.

Tout ce que nous savons de l'enfance de Jésus est renfermé dans ces paroles de saint Luc : « L'enfant croissait et se fortifiait rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Il y eut donc progrès en Jésus pendant ses premières années, progrès dans son corps, qui croissait comme celui des autres enfants, progrès même « dans l'âme, qui se fortifiait », selon une variante du texte sacré[1].

---

[1] Luc., II, 40. L'addition πνεύματι que nous trouvons dans le manuscrit Alexandrin et les versions syriaques est justement rejetée par Lachmann, Tregelles et Tischendorf, car elle a contre elle de graves autorités, la Vulgate, les manuscrits du Vatican, du Sinaï et de Bèze. Salméron en donne cette interprétation : « Hoc ad interiorem hominem pertinet, quod scilicet per ætatis incrementa augebatur. » Cette leçon est néanmoins une glose précieuse, car elle fixe le sens de l'expression indéterminée ἐκραταιοῦτο.

Qu'entendre par ce développement intérieur de Jésus? Le sentiment commun est que sa sagesse et sa vertu se déclarèrent par degrés, bien qu'il en possédât la plénitude dès sa conception, et qu'ainsi le progrès en lui ne fut qu'apparent. Il ne faut pas oublier néanmoins que le Sauveur a voulu non seulement paraître, mais être réellement enfant : or le propre de l'enfance est que les organes, d'abord imparfaits, se développent peu à peu, et que l'intelligence s'éveille dans la même mesure [1]. Jésus, puisqu'il a été enfant, a-t-il été soumis à la lente influence de l'âge? Et si nous l'admettons, comment accorder la science achevée que possédait l'Homme-Dieu, en vertu de l'union hypostatique, avec un accroissement intellectuel, si faible qu'on le suppose, ne fût-ce même que la science expérimentale acceptée par de nombreux théologiens [2]? Il y a là, nous l'avouons, une impénétrable difficulté, et mieux vaut

---

[1] « Christus non habuit regulariter ullam operationem humanam nisi dependenter ab organis et dispositionibus connaturalibus, sicut alii homines : nec loquebatur ab infantiâ... ergo nec habuit operationem humanæ phantasiæ ante organum bene dispositum, ergo nec operationem humanam intelligendi, quia hæc tam pendet a phantasiâ, quam phantasma ab organo disposito. » (De Lugo, disp. XXI, sect. I, n. 5, 11.)

[2] « Scientiam simpliciter acquisitam in Christo fuisse per se clarum videtur, nec apparet quomodo eâ negatâ, præsertim quatenus empirica est, sine specie quâdam Docetismi, infantia, pueritia, tota vita Jesu Christi explicari possit..... De tempore et modo quo cœperit Christus habere hanc scientiam, valde probabilis videtur sententia card. de Lugo fuisse paulatim et progressu ætatis communicatam. Cum enim hujus scientiæ usus non sit independens ab organis corporeis, videtur certe Deus initium et incrementum ejus accommodasse ipsi naturali constitutioni organorum. » (Franzelin, *De Verbo incarnato*, sect. III, cap. II, th. 42.)

abaisser notre esprit que de nous entêter à la résoudre. Nous croyons d'une ferme foi que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu comme son Père, et, à ce titre, infiniment sage et infiniment grand ; d'un autre côté, nous lisons dans l'Évangile que Jésus a été enfant, qu'il a crû en âge, en grâce, en sagesse. Aucune de ces vérités ne souffre contradiction : quant à la manière de les concilier, elle nous échappe ; mais, s'il en allait autrement, l'Incarnation cesserait d'être ce que Dieu a voulu qu'elle fût, un mystère qui surpasse notre raison sans l'offenser.

Quoi qu'il en soit de la vie intérieure de Jésus, au dehors rien ne le distingua d'abord des enfants qui l'entouraient, et, entre les bras de Marie, il parut tel que le peint Bossuet : « Aimable enfant, heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte mère ; faire, soutenu, vos premiers pas ; dénouer votre langue et bégayer les louanges de Dieu votre Père ! Je vous adore, cher enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras [1]. »

Cette enfance pleine de mystère s'écoula dans l'obscur village où vivaient Joseph et Marie. Le nom de cette retraite nous est déjà connu ; il suffira d'en décrire le site pour faire comprendre pourquoi Jésus aima Nazareth de préférence à tout autre séjour.

---

[1] Bossuet, *Élévations sur les mystères*, xxe semaine, 1re élévation.

La Judée n'est guère qu'une suite de collines courant du nord au sud à quelque distance de la Méditerranée. A l'occident, elles s'inclinent vers le rivage; au levant, elles s'abaissent tout d'un coup pour donner passage au Jourdain, resserré entre leur muraille et les montagnes du Hauran. Ainsi quatre bandes parallèles forment toute la Palestine : les plaines maritimes, les hauteurs de Juda, le lit du Jourdain, et au delà les monts de la Pérée. Une seule vallée transversale, celle d'Esdrélon, s'étendant de la mer au fleuve, rompt la première chaîne en deux parties, dont l'une remonte vers le nord jusqu'au Liban : c'est la Galilée; et l'autre s'étend vers le sud jusqu'au désert : c'est la terre de Juda.

Nazareth appartient à la Galilée, et se cache dans la montagne, séparée de la plaine d'Esdrélon par des coteaux que franchit un sentier tortueux. Aux abords du village, ces hauteurs s'écartent pour encadrer de verdure un frais bassin. Quelques savants ont vu dans cet amphithéâtre le cratère d'un volcan éteint; la fertilité des lieux appuie leur conjecture. En effet, la Palestine n'offre point d'endroit plus riant que ce val de Nazareth. Antonin le Martyr le compare au paradis : « Ses femmes sont d'une grâce incomparable, dit-il, et leur beauté, qui efface celle de toutes les filles de Juda, est un don de Marie. Pour ses vins, son miel, son huile et ses fruits, elle ne le cède même pas à la féconde Égypte [1]. » Aujourd'hui Nazareth a perdu de son éclat; mais elle garde encore des prairies, des om-

---

[1] Antonin le Martyr, *Itinerarium*, v.

brages arrosés de vives sources, des jardins enclos de nopals où la figue, l'olive, l'orange et la grenade mêlent leurs fleurs et leurs fruits. Au sud-ouest, le village se déploie sur le penchant de la montagne, et le campanile du couvent latin marque l'emplacement de la demeure de Jésus.

Nazareth n'a d'autre horizon que le cercle des sommets arrondis qui l'enferment de tous côtés, mais du haut de la colline où est bâti le village, Jésus embrassait du regard les régions qu'il devait conquérir : au nord, le Liban et l'Hermon couverts de neiges éternelles; vers l'orient, le Thabor au dôme de verdure, puis le lit profond du Jourdain et les hauts plateaux de Galaad; du côté du midi, la plaine d'Esdrélon étendue à ses pieds jusqu'aux monts de Manassé ; au couchant, la mer, et le Carmel plein du souvenir d'Élie.

La Galilée des gentils, son nom [1] l'indique, ne formait pas comme la terre de Juda un monde à part; ses habitants étaient de race diverse. Les Phéniciens peuplaient les frontières de Tyr et de Sidon; mêlés aux Juifs, les Arabes et les Assyriens cultivaient les campagnes de cette province; les caravanes de l'extrême Orient les traversaient; des colonies grecques occupaient les villes de la Décapole, et les garnisons de Rome tenaient toute la contrée.

C'est dans ce milieu que s'écoulèrent les premières années de Jésus. Semblable extérieurement aux autres enfants, il reçut de Marie et de Joseph les simples

---

[1] Is., IX, 1 ; Mat., IV, 15.

leçons que la Loi prescrivait[1]; près de sa mère il apprit à lire les Écritures, qui ne parlaient que de lui; mais Marie savait qui il était, et chargée du devoir de l'instruire, elle n'oublia jamais celui de l'adorer.

II. JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS.

Luc., II, 41-50.

Vers douze ans[2], l'enfant juif se trouvait en une certaine mesure soustrait à l'autorité paternelle. Introduit dans la synagogue, il commençait dès lors à ceindre son front des phylactères, longues bandes de parchemin couvertes de textes sacrés, et devenait « fils de la Loi », soumis à ses prescriptions, dont une des

---

[1] Exod., XII, 26; Deut., IV, 9; VI, 7, 20; II Tim., III, 15. — Kitto, *Cyclopædia* : EDUCATION. C'est sans doute de cette prescription que l'art chrétien s'est inspiré pour représenter l'enfant Jésus apprenant à lire sur les genoux de Marie. Pieuse fiction qui n'offense en rien le dogme, car le Sauveur, malgré sa sagesse infinie, a pu vouloir jusque dans les moindres détails obéir à la Loi et à ses parents.

[2] Aben Esra, *In Gen.*, XVII, 14 (Jost, *Geschichte des Judenthums*, III, 3, 1), enseigne que c'est à treize ans accomplis que l'enfant était soumis à la Loi. D'après ce sentiment, Jésus, âgé seulement de douze années, n'assista à la fête que pour accompagner sa famille. Les Pères tiennent l'opinion contraire et assurent qu'en cette occasion Jésus prit part aux cérémonies légales; du reste, la règle qui prescrivait aux Juifs de venir à Jérusalem pour la Pâque s'étendait probablement à tous les enfants mâles : « exceptis surdo, stulto, puerulo; puerulus autem ille dicitur, qui nisi a patre manu trahatur, incedere non valet. » (Bartolocci, *Bibliotheca magna Rabbinica*, vol. II, p. 132. — Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Luc., II.)

principales était de visiter Jérusalem à la fête de Pâque. Les parents de Jésus s'acquittaient fidèlement de ce devoir; bien que la coutume n'exigeât pas la présence des femmes[1], Marie accompagnait son époux. Le Sauveur avait douze ans, quand pour la première fois sans doute il fit avec sa famille le voyage de Jérusalem[2].

Les pèlerins de Galilée, redoutant la violence des Samaritains, évitaient ordinairement de traverser leur territoire[3]. Il faut croire que la haine de ces sectaires était en ce moment moins vive, car les traditions indiquent qu'à l'aller et au retour, la sainte Famille suivit la voie directe qui passe près de Sichem. Par cette route, trente-deux lieues séparent Nazareth de Jérusalem, et ne demandent pas moins de trois ou quatre jours aux lentes caravanes. Au sud de la vallée d'Esdrélon, les sources et les ombrages d'En-Gannim offraient aux pèlerins un premier lieu de campement. De là franchissant les collines de Manassé, le second soir ils plantaient leurs tentes près du puits de Jacob, au pied des monts Ebal et Garizim. Beeroth et ses fontaines étaient la halte habituelle du troisième jour[4]. Il

---

[1] « Pascha feminarum est arbitrium. » (*Kiddouschin,* fol. 61, 3. — Schoettgen, *Horæ Hebraicæ,* vol. I, p. 266.)

[2] Luc., II, 42.

[3] Voir à l'Appendice, VI, comment les Samaritains formaient au milieu de la Judée une nation séparée et ennemie du peuple de Dieu.

[4] Cette route est poétiquement dépeinte par Farrar, *The Life of Christ,* vol. I, chap. VI, et avec plus d'exactitude dans Murray's *Handbook for Palestine.*

ne restait le matin suivant que trois heures de marche pour atteindre Jérusalem.

La sainte Famille passa dans cette ville les sept jours de la Pâque[1]. Dès le lendemain, les caravanes se rassemblèrent pour le départ; celle de Galilée, qui comprenait plusieurs milliers de personnes[2], ne fut prête qu'au milieu du jour, car la tradition[3] indique Beeroth comme le lieu où, en arrivant le soir, Joseph et Marie s'aperçurent de l'absence de Jésus. On s'explique difficilement, au premier abord, qu'ils aient tant tardé à s'en inquiéter; mais il faut se rappeler que Jérusalem, pendant le temps de la Pâque, était occupée par deux ou trois millions de pèlerins[4], et que, par suite, les caravanes se formaient au milieu d'une extrême confusion. C'était seulement quand la longue file des voyageurs, des chameaux et des mulets s'éloignait des portes, qu'il devenait possible de se reconnaître et de garder quelque ordre. Les proches et les amis se réunissaient alors, les femmes et les vieillards montés sur les bêtes de somme, les hommes à pied guidant la

---

[1] Τελειωσάντων τὰς ἡμέρας. (Luc., II, 43.)

[2] La Galilée était la partie la plus peuplée de la Palestine. (Josèphe, *Bellum Judaicum*, III, 3, 2.)

[3] Cette tradition est donnée comme très ancienne par Quaresmius, *Elucidatio Terræ sanctæ*, t. II. (Voir Guérin, *Description de la Judée*, t. III, p. 7-9.)

[4] Josèphe, qui en parle comme d'une multitude innombrable, raconte que Cestius ayant donné l'ordre de compter les agneaux immolés pour la Pâque, il s'en trouva 256,000. Chaque agneau étant mangé par un groupe de dix à vingt personnes, le nombre des Juifs qui prirent part à cette Pâque fut d'environ trois millions. (Josèphe, *Bellum Judaicum*, II, 1. 3; VI, 9, 3.)

marche, et tous en cheminant chantaient les hymnes consacrés [1]. Les parents de Jésus, ne le voyant pas, crurent qu'il s'était mêlé à quelque autre troupe, et poursuivirent leur route, comptant le rejoindre quand au soir la caravane s'arrêterait [2]. Mais en vain cherchèrent-ils autour d'eux : Jésus ne s'y trouvait pas; et leur alarme fut vive, car la Judée était alors pleine de séditions. L'exil d'Archélaüs, récemment déposé par Auguste, avait entraîné la réduction de son royaume en province romaine et l'imposition de taxes nouvelles. A cette marque d'asservissement, le peuple s'était révolté, et l'agitation causée par les soulèvements de Sadoc et de Judas le Gaulonite durait encore. Dans cet état de trouble, au milieu des bandes qui couraient le pays, quel péril ne menaçait pas un enfant égaré!

Joseph et Marie retournèrent aussitôt à Jérusalem [3]. Pendant deux nuits et deux jours, sur la route, dans la cité sainte, leurs recherches furent inutiles. Au troisième jour seulement, ils rencontrèrent l'enfant, « assis dans le temple, au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. »

Comment Jésus se trouvait-il en ce lieu et en si noble compagnie? Les docteurs juifs avaient coutume

---

[1] Les psaumes des Degrés (CXX-CXXXII) étaient chantés dans cette circonstance.

[2] Luc., II, 44.

[3] Id., II, 45-47.

de se tenir, aux jours de sabbat, dans une des salles du temple [1], et de résoudre les difficultés que présentait l'interprétation de la Loi. Au temps de Pâque surtout, où les Juifs du monde entier accouraient à Jérusalem, on se pressait autour des maîtres fameux pour recueillir leurs leçons. Le divin enfant s'était mêlé aux auditeurs; ses questions, si profondes dans leur simplicité, attirèrent l'attention des docteurs, qui se réunirent bientôt pour l'interroger et l'écouter [2]. Et tel fut le charme de ses entretiens qu'il captiva les sages d'Israël.

Cette assemblée n'était pas indigne de l'entendre, car elle comptait alors dans son sein les hommes les plus vénérables : Hillel [3], révéré à l'égal de Moïse, et gardant encore toute la majesté de la vieillesse ; l'inflexible Shammaï [4] enchaînant tout ce que déliait Hillel; Jonathas, fils d'Uziel, dont la parole était si ardente que les oiseaux, dit le Talmud, se brûlaient en passant sur sa tête, ou se transformaient en séraphins [5]. A leurs côtés, les parents de Jésus purent encore voir Rabban Siméon, qui avait prophétisé à Marie ses douleurs; Joseph d'Arimathie, Nicodème, que la grâce

---

[1] Le sanhédrin et les scribes se rassemblaient ordinairement dans la salle du Gazith, vaste basilique bâtie de pierres carrées, par Simon ben Shetah (110 av. J.-C.), et contiguë au parvis des prêtres et à celui des Israélites. (Voir Kitto, *Cyclopædia :* SANHEDRIN.)

[2] « Interrogabat magistros, non ut aliquid disceret, sed ut interrogans erudiret. » (Origène, *Homilia* XIX, in Luc.)

[3] D'après les dates que donne Sepp dans sa *Vie de Jésus,* Hillel, quoique très âgé, devait être encore vivant. (*Leben Jesu,* B. I, K. XXI.)

[4] « Shammaï ligat, Hillel solvit. » (Mischna, *passim.*)

[5] *Soucca,* 28 ; *Baba-bathra,* 134.

devait bientôt attirer [1]. Mais plus encore que la vue de cette compagnie, le rôle qu'y jouait leur fils les frappa d'admiration. Celui dans lequel ils avaient vu jusqu'alors un enfant recueilli, appliqué à cacher la divinité qui était en lui, se découvrait tout à coup comme un être supérieur, dominant par ses questions et par ses réponses des vieillards consommés en sagesse.

Toutefois l'étonnement où cette scène jeta Marie ne put lui faire oublier ce qu'elle venait de souffrir, et de son cœur s'échappa ce tendre reproche : « Mon fils, pourquoi nous traiter ainsi ? Votre père et moi affligés vous cherchions. » Jésus se contenta de rappeler à Marie que son unique Père était dans les cieux : « Pourquoi me cherchiez-vous, dit-il, ne saviez-vous pas que je dois être tout entier aux affaires de mon Père [2] ? » Mais cette réponse même, la première parole du Sauveur qui soit venue jusqu'à nous, ni Joseph ni Marie ne la comprirent. L'humble Vierge en fait elle-même l'aveu dans ce texte de saint Luc [3] : « Et ses parents

---

[1] Sepp (*Leben Jesu*, B. I, K. XXI) a recueilli sur ces différents personnages, sur leur vie, leur doctrine et leurs disciples, des détails aussi abondants que curieux. Les scribes inférieurs les révéraient comme des oracles. (Cf. Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Mat., XVI, 19, et Jost, *Geschichte des Judenthums*, II, 3, 13.)

[2] Luc., II, 48, 49. Le commentaire d'Euthymius : « Ne faut-il pas que je sois dans la maison de mon Père, dans ce temple qui est sa demeure ? » restreint inutilement la signification de ces paroles. La Vulgate leur laisse avec raison le sens qu'elles présentent sous cette forme générale : « In iis quæ Patris mei sunt oportet me esse : Ne faut-il pas que je sois aux affaires de mon Père, » à tout ce qui le concerne ?

[3] Luc., II, 50.

ne conçurent point ce qu'il leur disait. » Tout ce qu'elle put alors fut de garder le souvenir de ce qu'elle voyait et entendait. Quant à Jésus, il se renferma de nouveau dans le silence, et le voile qui avait couvert son enfance retombe sur les dix-huit années qui suivirent.

III. VIE CACHÉE DE JÉSUS A NAZARETH.

Luc., II, 51-52.

« Jésus descendit avec ses parents à Nazareth : là il leur était soumis, et il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Saint Luc répète ici de la jeunesse du Sauveur ce qu'il avait dit de son enfance. Il croissait selon les lois de l'humanité qu'il avait revêtue, mais cette vie ne présentait à l'extérieur rien que de naturel et d'ordinaire : elle était à la fois irréprochable et sans éclat. Ceux qui virent Jésus dans les jours de sa vie cachée n'eurent sous les yeux qu'un ouvrier travaillant dans une boutique.

Joseph était charpentier, Jésus le fut comme lui; ses compatriotes le reconnurent pour tel quand il prêcha dans la synagogue de Nazareth : « N'est-ce pas là le charpentier fils de Marie [1]? » s'écrièrent-ils. L'usage des Juifs était que tout enfant, quels que fussent son rang et sa fortune, apprît un art mécanique [2]. Pour

[1] Marc., VI, 3.

[2] La dignité du travail manuel, son action salutaire sur le corps

Jésus le travail des mains fut une obligation, car la sainte Famille était pauvre et tirait probablement ses ressources du métier de Joseph.

Tout porte à croire que ce dernier mourut pendant la vie cachée du Sauveur ; en effet, son nom ne paraît plus dans l'Évangile, ni aux noces de Cana, ni au départ pour Capharnaüm[1], ni dans les autres circonstances où sont mentionnés les parents du Christ. Jésus d'ailleurs eût-il laissé Marie à saint Jean, si son époux avait encore vécu[2] ? Joseph était donc mort à Nazareth entre les bras de Marie, et dans le baiser du Seigneur. Jésus restait seul pour soutenir sa mère ; il tint à Nazareth un atelier de charpentier, mania la scie et le rabot ; l'Église naissante se souvenait encore des jougs et des charrues que ses divines mains avaient façonnés[3].

Il se peut que Jésus n'ait pas toujours vécu seul dans cette demeure. D'après une tradition recueillie par Eusèbe, la sœur de la sainte Vierge, appelée comme elle Marie[4], avait épousé un frère de Joseph, nommé Alphée

---

qu'il fortifie et sur les mœurs qu'il épure, n'ont jamais été méconnues des Juifs, comme elles le furent chez les Grecs et les Latins, S. Paul tissait des tentes, R. Ismaël, l'illustre astronome et l'émule de Gamaliel II, fabriquait des aiguilles (Jérusal., *Berachot*, IV, I), R. José était tanneur (*Sabbath*, 49 b), R. Jochanan cordonnier, etc. « Le travail est l'honneur et la dignité du travailleur, » disait R. Judah (*Nedarim*, 49 b). De là le soin que prenaient les plus illustres docteurs de posséder avec un art mécanique le moyen de gagner leur vie et de garder leur indépendance. (Voir Kitto, *Cyclopædia :* EDUCATION. — Sepp, *Leben Jesu*, B. I, K. XXIII.)

[1] Joan., II, 1, 11, 12.

[2] Marc., VI, 8. Mat., XIII, 55.

[3] S. Justin, *Contra Tryphonem*, 88.

[4] Joan., XIX, 25

ou Cléophas[1]. Celui-ci mourut aussi pendant le séjour de Jésus à Nazareth, car l'Évangile garde sur lui le même silence qu'à l'égard de Joseph. Quant aux deux sœurs, apparemment elles se réunirent, et les nombreux enfants de Marie, femme de Cléophas, sont ces frères et ces sœurs de Jésus dont les habitants de Nazareth parlaient en ces termes : « Ses frères ne s'appellent-ils pas Jacques, Joseph, Simon et Jude? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous[2]? » L'usage des lettres saintes, et en général de la langue grecque[3], est d'appeler frères les parents même éloignés. Ce mot ne désigne donc ici que les quatre cousins de Jésus. Pour les filles de Marie et d'Alphée qui vécurent près du Sauveur, nous ne savons ni leur nom, ni leur nombre ; toutefois ces paroles : « Ne sont-elles pas toutes parmi nous? » supposent évidemment qu'elles étaient au moins trois[4].

Deux de leurs frères sont plus connus; nous les retrouverons bientôt parmi les apôtres. Jacques, fils d'Alphée, est ce « frère du Seigneur » que saint Paul voulut voir en même temps que Pierre, et qu'il salua comme un des piliers de l'Église[5]. Sa rigide vertu le fit surnommer le Juste : « Consacré à Dieu dès le ventre de

---

[1] Hégésippe, apud Eusebium, *Historia ecclesiastica*, lib. III, cap. XI.

[2] Marc., VI, 3.

[3] Gen., XIII, 8 ; XIV, 14 ; Lev., XXV, 48 ; Job., XIX, 13. — Xénophon, *Cyropædia*, I, 5, 47. — Isocrate, *Panegyricus*, 20. — Platon, *Phædrus*, 57.

[4] Voir, sur les frères du Seigneur, l'Appendice, V.

[5] Mat., X, 3 ; Gal., I, 19 ; II, 9.

sa mère, il ne but ni vin ni liqueur enivrante et s'abstint de nourriture animale. Jamais le rasoir ne passa sur sa tête, jamais il n'usa d'huile pour oindre ses membres [1]. » Jude, le frère de Jacques [2], n'eut pas comme lui l'austérité du naziréat, mais il dut à sa générosité le nom de Lebbée (Thaddée), « l'homme de cœur [3], » par lequel il est désigné dans l'Évangile.

Ces qualités ne se développèrent que plus tard sous le souffle de l'Esprit-Saint. A Nazareth, les proches du Sauveur n'avaient d'autres pensées que celles de leurs contemporains, bornant leurs désirs à jouir des biens de la terre. Au début du ministère de Jésus, ils comprenaient si peu sa mission divine, qu'ils sortirent un jour pour le ramener de force dans sa maison, et le contraindre à prendre quelque nourriture : « Il devient fou [4], » disaient-ils. Habitués à voir dans Jésus un des leurs, les cousins du Sauveur furent apparemment les derniers à croire en lui, et si, à la vue des prodiges opérés par leur « frère », ils le suivirent, ce fut pour trouver les richesses et les honneurs qu'ils convoitaient. Le fait suivant, raconté par saint Jean, ne laisse guère de doute à cet égard. C'était aux approches de la fête des Tabernacles, dans la dernière année de Jésus ; il n'avait plus que six mois à vivre. Ses frères vinrent à lui : « Quittez donc cette Galilée [5], dirent-ils, et allez en

---

[1] Hégésippe, apud Eusebium, *Historia ecclesiastica,* II, 23.
[2] Luc., VI, 16.
[3] Mat., X, 3; Marc., III, 18. לֵב, cœur ; תַּד, poitrine.
[4] Marc., III, 20, 21.
[5] Joan., VII, 2-5.

Judée, afin que vos disciples voient les œuvres que vous faites; car personne n'agit en secret, lorsqu'il veut se montrer en public. Puisque vous faites ces choses, manifestez-vous au monde. » « Ses frères mêmes, ajoute tristement saint Jean, ne croyaient pas en lui. » Et pourtant ce fut dans leur société que vécut Jésus de Nazareth; ces artisans, plus occupés de la terre que des cieux, partagèrent ses travaux, s'assirent à la même table, au même foyer, furent les témoins de ses jours et de ses nuits. Jésus consolait ainsi, en les partageant, ces souffrances intimes que le ciel mêle aux joies de la famille, et qui sont l'épreuve et le salut de tant d'âmes.

LIVRE SECOND

LES DÉBUTS

DU

MINISTÈRE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER.

LES TEMPS ET LES LIEUX OU JÉSUS EXERÇA SON MINISTÈRE.

Luc., III, 1-2.

« L'an 15 de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe son frère l'étant de l'Iturée et du pays des Trachonites, et Lysanias, de la contrée d'Abila, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. » Saint Luc, annonçant en ces termes la mission de Jean-Baptiste, se propose moins de garder dans la supputation des temps une exacte rigueur que de rappeler en quelles circonstances parut le précurseur de Jésus ; il ne laisse pas néanmoins d'être assez précis pour qu'on puisse inférer de ses paroles en quelle année le Sauveur commença son ministère. En effet, la vie publique de Jésus s'ouvre par son baptême, et comme ce baptême suivit de près la prédication de Jean-Baptiste, ce fut vers la quinzième année de Ti-

bère que le Sauveur, quittant Nazareth, descendit aux bords du Jourdain.

Mais qu'entendre par la quinzième année de Tibère? Auguste étant mort le 19 août 767 de Rome (14 de l'ère vulgaire), ne semble-t-il pas, au premier abord, que cette année fut celle qui s'écoula de 781 à 782 (28 à 29 de notre ère), et que par conséquent la naissance de Jésus eut lieu au plus tard en 751, puisqu'il avait « environ trente ans[1] » au moment de son baptême? Toutefois cette date ne peut être adoptée, car nous savons par des témoignages incontestables, d'un côté qu'Hérode mourut au mois d'avril 750[2] , et de l'autre que la naissance de Jésus précéda cet événement[3]. Il faut donc compter la quinzième année de Tibère en partant, non de la mort d'Auguste, mais de l'association de Tibère à l'empire. Cette manière de calculer le règne des empereurs était usitée dans les provinces de l'Orient. Wieseler l'a démontré à l'aide d'inscriptions et de médailles[4]. Dans cette hypothèse, Jésus est né à la fin de l'année 749, quelques mois avant la mort d'Hérode, et il

---

[1] Luc., III, 23.

[2] M. Vallon l'a établi dans *La Croyance due à l'Évangile,* c. IV part. II. L'examen des médailles d'Hérode Antipas a mené aux mêmes conclusions un savant professeur de Munich, M. Sattler. Ces pièces, donnant le nombre des années pendant lesquelles le tétrarque gouverna la Galilée, déterminent ainsi la date exacte de la mort de son père, Hérode le Grand.

[3] Mat., II, 1.

[4] Wieseler, *Beiträge zur richtigen Würdigung der Evangelien,* pp. 191-194. Comp. Patrizi, *De Evang.*, t. III, diss., XXXIX, 45. M. Fillion (*Evang. selon S. Luc,* in loc.) fait observer que ce mode de supputation est adopté par la plupart des exégètes modernes. Il

a commencé son ministère vers 780 (27 de l'ère vulgaire).

Une date conservée par saint Jean appuie ces conclusions. Quelques mois après son baptême, Jésus se trouvait à Jérusalem pour la Pâque : indigné de voir des vendeurs dans le temple, il les chassa à coups de fouet. Les Juifs lui demandèrent : « Quel signe nous montrez-vous pour agir de la sorte[1] ? — Renversez ce temple, dit Jésus, et en trois jours je le rebâtirai. — Quoi? lui répondirent-ils, il y a quarante-six ans que ce temple est en construction, et vous le redresserez en trois jours ! » La restauration du temple dont il est ici question fut commencée par Hérode la dix-huitième année de son règne[2] (734). La Pâque à laquelle ces paroles furent prononcées est donc celle de 780. Or la date de cette Pâque étant aussi celle des débuts de Jésus dans son ministère, sa naissance, qui eut lieu trente ans plus tôt[3], doit être mise en 750 (4 avant J.-C.), ou plus exactement au mois de décembre 749 (5 avant J.-C.)[4].

---

ne faut pas se dissimuler toutefois que l'opinion contraire est appuyée de graves raisons ; on les trouvera exposées dans le savant ouvrage de M. l'abbé Mémain, *La Connaissance des temps évangéliques,* et dans M. Wallon.

[1] Joan., II, 13-25.

[2] Josèphe, *Antiquitates,* XV, 11, 1.

[3] Luc., III, 23.

[4] Cette date est la plus communément adoptée. En effet, Lamy, Usher, Petau, Bengel, Wieseler, Anger, Greswell s'accordent à placer la Nativité à la fin de l'an 5 avant J.-C., ou dès le commencement de l'an 4. M. Wallon, qui se prononce avec San-Clemente et Ideler pour l'année 747 (7 avant J.-C.), avoue néanmoins qu'il n'y a point de raisons décisives contre l'an 749. On peut du reste, dans cette ques-

Ces deux dates 749 et 780 marquant, l'une la naissance de Jésus, l'autre les débuts de son ministère, il reste, pour embrasser toute sa vie d'un seul coup, à fixer l'époque de sa mort. Elle eut lieu, comme nous le verrons plus tard[1], le quatorzième de Nisan (vendredi 7 avril) 783 (30 de l'ère vulgaire). Il y eut donc quatre Pâques pendant la vie publique de Jésus : celle de 780 marque le commencement de sa prédication[2]; une seconde (781) paraît indiquée au chapitre cinquième de saint Jean[3], dans la fête où Jésus guérit un paralytique à la piscine de Béthesda[4]; le Sauveur ne vint pas à la troisième (782) : c'était le temps où il multipliait les pains en Galilée et promettait à ses disciples une Pâque nouvelle; la quatrième Pâque[5] fut celle de sa mort (783).

Quant au ministère de Jean-Baptiste, il devança de quelques mois la première Pâque de 780. Or il y eut en Judée, de l'automne de 779 à celui de 780, une année sabbatique[6]. On sait ce que signifie ce terme dans la lé-

---

tion, garder toute liberté de choix et de discussion : « Qu'il faille mettre de quelques années plus tôt ou plus tard la naissance de Notre-Seigneur, et ensuite prolonger sa vie un peu plus ou un peu moins, c'est une diversité qui provient autant des incertitudes des années du monde que de celles de Jésus-Christ. Et quoi qu'il en soit, un lecteur attentif aura déjà pu reconnaître qu'elle ne fait rien à la suite ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Il faut éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser les savants disputer des autres. » (Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle,* partie I, époque x^e^.)

[1] Voir Appendice, x, Chronologie de la Passion.

[2] Joan., II, 13.

[3] Id., v, 1.

[4] Id., VI, 4. Voir Appendice, VIII.

[5] Joan., XIII, 1.

[6] Wieseler, *Chronologische Synopse,* p. 204.

gislation mosaïque : tous les sept ans les terres restaient en friche ; ce qu'elles produisaient d'elles-mêmes était le partage des pauvres, des étrangers, des animaux, et il y avait par toute la Judée une remise entière des dettes [1]. N'est-il pas naturel de penser que Jean-Baptiste apparut au commencement de cette année, où de longs loisirs permettaient au peuple d'écouter son message, où tout parlait d'expiation, de miséricorde et de pardon? L'année sabbatique commençait, comme l'année civile, au mois de Tishri (septembre) [2] : le ministère de Jean-Baptiste a donc précédé de trois mois environ le baptême de Jésus, que la tradition de l'Église primitive place pendant l'hiver, vers le 6 janvier [3].

Il ressort de cette discussion qu'on peut sans témérité placer aux dates suivantes les divers événements de la vie de Jésus-Christ :

749 de Rome :	5 avant J.-C.		25 déc.,	nativité de Jésus.
779	—	26 après J.-C.	sept.,	Jean-Baptiste.
780	—	27 —	janv.,	baptême de J.-C.
780	—	27 —	avril,	1re Pâque. (Joan., II.)
781	—	28 —	avril,	2e Pâque. (Joan., V.)
782	—	29 —	avril,	3e Pâque. (Joan., VI.)
783	—	30 —	avril,	mort de J.-C.

Quelque choix que l'on fasse dans cette question des temps, il convient de ne pas lui donner une trop grande

[1] Kitto, *Cyclopædia* : SABBATICAL YEAR.

[2] Les Juifs commençaient leur année religieuse vers l'équinoxe du printemps, au mois de Nisan (avril), et leur année civile à l'équinoxe d'automne, au mois de Tishri (septembre).

[3] Patrizi, *De Evangeliis*, lib. III, dissert. XIX.

importance, car saint Luc n'indique ces dates qu'en passant et sans se détourner de son objet. Au contraire, il entre dans un long détail de noms, de souverains, de pays, afin de nous rappeler ce qu'était le monde au moment de la prédication de Jean-Baptiste, quelles contrées le Sauveur parcourut, quels princes y dominaient. C'est donc le théâtre du ministère de Jésus qui apparaît ici à nos yeux.

Décrivons d'abord les régions qu'il embrasse. Deux d'entre elles, la Judée et la Galilée, nous sont déjà connues; toutefois il est à remarquer que cette dernière comprenait aussi, comme royaume d'Hérode Antipas, les monts de Galaad, que l'Évangile désigne sous le nom de Pérée, « le pays au delà du Jourdain [1] ».

Au-dessus de cette province se trouvait le domaine de Philippe, contenant à l'ouest les pâturages de Basan [2], à l'est « le pays des Trachonites », au nord « l'Iturée [3] ». Cette dernière région, riche en prairies vers le sud, prend en approchant de Damas un sombre aspect; le sol est jonché de rocs noirs et brisés, et les troupeaux y paissent dans des volcans éteints.

---

[1] Πέραν τοῦ Ἰορδάνου. (Mat., IV, 15; Joan., I, 28; III, 25. — Josèphe, *passim*.) Cette contrée s'étendait de l'Hiéromax jusqu'à l'Arnon.

[2] S. Luc ne parle pas du pays de Basan, mais nous savons par Josèphe que le royaume de Philippe comprenait alors une partie de cette région, connue aujourd'hui sous le nom de Hauran, et divisée alors en quatre provinces : la Gaulanitide (le Jaulan actuel), l'Auranitide (le Hauran proprement dit), la Batanée (Ard-el-Bathanyeh) et la Trachonitide (la Léjah). (Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 8, 1; 11, 4.)

[3] L'Iturée devait son nom à Jétur, fils d'Ismaël. (Gen., XXV, 15, I Paral., V, 19.)

Plus triste encore est la Trachonitide. Entre l'Iturée, Basan et le désert, elle s'élève de trente pieds environ au-dessus des plaines ondulées du Hauran, comme un banc de rochers dans une mer de verdure. On dirait, à voir ce sol tourmenté, que des flots de basalte se sont pétrifiés tout à coup au milieu d'une tempête. De violentes secousses y ont ouvert ces gouffres, ces grottes, ces défilés qui font du pays de Léjah[1] un objet d'étonnement. Tel il était aux jours de Jésus, tel nous le retrouvons aujourd'hui, car ni le temps ni les hommes n'ont changé le caractère de cette étrange contrée. Les soixante cités de l'Argob, « le monceau de pierres[2], » comme l'appelaient les Hébreux, gardent intactes leurs murailles, leurs maisons aux portes de pierre, si sombres qu'à l'époque de Salomon[3] on les croyait faites de bronze.

L'Abilène de Lysanias, que saint Luc nomme en dernier lieu, présente une face plus riante ; c'est au pied de l'Antiliban qu'il faut la chercher. Le voyageur qui part de Damas pour Baalbek rencontre après six heures de marche, dans une gorge que féconde le Barada, les ruines de l'antique Abila (aujourd'hui Souk Ouadi Ba-

---

[1] Le nom arabe de cette province, Lejah (le Repaire), fait allusion aux brigands qui y trouvent un refuge : celui de Trachon, Trachonitide (τραχὺς καὶ πετρώδης τόπος), aussi bien que le mot hébreu Argob, marque la nature rocailleuse du pays. Cette singulière région présente une forme ovale, et a environ huit lieues de long sur cinq de large. (Voir Porter, *Damascus* et *Bashan's giant cities.*)

[2] De la racine רָגַב, amonceler ; Fürst, *Handwörterbuch.*

[3] III Reg., IV, 13.

rada); des inscriptions trouvées sur les lieux[1] ne laissent aucun doute à cet égard. Cette cité était la capitale d'une principauté qui s'étendait de l'Hermon au Liban et dont les origines sont obscures. Josèphe et Strabon parlent d'un Ptolémée, fils de Ménée, qui dominait des plaines du Marsyas aux pays montagneux d'Iturée, et comptait parmi ses villes Chalcis, au pied du Liban, et Héliopolis (Baalbek[2]). Ce Ptolémée eut un fils, Lysanias, mis à mort par Antoine, à l'instigation de Cléopâtre qui s'empara de son royaume[3]. Que devint ensuite la principauté? Passa-t-elle aux mains d'Hérode, qui acheta de Cléopâtre une partie de ses domaines de Syrie[4], et obtint le reste d'Auguste après la bataille d'Actium[5] ? Il n'y a place ici que pour des conjectures, car, après la mort de Lysanias, aucune mention n'est faite de son territoire jusqu'au temps (environ soixante-quatre ans plus tard) où saint Luc nous montre en ces mêmes lieux un Lysanias, non plus roi, mais tétrarque d'Abila. La division de la Palestine et des pays voisins en tétrarchies n'eut lieu qu'à la mort d'Hérode. C'est probablement à cette époque qu'un prince de la race de Ptolémée et de Lysanias, portant le nom de ce dernier roi, reçut de Rome, avec le titre de tétrarque, une partie du royaume de ses pères, et fit d'Abila le centre

---

[1] Voir Murray, *Handbook for Syria*, route 37. Les deux inscriptions latines y sont citées.

[2] Josèphe, *Antiquitates*, XIV, 7, 4. — Strabon, XVII. Le Marsyas se jette dans l'Oronte entre Larisse et Apamée.

[3] Josèphe, *Antiquitates*, XV, 4, 1.

[4] *Ibid.*, XV, 4, 2.

[5] *Ibid.*, XV, 7, 3.

d'un nouvel État. L'historien Josèphe a connu cette tétrarchie, car il distingue avec soin l'Abila du second Lysanias, de Chalcis, capitale du premier[1]; et nous possédons d'ailleurs des inscriptions postérieures à Hérode qui font également mention d'un Lysanias, tétrarque d'Abilène[2].

Les autres princes qui vivaient au temps de Jésus étaient fils d'Hérode le Grand, et avaient hérité de ses États. A la vérité, le testament de leur père ne désignait pour lui succéder que deux d'entre eux, Archélaüs et Antipas; mais tout se faisait en Judée sous le bon plaisir de Rome, et Auguste ne respecta pas les dispositions du vieux roi. La moitié de son territoire, l'Idumée, la Samarie et la Judée, fut laissée à Archélaüs; le reste, divisé en parts égales, forma deux tétrarchies, qui, dans l'acception propre de ce mot[3], comprirent chacune un quart du royaume d'Hérode. L'une échut à Antipas : elle se composait de la Galilée et de la Pérée; l'autre fut réservée pour Philippe, fils qu'Hérode avait eu de Cléopâtre de Jérusalem, et qui,

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaïcum*, II, 12, 8; *Antiquitates*, XX, 7, 1.

[2] Nous ne faisons ici que donner les conclusions du savant travail de M. Wallon sur l'Abilène de Lysanias. (*De la Croyance due à l'Évangile*, partie II, chapitre V. Comparer Kitto's *Cyclopædia* : LYSANIAS.)

[3] Le titre de tétrarque désigne proprement le souverain de la quatrième partie d'une contrée (Smith, *Dictionary of Antiquities* : TETRARCHA). Il était donné par les Romains aux princes tributaires dont le domaine n'était pas assez important pour mériter le nom de royaume. Toutefois les tétrarchies d'Antipas et de Philippe formaient réellement chacune un quart du royaume d'Hérode. (Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 11, 4; *Bellum Judaïcum*, II, 6, 3.)

élevé à Rome, y avait conquis la faveur impériale [1]. Sa tétrarchie s'étendait depuis le lac de Génésareth [2] jusqu'aux sources du Jourdain. L'Iturée, la Trachonitide, nous l'avons déjà vu, et, au-dessous, des contrées plus fertiles, la Gaulanitide, l'Auranitide et la Batanée, en faisaient partie [3]. Pendant toute la vie de Jésus [4], ces provinces demeurèrent en paix gouvernées par un prince juste, humain, ami des arts [5] : plus d'une fois, le Sauveur en parcourut les routes, et chercha une retraite près de l'Hermon ou dans les fraîches vallées qu'arrosent les sources du Jourdain [6].

De toutes les régions que nous venons de nommer, nulle ne reçut plus longtemps que la Galilée les enseignements du Sauveur. Antipas, tétrarque de cette province, était un prince indolent et débauché; uniquement occupé de ses plaisirs et de la faveur de Tibère [7], il fit peu d'attention à un sujet trop humble pour lui porter ombrage. Tout ce qu'il souhaita fut

---

[1] Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 1, 3; *Bellum Judaïcum*, I, 28, 4.

[2] Il possédait, au nord-est du lac et près de l'embouchure du Jourdain, le village de Bethsaïde. Cette Bethsaïde, située dans la Gaulanitide, ne doit pas être confondue avec le village du même nom que nous trouverons plus tard sur la rive occidentale du lac. Philippe transforma ce hameau en une ville superbe, dont il fit son séjour de prédilection, et qu'il appela Julias pour honorer la fille de son bienfaiteur.

[3] Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 11, 4; *Bellum Judaïcum*, II, 6, 3.

[4] Philippe régna trente-sept ans sur cette tétrarchie (de 4 avant J.-C. jusqu'à 34 après J.-C.).

[5] Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 4, 6.

[6] Mat., XVI, 13.

[7] Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 2, 3.

d'être témoin des prodiges dont le bruit avait éveillé sa curiosité [1].

Pour Archélaüs, Jésus ne le vit jamais, car il n'avait que dix ans quand ce prince fut déposé et exilé dans les Gaules. Dès le début, Auguste s'était défié de son caractère faible et violent, et ne lui avait accordé que le titre d'ethnarque, lui promettant celui de roi s'il s'en montrait digne [2]. Mais l'empereur vit bientôt ses craintes justifiées, et les Juifs soulevés par la tyrannie du nouveau souverain : il fut contraint de retirer le pouvoir qu'il venait de lui confier.

Ainsi disparut l'ombre d'indépendance qui restait encore à la Judée. Auguste fit de ce pays une annexe de la Syrie, dont le gouvernement était alors aux mains de Publius Sulpicius Quirinius. Cependant l'importance de la Judée, aussi bien que la nécessité de contenir un peuple inquiet, réclama bientôt la présence d'un procurateur revêtu de pouvoirs presque absolus [3].

Un chevalier romain, Coponius, occupa le premier ce poste difficile. Il dut recourir à la force pour plier la contrée sous le joug, et y établir les taxes imposées aux provinces de l'empire. Tout ce que put l'influence

---

[1] Luc., XXIII, 8.

[2] Josèphe, *Antiquitates*, XVII, 11, 4 ; 13, 2 ; *Bellum Judaicum*, II, 6, 3.

[3] Les procurateurs, « procuratores Cæsaris, » étaient chargés, dans les provinces impériales, de surveiller la perception des impôts, et remplissaient des fonctions analogues à celles des questeurs dans les provinces sénatoriales. Parfois néanmoins, quand l'état séditieux du pays l'exigeait, ils avaient de plus amples pouvoirs, et en particulier le droit de vie et de mort. (Pauly, *Real Encyclopædie :* PROCURATORES CUM JURE GLADII.)

du grand prêtre Joazar fut de prévenir un soulèvement général; il n'arrêta point les fanatiques, qui se révoltèrent à la voix de Judas le Gaulonite et du pharisien Sadoc. Leur tentative fut aussitôt réprimée; mais les supplices ne firent qu'exalter les courages. Des zélateurs ne cessèrent depuis lors de troubler Jérusalem et d'y répéter leur cri de guerre : « Nous n'avons d'autre maître que Dieu. » Ces séditions toujours renaissantes épuisèrent promptement la constance des premiers gouverneurs. En moins de dix ans nous voyons trois Romains administrer successivement la Judée, Coponius, Marcus Ambivius et Annius Rufus.

Avec Tibère s'ouvrit une ère plus calme, car pendant les vingt-trois années de son règne, la Judée ne reçut que deux procurateurs, Valérius Gratus et Ponce Pilate [1]. Du premier il ne reste d'autre souvenir que la facilité avec laquelle il déposait les grands prêtres, car ayant trouvé Anne investi de ces hautes fonctions, il lui substitua Ismaël, fils de Fabi, puis Éléazar, fils d'Anne, plus tard Simon, fils de Camith, et enfin Joseph Caïphe, gendre d'Anne.

Ponce Pilate, qui suivit, a laissé un triste renom. Chargé, l'an 12 de Tibère (26), du gouvernement de la Judée, il se montra dès l'origine tel qu'il fut jusqu'à la dernière heure, capable de justice, mais violent par ambition et par peur. Un de ses premiers actes fut d'envoyer à Jérusalem une garnison romaine avec ses étendards. Ses prédécesseurs, plus politiques, avaient

---

[1] Valérius Gratus prit le gouvernement de la province en l'an 16, et Ponce Pilate en 26.

pris soin de ne pas introduire dans le temple les enseignes chargées d'inscriptions et d'emblèmes idolâtriques; ils évitaient même de rapprocher leurs troupes des Zélotes. Sur l'ordre de Pilate, les légionnaires franchirent de nuit les portes, et le peuple à son réveil vit avec horreur les images impures souillant la cité sainte. Une foule suppliante se rendit à Césarée, et pendant cinq jours assiégea Pilate de ses clameurs. Le gouverneur, fatigué de leurs instances, commanda aux soldats d'entourer le peuple, et de le dissiper par les armes. A cette vue, les Juifs s'étendirent par terre, prêts à mourir plutôt que de souffrir une violation de la Loi. Pilate dut céder à leur obstination et rappeler ses enseignes.

A quelque temps de là, il eut encore moins de succès dans une semblable entreprise. Il suspendit aux murs de son palais, à Jérusalem, des boucliers d'or portant gravés les noms de divinités païennes : le peuple se souleva encore, et Tibère lui-même ordonna d'enlever les emblèmes odieux à ses nouveaux sujets.

Ces alternatives d'audace et de faiblesse n'étaient point pour relever l'autorité de Pilate; ses faveurs mêmes furent bientôt repoussées. Jérusalem manquait d'eau; il résolut d'en aller chercher à huit lieues de là, et de l'amener par un de ces majestueux aqueducs qui sont demeurés l'honneur de Rome. Mais le peuple, apprenant que les revenus du temple étaient consacrés à cette dépense, se jeta sur les ouvriers et arrêta les travaux : il fallut verser le sang pour triompher des rebelles.

Cette hostilité vint à bout du caractère irrésolu de

Pilate, qui prit le parti d'imiter ses prédécesseurs. Retiré à Césarée, sur les bords de la mer, il gouverna de loin, se contentant de lever les taxes et de contenir les esprits remuants. Aux fêtes de la Pâque seulement, il occupait avec un détachement de troupes la forteresse Antonia, et de là dominant sur le temple et la foule, il se tenait prêt à écraser toute révolte[1].

Mais ce séjour n'était que passager; pendant le reste de l'année Jérusalem demeurait sinon libre, au moins sous l'autorité de ses magistrats ordinaires. Le sanhédrin y avait le pouvoir de décider des questions doctrinales et de punir les crimes, les causes majeures et les condamnations capitales étant seules réservées au gouverneur romain. C'est avec ce conseil suprême que le Sauveur eut à lutter durant son ministère en Judée et à Jérusalem; c'est là qu'il rencontra d'ardents adversaires, les pharisiens, qui le poursuivirent sans relâche et réussirent enfin à le faire mourir.

De tous les sanhédrites ceux qui conçurent le plus d'animosité contre Jésus furent les princes des prêtres. Ces derniers ayant dans le conseil une influence prépondérante, saint Luc rappelle au début de son évangile qu'Anne et Caïphe furent les deux chefs du corps sacerdotal pendant la vie publique du Sauveur. Anne apparemment y tenait le premier rang. Déposé de sa charge par Valérius Gratus, prédécesseur de Pilate, non seulement il conserva assez de crédit pour faire

---

[1] Voir, sur l'état de la Judée réduite en province romaine, et sur les divers procurateurs qui l'administrèrent, Milman, *History of the Jews,* book XII.

élever au pontificat ses cinq fils et son gendre Caïphe, mais il garda à côté des grands prêtres qui lui succédaient une réelle autorité. Nul doute que les Juifs, d'autant plus attachés à leurs institutions théocratiques que les Romains les violaient plus audacieusement, n'aient réputé illicites ces changements continuels dans le souverain sacerdoce. Irrités de ces sacrilèges, ils subissaient le pontife que leur imposait la volonté de Rome, mais regardaient comme seul légitime cet Anne que nous voyons entouré par eux d'égards et d'honneurs[1].

Tel était le gouvernement de la Judée au temps de Jésus-Christ, telles les circonstances dans lesquelles il parut et que saint Luc a pris soin d'exposer. S'adressant à des lecteurs auxquels étaient connus les temps et les lieux dont il parle, quelques mots lui suffisent; il faut aujourd'hui de plus longs détails pour rendre aux paroles de l'évangéliste leur première clarté.

---

[1] C'est là probablement ce que veut faire entendre saint Luc en mettant au singulier près du nom d'Anne le titre de grand prêtre. En effet, le texte original doit être traduit ainsi : « Sous Anne le grand prêtre et sous Caïphe : » Ἐπὶ ἀρχιερέως Ἄννα καὶ Καϊάφα. La Vulgate a lu la leçon du texte reçu : ἀρχιερέων : « sub principibus sacerdotum Anna et Caïpha. » La variante ἀρχιερέως a pour elle l'autorité des plus anciens manuscrits, l'Alexandrin, ceux du Vatican, du Sinaï, d'Éphrem, de Bèze, etc.

CHAPITRE SECOND.

LA MISSION DE JEAN-BAPTISTE.

Mat., III, 1-17. — Marc., I, 1-11. — Luc., III, 1-22.

Au couchant de Jérusalem et près du village d'Aïn Karim se trouve une grotte qui porte le nom de Jean. Cette caverne, difficile d'accès, ne garde d'autre trace d'habitation qu'un banc de pierre taillé dans le roc pour servir de lit ou de siège; de maigres arbustes l'entourent, et tout auprès une source s'est creusé un bassin. C'est là que les traditions locales font grandir le fils de Zacharie; les solitudes environnantes portent le nom de Désert de Jean, et l'on va même jusqu'à placer dans cette région le berceau du Précurseur. Nous avons vu que de plus graves témoignages assurent cet honneur aux alentours d'Hébron. Aïn Karim n'est donc qu'une des nombreuses retraites où le prophète cacha ses premières années.

Dès l'enfance, en effet, Jean montra une force d'âme peu commune, et né sacrificateur il quitta le temple

pour s'enfoncer dans le désert[1]. Par ce nom il faut entendre la région montueuse qui s'étend d'Hébron à Jérusalem, et n'est qu'une suite de collines entrecoupées de vallons desséchés; quelques chétifs arbustes y rompent seuls la monotonie des terres crayeuses dont l'éclat fatigue les yeux. Cette triste verdure disparaît près de la mer Morte; la désolation est absolue; le regard ne rencontre que des ondulations semblables à des amas de cendres, et le lac maudit exhalant le souffle empesté qui rappelle le châtiment de Sodome[2]. Tel est l'aspect du désert où Jean demeura jusqu'à l'âge de trente ans, non pas reclus, mais errant comme les anciens prophètes, sans autre abri que les cavernes des montagnes, ou le rare feuillage des buissons[3].

Au milieu de ce monde foudroyé, Jean comprit sa mission. Tout la lui révélait, et les prodiges de sa naissance, et les oracles qui prophétisaient sa venue. Deux de ces oracles sont mentionnés dans l'Évangile. Celui de Malachie[4] prédit que le Seigneur enverra devant le Messie un messager lui ouvrir les voies. Dans l'autre, Isaïe nous fait entendre « la voix de celui qui crie dans

---

[1] Luc., I, 80.

[2] La mer Morte présente cet aspect lugubre quand un ciel de feu échauffe le profond bassin où dorment ses eaux d'asphalte. Mais que le vent souffle du nord et repousse les vapeurs du bitume, tout change aussitôt. Par une fraiche matinée de printemps, nous avons vu la mer maudite aussi riante qu'un lac d'Italie : ses flots limpides battaient doucement la grève, et il nous fallut plonger la main dans ses eaux pour en reconnaître la nature.

[3] IV Reg., VI, 2.

[4] Mal., III, 1.

le désert[1] : Préparez les voies du Seigneur; rendez droits ses sentiers; tout ravin sera comblé; toute montagne et toute colline abaissée; les chemins tortus seront redressés, les raboteux aplanis, et toute chair verra le salut qui vient de Dieu. » Ces ravins infranchissables, ces montagnes se dressant de toute part, ces sentiers que les rochers et les précipices obligent à des détours infinis, Jean les avait sous les yeux, et pour lui comme pour Isaïe ce n'était qu'une image de l'âpreté des âmes dans lesquelles il devait frayer la route au Messie. Précurseur de Jésus, il marchait devant lui comme ces hérauts annonçant les souverains de l'Orient, dont la trompette et la voix avertissent de rendre les chemins dignes de celui qui s'avance.

Jean se prépara à son ministère non seulement en méditant ce que le ciel lui révélait, mais par la pratique des plus austères vertus. Consacré à Dieu par le vœu du naziréat, il ne goûta jamais ni fruit de la vigne ni liqueur enivrante; jamais le fer ne toucha ses cheveux[2]. Bientôt même cette commune abstinence lui parut trop légère. Toute sa nourriture, dans le désert, se réduisit à des sauterelles[3] et au miel sauvage des

---

[1] Is., XL, 3. Les mots ἐν ἐρήμῳ qui se rapportent ici et dans les Septante à βοῶντος retombent dans l'hébreu sur ἑτοιμάσατε : « Un cri retentit : Préparez dans le désert les voies du Seigneur. » S. Luc (III, 4-6) donne cette prophétie plus au long que S. Matthieu (III, 3). Quant à S. Marc (I, 23), il la fait précéder de cet oracle de Malachie (III, 1) : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face pour te préparer les voies. »

[2] Luc., I, 15; Num., VI.

[3] Le Lévitique permet de manger des sauterelles (Lev., XI, 22), et elles formaient en Judée un aliment pour les pauvres. Les Éthio-

rochers[1]. Son corps dompté par le jeûne, décharné, demi-nu, n'avait d'autre vêtement qu'une ceinture de cuir autour des reins et sur les épaules un manteau de poil de chameau.

Aussi, lorsque Jean entra dans la vallée de Jéricho, son aspect attira tous les regards et rappela Élie enlevé dans ces mêmes lieux sur un char de feu[2]. Le Thesbite n'était monté au ciel que pour en descendre un jour : Malachie l'avait prédit, mais son oracle, où sont mêlés les deux précurseurs, brouillait l'esprit des Juifs. Ils n'y distinguaient point Jean, le héraut du Christ naissant, d'Élie qui devait précéder le dernier avènement du Seigneur; et comme Élie était seul nommé par le prophète[3], c'est uniquement vers lui

---

piens, les peuples de Lybie, et en général les Orientaux, usaient de cette nourriture. (Pline, *Historia naturalis*, VI, 35. — Diodore de Sicile, III, 29. — Aristophane, *Acharnenses*, 1116. — Niebuhr, *Description de l'Arabie*.) Shaw a vu les Maures des États barbaresques se nourrir de ces insectes (*Travels*, p. 164). La sauterelle était accommodée de diverses manières, tantôt broyée et mêlée à la farine, tantôt salée ou fumée, tantôt rôtie et cuite dans le beurre. Kitto (*Pictorial Bible*, note on Lev. XI, 21) assure que le goût de la sauterelle ainsi assaisonnée rappelle celui de la crevette.

[1] Le miel sauvage a toujours été abondant en Palestine. Le Seigneur la désignait de loin à Moïse comme une terre où coulaient le lait et le miel. (Exod., III, 8.) Tous les voyageurs s'accordent à reconnaître qu'elle n'a point changé, et que, dans ses parties les plus désertes, les abeilles remplissent de leurs rayons le creux des arbres et les fentes des rochers.

[2] IV Reg. II, 1-14.

[3] Nous avons déjà fait observer (p. 24) que Malachie, au chapitre III de sa prophétie, annonce la venue de Jean-Baptiste, précurseur de Jésus, tandis qu'au chapitre IV il parle d'Élie revenant à la fin du monde : « Je vous enverrai le prophète Élie, avant que le grand jour du Seigneur arrive, etc. »

que se tournaient les espérances. Au moindre bruit que Dieu suscitait un voyant, une seule question courait dans tout le peuple : « Est-ce Élie ? »

A la vue de Jean, l'émotion fut d'autant plus naturelle qu'en lui revivaient l'esprit et l'extérieur du plus illustre des prophètes : même soudaineté d'apparition, même austérité, même parole. La ressemblance était si parfaite que le peuple s'y méprit et crut retrouver le Thesbite, tel que le dépeint le chant du fils de Sirach[1] :

Il s'est levé, Élie, le prophète semblable au feu :
Sa parole brûlait comme une torche.
Il a amené sur Israël la faim,
Et, dans son ardeur, les a faits plus rares.
Armé de la parole du Seigneur, il a fermé les cieux,
Et trois fois en a fait tomber le feu.
Quelle gloire pour toi, Élie, rejaillit de ces prodiges,
Et qui t'égalera en renom !
Toi qui as éveillé les morts de la tombe,
Qui les as tirés de l'Hadès par la parole du Très-Haut !
Qui as précipité les rois dans la perdition,
Et les superbes de leur lit de repos !
Tu as entendu sur le Sinaï le reproche
Et sur l'Horeb l'ordre de vengeance;
Et tu as oint les rois pour châtier,
Et les prophètes pour te succéder.
Enlevé dans le tourbillon de flamme,
Sur le char aux chevaux de feu,
Tu es réservé pour avertir à l'heure fatale,

---

[1] Ecclesiastic., XLVIII.

Pour apaiser la colère avant qu'elle s'enflamme,
Ramener le cœur des pères vers les enfants,
Et rétablir les tribus d'Israël !
Heureux qui t'a vu et a été aimé de toi!

L'espoir de trouver un prophète si fameux ébranla Israël, et de toute part on courut au Jourdain ; c'est là que Jean commençait sa mission. « Sa voix retentit dans le désert de la Judée, » dit saint Matthieu[1] : ce qu'il faut entendre, suivant saint Luc[2], « de toute la contrée qui est proche du Jourdain. » En effet, ce fleuve présente cette singularité de couler entre des rives inhabitées : nulle barque n'en sillonne les eaux ; nulle ville n'est bâtie sur ses bords. La vallée où il précipite son cours est appelée par les Grecs le Canal (l'Aulon) et par les Arabes l'Enfoncement (le Ghor)[3] ; elle mérite ces deux noms, tantôt s'étendant, tantôt se resserrant entre les monts qui la côtoient. Au milieu s'ouvre la longue fissure où passe le Jourdain, caché sous un rideau de saules et d'azeroliers : cette ligne verte serpentant dans la gorge aride indique seule la présence des eaux.

Le prophète se tenait habituellement près d'un gué, car il baptisait par immersion, et partout ailleurs le lit du fleuve est de difficile approche. Jean l'Évangé-

---

[1] Mat., III, 1.
[2] Luc., III, 2, 3.
[3] Le Jourdain, l'Iarden (du mot יָרַד, Iarad, « descendre »), mérite ce nom ; car dans ses nombreux circuits il se creuse un lit de plus en plus profond. Le lac d'Houleh, peu distant d'une des sources du fleuve, est déjà à 88 mètres au-dessous de la Méditerranée.

liste parle à ce propos d'un endroit nommé « Béthanie ou Bethbara au delà du Jourdain » : ces deux mots signifient également « la maison du passage[1] », et indiquent qu'en ce lieu on traversait la rivière. La tradition, qui place ce gué en face de Jéricho, dit que Jésus y reçut le baptême avec la plupart de ceux qui vinrent du midi. Jean demeura longtemps à Béthanie, car cette voie était fréquentée par les Juifs qui allaient de la Pérée à Jérusalem. Vers la fin de sa vie seulement, nous le verrons remonter le cours du fleuve jusqu'à Œnon (les Sources), près de Salim, au-dessus du passage de Succoth, que Jacob franchit en revenant de la Mésopotamie. Ainsi Jéricho au sud, Œnon au nord, dans la vallée du Jourdain, marquent le théâtre de la prédication de Jean. Il y exerça librement son ministère, passant d'une rive à l'autre, mais sans s'éloigner des eaux nécessaires au baptême, symbole de sa mission.

---

[1] Les plus anciens manuscrits et presque toutes les versions portent Béthanie. Origène a proposé de lire Bethbara, parce qu'on connaissait de son temps un village de ce nom sur les bords du Jourdain, et qu'on y cherchait vainement celui de Béthanie. Bethbara בֵּית עֲבָרָה, la maison du passage, et בֵּית אֲנִיָּה, Béthanie, la maison du bateau, du bac, ont pu, d'après lui, désigner le même lieu. Mais sans recourir à cette hypothèse, pourquoi ne pas admettre qu'au temps d'Origène le village de Béthanie avait disparu ? Dans une contrée ravagée depuis trois cents ans par le fer et le feu, ce fait n'a rien que de vraisemblable. Les traditions de l'Église latine placent Béthanie et l'endroit où fut baptisé Jésus en face de Jéricho, près du couvent ruiné de Saint-Jean. Les pèlerins de l'Église grecque cherchent ce lieu 3 ou 4 kilomètres plus bas, en descendant le fleuve. (Robinson, *Biblical Researches*, t. I, p. 536.)

On a voulu savoir de qui le Précurseur avait emprunté ce rite, et plusieurs croient y reconnaître l'ablution imposée aux prosélytes juifs. Mais qu'est-il besoin d'une origine si douteuse[1]? Ce qui inspira à Jean de baptiser, ce furent les purifications si fréquemment ordonnées dans la Loi, et les exhortations des prophètes[2] invitant à laver les souillures de l'âme en même temps que celles du corps. Le baptême de Jean n'était que l'emblème de cet épurement des cœurs, et, pour montrer que la pénitence devait s'étendre à l'âme entière, le Précurseur avait choisi l'immersion de tout le corps.

Une autre épreuve était imposée aux pénitents par le Baptiste, celle de confesser leurs péchés; le texte sacré semble même insinuer qu'il en faisait une condition expresse du baptême[3]. Les évangélistes ne marquent pas jusqu'où s'étendait l'aveu des fautes. Allait-il simplement à reconnaître que tout homme est pécheur? L'antiquité chrétienne ne l'a pas cru, car c'est en mémoire de la confession prescrite par Jean que les catéchumènes faisaient une déclaration volontaire de leurs péchés[4].

---

[1] Ni Josèphe, ni Philon, ni les targumistes ne font mention de cette ablution des prosélytes, et c'est dans la Gémara de Babylone que nous en trouvons la première trace.

[2] Is., I, 16; IV, 4.

[3] Ἐξομολογούμενοι, Marc., I, 5. Le participe présent indique que les pénitents recevaient le baptême au moment de leur confession, et par là sans doute que Jean baptisait seulement ceux dont il obtenait ce gage de pénitence. (Fritzsche, in loco.)

[4] « Cum confessione omnium retro delictorum, ut exponant

Au reste la prédication de Jean ne laissait aucun doute sur le dessein qu'il se proposait. Elle est tout entière dans ces mots : « Faites pénitence, car le royaume des cieux approche, » le royaume des cieux, non plus celui de la terre qu'Israël attendait. Les docteurs juifs, égarés par leurs chimères, avaient travesti cette expression de « royaume des cieux » en l'appliquant au triomphe temporel du Messie[1], mais Jean lui rendait son véritable sens et proclamait par là le caractère divin du nouveau règne.

Ce message excita une émotion d'autant plus vive que tout en Jean-Baptiste parlait et prêchait la pénitence ; il était une voix, « une voix criant dans le désert : Préparez les chemins du Seigneur[2]. » Elle fut entendue des fils d'Israël, qui célébraient alors une année sabbatique, et qui dans le loisir du repos sacré souhaitaient plus impatiemment que jamais la venue du Messie. Ne l'oublions pas d'ailleurs : il y a des temps où la grâce se répand dans le monde avec plus d'abondance ; l'apparition de Jean-Baptiste fut une de ces heures. La main de Dieu saisit la foule et la poussa vers le fleuve sacré. Celle-ci vint de toutes parts, « de Jérusalem, de la Judée et des contrées voisines du Jourdain[3], » c'est-à-dire de la Pérée, de Samarie, de la Galilée et de la Gaulanitide. Pharisiens, saducéens,

---

etiam baptismum Joannis. » (Tertullien, *De Baptismo,* 20. Voir Patrizi, *De Evangeliis,* lib. III, dissertat. XLIV, 6.)

[1] Voir Schoettgen, *Horæ Hebraicæ,* dissertatio *De Regno cælorum.*

[2] Marc., I, 3.

[3] Mat., III, 5.

scribes, prêtres, publicains, soldats, courtisanes, tous se pressaient pour écouter cette parole impitoyable à l'imposture, à l'orgueil et au faste.

Les humbles et les pauvres s'inclinèrent les premiers devant l'envoyé du ciel[1]. Ils descendaient dans le Jourdain, pleurant, confessant leurs fautes et donnant par leur repentir au baptême de Jean la vertu qu'il n'avait point en soi. Mais quand vint le tour des pharisiens et des saducéens, et que l'austère prophète les vit s'avancer en nombre pour prendre au rite sacré une part hypocrite, sa parole éclatant comme la foudre les arrêta sur la rive : « Engeance de vipères[2], s'écria-t-il, de qui avez-vous appris à fuir la colère qui vient? » Jamais ces grands de la Judée n'avaient ouï pareil langage : ils étaient habitués à voir les fronts se baisser devant eux et Jérusalem les saluer comme ses maîtres : Jean les démasquait : « Faites-donc de dignes fruits de pénitence, leur dit-il, et n'essayez pas[3] de dire en vous-mêmes : Nous avons pour père Abraham. Car je vous le dis, Dieu est assez puissant pour faire naître de ces pierres des enfants à Abraham. »

Il était impossible d'abattre plus résolument ces hommes superbes. Vainement s'enorgueillissaient-ils de leur naissance, Jean le proclamait : être fils d'Abraham par la chair ne servait de rien, si on ne l'était

---

[1] Mat., III, 6.

[2] Id., III, 7-9. « Serpentes e serpentibus. » (Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Mat., III, 7.)

[3] Μὴ ἄρξησθε (Luc., III, 8) : « Ne commencez même pas à dire ; ne le tentez pas. »

par la vertu et par la foi. La même main qui avait tiré Adam du limon, et Isaac d'un sein glacé comme la pierre[1], saurait faire sortir des cailloux du fleuve la race promise à Abraham, aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable de la mer[2]. Ainsi s'évanouissait l'antique alliance, et avec elle la plus haute prérogative d'Israël, celle qui l'élevait au-dessus de toutes les nations. Jean ajouta : « Déjà la hache est à la racine des arbres : tout arbre qui ne portera pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu [3]. » Cette menace demeura vaine : humiliés, mais non convertis, les pharisiens et les saducéens s'éloignèrent du Jourdain; peu d'entre eux se courbèrent sous la main de Jean et reçurent son baptême[4].

Sévère jusqu'à la dureté envers ces formalistes orgueilleux, le Précurseur n'avait pour le peuple que des paroles d'indulgence. Quand à son tour la foule s'approcha du prophète en disant : « Et, nous, que ferons-nous donc[5]? » Jean ne leur demanda pas d'imiter sa vie pénitente, mais il se contenta de leur prêcher l'aumône et l'amour fraternel : « Que celui qui a deux habits en donne à celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger en use de même. »

Les publicains s'approchèrent aussi; odieux aux Juifs par les exactions du fisc romain, ils venaient

---

[1] Is., v, I.
[2] Gen., XXII, 17.
[3] Mat., III, 10.
[4] Luc., VII, 30.
[5] Id., III, 10, 11.

trouver Jean, prêts à tout sacrifier pour le baptême[1] : « Maître, que ferons-nous? » lui dirent-ils. Il ne les obligea pas à quitter leur emploi; mais, sortant des vues étroites de ses compatriotes, il consentit qu'on servît la puissance publique sans vexer les peuples : « N'exigez rien, dit-il, au delà de ce qui vous est ordonné. »

Des soldats en marche passèrent près de Jean[2], et furent témoins de ces scènes de pardon. Eux aussi, cédant à la grâce, interrogèrent le prophète, et il leur dit : « Ne faites point de violence, ni de fraude; contentez-vous de votre paye. » C'est ainsi qu'il ouvrait les portes du royaume céleste, et attirait tout à Jésus, en prêchant non une perfection chimérique, mais la pratique du devoir et des vertus communes.

L'agitation cependant croissait autour du Baptiste. Bientôt on ne parla plus seulement d'Élie, mais tout le peuple était dans la pensée qu'il pouvait bien être le Christ[3]. Jean l'entendit et sa réponse fut prompte : « Pour moi, je vous baptise dans l'eau, afin que vous fassiez pénitence; mais après moi, il en vient un qui est plus puissant que moi; je ne suis point digne de délier, de porter ses souliers. C'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu[4], » baptême qui ne sera plus l'eau vide et stérile du Précurseur, mais une ablution fécondée par l'Esprit-Saint.

---

[1] Luc., III, 12, 13.

[2] Στρατευόμενοι (Luc., III, 14) : « Entrant en campagne, en activité de service. » (Hérodote, IV, 28, etc.)

[3] Luc., III, 15, 16.

[4] Mat., III, 11; Luc., III, 16.

Ce ne sont là que des fragments de la prédication de Jean, car « il faisait beaucoup d'autres exhortations, évangélisant le peuple [1]. » Si elle était venue tout entière jusqu'à nous, partout nous y retrouverions la même éloquence, pleine des images du désert, des rochers, des serpents, des arbres desséchés au milieu desquels il avait si longtemps vécu.

Parfois aussi il parlait des champs et des moissons, et montrait le Messie comme un vanneur, la large pelle à la main [2], jetant au souffle de l'épreuve le bon grain mêlé d'impuretés, qui est l'Église de ce monde; le froment, les élus retombant purifiés pour les cieux; la paille, les âmes inutiles, à jamais consumées : « Le van est dans sa main, disait-il, et il purgera son aire; il recueillera le bon grain dans son grenier, et brûlera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas [3]. »

Celui que Jean annonçait par de si vives images suivit de près les pas de son héraut. Le Baptiste, comme

---

[1] Luc., III, 18.

[2] Pour bien comprendre cette image, il convient de rappeler comment les Juifs récoltaient leur moisson. Dès que les faucheurs avaient coupé le blé, on étendait les gerbes sur une aire de forme ronde. Des bœufs attelés de front la foulaient en tout sens, broyant l'épi et dégageant le grain de son enveloppe. Vers le soir, à l'heure où dans l'Orient s'élève une forte brise, on jetait en l'air, à l'aide du van, large pelle à manche très court, ce mélange de grain et de paille rompue; le grain, plus lourd, retombait sur le sol, tandis que la balle et les débris légers étaient emportés au loin. C'était là ce qu'on appelait purger l'aire : il ne restait au moissonneur qu'à enfermer la récolte dans les grottes qui servent ordinairement de greniers dans ces pays. Quant à la paille et aux issues du blé, on les brûlait pour en faire un engrais.

[3] Mat., III, 12.

nous l'avons marqué, avait commencé son ministère au mois de septembre, avec l'année sabbatique; trois mois après, Jésus parut sur les bords du Jourdain. Selon les traditions primitives, on était alors au milieu de l'hiver, le climat de Jéricho permettant à Jean de ne pas interrompre l'immersion pendant cette saison.

Quoique unis par des liens de parenté, Jésus et son précurseur ne paraissent avoir eu jusqu'alors aucune relation; l'un avait grandi en Galilée, l'autre au désert : « Je ne le connaissais pas[1], » dit par deux fois Jean-Baptiste, « mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit-Saint descendre et demeurer, est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. » Uniquement attentif à cette promesse, Jean attendait le signe promis d'en haut.

Mais avant même que ce prodige s'accomplît, le prophète reconnut Jésus, soit par une révélation du ciel, soit qu'il aperçût en lui quelque trait divin. Le Seigneur avait suivi au Jourdain la foule des Galiléens, et c'est confondu dans leurs rangs qu'il se montra au Précurseur. Jean s'attendait à finir son ministère quand le Christ paraîtrait; aussi quel ne fut pas son étonnement, quand il le vit descendre avec les pénitents dans les eaux du fleuve, et lui demander le baptême : « Je dois être baptisé par vous, s'écria-t-il, et vous venez à moi! » Et il l'en empêchait[2]. « Laissez-moi faire main-

---

[1] Joan., I, 31, 33.

[2] Διεκώλυεν (Mat., III, 14), terme plus fort que κώλυω, indique avec quelle vivacité Jean repoussa d'abord la pensée de baptiser Jésus, et comment il résista jusqu'au dernier moment.

tenant, dit Jésus, c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. » C'était en effet l'ordre du ciel que le Christ effaçât le péché en se mettant au rang des pécheurs.

Jean ne résista plus et plongea Jésus dans le Jourdain; mais voici qu'au moment où le Seigneur sortait de l'eau et priait, les cieux s'entr'ouvrirent, l'Esprit-Saint en descendit sous la figure d'une colombe et s'arrêta sur Jésus; au même temps une voix partit d'en haut qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Cette apparition ne semble pas avoir attiré sur Jésus l'attention des Juifs. Sans doute ils n'entendirent la voix de Dieu que comme un éclat de tonnerre [1], mais Jean ne put se méprendre à la vision qui lui était destinée. Il distingua donc tout ce que nous y admirons : la Trinité se manifestant pour la première fois; le Père dans la voix des cieux, le Fils en Jésus, l'Esprit-Saint dans la colombe, symbole de la grâce qui allait régner sur le monde. Il y vit encore les eaux sanctifiées par la présence du Christ, recevant de lui la vertu de purifier les âmes dans le baptême. Il y vit Jésus proclamé le Fils de Dieu, ce Fils que chantait le Psalmiste [2], engendré du sein de Dieu avant l'aurore.

Attirée par ces souvenirs, une caravane de six à sept mille pèlerins quitte chaque année la ville sainte au temps de Pâques pour descendre au Jourdain : à

---

[1] S. Justin (*Dialogus cum Tryphone,* § 88) ajoute ce trait apocryphe, que le Jourdain fut changé en un fleuve de feu.

[2] Ps., CIX, 3.

sa tête marche le pacha de Jérusalem, et une escorte turque éloigne les voleurs, qui infestent les défilés comme aux jours du bon Samaritain. Cette foule aux costumes variés campe le soir près de Gilgal, dans le lieu où les Israélites plantèrent leurs tentes après avoir passé le fleuve[1]. Le lendemain, deux heures avant l'aube, le son des timbales éveille les pèlerins; mille torches s'allument dans la plaine, et la multitude se met en marche avant que la chaleur du jour soit devenue insupportable. Les premiers rayons du soleil brillent au sommet des montagnes de Moab, quand la caravane arrive à l'endroit où le Jourdain est de facile abord; chevaux, ânes, mulets, chameaux portant souvent une famille entière, se frayent un passage à travers les broussailles, et les pèlerins accomplissent leur pieuse ablution[2].

Jadis à cette place des dalles de marbre ornaient les rives, et une croix s'élevait au milieu des flots, à l'endroit même où Jésus fut baptisé. Des prêtres y entraient avant les pèlerins pour sanctifier les eaux par la prière, y jeter du baume et des fleurs; alors seulement les fidèles se plongeaient, revêtus d'une robe qu'ils emportaient ensuite, et qui leur servait de linceul[3].

Ces coutumes ne sont plus qu'un souvenir : les égli-

---

[1] Josue. III.

[2] Voir dans Stanley, *Sinai and Palestine*, chap. VII, 3, une description de cette scène. Nous n'avons fait que dérober quelques traits à cet admirable tableau, trop vaste pour être reproduit en son entier.

[3] *Itinerarium* B. Antonini Martyris.

ses, les monastères, si nombreux alors sur la rive, la couvrent aujourd'hui de ruines, et les pèlerins qui se baignent dans le fleuve ne sont plus les fils soumis de leur mère : Grecs, Coptes, Jacobites, Arméniens, tous ont déchiré la robe sans couture de l'Église, et étalent aux yeux des Musulmans les douloureux partages du christianisme. Tous néanmoins, par ce commun hommage rendu au Jourdain et à Jésus, attestent qu'en ces lieux le Sauveur demanda à son Père qu'un même baptême et une même foi régénérassent le monde. Cette prière de Celui que le ciel exauce « pour la révérence qui lui est due[1] » ne peut pas être repoussée. Un temps viendra (puisse-t-il être prochain!) où tous les peuples chrétiens se plongeront de nouveau dans le Jourdain, unis à Jésus sans réserve dans une communion de foi, d'espérance et d'amour.

---

[1] Hebr., v, 7.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA TENTATION.

Mat., IV, 1-11. — Marc., I, 12-13. — Luc., IV, 1-13

L'Esprit-Saint s'était reposé sur Jésus non seulement pour témoigner au dehors de la grâce qui le remplissait, mais pour exercer en lui une active influence. Aussi, dès que le Christ eut reçu cette consécration, fut-il « conduit par l'Esprit », raconte saint Mathieu[1], « poussé, » dit saint Luc[2], « jeté, » emporté, chassé « au désert », selon saint Marc[3]. L'énergie des termes choisis par les évangélistes marque évidemment que si l'Esprit de Dieu ne cessa jamais de guider les pas du Sauveur, il y eut ici de sa part une action plus sensible et plus vive que de coutume.

S'abandonnant à cette impulsion, le Seigneur « monta au désert »[4]. Par là toutes les traditions en-

---

[1] Mat., IV,
[2] Luc., IV,
[3] Marc., I,
[4] Mat., IV

tendent une colline à l'ouest de Jéricho, qui porte le nom de Quarantaine, en souvenir du jeûne de Jésus, et élève au-dessus de la fontaine d'Élisée ses flancs percés de grottes. Jadis tout un peuple d'ermites y habita, jaloux de mener la vie solitaire à la suite du Rédempteur dans les lieux mêmes où il l'avait consacrée.

Mais nulle discipline monastique n'égala en austérité la pénitence de Jésus; car ce fut au milieu de l'hiver qu'il s'enfonça dans cette retraite, alors que le désert est plus stérile que jamais, le ciel rigoureux, les arbres sans fruits et sans abri. Il y vécut dans une entière solitude, « avec les bêtes farouches[1], » les lions et les léopards qui sortent des halliers du Jourdain[2], parmi les chacals, dont on entend sur la montagne le cri lugubre. Et ils ne lui firent aucun mal, car les créatures ne sont armées que contre le péché[3], et la sainteté de Jésus exerçait sur la nature sauvage un empire absolu.

C'était pour d'autres triomphes que le Sauveur montait au désert. Il venait afin d'y être tenté : nouvel Adam, il allait reprendre la lutte au point où le premier l'avait quittée et changer la défaite en victoire. Quelle fut donc cette épreuve? Faut-il, avec les rationalistes, en faire une vision, où le Christ, semblable au héros de la Fable, dut choisir entre les sentiers de la vertu et du vice? Le Sauveur, en racontant sa

---

[1] Marc., I, 13.
[2] Jerem., XLIX, 19, L, 44; Zachar., XI, 3.
[3] Rom., VIII, 19-22; Sap., V, 21.

tentation, l'a-t-il présentée à ses disciples comme une simple allégorie? Rien ne l'indique dans l'Évangile, et c'est la préoccupation d'ôter le merveilleux de cette scène qui fait voir là autre chose qu'une réalité.

Soin superflu d'ailleurs; car ce qui confond dans le récit inspiré, ce sont moins les prodiges qui s'y manifestent, que le simple fait d'un Dieu tenté. La théologie n'offre pas de problème plus délicat à résoudre. Le monde eut-il quelque attrait pour une personne divine? Où fut le mérite de la victoire pour une âme qui ne pouvait pécher? De tous les côtés l'esprit s'arrête au bord d'un abîme, et force lui est de reconnaître que le mystère de l'Incarnation présente ici l'un de ses aspects les plus obscurs.

Sans prétendre éclaircir ces ténèbres, nous devons faire observer que la plus grande difficulté vient de ce que nous concevons ordinairement la tentation de Jésus semblable aux nôtres. Il n'y a guère en nous de sollicitation au mal qui ne laisse quelque vestige. Pour rapide que soit la pensée mauvaise, le premier mouvement du cœur est trop souvent de s'y attacher. Rien de tel en Jésus; car n'ayant pas pris notre humanité pervertie, il n'a pu connaître les désirs qui s'éveillent en nous sans notre consentement, et qui sont nôtres pourtant, parce que nous y retrouvons ou la réminiscence de fautes passées, ou le levain de la convoitise originelle. Jésus n'a été tenté qu'extérieurement, par des images et des paroles frappant les sens, sans que jamais la séduction atteignît l'âme, ni la souillât. Qu'une eau soit vierge de tout mélange, les plus violentes secousses ne lui ôteront rien de sa limpidité; qu'elle re-

pose sur un lit fangeux, le moindre mouvement suffit à la ternir. Ainsi en est-il de Jésus et de nous; les mêmes tourmentes qui bouleversent notre nature pécheresse agitèrent sans l'altérer la pureté du fils de Marie.

Incorruptible au sein de la corruption, Jésus n'en connut pas moins les efforts de la lutte et la gloire du triomphe. Sa résistance, héroïque dans le désert de la tentation, sanglante plus tard au jardin de Gethsémani, est donc et demeurera éternellement son mérite. Et pour mieux le comprendre, il importe de se rappeler que l'épreuve ne fut pas restreinte aux trois assauts dont le détail nous est connu, mais qu'elle remplit les quarante jours que Jésus resta dans le désert: pendant tout ce temps, il fut tenté[1]. « Et maintenant il peut compatir à nos infirmités, car, sans pécher, il a subi toutes nos tentations[2]. »

Ce fut aussi pour le Sauveur un temps de pénitence, qu'il passa sans manger ni boire. On dirait que pendant ce long jeûne, absorbé dans le combat et la prière, il demeura indifférent aux besoins de la nature; « mais, les quarante jours écoulés[3], il eut faim, » et

---

[1] Marc., I, 13. Luc., IV, 2.

[2] Hebr., IV, 15.

[3] Luc., IV, 2. Le jeûne de Moïse sur le Sinaï (Deut., IX, 9), celui d'Élie dans sa marche vers l'Horeb (III Reg., XIX, 8) avaient duré le même temps, et ce nombre est manifestement, dans les saintes lettres, celui de la pénitence. Nous le retrouvons dans les quarante jours et les quarante nuits du déluge (Gen., VII, 4), dans les quarante ans qu'Israël passa au désert (Num., XIV, 33), dans les quarante coups de fouet que la Loi infligeait aux coupables (Deut., XXV, 3),

le démon profita de cette heure de faiblesse pour l'attaquer en personne. Sous quelle figure[1] se présenta-t-il à Jésus? Fut-ce en esprit de ténèbres, en ange de lumière ou avec les traits d'un homme? Le Seigneur ne l'a point révélé, et il y a peu d'utilité à former là-dessus des conjectures.

Il ne règne pas moins d'obscurité sur le caractère de la lutte qui s'engagea entre eux. N'y eut-il là qu'une triple tentation de sensualité, de vaine gloire et d'ambition? Mais prêter des armes si faibles à Satan contre Jésus, c'est méconnaître la finesse et la ruse du démon. Si le Sauveur passa par nos communes épreuves, ce fut durant les quarante jours qui précédèrent le dernier combat; à l'heure où le prince des ténèbres entre en lice, il faut nous attendre que la séduction aura quelque chose de noble comme celui à qui elle s'adresse, et en même temps de subtil et d'étrange comme l'ange déchu qui la suggère. Le but du tentateur paraît indiqué par ses questions mêmes. Il voulait savoir qui était Jésus[2], car cette intelligence, demeurée, en dépit de la chute, aussi lucide que jamais, avait vu dans les oracles divins que sa ruine et le salut du

dans les quarante années de désolation qu'Ézéchiel annonça à l'Égypte (Ezech., XXIX, 11), partout en un mot où il est question de châtiments et de souffrances (S. Jérôme, *in Jon.*, III, 4). Aussi l'Église s'est-elle inspirée de l'exemple de Jésus pour imposer chaque année aux fidèles le jeûne du Carême.

[1] Le langage de l'Écriture et de la tradition ne permet pas de douter que Satan ait apparu à Jésus sous une forme sensible.

[2] « Dæmon Christum aggressus est, potissimum ut exploraret utrum vere Filius Dei esset. » (Suarès, *In tertiam partem divi Thomæ,* quæstio XLI, art. I, com. II.)

monde seraient consommés au jour où le Fils de Dieu s'incarnerait[1].

Il s'approcha donc du Sauveur : « Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains. » Le piège était digne de la main qui le tendait. Satan n'offrit point à ces yeux creusés par le jeûne, à ces lèvres desséchées de soif, à ce corps affamé, l'appât des fruits ou des mets. Il se contenta de rappeler à celui que nulle convoitise n'aurait dompté que, Fils de Dieu, il avait la nature à ses ordres, et qu'un mot lui suffisait pour changer les pierres en pains. Dans ce désert, où le ciel paraissait l'abandonner, convenait-il que le Christ succombât à la faim? n'était-il pas temps de recourir à sa toute-puissance[2]?

Mais Jésus ne pouvait oublier que la volonté de son Père était qu'il usât non pour lui, mais pour les autres du pouvoir des miracles qui lui appartenait. D'un mot, il repoussa le tentateur : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole[3] qui sort de la bouche de Dieu. » De même qu'Israël nourri de la manne pendant quarante ans au désert[4], ainsi le Christ s'abandonnait à la libéralité

---

[1] Suarès, *ibid.*, quæstio XLI, art. I, com. II.

[2] « Hac tentatione voluit diabolus Christum allicere ad vanam suæ potentiæ ostentationem, et ad diffidentiam opis Dei Patris; quasi diceret : Pater tuus per quadraginta dies tuî oblitus est, nec tibi cibum submisit ; tu ergo tibi ipsi consule. » (Cornelius a Lapide, *Commentaria in Matthæum*, IV, 3.)

[3] Mat., IV, 4. Deut., VIII, 3. Ou, plus exactement, « de toute chose qui sort de Dieu ». Il convient de laisser à ces mots le sens profond qu'ils ont dans l'hébreu ; עַל־כָּל־מוֹצָא, « tout ce qui sort ».

[4] « Tu te souviendras, avait dit Moïse, des voies par où le Sei-

divine, cherchant par-dessus tout le soutien de l'âme, qui est la parole de Dieu, sa vérité.

Jésus n'avait pas répondu à cette question : « Si vous êtes le Fils de Dieu; » mais le démon sentait qu'un être supérieur était devant lui, apparemment le Messie divin promis à Israël. Dès lors il n'eut plus qu'un dessein, amener le Christ à dévoiler sa mission, et par là même sa nature[1]. Il le transporta donc dans la cité sainte[2] et le plaça sur le pinacle[3] du temple.

---

gneur t'a conduit pendant quarante ans pour t'affliger et t'éprouver, afin que ce qui était caché dans ton cœur fût découvert, et que l'on connût si tu serais fidèle ou infidèle à ses commandements. Il t'a affligé de la faim, et t'a donné la manne, nourriture inconnue de toi et de tes pères, pour montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. » (Deuter., VIII, 2, 3.)

[1] Les deux évangélistes qui donnent le détail des trois tentations ne suivent pas le même ordre. S. Matthieu met en second lieu la scène sur le pinacle du temple; S. Luc, la tentation sur une haute montagne. Bien que ce dernier soit généralement plus exact que tout autre dans sa chronologie, S. Matthieu, qui vécut près de Jésus et put recueillir de sa bouche le récit de la tentation, donne très probablement l'ordre réel de ces scènes. Les termes dont il se sert pour les rattacher entre elles semblent l'indiquer (τότε, alors; πάλιν, de nouveau); et d'ailleurs les paroles par lesquelles tous deux nous montrent le démon repoussé sur la haute montagne : « Retire-toi d'ici, Satan! » supposent que ce fut là le théâtre de la dernière épreuve.

[2] La pensée que ce corps vierge a pu être non seulement touché par l'esprit impur, mais livré à sa discrétion et élevé par lui jusqu'au faîte du sanctuaire, a révolté plus d'un cœur chrétien, et, depuis S. Cyprien jusqu'à nos jours, de nombreux interprètes ont fait de cette scène une vision; un sentiment plus commun est que Jésus a réellement subi ces outrages. Celui qui a permis aux suppôts de l'enfer de le fouetter, de le couvrir de crachats, de l'attacher à une croix, a pu vouloir que le prince des ténèbres exerçât sur lui sa redoutable puissance.

[3] Le pinacle où fut transporté Jésus n'est pas clairement indiqué

Puis, montrant la foule qui remplissait les parvis, il suggéra au Sauveur de faire devant elle quelque action d'éclat : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dit-il, jetez-vous en bas, car il est écrit qu'il a donné ordre à ses anges de vous garder [1], et ils vous porteront sur leurs mains, de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre. » Descendre soutenu par les anges, apparaître aux hommes dans cette pompe céleste, n'était-ce pas forcer les adorations et emporter les cœurs [2]? Satan ne concevait pas pour le Messie de tentation plus séduisante, et, afin de la rendre irrésistible, il la fortifiait par la parole même de l'Écriture. Vain artifice; car Jésus venait éclater aux yeux, non de la chair, mais de l'esprit, et conquérir les âmes par une grâce inconnue aux superbes. Il se contenta d'ajouter : « Il est écrit aussi : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu [3]. »

---

dans l'Évangile; toutefois il semble que ce ne fut point le faîte du saint des saints, car le texte sacré ne parle pas du sanctuaire (ναοῦ), mais du temple en général (ἱεροῦ). Un des portiques qui entouraient le lieu saint paraît donc désigné ici, soit le portique Royal, au sud de l'enceinte sacrée, soit le portique de Salomon, qui bordait à l'est le torrent du Cédron. Le toit de cette galerie élevée s'avançait en saillie sur les cours du temple (πτερύγιον = ἀκρωτήριον, Hesychius); ce fut de là que Jacques, le frère du Seigneur, prêcha le peuple et fut précipité par les scribes (Hégésippe, apud Eusebium, *Historia ecclesiastica,* II, 23; — Épiphane, *Adversus Hæreses,* XXIX, 4), et de là aussi que Satan put offrir à Jésus de descendre au milieu de la foule.

[1] Mat., IV, 6; Ps., XC, 11.

[2] « Si Filius Dei es, mitte te deorsum, — ut te templi et altaris quasi domus tuæ dominum Deumque sacerdotibus et laïcis ostendas, atque ab eis jus adorationis et sacrificii tibi debitum reposcas. » (Cornelius a Lapide, *Commentaria in Matthæum,* IV, 5.)

[3] Mat., IV, 7. Cette parole se trouve en plusieurs endroits de

« Alors le démon le transporta sur une haute montagne, d'où il lui découvrit en un moment tous les empires du monde et leur gloire : Je vous donnerai toute cette puissance, dit-il, et la gloire de ces royaumes; car je les ai en mon pouvoir, et je les distribue à qui il me plaît : toutes ces choses seront à vous, si, vous prosternant, vous m'adorez[1]. »

Nous n'essaierons pas d'imaginer cette dernière scène de la tentation, car du haut de la Quarantaine désignée par les traditions primitives, la vue ne s'étend que du Liban au désert de Tékoa, et il est inutile de chercher un sommet d'où le regard puisse embrasser tous les royaumes du monde. Mais s'il ne faut voir dans cette haute montagne qu'une image du pouvoir que le démon s'attribue sur la terre entière, de quelle nature est cet empire dont on voit des signes trop réels[2], et que prétendait-il en l'offrant au Christ? Espérait-il le voir prosterné à ses pieds? Un tel aveuglement ne peut être attribué à Lucifer. Dans cette tentation, il n'y a évidemment que le désespoir de se voir dominé par un homme, fût-ce l'Homme-Dieu[3], et par suite un cri de rage et de délire. Satan

---

l'Ancien Testament, mais particulièrement dans le Deutéronome (VI, 16), où il est ajouté : « Comme tu l'as fait au lieu de la tentation, » au campement de Raphidim, quand le peuple, mourant de soif, reprocha à Moïse de l'avoir tiré de l'Égypte (Exod., XVII, 1-7).

[1] Mat., IV, 8, 9, Luc., IV, 5-7.

[2] Bossuet, *Élévations sur les mystères,* XXIIIe semaine, V^e élévation.

[3] Au sentiment d'illustres théologiens, la chute des anges n'eut

ne demandait plus : « Êtes-vous Fils de Dieu? » Pour lui le doute n'était plus possible; mais, assuré de sa ruine, il cherchait du moins à assouvir sa haine, et blasphémait en pleine lumière. Sa dernière parole sur la montagne n'était que l'écho du cri de révolte qu'il a poussé dans le ciel même : « Je monterai et je serai semblable au Très-Haut [1]. »

Devant ce monstre de superbe, Jésus, si calme jusqu'alors, eut un mouvement d'horreur : « Va-t'en, Satan, lui dit-il, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et le serviras seul [2]. »

Le démon avait épuisé ses traits. « Toute tentation étant accomplie, il se retira de lui pour un temps [3], » jusqu'à l'heure de la Passion, jusqu'à cet abandon de la croix où pour la dernière fois il devait attaquer Jésus avec une fureur désespérée. Pendant la vie publique du Sauveur, nous le verrons garder un si vif ressentiment de cette première défaite, qu'il fuira éperdu en sa présence, tantôt se prosternant devant lui pour confesser sa divinité, tantôt lui criant dans son effroi : « Pourquoi venir nous perdre avant le temps? » tantôt lui demandant comme unique refuge le corps des pourceaux [4].

---

d'autre cause que la révélation qui leur fut faite par avance du mystère de l'Incarnation. La vue de Dieu devenant chair révolta les plus hauts de ces esprits, qui refusèrent de l'adorer, et leur fol orgueil les abîma dans l'enfer. (Suarès, *De Angelis,* lib. VII, cap. XIII, 13.)

[1] Is., XIV, 13, 14.

[2] Mat., IV, 10; Deut., VI, 13.

[3] Luc., IV, 13.

[4] Marc., III, 11; Mat., VIII, 29; Marc., V, 11.

A la tempête déchaînée sur la montagne de la tentation le calme succéda tout d'un coup; « les anges s'approchèrent de Jésus et le servirent[1]. » Les légendes juives racontent que Moïse, pendant ses quarante jours de jeûne sur le Sinaï, fut nourri par l'harmonie et les concerts des astres[2]. Plus céleste encore fut le festin du Sauveur, car il eut pour ministres ces esprits de lumière devant lesquels les étoiles du firmament pâlissent et se taisent.

---

[1] Mat., IV, 11.

[2] Schœttgen, *Horæ Hebraicæ*, t. 1, p. 87. — Philon, *De Somniis*, I, 6.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE ET LES PREMIERS DISCIPLES DE JÉSUS.

Joan., I, 19-52.

Pendant que Jésus soutenait cette lutte au désert, Jean continuait de prêcher sur les bords du Jourdain. Le concours devenait chaque jour plus grand, l'enthousiasme plus vif; bientôt il se répandit qu'une voix céleste avait désigné l'un des pénitents, et que le Baptiste avait crié à la foule : « Voici celui de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui a été mis au-dessus de moi parce qu'il était avant moi[1]. »

Longtemps indifférents à la parole d'un homme qui n'avait qu'anathème et rebuts pour les princes d'Israël, les sanhédrites s'émurent enfin du bruit qui se faisait autour de lui. L'ablution était un des signes de la mission du Christ[2]; ils vinrent donc à se demander si Jean

---

[1] Joan., I, 15.

[2] Ezech., XXXVI, 25; Zachar., XIII, 1.

n'était point le Messie ou tout au moins l'un des prophètes qui devaient l'annoncer. Afin d'éclaircir ce doute, le conseil suprême députa quelques-uns de ses membres vers le Précurseur. Ceux qu'on choisit pour cet office étaient prêtres[1], car tout ce qui touchait aux ablutions relevait du corps sacerdotal[2], et ils furent pris dans la secte des pharisiens[3], connus pour leur respect scrupuleux des observances. Des lévites[4] les escortèrent afin de rehausser la dignité de l'ambassade.

« Qui es-tu? » dirent les envoyés. « Jean le confessa et ne le nia point, et il confessa qu'il n'était point le Christ. » L'évangéliste, par cette répétition, montre avec quelle insistance le Précurseur répéta son témoignage devant les sanhédrites : Moi, Christ! Je ne le suis pas, non je ne le suis pas. « Quoi donc! reprirent-ils, es-tu Élie? — Non, répondit Jean. — Es-tu le prophète? dirent-ils alors, faisant allusion au voyant annoncé par Moïse[5]. Non, repartit Jean. — Qui es-tu donc? poursuivirent les sanhédrites, afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés. Que dis-tu de toi-même? — Je suis la voix[6] de celui qui crie dans le désert : Redressez la voie du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe. »

---

[1] Joan., I, 19.
[2] Lev., XII, 6; XIII, XIV, XV, etc.
[3] Joan., I, 24.
[4] Id., I, 19.
[5] Deut., XVIII, 15.
[6] « Qu'est-ce qu'une voix? Un souffle qui se perd dans l'air. Je suis une voix, un cri, si vous voulez. S. Jean s'exténue jusque-là. » (Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XXIVe semaine, Ire élévation.)

Cette réponse, loin de toucher les pharisiens[1], leur parut incompatible avec le droit que Jean s'attribuait de prêcher et de purifier par l'ablution : « Pourquoi baptises-tu, dirent-ils, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni le prophète? » Jean répliqua : « Pour moi, je baptise dans l'eau, mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas; il vient derrière moi, celui qui a été mis au-dessus de moi[2], et je ne suis point digne de délier la courroie de ses souliers. » Une telle constance à s'humilier devant un plus grand que soi déconcerta les sanhédrites, qui s'éloignèrent, renonçant à l'interroger davantage. « Ces choses se passèrent à Béthanie, au delà du Jourdain où Jean baptisait[3], » c'est-à-dire en face de Jéricho, comme nous l'avons vu, et à l'un des gués qui permettent de traverser le fleuve près de cette ville.

Le Sauveur descendant de la montagne de la tentation se trouvait naturellement dans ces lieux ; en effet, le lendemain, Jean le vit venir à lui[4] : « Voici[5] l'a-

---

[1] Joan., I, 25-27. Les corrections qui couvrent les manuscrits ne permettent guère de décider si ἀπεσταλμένοι doit être lu avec ou sans article. En toute hypothèse, le sens est clairement fixé par la Vulgate : « Et qui missi fuerant, erant ex Pharisæis. » Il n'y a donc point lieu de voir ici une nouvelle ambassade de pharisiens succédant à la première.

[2] Le manuscrit Alexandrin, la Peschito, la Vulgate conservent cette phrase incidente, retranchée dans la syriaque de Cureton, les manuscrits du Sinaï et du Vatican.

[3] Joan., I, 28.

[4] Id., I, 29-31.

[5] Ἴδε ; ce n'est pas à Jésus, mais à la foule que s'adresse cette parole : « ἴδε, quoique au singulier, marque souvent plusieurs personnes. »

gneau de Dieu, dit-il, voici celui qui porte les péchés du monde! » C'était rappeler aux Juifs qui l'entouraient l'oracle d'Isaïe[1], « l'agneau muet devant celui qui le tond, l'homme de douleurs qui devait porter le péché du peuple. » « Voilà, continua le précurseur, voilà celui de qui j'ai dit : Il vient après moi un homme qui a été mis au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi. Et je ne le connaissais pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël[2]. »

Si claires que fussent ces paroles, elles n'entraînèrent à Jésus dans ce premier jour aucun de ceux qui les entendirent. L'impression produite s'effaça bientôt; quelques âmes eurent seules le pressentiment que le salut était proche, et commencèrent à tourner les yeux vers le Sauveur. Quant au Baptiste, il était si abandonné à l'action divine, qu'il laissa la grâce opérer sur le peuple, se contentant de montrer le Seigneur qui devait appeler à lui qui il voudrait et quand il voudrait.

Le lendemain Jean était avec deux de ses disciples, quand Jésus passa devant eux[3]. Le Précurseur jeta sur

---

[1] Is., LIII, 7.

[2] Ce témoignage était d'une telle importance aux yeux de l'évangéliste, qu'il le répète sous une forme plus étendue, comme s'il regrettait de l'avoir rapporté d'abord trop brièvement : « Ce fut alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu le Saint-Esprit descendant du ciel comme une colombe et demeurant sur lui; et je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et demeurer, c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit, et je l'ai vu, et je lui rends ce témoignage que c'est le Fils de Dieu. » (Joan., I, 32-34.)

[3] Joan., I, 35-40.

lui un regard profond [1], plein d'admiration et de respect : « Voici l'agneau de Dieu, » dit-il.

Les deux disciples cédèrent à cette parole qui, la veille déjà, les avait émus, et se détachèrent de Jean pour aller à Jésus. Le Sauveur se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : « Qui cherchez-vous? — Rabbi [2], où demeurez-vous? » répondirent-ils. Ce titre donné à l'inconnu et la demande des disciples attestaient qu'ils avaient faim et soif de vérité : « Venez et voyez, » dit Jésus. Ils allèrent avec lui et virent où il demeurait.

Le Seigneur habitait alors une des huttes qui s'élevaient au bord du Jourdain, peut-être même un de ces abris formés de rameaux de térébinthe et de palmier sur lesquels le voyageur jette son manteau à longs poils. Il était environ quatre heures du soir (la dixième heure [3]) quand les disciples entrèrent dans la demeure de Jésus et « ils passèrent avec lui le reste du jour ». L'évangé-

---

[1] Ἐμβλέψας (Joan., I, 36. Comparer Mat., XIX, 26; Luc., XX, 17; Marc., X, 21).

[2] « Rabbi » : רַבִּי, de la racine רַב, grand, répond exactement au *Magister* de la langue latine, tiré des mots *magnus, magis*. Ce titre d'honneur était donné aux docteurs les plus fameux, à ceux qui se distinguaient assez pour faire école et attirer la foule. (Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Matthæum, XXIII, 7.)

[3] Joan., I, 39. Les Juifs comptaient les vingt-quatre heures du jour légal à partir du coucher du soleil, du soir au soir. Après la captivité, bien que l'antique usage subsistât, ils suivirent aussi la coutume des Chaldéens, qui commençaient le jour au lever du soleil (six heures du matin). C'est ce que fait ordinairement S. Jean : IV, 6, 52; XI, 9; XIX, 14, etc. Il n'y a donc aucune raison de supposer avec Wieseler que l'évangéliste compte ici les heures à partir de minuit.

liste ne rapporte point leur entretien, qui se prolongea sans doute, et devint une de ces communions intimes chères aux âmes saintes, d'où elles sortent pleines de force et de lumière, avec l'inébranlable certitude que Dieu s'est révélé à elles. Quand la nuit vint, les deux disciples étaient gagnés à Jésus, ils avaient reconnu en lui le prophète plus grand que Moïse, Celui qu'Israël appelait depuis tant de siècles.

Un des jeunes hommes qui s'attachèrent ainsi les premiers au Christ était André, pêcheur galiléen, né sur les bords du lac de Génésareth. Le second n'est autre que Jean l'Évangéliste. Il est facile de le deviner à sa modestie, qui lui fait ici comme ailleurs taire son nom; à la précision du récit, qui entre dans les moindres détails, et note l'heure où Jésus attira ses disciples.

Simon, frère d'André et pêcheur comme lui, avait également quitté le lac de Génésareth pour descendre au Jourdain. André le rencontra[1] : « Nous avons trouvé le Messie, » dit-il (c'est-à-dire l'Oint, le Christ), et il l'amena à Jésus. Le Sauveur le regarda; il vit dans ce Galiléen l'immuable rocher sur lequel il bâtirait son Église : « Tu es Simon, fils de Jonas, lui dit-il, désormais tu t'appelleras Céphas. » Ce qui signifie, si nous traduisons les noms hébreux dont se sert ici le Seigneur : Tu es Simon, fils de la colombe[2], faible et timide comme elle, tu seras désormais inébranlable

---

[1] Joan., I, 41-42.

[2] Jona : יוֹנָה, la Colombe; ou de la racine יָנַן, être faible : l'abaissement, la faiblesse. (Fürst, *Handwörterbuch.*)

comme le roc[1] où elle se cache ; ou encore : Tu es le fils de la faiblesse, tu seras désormais ferme comme la pierre ; jeu de mots sublime par l'élévation des pensées et les effets qui suivirent, car à cette heure il s'opérait dans le fils de Jonas un changement merveilleux qui se découvrira bientôt[2].

L'Église naissante comptait déjà trois membres ardents à propager leur foi. Près d'eux sur les bords du Jourdain, se trouvait un autre Galiléen, nommé Philippe[3] : « Il était de Bethsaïde, le village d'André et de Pierre. » Le Seigneur le rencontra le lendemain quand il se disposait à partir pour la Galilée : « Suis-moi, » lui dit-il, l'invitant ainsi à partager désormais sa vie et ses souffrances ; Philippe ne comprit qu'obscurément cette vocation ; docile néanmoins, il s'abandonna à la grâce et suivit Jésus.

Deux voies s'offraient au Sauveur pour retourner à Nazareth. L'une gagnait Scythopolis et la mer de Tibériade par la rive du Jourdain ; mais les Galiléens ne longeaient ainsi le fleuve que pour éviter le territoire des Samaritains ; quand l'animosité de ce peuple s'apaisait, ils préféraient le chemin plus court qui monte vers Béthel, et de là, par Sichem et En-Gannim, atteint la plaine d'Esdrélon. Nous verrons quelques mois

---

[1] Κηφᾶς, en araméen כֵּיפָא ; כֵּף en hébreu, signifie pierre.

[2] Par ce changement de nom, Jésus faisait dès le début acte d'autorité sur ses disciples, car le droit d'imposer un nom nouveau, ou de lui donner par une légère inflexion un sens différent, était réservé aux grands et aux maîtres d'Israël. (Gen., XVII, 5, 15 ; Dan., I, 7, etc.)

[3] Joan., I, 43-45.

plus tard Jésus prendre cette route au retour de Jérusalem, et s'arrêter à Sichem près du puits de Jacob; hors le temps des fêtes d'Israël elle ne présentait donc aucun danger, et le Sauveur dut la choisir pour aller de Jéricho à Cana.

Parvenue au sommet des monts d'Ephraïm, la petite troupe traversait probablement Béthel et les champs témoins de la vision de Jacob[1], quand ils aperçurent un Juif assis sous un figuier. C'était Nathanaël[2], l'ami de Philippe, qui allait devenir le cinquième disciple du Sauveur.

Fils de Tolmaï (Bar-Tolmaï)[3], ce nouvel élu était de race plus noble que les autres[4] et semble avoir toujours

---

[1] L'allusion que Jésus fera bientôt à l'échelle de Jacob nous paraît l'indice qu'il traversait en ce moment Béthel, et y retrouvait le souvenir de cette vision fameuse.

[2] Joan., I, 45-52. Nathanaël : נְתַנְאֵל, Dieu donne. Ce nom, qui correspond à celui de Théodore, Θεόδωρος, se trouve dans l'Ancien Testament. (Num., I, 8; I Paral., II, 14.)

[3] Tout porte à croire, en effet, que ce nouveau disciple fit partie du collège apostolique et n'est autre que Barthélemy. Les synoptiques, il est vrai, ne font aucune mention de Nathanaël; mais, dans leurs listes des douze apôtres, l'un de ceux-ci est constamment désigné par son nom de famille : Barthélemy, Bar-Tolmaï, le fils de Tolmaï. Or on s'accorde à voir dans ce Barthélemy le même disciple à qui Jean donne le nom propre de Nathanaël, et de nombreuses raisons justifient cette hypothèse : la vocation de Nathanaël, assimilée de tout point à celle des plus illustres apôtres, sa présence au milieu d'eux après la Résurrection (Joan., XXI, 2), la place qu'occupe le nom de Barthélemy dans les diverses listes des douze, toujours près de Philippe et après lui, celui-ci conservant le premier rang que lui assignait l'ordre de sa vocation.

[4] « Non Petro vili piscatori Bartholomæus nobilis anteponitur,

gardé au milieu d'eux la distinction qu'indique dans les peintures du moyen âge son manteau de pourpre orné de pierres précieuses. Il était versé dans les saintes lettres[1], et peut-être les méditait-il sous le figuier, car les Juifs recherchaient l'ombre de cet arbre pour prier[2]. Philippe l'appela et lui dit : « Nous avons trouvé celui que Moïse dans la Loi[3] et les prophètes ont annoncé; c'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. » De Nazareth! ce nom éveilla dans l'esprit de Nathanaël une invincible objection. N'était-il pas écrit que le Messie naîtrait à Bethléem[4]? Qu'attendre d'un village obscur et mal famé de la Galilée? « De Nazareth, répondit-il, peut-il venir quelque chose de bon? » Philippe croyait encore que Nazareth était la patrie de Jésus, et Joseph, son père; il ne sut que répondre aux difficultés de son ami; mais, inébranlable dans sa foi : « Viens et vois! » lui dit-il.

C'est la parole du Maître qu'il répétait ici; il savait

---

imo piscatori totius mundi monarchiæ traditur principatus. » (S. Jérôme, *Epistola ad Eustochium.*)

[1] S. Augustin, *in Joan.*, I.

[2] R. Hasa et discipuli ejus... summo mane solebant surgere et sub ficu studere. » (*Bereschith*, fol. 62, 2. Voir Winer, *Real Wort.*, FEIGENBAUM.) Les habitants du pays évitent aujourd'hui l'ombre de cet arbre qu'ils tiennent pour malsaine. Il est bien rare de trouver en Orient un changement aussi complet de sentiments.

[3] Gen., XVII, 7; XLIX, 10; Deut., XVIII, 15.

[4] La difficulté qui arrête ici Nathanaël se présenta plus tard à l'esprit des Juifs; mais, moins heureux que lui, ils s'en firent une cause de scandale et de perte : « Le Christ viendra-t-il donc de Galilée? dirent-ils; l'Écriture n'annonce-t-elle pas qu'il naîtra à Bethléem, la ville de David? » Et ils se détournèrent du Sauveur. (Joan., VII, 41, 42.)

quelle en avait été la puissance sur André et Jean, et il s'en servit comme d'un charme divin pour gagner Nathanaël. Dès que le Sauveur vit ce dernier venir à lui : « Voici un vrai Israélite [1], dit-il, un homme sans artifice ! » Que de louanges dans ces mots ! quoi de plus souhaitable que de trouver en soi cette droiture et d'appartenir « à l'Israël non de la chair, mais de Dieu [2]? »

Nathanaël, surpris de se voir ainsi pénétré, répondit avec candeur : « D'où me connaissez-vous? — Avant que Philippe t'appelât, dit le Sauveur, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Jésus évidemment faisait allusion à quelque action accomplie sous l'arbre avant l'appel de Philippe, action secrète pour nous, mais connue de lui et de Nathanaël. En la rappelant, le Seigneur se révélait comme le voyant divin qui perce tous les mystères : « Maître, s'écria Nathanaël, vous êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël ! »

Ces deux titres s'expliquent l'un par l'autre. Nathanaël n'entendit pas le premier dans ce sens que Jésus était Fils de Dieu par nature, égal et consubstantiel à son Père, mais il reconnaissait en lui l'objet des vœux de son peuple, le Messie, le roi d'Israël [3]. Jésus pour-

---

[1] Les Juifs préféraient ce nom d'Israélite à tout autre ; car, s'ils partageaient avec les fils d'Ismaël (les Arabes) et d'Ésaü (les Iduméens) la gloire d'être enfants d'Abraham et d'Isaac, ils étaient seuls descendants de Jacob, et le nom d'Israël, conquis dans une lutte où la foi de leur père avait triomphé de Dieu, demeurait à leurs yeux le plus beau titre de gloire. (Gen., XXXII, 24-31.)

[2] I Cor., X, 18 ; Gal., VI, 16.

[3] Il suffisait aux Juifs de méditer leurs livres inspirés pour reconnaître qu'en Dieu se trouvaient plusieurs personnes (voir Ap-

suivit : « Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous le figuier, tu crois : tu verras de plus grandes choses encore. En vérité, en vérité, ajouta-t-il, vous verrez les cieux ouverts[1], et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme[2]. »

---

pendice, II), et que le Messie serait Dieu (Ps., II, 7; XLIV, 8; Is., IX, 6; Jer., XXIII, 5; Mich., V, 2, etc.). Toutefois ils donnaient habituellement aux mots « Fils de Dieu » le sens d'une filiation adoptive, et par suite attribuaient ce titre aux anges (Job., I, 6; II, 1), aux princes d'Israël (Ps., LXXXI, 6), aux hommes distingués par leur piété ou leur noblesse (Gen., VI, 2). L'ignorance du mystère de la Trinité et l'attachement au dogme de l'unité divine détournaient la plupart d'entre eux de croire que le Messie pût être Dieu comme celui qui l'envoyait. Aussi les voyons-nous, au temps du Sauveur, acclamer comme Christs de simples hommes, leur demandant seulement d'affranchir la Judée, sans s'inquiéter s'ils étaient fils de Dieu. Bien plus, ce titre que prit Jésus fut le scandale de ses compatriotes. S'ils l'accusent de blasphème, s'ils veulent le lapider, c'est que le Seigneur s'est déclaré Fils de Dieu, égal à son Père, ne faisant qu'un avec lui (Joan., V, 18; VIII, 58, 59; X, 30-36). Si les sanhédrites le livrent au supplice, c'est, disent-ils, « que, d'après notre Loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » (Joan., XIX, 7.) Le commun des Juifs n'attendait donc pas un Messie divin, et il est peu vraisemblable que Nathanaël, avant d'être instruit par le Sauveur, ait reconnu en lui le Fils de Dieu par nature, consubstantiel au Père.

[1] Les cieux ouverts figurent dans les livres saints l'effusion de la grâce. (Gen., XXVIII, 12; Is., VI, 1; Ezech. I, 1; Mal., III, 10.)

[2] Ce nom, qui rappelle à quels abaissements le Verbe incarné s'est réduit, se trouve pour la première fois dans la vision fameuse où Daniel décrit la gloire du Messie (Dan., VII, 13). Le prophète, pour rendre le contraste plus frappant, se sert non du terme Ben-Ish ou Ben-Adam, mais de Ben-Enosh, l'homme dans toute sa faiblesse. Il est à remarquer que Jésus prend habituellement ce titre quand il se dit Fils de Dieu (Mat., XXVI, 64) ou s'attribue quelque pouvoir divin : le droit de faire des miracles (Mat., XII, 28-32; XIII, 41), de remettre les péchés (Mat., IX, 6; XVI, 27; XIX, 38). Son dessein

Nous l'avons dit, les collines de Béthel suggérèrent sans doute cette allusion au Seigneur. Ce qu'Israël n'avait vu qu'en songe dans ces lieux, il était donné à Nathanaël, le vrai Israélite, de le contempler en réalité : le ciel s'entr'ouvrant pour répandre la grâce divine; Jéhovah, non plus au loin, au sommet de l'échelle, mais dressant sa tente[1] en nous; la terre unie au ciel par des liens permanents, par ces anges qui montent vers Dieu pour lui porter les prières des hommes, et redescendent les mains pleines de bénédictions. Et ce saint commerce n'était plus une lointaine espérance; dès cette heure même[2], Jésus commençait son office de médiateur. Il en donnait l'assurance par le serment dont saint Jean nous a conservé la forme, et qui convenait si bien à celui qui est l'Amen éternel : « Amen, amen[3], je vous le dis, vous verrez les cieux ouverts et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. »

était de proclamer ainsi tout ensemble sa nature humaine et sa nature divine.

[1] Ἐσκήνωσεν (Joan., I, 14).

[2] Ἀπ' ἄρτι est omis par la plupart des versions et des anciens manuscrits. Cependant nous croyons ne pas devoir négliger cette variante, par respect pour les versions syriaques et le manuscrit Alexandrin.

[3] Ce double Amen, qui se présente ici pour la première fois, n'est mentionné que par S. Jean : les autres évangélistes se contentent de mettre une seule fois le mot « amen » dans la bouche du Sauveur. Il y a tout lieu de croire que le disciple bien-aimé a recueilli plus fidèlement que les autres les paroles de son maître, et que la coutume de Jésus était de réitérer celle-là pour lui donner plus de force.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES NOCES DE CANA.

Joan., II, 1-11

Jésus poursuivit sa route vers le nord avec ses disciples. Voyageant sans équipage ni bêtes de somme, ils purent camper la première nuit à Sichem, la seconde à En-Gannim, et de là, traversant la plaine d'Esdrélon, ils atteignirent Nazareth. Ils n'y trouvèrent point Marie, car « au troisième jour[1] il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était ». Convié à s'y rendre aussi, Jésus suivi de ses disciples arriva à Cana[2]

---

[1] Joan., II, 1. Les temps passés près de Jésus étaient si vivants dans le souvenir de Jean l'Évangéliste, qu'il se contente de cette indication. Ce « troisième jour » a été entendu de diverses manières : tantôt en commençant à l'arrivée de Jésus à Cana, tantôt à partir de la vocation de Nathanaël; d'autres y ont vu le lendemain du jour où Jésus se mit en route pour la Galilée; d'autres enfin, le troisième jour qui suivit ce départ, et ce dernier sentiment nous paraît probable.

[2] Kefr Kenna n'est en effet qu'à une lieue de Nazareth vers le nord. Ce pauvre village conserve encore les ruines de l'église érigée

le soir même[1]. C'était l'heure où commençaient les cérémonies du mariage, et le Seigneur put assister à la plus brillante de toutes, à la procession des fiancés entourés de leur famille[2]. Les livres saints font si souvent allusion aux fêtes nuptiales, qu'il suffit d'en rapprocher les témoignages pour retrouver le spectacle qui s'offrit aux regards de Jésus.

L'épouse se préparait soigneusement à ce grand jour. Baignée dès la veille[3], elle répandait sur elle les par-

---

au lieu même des noces, et la fontaine où fut certainement puisée l'eau du miracle, car elle est l'unique que possède le bourg. Robinson a revendiqué pour Kana el-Jalil, situé à trois heures de Nazareth vers le nord-est, la gloire d'être l'antique Cana; mais cette hypothèse a contre elle les traditions, qui ont toujours désigné Kefr Kenna comme le lieu du miracle, et l'absence de ruines à Kana el-Jalil, tandis que les anciens voyageurs parlent d'églises et de couvents élevés dans le bourg témoin du prodige. Une plus complète similitude de nom pourrait donc seule faire préférer Kana el-Jalil. Robinson attache une grande importance à ce double nom, qui traduit exactement en arabe « Cana de Galilée ». Mais des voyageurs familiers avec cette langue ont vainement interrogé depuis les habitants de la contrée : tous appellent Khourbet Kana le village dont parle Robinson, et l'addition el-Jalil paraît être une méprise du savant américain. (Voir Thomson, *The Land and the Book*, p. 425.)

[1] On était probablement au soir du mardi, ou plus exactement aux premières heures du mercredi, qui, d'après l'antique supputation des Juifs, commençait avec la nuit, car, selon l'ordre établi par Esdras (*Ketoubot*, I, 1), c'est en ce jour que devaient se faire les noces, quand la fiancée était vierge, et le jeudi, si elle était veuve.

[2] Bien que le serment des époux (Ezech., XVI, 8; Mal., II, 14) et la bénédiction qu'ils recevaient (Gen., XXIV, 60; Ruth., IV, 10; Tob., VII, 15) donnassent au mariage son caractère sacré, l'éclat de la procession nuptiale était tel, que cette dernière cérémonie passait pour la partie principale des noces juives.

[3] Ruth., III, 3; Ezech., XXIII, 40.

fums en telle profusion, que Salomon la compare enveloppée de ses longs voiles à un nuage d'encens flottant sur la terre[1]. Signe distinctif de la fiancée, ces voiles couvraient non seulement la tête, mais tout le corps[2], et cachaient aux regards la blanche robe brodée d'or[3], les bijoux[4], la ceinture de la vierge que l'époux seule devait délier[5], et la couronne de myrte qui ceignait son front[6].

La jeune fille ainsi parée de la main de ses amies, attendait l'arrivée du cortège. Près d'elle veillaient le paranymphe et dix vierges qui devaient l'accompagner la lampe à la main. C'était à une heure avancée que retentissait le cri : « Voici l'époux, sortez au-devant de lui[7]! » Dans ces belles nuits d'Orient qui disputent avec nos jours d'éclat et de douceur, la procession s'avançait conduite par une troupe de chanteurs qui mêlaient leurs voix au son des flûtes et des tambourins[8]. L'époux venait derrière eux richement vêtu, le front ceint d'un turban doré qu'entouraient des guirlandes de myrte et de rose. Autour de lui dix amis, appelés « Fils de l'époux[9] », tenaient en main des rameaux de palmier[10]; les parents l'escortaient portant des torches al-

---

1 Cant., III, 6.
2 Gen., XXIV, 65 : XXXVIII, 14.
3 Apoc., XIX, 8; Psalm., XLIV, 10, 14.
4 Is., XLIX, 18; LXI, 10; Apoc., XXI, 2.
5 Jer., II, 32.
6 *Ketoubot*, II, 1.
7 Mat., XXV, 6.
8 Gen., XXXI, 27; Jer., VII, 34; XVI, 9; I Mac., IX, 39.
9 Jud., XIV, 11; Mat., IX, 15.
10 *Ketoubot*, 16, 17; *Sabbath*, 110 a; *Sota*, 49 b.

lumées[1], et les filles d'Israël le saluaient de leurs acclamations[2]. L'époux avec ses compagnons pénétrait dans la demeure de la jeune fille, et la prenant par la main l'amenait jusqu'au seuil : là, il recevait les tables de pierre où le douaire était inscrit[3], et la suite des conviés reprenait sa marche vers la maison du fiancé.

Un repas y était préparé[4] qui durait de longues heures, égayé par des énigmes et d'autres jeux d'esprit[5]. Une semaine entière, deux même parfois, s'écoulaient dans ces réjouissances[6]. Aussi, pour modérer l'excès du plaisir et ramener les esprits aux pensées plus graves, était-il d'usage de briser de temps en temps le verre des fiancés[7]. C'était mettre en action la pensée du mime antique : « Fortuna vitrea est, tum quum splendet frangitur[8]. »

Toute notre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité[9]!

Au temps de Jésus, ajoutait-on à ces cérémonies les rites symboliques qui distinguent aujourd'hui les ma-

---

[1] Mat., xxv, 7.
[2] Cant., iii, 11; Psalm., xliv, 15. — *Ketoubot*, 15 b.
[3] *Ketoubot*, 1, 2.
[4] Mat., xxii, 1-10; Luc., xiv, 8; Joan., ii, 2.
[5] Jud., xiv, 12.
[6] *Ibidem*, xiv, 12; Tob., viii, 23.
[7] *Berachot*, f. 31, 1.
[8] Publius Syrus.
[9] Corneille, *Polyeucte*, acte iv, scène ii.

riages juifs, la nappe blanche étendue sur la tête des époux, leurs mains se joignant sous le voile, l'anneau passé au doigt de la fiancée pour marque d'indissoluble union[1]? Les livres saints n'en font pas mention; ils disent seulement que les convives conduisaient la fiancée à la chambre nuptiale[2], où sa couche était préparée sous un dais[3], quelquefois même, si nous en croyons les interprètes juifs[4], sous un berceau de fleurs[5].

Telles furent les cérémonies auxquelles Jésus assista le soir « du troisième jour ». La pompe en fut modeste, car tout paraît indiquer que la famille qui conviait Jésus était obscure comme lui : le vin manquant sitôt au festin, l'autorité avec laquelle Marie, la femme du charpentier, donne des ordres, les égards pour son fils, invité quoique absent. Le luxe apparent du repas n'y contredit point, car les plus pauvres gens empruntaient à leurs voisins pour ces solennités tout ce qui manquait, ornements, meubles, serviteurs.

Marie, qui avait devancé son fils à Cana, s'y était

---

[1] Ces cérémonies se retrouvent dans les mariages chrétiens, et il y a tout lieu de croire que l'Église primitive les emprunta aux rites de la synagogue.

[2] Jud., xv, 1 ; Joel, II, 16.

[3] Psalm., XVIII, 6 ; Joel, II, 16.

[4] *Ketoubot*, 4, 5.

[5] Le lendemain, si aucun nuage n'avait obscurci cette première nuit (Deut., XXII, 13-21), l'ami de l'époux rendait grâces à Dieu au nom de tous : « Seigneur Dieu, disait-il, roi de l'univers, toi qui as placé dans ton paradis cette fraiche noix, cette rose des vallons, nul étranger ne doit régner sur cette fontaine scellée ; c'est pourquoi cette biche d'amour n'a point violé ta foi. Béni sois-tu, Seigneur, ô toi qui as choisi Abraham et sa semence après toi? » (*Halechoth gedoloth,* 51 b.)

rendue sans doute pour aider aux apprêts nécessaires; elle avait pu remarquer le peu de vin dont ses amis disposaient; aussi aperçut-elle la première qu'il manquait au milieu du repas. C'était la venue inopinée des cinq disciples qui attirait aux époux cette disgrâce, car, selon un antique témoignage, « il arriva que le vin fit défaut par suite de l'affluence des convives[1] ». Marie s'en émut, et, se tournant vers Jésus : « Ils n'ont point de vin, » dit-elle. Habituée à voir son fils prévenir ses moindres vœux, elle continuait d'en user avec lui comme elle l'avait toujours fait, en mère toute-puissante et toujours obéie.

Mais les temps étaient changés. Afin de montrer à Marie qu'il cessait de lui appartenir, pour être tout entier au Père céleste, Jésus refusa d'exaucer sur-le-champ sa prière[2] : « Femme, lui dit-il, que nous importe, à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Cette réponse, si dure à nos oreilles, n'a pas dans la langue araméenne la même signification. Fréquente dans les livres saints, elle marque tantôt une opposition vive, tantôt un simple dissentiment qui s'allie avec les formes les plus courtoises[3]. Quant au nom de « femme », il ne témoignait que le respect[4] : en l'employant, Jésus rendait

---

[1] « Et factum est per multam turbam vocatorum vinum consummari. » (Variante de la version italique. Codex Rhedigerianus, VIIe siècle)

[2] S. Grégoire de Nysse. (*Patrologiæ græcæ*, t. XLIV, p. 1308.) S. Bernard. (*Patrologiæ latinæ*, t. CLXXXIII, p. 160.) Cf. Maldonat, *Comment. in Joan.*, cap. II, 13.

[3] Jos., XXII, 24; Jud., XI, 12; II Reg., XVI, 10; III Reg., XVII, 18; IV Reg., III, 13.

[4] Nous voyons Auguste saluer Cléopâtre de ce nom. (Dion Cas-

un filial hommage à celle qu'il aimait au-dessus de toute créature, et dont il lui coûtait tant de rejeter la prière.

Au reste il dut ajouter à ce refus des paroles que Jean l'Évangéliste n'entendit pas ou qu'il a omis de rapporter, car la réponse du Sauveur, loin de rebuter Marie, lui donna pleine assurance. Sur l'heure elle commanda aux serviteurs de se tenir prêts : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. »

L'attente ne fut pas longue. Les dernières gouttes de vin étaient versées; il ne restait plus aux époux que de faire l'humiliant aveu de leur dénûment. Or il y avait là six grandes urnes de pierre couvertes de feuillage, selon l'usage de l'Orient, pour garder les eaux fraîches. Ces vaisseaux, contenant chacun deux ou trois métrètes[1], étaient destinés aux convives, qui devaient non seulement se laver les pieds avant de fouler les nattes et les lits de repos, mais se purifier les mains pendant le repas. On avait déjà fait de nombreuses ablutions et les urnes commençaient à se vider. Sur l'ordre de Jésus, les serviteurs les remplirent d'eau jusqu'au bord : « Puisez maintenant, dit le Seigneur, et portez au maître de la table[2] : » c'était un des hôtes

sius, *Hist.*, 51, 12.) Dans un chœur d'Eschyle, il est donné à la reine Clytemnestre, et souvent à des princesses, dans les poètes tragiques.

[1] Le métrétès : μετρητής, ainsi nommé parce qu'il servait à former chez les Grecs les mesures de capacité, est le pied cube de vingt-sept litres. Mais l'amphore romaine, qui ne contenait que dix-neuf litres, porte aussi le nom de métrétès, et c'est peut-être cette dernière mesure que S. Jean désigne ici.

[2] On a voulu voir dans ce maître du festin un serviteur plus élevé que les autres, chargé de surveiller le repas, de goûter les vins et les mets. Les anciens avaient, à la vérité, de ces maîtres d'hôtel,

désigné pour présider le festin et veiller à ce que rien ne manquât. Les serviteurs lui présentèrent la coupe. Il goûta l'eau changée en vin, et il ne savait d'où elle venait. Ceux qui l'avaient puisée ne l'ignoraient pas, mais la stupeur où les jetait le prodige enchaînait leur langue. Le maître du festin appela l'époux : « Tout homme, dit-il, sert d'abord le bon vin, et quand on est enivré, il en sert de moins bon. Mais vous, vous avez gardé le bon jusqu'à cette heure. » Cette raillerie, l'allusion au goût des buveurs émoussé par l'usage du vin, le souvenir des excès habituels aux noces quand il n'y règne point comme ici une divine influence, tout montre que le maître du festin crut d'abord que l'époux voulait surprendre agréablement ses hôtes; mais à l'étonnement de ce dernier, il comprit bientôt qu'un fait mystérieux s'était produit. Les yeux se tournèrent vers les serviteurs, vers Marie; en quelques mots, tout fut dévoilé : Jésus venait d'opérer son premier miracle.

Il le faisait pour consoler de pauvres Galiléens, dont le nom même est demeuré inconnu, pour sanctifier les noces qui allaient devenir dans son Église une union sacramentelle. Il le faisait pour enseigner au monde,

---

appelés chez les Latins « tricliniarchæ » (Pétrone, *Satyricon*, 22; — Héliodore, VII, 27); chez les Grecs τραπεζοποιόι (Athénée, 170 d) ou τραπεζοκόμοι (Diogène de Laërce, 9, 80). Ne serait-ce pas plutôt le συμποσίαρχος, « l'arbiter bibendi, » qui était choisi parmi les convives (Hermann, *Lehrbuch der griechischen Privatalterthümer*, § 28, 29). Un passage de l'Ecclésiastique (XXXII, 1, 2) nous montre que cet office était en usage chez les Juifs, et la liberté familière avec laquelle le président de la fête s'adresse à l'époux donne tout lieu de croire qu'il était, non son serviteur, mais son égal, et par conséquent un des invités.

qui donne d'abord ce qu'il a de meilleur, et laisse la lie au fond de la coupe, que le Christ n'agirait pas ainsi, et qu'il réserverait pour l'éternité ce vin des élus qui les transporte d'une sainte ivresse. Il le faisait enfin à la prière de Marie, dont la foi éprouvée par un premier refus n'en demeurait que plus triomphante.

« Ce fut là, ajoute l'évangéliste[1], le premier signe de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée, et il manifesta ainsi sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » Ce mot de « signe[2] » révèle ce qu'étaient pour Jean les miracles du Sauveur : la manifestation de sa divinité. Ailleurs il va jusqu'à les appeler les « œuvres[3] » du Christ, comme si les prodiges étaient naturels à celui en qui réside la toute-puissance, et que la merveille pour le Dieu, dont le nom est l'Admirable, fût non de faire des choses étonnantes, mais de n'en point faire. Les miracles que Jésus opérera sous nos yeux ne seront donc que les signes, les rayons de sa divinité perçant les voiles de la chair. Aux heures où les abaissements du Verbe incarné inquièteront notre foi et nous arracheront ce cri d'étonnement : « Où est donc le Dieu? » il faudra une réponse : « Les miracles le montrent et sont comme un éclair[4]. »

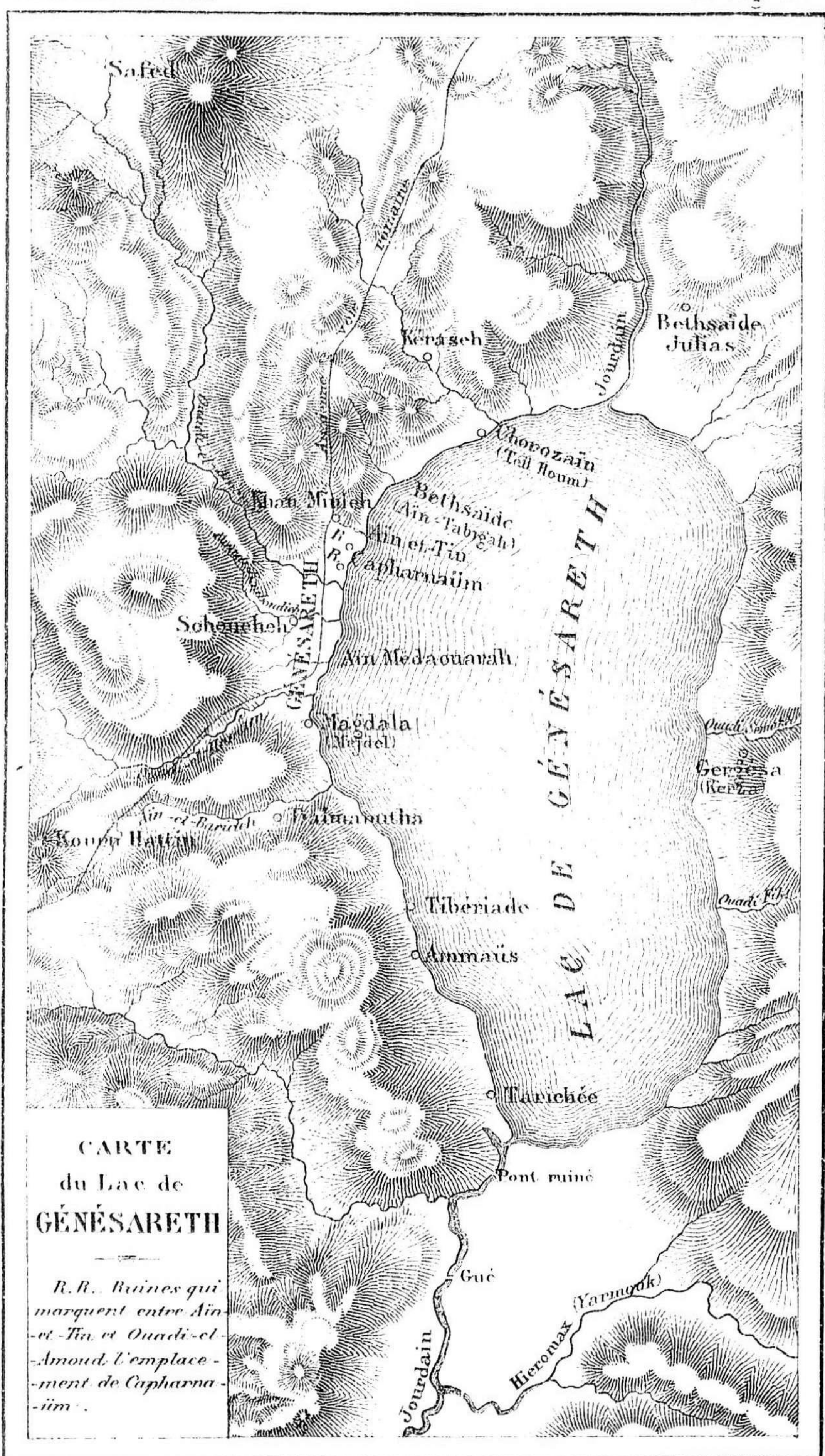
---

[1] Joan., II, 11.

[2] Σημεῖα.

[3] Ἔργα. Joan., v, 36 ; VII, 21 ; X, 25, etc. Les synoptiques, considérant plutôt l'étonnement qui frappait les témoins de ces actions extraordinaires, les appellent des « prodiges », τέρατα.

[4] Pascal, *Pensées,* art. xxv, 95.



Vieillemard & ses Fils Paris

CHAPITRE SIXIÈME.

GÉNÉSARETH.

Joan., II, 12.

Que se passa-t-il à Nazareth quand Jésus y revint? L'Évangile ne le dit pas, mais quelque incident rendit apparemment le séjour de ce village pénible ou dangereux au Sauveur, car saint Jean ajoute aussitôt : « Après cela, il descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses disciples[1]. » La rudesse des Nazaréens était proverbiale[2] ; peut-être ne virent-ils qu'imposture dans le miracle de Cana, et forcèrent-ils « le fils de Joseph » à s'éloigner de leur pays[3].

De Nazareth à Capharnaüm il y a une journée de marche, qui, selon l'expression de saint Jean, n'est qu'une descente[4] à travers les collines de Zabulon. Le

---

[1] Joan., II, 12.
[2] Id., I, 46.
[3] Luc., IV, 22.
[4] Κατέβη (Joan., II, 12).

voyageur atteint le terme de sa course, quand, au sortir de la vallée des Colombes (le Ouadi el-Hamâm), il aperçoit à ses pieds la mer de Galilée. La forme allongée du lac, le murmure des flots suggéraient l'idée de la harpe, dont les Hébreux lui avaient donné le nom : Chinnereth[1]. Au temps de Jésus, il était plus souvent appelé mer de Tibériade, ou encore lac de Génésareth, de la plaine fleurie comme un jardin[2] qui en borde les rives. Les Juifs, dans leur admiration pour ces belles eaux, faisaient dire au Seigneur : « J'ai créé sept mers, mais je ne m'en suis réservé qu'une, celle de Génésareth[3]. »

Mais le renom du lac vient moins de sa beauté que du souvenir de Jésus. Tout y rappelle le Maître : les flots sillonnés par sa barque, les rives qu'il parcourut, les champs, la grève où il s'assit tantôt solitaire, tantôt au milieu de la foule; dans le lointain, les montagnes désertes, confidentes de ses prières. Nul pays ne fut témoin de plus de prodiges et n'entendit plus longtemps la parole divine; il est trop cher aux cœurs chrétiens pour que nous ne tentions pas de le décrire.

Le lac de Génésareth est un des trois bassins que

---

[1] Num., XXXIV, 11.

[2] Génésareth, selon quelques interprètes, n'est qu'une forme altérée de l'hébreu כִּנֶּרֶת; le כ étant changé en ג, et le ס inséré dans le mot. Ce nom paraît plutôt signifier la vallée des fleurs, de גֵּיא, vallée, et נֵצֶר, fleur (Saint Jérôme, *Opera*, t. XVII, p. 10b, édit. Migne), ou le jardin des princes, si, avec Lightfoot, on le dérive de גֵּיא, vallée, et שַׂר, prince.

[3] *Midrasch Fillim*, f. 4, 1.

remplit le fleuve de Judée dans sa course vers le sud. Plus étendu que le marais d'Houleh, il n'a point les dimensions de la mer d'asphalte dans laquelle le Jourdain perd ses eaux[1]; mais à l'époque du Christ, il formait avec elle un étonnant contraste : d'un côté la vie, des ondes poissonneuses, une terre parée de fleurs et de fruits; de l'autre l'horreur de la mort, des flots de bitume, nul être vivant dans des eaux amères, des rives maudites. Pourtant ces deux bassins, alors si divers, avaient disputé jadis de fertilité. Quand, des hauteurs de Béthel, Lot contempla le lac de Sodome[2] et la vallée de Sidim, il les vit frais et riants comme les jardins du Seigneur et les bords du Nil[3].

Les mêmes causes leur assuraient une égale fécondité; en effet, ces deux mers ne sont que les cratères de volcans éteints, tellement enfoncés dans le sol brûlant, que le Jourdain, dès son entrée dans le lac de Génésareth, se trouve à cent quatre-vingt-onze mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée[4]. A ces pro-

---

[1] Le lac de Génésareth a environ cinq lieues de long sur deux de large. Les dimensions de la mer Morte, qui varient avec les saisons, n'ont jamais été prises exactement : on lui donne communément vingt-cinq lieues de long sur quatre lieues dans sa plus grande largeur.

[2] Les villes coupables s'élevaient au sud de la péninsule de Lisan, dans la partie de la mer Morte qui s'est enfoncée lors de la catastrophe de Sodome, et n'est couverte aujourd'hui encore que de quelques pieds d'eau. Le lac primitif occupait le nord du bassin; là en effet la sonde atteint de grandes profondeurs (350 mètres à certains endroits).

[3] Gen., XIII, 10.

[4] La dépression de la mer Morte est du double : trois cent quatre-vingt-quatorze mètres au-dessous du niveau de la mer.

fondeurs, la terre, échauffée par un ciel de feu et rafraîchie d'eaux abondantes, se couvre des plantes les plus variées. « Le noyer, arbre des froides régions, y pousse majestueux, et le palmier se charge de fruits comme dans les zones torrides; à côté d'eux croissent les produits des climats tempérés, la vigne, le figuier et l'olivier. Il semble que la nature ait bouleversé toutes ses lois pour réunir en ces lieux ce qu'elle a de plus éclatant et de plus opposé. Les diverses saisons s'y disputent l'empire et exercent à la fois leur influence; les figues et le raisin mûrissent sans interruption pendant dix mois, et les autres fruits se conservent toute l'année[1]. » On reconnaît à ce tableau la main d'un Galiléen fier de sa patrie et de son beau lac. Il n'a rien pourtant d'exagéré; car aujourd'hui encore, dès que les Bédouins arrêtent leurs ravages, le voyageur retrouve les palmiers ombrageant Tibériade; dans les champs de Magdala l'indigo, le lotus et la canne à sucre, et autour du lac une ceinture de lauriers-roses[2].

Josèphe ne vante pas avec moins de complaisance la fécondité des eaux; les poissons étaient si abondants, qu'on comptait sur la côte les pêcheurs par centaines; deux villages même y portaient le nom de Bethsaïde (la maison de pêche). Aussi, lors du partage de la Judée entre les fils d'Israël, Moïse avait réservé à chacun

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaïcum*, III, 10, 8.

[2] Kitto, *Cyclopædia* : PALESTINE. — Murray, *Handbook for Syria*, route 28, *Magdala*.

d'eux le droit de jeter son filet dans le lac[1]. Au temps de Jésus, des milliers de voiles l'animaient : galères de Rome, navires d'Hérode, bateaux de pêche; de nos jours, il n'y reste que trois barques, inutiles le plus souvent aux indolents pêcheurs de Tibériade et de Mejdel[2].

Ainsi va-t-il des cités du lac, aujourd'hui ruinées, jadis populeuses. Elles se pressaient sur la côte occidentale, car, vers l'orient, les rochers à pic au-dessus de l'eau n'offrent d'autre accès que les gorges par où se précipitent les torrents d'hiver. De toutes ces villes, Tibériade était la plus illustre. Hérode Antipas venait de la bâtir en l'honneur de son protecteur Tibère, avec cette somptuosité dont le séjour de Rome lui avait donné le goût. Toutefois, au mépris des coutumes judaïques, il éleva sa capitale sur un ancien cimetière, et par là en ferma les portes aux Juifs, qui ne pouvaient plus y entrer sans se souiller[3]. Vainement multiplia-t-il pour les attirer sollicitations, faveurs, privilèges : il ne triompha point des scrupules de son peuple, Tibériade demeura surtout la ville des étrangers, Grecs et Romains, que charmaient un séjour plus païen que juif, le palais doré d'Antipas, son amphithéâtre, et les bains chauds de l'antique Ammaüs[4]. Il est probable

---

[1] *Baba Kamma,* 81, 1, 2.

[2] Deux de ces barques nous ont servi en 1879 à naviguer sur la mer de Tibériade, une troisième suivait : au témoignage de nos rameurs, il n'y en avait point d'autre sur le lac.

[3] Num., XIX, 11. — Josèphe, *Antiquitates,* XVIII, 2, 3.

[4] Probablement l'Emath dont il est parlé au livre de Josué, XIX, 35. (Josèphe, *Bellum Judaicum,* II, 21, 6.)

que Jésus n'entra jamais dans cette cité, et ne vit que de loin ses remparts et ses palais de marbre.

Au nord de Tibériade, les collines se rapprochent du rivage, et la route, montant sur une falaise, la suit pendant une heure jusqu'à la plaine de Génésareth. Là, les hauteurs, s'écartant de nouveau, forment un amphithéâtre autour de champs que le Talmud appelle le paradis de la terre[1]. Génésareth n'est plus le jardin délicieux[2] que parcourut Jésus; mais, dans son abandon, elle donne encore des signes de fécondité : les fleurs la couvrent au printemps; des bosquets de lauriers-roses ombragent ses ruisseaux, et les chardons y deviennent des taillis où le voyageur se fraye difficilement une route.

C'est à ses eaux que Génésareth doit cette parure, elles lui ont été prodiguées : au sud, la fontaine Ronde (Aïn Medaouarah); au nord, la source du Figuier (Aïn et-Tin); au centre, une vraie rivière qui tombe du moulin de Schoucheh, et par mille canaux arrose les champs jusqu'au lac. Il semble même que cette profusion n'ait pas suffi à rafraîchir Génésareth; car, à travers le roc qui ferme au nord la plaine, un aqueduc[3] a été creusé pour amener de la grève voisine les eaux d'Aïn Tabigah.

Plus loin la rive change d'aspect : les collines des-

---

[1] *Eroubin*, f. 19. 1.

[2] « Quare vocatur Gennezar ? Ob hortos principum. » (Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, Chorographical Century, chap. LXXIX.)

[3] Murray, *Handbook for Syria and Palest.*, route 28, Site of Capernaüm.

cendent doucement jusqu'au lac et les vagues s'y brisent dans des massifs de câpriers, de tamaris et de lauriers. Au sommet et sur le versant de ces monts, il n'y a plus que de maigres pâturages, où des pierres de balsate dressent leur sombre masse.

Tel est l'aspect général des bords du lac vers le couchant. Depuis Tibériade jusqu'à l'embouchure du Jourdain, ils forment une courbe de quatre lieues environ : c'est là que se trouvaient des villes fameuses dans l'Évangile, Magdala, Capharnaüm, Bethsaïde et Chorozaïn.

La première de ces cités est la seule qui se retrouve aisément. Le triste village de Mejdel[1], situé à l'extrémité méridionale de la plaine de Génésareth, garde le nom de Magdala, la patrie de Magdeleine, de laquelle Jésus chassa sept démons, et qui, reconnaissante d'un tel bienfait, le suivit jusqu'au pied de la croix.

Il est plus difficile de découvrir les traces de Capharnaüm, « la cité de Jésus[2] »; les géographes la placent tantôt au sud de la plaine de Génésareth, près de la fontaine Ronde (Aïn Medaouarah), tantôt au nord, aux environs de la source du Figuier (Aïn et-Tin), tantôt même à Tell Houm, près de l'embouchure du Jourdain. Ce dernier endroit n'a pour lui que de conserver de belles ruines, et, dans son nom, la dernière

---

[1] Mejdel conserve encore dans sa tour à demi ruinée les restes de celle à qui elle dut primitivement son nom : Migdal, מִגְדָּל « Tour ».

[2] Mat., IX, 1.

syllabe de Capharnaüm[1]. Aïn Medaouarah[2] de son côté est trop éloignée du lac pour marquer l'emplacement de Capharnaüm « la maritime[3] », et d'ailleurs ses environs ne gardent aucun vestige de ville détruite. Au contraire, vers le sud d'Aïn et-Tin s'élèvent deux monceaux de ruines, dont l'un porte les restes d'un monument, tandis qu'à l'entour jusqu'au Ouadi el-Amoud le

---

[1] Capharnaüm (Kaphar Nahoum), « Le village de Consolation ». Pour retrouver ce nom dans Tell Houm, il faut admettre que Nahoum a été abrégé en Houm, et que l'antique cité, après sa destruction, fut appelée non plus le village, Kaphar, Kefr, mais le lieu désert, le Tell : Tell Nahoum, Tell Houm. Une pareille altération de nom, où non seulement les voyelles, mais une consonne disparait, nous semble improbable. Quant aux traditions citées par le frère Liévin, plus récentes que le témoignage de Willibad dont nous parlons plus bas, elles ont naturellement moins de valeur.

[2] Quelques géographes croient reconnaître dans Aïn Medaouarah la fontaine dont Josèphe parle en ces termes : « Toute la terre de Génésareth est arrosée par une source abondante que les habitants du pays nomment Capharnaüm. » (Josèphe, *Bellum Judaicum*, III, 10, 8.) Cette description ne convient ni à la fontaine Ronde (Aïn Medaouarah) ni à celle du Figuier (Aïn et-Tin), car la première n'arrose que les champs voisins de Mejdel, et l'autre se jette immédiatement dans le lac. Sous ce nom, l'historien juif ne désigne-t-il pas les eaux abondantes qui tombent du moulin de Schoucheh, au centre des collines environnant la plaine? En effet, Josèphe ne dit pas que la fontaine de Capharnaüm sortait de la terre de Génésareth, mais qu'elle l'arrosait tout entière. Or le cours d'eau qui, venant du Ouadi Rouboudieh, forme à Schoucheh une vraie rivière, se divise au sortir du moulin et se répand sur la campagne depuis le Ouadi el-Amoud jusqu'à Aïn Medaouarah, c'est-à-dire dans toute la plaine de Génésareth proprement dite. Cette hypothèse m'est venue à l'esprit à la vue des nombreux ruisseaux qui, partant de Schoucheh, baignent les champs jusqu'au lac : plus j'y réfléchis, plus je la crois plausible.

[3] Mat., IV, 13.

sol est jonché de pierres et de débris. C'est en ces lieux qu'avec les plus anciennes traditions[1] nous placerons Capharnaüm, car là seulement elle nous apparaît telle que la décrit l'Évangile : dans la plaine de Génésareth, proche du lac, aux confins de Zabulon et de Nephtali[2], et sur la grande voie des caravanes qui, de l'extrême Orient et de Damas, descendaient en Égypte[3].

---

[1] S. Jérôme et Eusèbe se contentent de dire que Capharnaüm était près de la rive. Après eux, le premier témoignage précis est celui de Willibad, qui visita la Palestine au commencement du VIIIe siècle (722). Partant de Tibériade pour monter vers le nord, il vint de Magdalum (Mejdel) à Capharnaüm, puis à Bethsaïde, ensuite à Chorozaïn, où il trouva une église chrétienne, et de là à l'embouchure du Jourdain. Il ressort évidemment de cette description que le pèlerin suivait la rive, et qu'il trouva Capharnaüm avant les autres villes du lac. Or les premières ruines que l'on rencontre au-dessus de Mejdel sont celles qui s'étendent entre le Ouadi el-Amoud et Aïn et-Tin. C'est donc en ce lieu, selon toute apparence, que Villibad place Capharnaüm. (Voir Robinson, *Biblical Researches*, III, 347-360.)

[2] Mat., XIV, 34; Marc., VI, 53; Joan., VI, 17.

[3] S. Matthieu décrit ainsi la situation de Capharnaüm : « Jésus quitta Nazareth, et vint à Capharnaüm près de la mer, sur les frontières de Zabulon et de Nephtali; alors fut accompli ce que dit le prophète Isaïe : Terre de Zabulon et terre de Nepthali, route de la mer par delà le Jourdain, Galilée des gentils. » (Mat., IV, 13-15.) Ces paroles signifient que Capharnaüm était sur la route qui longeait la mer de Tibériade et conduisait de la Galilée au delà du Jourdain, en suivant les frontières de Zabulon et de Nephtali. Or les limites de ces deux tribus sont connues (Caspari, *Einleitung*, § 64). Zabulon s'étendait dans la vallée d'Esdrélon et sur les collines qui entourent Nazareth, depuis la plaine de Génésareth jusqu'à la Méditerranée. Nephtali, placé au nord de Zabulon, avait pour frontières au sud les confins de cette dernière tribu; mais la rive occidentale du Jourdain et du lac lui appartenait, et, de Safed, son territoire descendait jusqu'à la hauteur du Thabor. Cette der-

Peu importe du reste quel sentiment on embrasse dans ces questions géographiques, car incertains de l'endroit précis où fut la demeure du Christ, nous savons du moins en quels lieux il vécut; nous pouvons en assurance vénérer la plaine de Génésareth : Jésus l'a foulée; sa barque y abordait quand il venait de la côte opposée; elle s'en écartait un peu, quand, trop pressé par la foule, le Maître voulait faire entendre une de ces paraboles que le monde méditera jusqu'au dernier jour. Quelque part dans ces champs, aujourd'hui incultes, s'élevaient la synagogue où Jésus guérit le démoniaque, la maison de Jaïre, celle du Centurion à qui le Sauveur rendit un serviteur fidèle, la demeure où gisait la belle-mère de Simon en proie à la fièvre [1]. Matthieu le publicain avait son bureau de péage sur « la route qui longe la mer [2] », près du caravansérail dont Khan Minieh est le visible débris.

Par delà le promontoire qui ferme au nord la

nière ligne de partage entre les deux tribus indique assez exactement la direction que suivait la « voie de la mer » dont parle S. Matthieu, et qui n'est autre que le grand chemin des caravanes entre Damas et Jérusalem. Une des plus belles découvertes de Van der Velde a été de retrouver cette route dans les vestiges de voie romaine qui subsistent encore. Du Thabor, elle descendait dans la plaine de Génésareth, et à Khan Minieh, un des khans du chemin, elle montait sur les collines qui bordent le lac, pour gagner ensuite le pont des Filles de Jacob et franchir le Jourdain. Placée près de Khan Minieh, entre Aïn et-Tin et le Ouadi el-Amoud, Capharnaüm se trouve, comme l'indique S. Matthieu, « sur la voie de la mer » et « sur les confins de Zabulon et de Nephtali ».

[1] Marc., I, 21-26; V, 22-43. Luc., VII, 1-11; IV, 38.

[2] Marc., II, 13, 14.

plaine de Génésareth, Jésus trouvait, en descendant sur une grève de sable et de coquillages, Bethsaïde, la patrie de ses disciples Pierre, André, Philippe, Jacques et Jean. Aïn Tabigah en marque l'emplacement, car saint Matthieu montre ce village situé sur les bords du lac entre Capharnaüm et Chorozaïn [1], et saint Marc [2] ajoute qu'il était proche de Génésareth. Or Aïn Tabigah n'est séparé de cette plaine que par une éminence. Plus loin sur la rive il n'y a de traces d'habitations qu'à Tell Houm, et nous croyons que Tell Houm est Chorozaïn. Nul site d'ailleurs ne convenait mieux à un village de pêcheurs : ils y trouvaient une baie abritée des vents, de nombreuses chutes d'eau qui attiraient les poissons, et le sable pour échouer leurs bateaux. C'est là que Jésus se promenait quand il appela les fils de Jonas et de Zébédée ; c'est là qu'il monta dans la barque de Simon et remplit miraculeusement ses filets [3].

Nous venons de dire que Tell Houm paraît indiquer la place de Chorozaïn [4] ; on y voit en effet de nom-

---

[1] Mat., XI, 21-23. L'itinéraire de Willibad s'accorde pleinement avec ce témoignage de S. Matthieu, car il place Bethsaïde entre Capharnaüm et Chorozaïn.

[2] Marc., VI, 45, 53.

[3] Mat., IV, 18-22 ; Luc., V, 1-11.

[4] De récents explorateurs ont cru retrouver le nom de cette cité dans celui de Kéraseh, village situé au nord et à une heure de marche de Tell Houm ; mais S. Jérôme dit que Chorozaïn était sur les bords du lac et à deux milles de Capharnaüm. Kéraseh est donc trop loin de la rive et de la plaine de Génésareth pour être confondu avec Chorozaïn. (Voir Murray, *Handbook for Syria*, route 38.)

breuses ruines, des colonnes gisant à terre, les vestiges d'une synagogue sans rivale dans la Palestine. Éparses aujourd'hui, ces pierres sur lesquelles se reposa l'œil de Jésus sont au pied des collines qui, d'Aïn Tabigah à l'embouchure du Jourdain, forment à la mer de Tibériade une gracieuse bordure.

Génésareth, Capharnaüm, Bethsaïde, Chorozaïn, c'est-à-dire la rive occidentale du lac sur trois ou quatre lieues de longueur, furent donc le théâtre du ministère de Jésus. Cette région était la plus peuplée de toute la Palestine, et nulle part ailleurs le Sauveur n'eût trouvé ce mélange de races, de mœurs, de religions, de sectes, qui justifiait le nom de Galilée des gentils. Officiers d'Hérode, Grecs de la Décapole, paysans, pêcheurs galiléens, courtisanes corrompues au contact des cités païennes, Syriens, Phéniciens, Orientaux dont les caravanes suivaient la « route de la mer », soldats, centurions romains surveillant cette contrée tumultueuse, publicains assis au bord des routes pour percevoir les taxes [1], telle était la multitude que Jésus traversait et qu'il allait bientôt entraîner.

Mais s'il n'y avait point de centre d'où sa renommée pût se répandre aussi vite par toute la Syrie, il n'était point pour lui de plus sûres retraites aux temps de fatigue ou de danger. En quelques heures une barque le portait aux montagnes de la Gaulanitide, où dans la solitude il consacrait à la prière ses jours et ses nuits. Au nord du lac, à trois heures de marche, com-

---

[1] Mat., IV, 24.

mençait le royaume d'un prince juste et doux, le tétrarque Philippe. Jésus n'avait qu'à franchir la frontière pour se mettre à l'abri des coups d'Hérode; et plus d'une fois il prit cette précaution, car le monarque indifférent avait de sanglants réveils. Nous verrons dans ces circonstances Jésus se réfugier près de la Bethsaïde du nord, dont Philippe avait fait son séjour [1]. Mais ce n'étaient là que de courtes absences; dès qu'Hérode retombait dans son indolence ordinaire, Jésus revenait à sa terre de Génésareth.

Nous avons essayé par les témoignages du passé de faire revivre cette contrée telle que Jésus la vit et l'aima. Aujourd'hui le voyageur qui descend sur les bords de la mer de Tibériade plein de ces souvenirs est étrangement déçu. Les verts pâturages, les vignes et les vergers ont disparu ; les cités florissantes ne sont même plus des ruines; le chacal se tapit dans la synagogue de Tell Houm où Jésus enseigna; les buissons d'épines ne suffisent pas à tempérer la chaleur de ce bassin, et l'on y respire un air embrasé. Le lac pourtant étincelle au milieu de ces collines, aussi pur, aussi calme qu'autrefois : il réfléchit le même horizon et le même ciel. Ce que la scène a perdu en grâce et en beauté, elle l'a gagné en majesté sauvage, en éloquence surtout, car cette mer si vivante jadis, entourée désormais de solitude et de mort, rappelle à tous ceux qui en foulent les rives combien il est terrible de rejeter la parole de Dieu et d'encourir sa malédiction.

---

[1] Mat., XIV, 12, 13 ; Luc., IX, 10.

« Malheur à toi[1], Chorozaïn! malheur à toi, Bethsaïde ! car si Tyr et Sidon avaient vu se faire en elles les miracles qui ont été opérés en vous, elles auraient jadis fait pénitence dans le sac et la cendre. C'est pourquoi, je vous le dis, Tyr et Sidon, au jour du jugement, seront traitées plus doucement que vous. Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu jusqu'au ciel? Tu descendras jusqu'en enfer; car si les miracles qui ont été faits en toi avaient été opérés dans Sodome, elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui. C'est pourquoi, je vous le dis, au jour du jugement, la terre de Sodome sera traitée plus doucement que toi. »

---

[1] Mat., XI, 21-24.

LIVRE TROISIÈME

PREMIÈRE ANNÉE

DU

MINISTÈRE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER.

LA PREMIÈRE PAQUE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

I. LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE.

Joan., II, 12-25.

Le premier séjour de Jésus à Capharnaüm fut de courte durée[1]. Dès cette heure néanmoins, il s'y manifesta par l'autorité de la parole et des prodiges, car bientôt nous entendrons les Nazaréens lui adresser ce reproche : « Les grandes œuvres que vous avez accomplies à Capharnaüm, faites-les ici dans votre patrie[2]. » Nous ignorons quelles furent ces œuvres dont le renom se répandit ainsi dans la Galilée : aucun évangé-

---

[1] Joan., II, 12.

[2] Luc., IV, 23. Les concitoyens de Jésus l'interpellèrent ainsi quand il revint de la Judée à Nazareth ; les miracles auxquels ils faisaient allusion avaient donc été accomplis pendant le premier séjour à Capharnaüm. Ce furent là quelques-uns de ces prodiges si nombreux, au témoignage de S. Jean (XXI, 25), que les évangélistes n'ont pu tout raconter.

liste n'en donnant le détail, il faut nous résigner à ne les connaître que par l'allusion de saint Luc.

A peine le Sauveur eut-il ému Capharnaüm par ses miracles qu'il s'en éloigna. La caravane de la Pâque se formait en ce temps-là sur les bords du lac : Jésus se joignit aux pèlerins de Galilée. Comme eux apparemment, évitant le territoire des Samaritains, il prit la route de la Pérée et arriva à Jérusalem par Béthanie et le mont des Oliviers. Rien ne le distinguait encore du commun des Juifs, ni le témoignage du Précurseur déjà oublié, ni les prodiges de Capharnaüm, dont le bruit n'était point venu à Jérusalem; le Sauveur entra donc dans la ville sainte obscur et confondu parmi la foule. Son premier soin fut de monter au temple pour adorer; mais vainement y chercha-t-il un lieu de prière : fils de Juda, il ne pouvait pénétrer dans le parvis des lévites, et demeurait avec sa tribu dans les cours inférieures; or, pendant les fêtes, cette partie du sanctuaire était livrée aux vendeurs et profanée par un trafic sacrilège.

Cet abus, inconnu avant la captivité, s'était introduit depuis que les Juifs dispersés dans le monde entier affluaient à Jérusalem pour la Pâque. Comme ils ne pouvaient amener de lointains pays les animaux nécessaires aux sacrifices, le petit nombre des hosties fit longtemps un fâcheux contraste avec le concours des adorateurs. Pour parer à cette disette, un favori d'Hérode, Bava, fils de Bota rassembla des troupeaux de brebis et les offrit généreusement aux fils d'Israël[1].

---

[1] Entrant dans le temple, dit le Talmud de Jérusalem, il le trouva

Ce qu'il avait fait par libéralité, d'autres le continuèrent dans des vues intéressées : les prêtres surtout favorisèrent cette entreprise, d'où ils tiraient de nombreux profits[1]. Couverts de leur protection, les marchands se glissèrent bientôt des avenues du temple dans le parvis des gentils, et cette vaste cour devint un marché où se trouvait réuni tout ce qu'exigeait le service des autels : des cages pleines de colombes pour les offrandes des pauvres, des troupeaux de bœufs et de brebis pour celles des riches. En effet, ce n'était pas seulement l'agneau pascal qu'on immolait alors; les Juifs de la dispersion, ne venant à Jérusalem qu'une fois l'an, réservaient à ce temps de présenter les victimes prescrites par la Loi ou promises par piété[2]. Il faut se rappeler ces sacrifices innombrables[3] pour concevoir une juste idée du tumulte, qui s'accroissait encore par la présence des changeurs. Assis à leurs tables, ces banquiers de bas étage fournissaient à chacun le

---

dépourvu de victimes : « Que la désolation, s'écria-t-il, tombe sur la maison de ceux qui désolent ainsi la demeure de Jébovah ! » Il fit aussitôt chercher jusqu'en Arabie et dans les pâturages de Cédar trois mille brebis, les choisit sans tache, et les amena sur le mont Moriah : « Israélites mes frères, dit-il, que ceux d'entre vous qui ont l'intention de faire un holocauste ou un sacrifice salutaire l'offrent au Seigneur. » (Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Mat., XXI, 12.)

[1] S. Jérôme, *in Mat.,* XXI.

[2] Lightfoot, *Horæ Hebraïcæ,* in Mat., XXI, 19.

[3] C'est en vue de ces hécatombes de la Pâque juive qu'Hérode avait donné à l'autel des holocaustes de si vastes dimensions. Haut de quinze coudées (7^{m},87), il formait un carré de cinquante coudées (26^{m},25) dans tous les sens, et on y montait par une pente douce. (Josèphe, *Bellum Judaïcum,* v, 5, 6.)

demi-schekel dû « pour prix de son âme[1] », car la plupart des Juifs, sortis de provinces romaines, n'avaient entre les mains qu'une monnaie frappée d'images idolâtriques, indigne d'être offerte au Seigneur.

Si nécessaire que parût ce trafic, il profanait la maison de Dieu. A la vérité, les victimes étaient toujours immolées et les rites pratiqués sur les hautes terrasses, mais les chants et les prières ne parvenaient plus jusqu'aux portiques inférieurs : cris, longs mugissements, monnaies retentissant sur les plateaux des changeurs, mélange confus de pèlerins, de marchands, de bestiaux étendus sur les mosaïques des parvis comme sur la litière d'une étable, ce fut là ce que Jésus put entendre et voir aux abords du sanctuaire.

Ce spectacle excita son indignation : ramassant une poignée de ces joncs flexibles que les Orientaux tressent comme des cordes, il en fit un fouet, et s'avança tout à coup, le bras levé, chassant à la fois vendeurs, bœufs et brebis[2]. Les changeurs ne furent pas épargnés; il les mit dehors, renversant leurs tables et jetant par terre leurs piles de monnaies. Les marchands de colombes furent moins rudement traités; comme

---

[1] Exod., xxx, 11-16. Suivant l'ordre donné par le Seigneur, cet argent était réservé pour le temple.

[2] Πάντας paraît embrasser tout ce qui se trouvait dans le temple : vendeurs aussi bien qu'animaux. Toutefois, de savants interprètes ne rapportent πάντας qu'aux bœufs et aux brebis dont il est fait mention aussitôt après (Meyer, *Kommentar über das Neue Testament,* in Joan., II, 15. — Alford, *Greek Testament,* ibidem). Dans leur sentiment, les mots τά τε πρόβατα καὶ τοὺς βόας forment une apposition à πάντας, et en restreignent le sens.

ils vendaient aux pauvres leur offrande, ils méritaient la pitié du Sauveur; il ne toucha donc pas à leurs cages, et se contenta de leur dire : « Otez tout cela d'ici, et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon Père[1]. » Quel ne fut pas l'étonnement des premiers disciples à la vue de Jésus indigné et de la multitude fuyant devant lui! Mais ils se ressouvinrent qu'il était écrit : « Le zèle de votre maison m'a dévoré[2], » leur foi ne fit donc que s'accroître.

Pour la foule, elle n'opposa aucune résistance et s'enfuit comme les brebis devant le fouet de Jésus. Plus d'une fois, dans les annales d'Israël, des prophètes s'étaient ainsi dévoilés sous l'habit de berger, de montagnard, d'homme du peuple, et d'ailleurs les Juifs, en profanant le lieu saint, se savaient coupables; ils étaient donc disposés à recevoir comme inspirée de Dieu toute voix qui s'élevait contre leurs désordres. Si les usuriers ou les marchands maudirent en secret le vengeur du temple et lui jetèrent un regard de haine, nul n'osa tenir tête à qui les chassait au nom de Jéhovah.

Bien plus, les scribes, les prêtres eux-mêmes, intéressés à condamner le Galiléen, n'en eurent pas la hardiesse, tant ils sentaient son courroux légitime! Dès qu'ils furent remis de leur surprise, ils vinrent au Christ et lui demandèrent seulement « quel signe il montrait pour agir de la sorte ». Jésus leur répondit :

---

[1] Joan., II, 16.
[2] Id., II, 17; Ps., LXVIII, 10

« Renversez ce temple, en trois jours je le redresserai[1]. » Le sens caché sous ces paroles leur échappa; ils n'en saisirent que la signification littérale, et y virent annoncée la destruction du sanctuaire dont la splendeur faisait leur orgueil. Les pierres énormes, les mosaïques, les métaux précieux, l'argent, l'or, l'airain, réunis sous leurs yeux, le temple en un mot, la merveille du monde : un Galiléen parlait de l'abattre et de le relever sans peine! L'œuvre qu'Hérode disposant des trésors de la Judée poursuivait depuis quarante-six ans, un pauvre artisan se vantait de l'accomplir en trois jours! Cette parole fit sur les Juifs une telle impression, qu'ils s'en souvinrent toujours; aux dernières heures de Jésus, ils la rappelèrent devant le sanhédrin comme un blasphème et le crime capital du Sauveur, et non contents d'en faire une accusation, ils eurent soin de la défigurer de cette manière : « Je puis détruire ce temple de Dieu, et en trois jours je le réédifierai[2]. » Or voici ce qu'avait dit Jésus : « Détruisez ce saint des saints[3], » comme vous le faites par vos prévarications, « et en trois jours je le rétablirai ». « Il parlait du temple de son corps, » le saint des saints de l'alliance nouvelle, qui devait après trois jours ressusciter du tombeau. Ce n'était donc là qu'une des énigmes familières aux Orientaux quand ils ne veulent que faire entrevoir leur pensée.

Personne ne le comprit alors. Quoi! s'écrièrent les

---

[1] Joan., II, 18.
[2] Mat., XXVI, 61.
[3] Τὸν ναὸν τοῦτον (Joan., II, 19).

Juifs, « il y a quarante-six ans[1] que ce temple est en construction, et vous, en trois jours, vous le réédifierez! » et ils se retirèrent irrités d'une telle présomption. Les disciples eux-mêmes, sans partager l'incrédulité des Juifs, n'entendirent pas alors ce que signifiait la réponse du Maître; « mais après la Résurrection, ils se ressouvinrent de ce qu'il avait dit, et ils crurent à l'Écriture[2] et à la parole de Jésus. »

« Pendant qu'il était[3] » ainsi « à Jérusalem aux fêtes de la Pâque, beaucoup crurent en son nom,

---

[1] Josèphe, dans ses *Antiquités,* date la construction du temple de la dix-huitième année d'Hérode (*Antiquitates,* xv, 11, 1) et de la quinzième année du même règne, dans son récit de la guerre des Juifs (*Bellum Judaïcum,* I, 21, 1). Cette contradiction apparente vient de ce qu'il compte les années d'Hérode en partant, tantôt du moment où Rome investit ce prince du pouvoir royal, tantôt de la mort d'Antigone. Si nous calculons les quarante-six ans dont parlent ici les Juifs en prenant pour point de départ la quinzième année d'Hérode, nous trouvons vingt ans jusqu'à la naissance de Jésus-Christ et trente ans après. Le Sauveur en effet avait environ trente ans au moment de la Pâque dont il est ici question (Luc., III, 23). Ces deux nombres réunis donnent, au lieu de quarante-six ans, cinquante. Mais de cette dernière somme il faut retrancher quatre, notre ère vulgaire étant de quatre ans en retard : ce qui forme les quarante-six ans dont parle S. Jean. Le temple ne fut achevé qu'en 64 après J.-C., sous Hérode Agrippa II et le procurateur Albinus; οἰκοδομήθη signifie donc « est en construction »; l'aoriste grec a ce sens dans le passage suivant du 1er livre d'Esdras (v, 16) Τότε Σαβανασὰρ ἐκεῖνος ἦλθε καὶ ἔδωκε θεμελίους τοῦ οἴκου τοῦ Θεοῦ ἐν Ἱερουσαλήμ, καὶ ἀπὸ τότε ἕως τοῦ νῦν ᾠκοδομήθη καὶ οὐκ ἐτελέσθη.

[2] Joan., II, 22. Τῇ γραφῇ signifie ici l'Ancien Testament; plusieurs passages du Nouveau montrent en effet que la Résurrection, ce prodige par excellence de la vie de Jésus, y est annoncée. (Joan., XX, 9; Luc., XXIV, 26, 27; I Cor., XV, 4; Psalm., XV.)

[3] Joan., II, 23-25.

voyant les signes qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait besoin que personne lui rendît témoignage d'aucun homme, car il savait par lui-même ce qu'il y avait dans l'homme. » L'Évangile ne rapporte pas quels prodiges le Sauveur opéra durant ces jours; ils durent jeter un vif éclat pour lui attirer subitement de si nombreux disciples, mais leur foi n'avait d'autres racines que l'intérêt et l'ambition; aussi le Seigneur « ne se fia-t-il pas à eux » comme aux Galiléens. Lisant dans les cœurs, il ne fit aucun fond sur ces nouveaux venus.

II. NICODÈME.

Joan., III, 1-21.

Entre les Juifs attirés alors par la parole du Seigneur se trouva un sanhédrite nommé Nicodème, homme riche, puissant dans Jérusalem, qui joignait à la distinction du rang celle de l'intelligence[1]. Il fut sans doute un des rares pharisiens qui s'humilièrent devant Jean-Baptiste et reçurent son ablution[2], car nous entendrons Jésus lui rappeler le baptême « de l'eau et de l'Esprit » annoncé par le Précurseur[3]. Tou-

---

[1] Il n'ignora certainement pas l'ambassade envoyée par le sanhédrin au grand prophète, et lui-même, scribe distingué parmi les pharisiens, fit peut-être partie de cette députation. (Joan., I, 19-24.)

[2] Luc., VII, 30.

[3] Joan., I, 83; III, 5.

tefois ce n'est pas ce qu'il vit sur les bords du Jourdain, mais les prodiges de Jérusalem qui le décidèrent à croire en Jésus[1]. Touché de la grâce, il souhaitait de l'approcher, et comme il n'osait agir ouvertement, il se glissa de nuit dans la maison où se trouvait le Seigneur.

Nicodème ouvrit l'entretien[2] en saluant Jésus : « Rabbi, dit-il, nous savons[3] que vous êtes un Maître venu de Dieu, car nul homme ne peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » Tout respectueux que fût cet hommage, le scribe ne saluait dans Jésus qu'un homme, un docteur comme lui ; mais le Sauveur connaissait le cœur de Nicodème, il le vit secrètement ému, impatient de s'éclairer sur le royaume des cieux qu'annonçait Jean-Baptiste, et, sans s'arrêter au dehors, il découvrit que le règne du Messie passait tellement toute conception, qu'à moins de prendre une vie nouvelle, nul n'y pouvait participer : « En vérité, en vérité, je vous le dis : si on ne renaît de nouveau[4], on n'a point de part au royaume de Dieu. »

---

[1] Joan., III, 2.

[2] Il est évident que S. Jean ne rapporte pas cette conversation dans toute son étendue, car telle que nous la lisons, elle eût à peine duré quelques instants, et il n'est guère croyable que le scribe ait quitté si promptement le divin Maître. La suite des pensées, difficile à saisir, indique non la reproduction entière d'un dialogue, mais un simple abrégé.

[3] Joan, III, 2. Quelques interprètes ont supposé que Nicodème venait, au nom de plusieurs sanhédrites, s'enquérir des desseins de Jésus. Rien n'indique, à notre avis, qu'il eût cette mission.

[4] Ἄνωθεν (Joan., III, 3.) S. Cyrille et de nombreux Pères grecs traduisent ce mot par « du ciel, d'en haut » ; mais S. Jean Chry-

L'idée de renaître, au sens spirituel, n'était pas étrangère aux doctrines des scribes, car souvent ils comparaient le prosélyte à un enfant nouveau-né[1]. Qu'un païen donc, pour devenir la semence d'Abraham, dût reprendre une autre vie : rien de plus conforme à leurs croyances, mais que cette obligation s'étendît même aux fils d'Israël, Nicodème n'en eut pas l'idée. « Comment, s'écria-t-il, peut-on renaître, étant déjà vieux? Faudra-t-il rentrer dans le ventre de sa mère pour en sortir encore une fois? »

Le Sauveur expliqua sa pensée mal comprise : « En vérité, en vérité[2], reprit-il, si l'on ne renaît de l'eau et de l'Esprit, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Se plonger dans l'eau, afin d'être purifié, était un rite connu des Juifs, et Jean publiait alors que, s'il baignait dans une eau sans vertu, après lui il y aurait une ablution dans l'Esprit-Saint, c'est-à-dire que l'Esprit de Dieu animerait cette eau pour renouveler le cœur de l'homme. Ce n'était donc pas dans le ventre

---

sostome, la Vulgate, la version syriaque le rendent plus exactement par « de nouveau, une seconde fois », « denuo ». Et Nicodème l'entend ainsi, car il objecte aussitôt l'impossibilité, pour un homme parvenu à la force de l'âge, de passer par une seconde naissance. En soi, comme il s'agit ici du royaume de Dieu, il ne répugne pas qu'ἄνωθεν ait un double sens, et signifie à la fois renaître de nouveau et par une action céleste; mais Grotius fait observer que ni l'hébreu ni l'araméen n'ont de mots qui comportent ces deux significations. Les apôtres paraissent avoir entendu ἄνωθεν au sens de « seconde fois », car l'idée d'une nouvelle naissance revient fréquemment dans leurs écrits. (I Petr., I, 3, 23 ; Tit., III, 5; Gal., VI, 15.)

1 Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Joan., III, 3.

2 Joan., III, 5-7.

de sa mère, mais dans une eau sanctifiante que Nicodème devait entrer pour recevoir la vie d'en haut.

Jésus ne s'en tint pas là; il écarta de cette renaissance toute imagination grossière : « Ce qui est né de la chair est chair, poursuivit-il[1]; ce qui est né de l'esprit est esprit; ne vous étonnez donc pas si vous, » nés selon la chair et morts par le péché, « vous devez renaître. » Puis, afin de donner à Nicodème quelque idée des opérations de l'Esprit-Saint, le Sauveur ajouta : « Le vent souffle où il veut, et on entend sa voix, mais on ne sait d'où il vient, ni où il va : ainsi en est-il de celui qui est né de l'Esprit. »

Cette similitude était d'une justesse admirable, car le vent tient de l'esprit, dont il est le symbole. Peut-être à l'heure où Jésus et Nicodème conversaient, faisait-il entendre son murmure; peut-être le Sauveur songeait-il à ces brises[2] qui s'élèvent au milieu d'un beau jour : nul n'en sait l'origine, n'en sent même le souffle; elles ne trahissent leur présence que par le léger bruissement des feuilles. Telle est l'action de l'Esprit-Saint dans la vie surnaturelle. Il souffle où il veut, et agit librement, sans s'assujettir à des temps fixes ni à des lois constantes. Dans ces premières touches on ne sait d'où il vient ni où il va : il fait comprendre qu'il est là, entendre sa voix; puis il s'éloigne tout à coup

---

[1] Joan., III, 6-8.

[2] Le terme dont use S. Jean, πνεῦμα, semble indiquer la brise, le souffle doux et régulier de l'air. Quand il est question de vents impétueux, c'est le mot ἄνεμος qu'emploient les évangélistes. (Mat., VII, 25, 27; VIII, 26; XIV, 30, 32; Marc., IV, 37; Joan., VI, 18, etc.)

et ne laisse après lui que langueur et silence; il va et revient par des voies secrètes. Tout ce que l'âme en connaît, c'est que tantôt elle sent sa présence et en jouit; tantôt elle pleure son absence.

Ces opérations de l'Esprit de Dieu, Nicodème ne pouvait les ignorer : lui-même sans doute en avait eu l'expérience dans sa vie intime, et il les trouvait décrites dans les psaumes et les livres sapientiaux, où tant d'âmes pieuses ont raconté les voies de Dieu en elles. Aussi, quand Nicodème répondit encore : « Comment cela peut-il se faire? » Jésus lui marqua sa surprise : « Vous êtes maître en Israël[1], et vous ignorez ces choses! En vérité, en vérité, je vous le dis, nous disons[2] ce que nous savons, nous rendons témoignage des choses que nous avons vues, et notre témoignage, on ne veut pas le recevoir. Si vous ne me croyez pas quand je vous parle des choses de la terre, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel! »

Par « les choses de la terre » Jésus entendait ce qu'il venait de dire sur le baptême, car le rite sacré a dans ses formes extérieures un côté terrestre qui frappe les sens. Par « les choses du ciel » il marquait les en-

---

[1] Joan., III, 9-12. L'article donne à σὺ εἶ ὁ διδάσκαλος τοῦ Ἰσραήλ, le sens de : « Vous êtes le maître par excellence en Israël. » (Winer, *Grammatik*, p. 161.)

[2] Il est peu probable que, par ce pluriel, Jésus ait désigné les disciples galiléens qui l'entouraient. Le sanhédrite pusillanime qui choisit la nuit pour l'approcher à l'insu de tous n'aurait pas conversé aussi librement devant témoins. Dans οἴδαμεν, λαλοῦμεν, etc., il ne faut voir qu'un pluriel emphatique.

seignements qu'il lui restait à exposer : son origine céleste, sa croix élevée comme le serpent dans le désert[1] pour sauver les hommes, le salut promis à ceux qui croiraient en lui, le jugement et la condamnation des incrédules[2]. « Et voici, conclut le Sauveur, la cause de ce jugement : c'est que la lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car celui qui fait le mal hait la lumière, et il ne vient

---

[1] Joan., III, 13-18. Le Sauveur proposa à Nicodème le scandale de la croix sous une image qui était déjà familière à ce scribe, mais il la choisit si heureusement que le rapport entre la réalité et la figure était frappant. Moïse élevait en l'air le serpent, afin que ceux qui le regardaient revécussent : ainsi le Fils de l'homme devait être élevé sur la croix, et rendre la vie à ceux qui croiraient en lui. Le serpent d'airain n'était qu'une image de ceux qui avaient mordu les Israélites ; il n'avait en lui aucun venin, et rappelait seulement par sa forme l'animal qui portait la mort dans leurs membres : ainsi Jésus n'a pris que « la ressemblance de notre chair de péché » (Rom., VIII, 3) ; « il a été fait péché pour nous sans connaître le mal » (II Cor., V, 21). En lui néanmoins a été crucifié ce qu'il représentait dans son humanité, à savoir la faute originelle et la mort (Rom., VI, 6 ; Coloss., II, 14).

[2] Joan., III, 19-21. De nombreux interprètes, ne voyant dans ces dernières paroles qu'un commentaire de l'évangéliste, placent la fin du dialogue au verset 16. Ils s'appuient pour justifier leur hypothèse : 1° Sur ce qu'il n'est plus fait allusion à Nicodème. Mais quoi de plus naturel que le scribe, saisi par la parole de Jésus, ait cessé d'interroger pour écouter ? 2° Sur l'usage constant du verbe au temps passé dans la fin du chapitre. Mais ici comme en bien d'autres lieux, le Sauveur parle de l'œuvre qu'il vient accomplir comme déjà achevée et parfaite (Joan., V, 24 ; XVII, 4, 11, etc.). 3° Sur ce que le terme μονογενής, est, d'après eux, particulier à S. Jean, et que nous le trouvons dans ces derniers versets. Mais la prédilection de l'évangéliste pour ce mot ne vient-elle pas de ce qu'il l'avait reçu du divin Maître ?

point à elle, de peur que ses œuvres ne soient découvertes. Mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles ont été faites en Dieu. »

Prononcées apparemment sur le seuil de la maison, au moment où Nicodème se retirait et que déjà l'aube éclairait le ciel, ces paroles étaient une dernière exhortation de Jésus conjurant le sanhédrite de ne point le quitter, et de manifester ses sentiments. Mais ce rabbi, capable de traiter avec le Christ de sujets si relevés, était une âme pusillanime : il se déroba à la grâce qui le pressait, et, croyant au fond du cœur, s'appliqua à n'en rien laisser voir. Pendant tout le ministère du Sauveur nous chercherons inutilement Nicodème au nombre des disciples : une seule fois[1] dans le sanhédrin nous l'entendrons prendre timidement la parole en faveur de Jésus, et ce faible effort épuisant son courage, il disparaîtra jusqu'au Calvaire, où nous le retrouverons enfin près du corps inanimé de son Dieu[2].

---

[1] Joan., VII, 50, 51.
[2] Joan., XIX, 39.

CHAPITRE SECOND.

LE DERNIER TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE.

Joan., III, 22-36; IV, 1-2. — Mat., IV, 12; XIV. 3-5. — Marc., I, 14; VI, 17-20. — Luc., III, 19-20.

L'entrevue de Nicodème est de tous les incidents de cette Pâque le seul dont le détail soit connu. La foi des Juifs de Jérusalem, en apparence si prompte, ne devait porter aucun fruit; Jésus le savait. Aussi, bientôt quittant la ville, alla-t-il avec ses disciples galiléens dans « la terre de Judée[1] ». Ce nom désigne les environs de Jérusalem, et surtout la contrée montagneuse qui s'étend au midi. En effet, vers le nord, il n'y a que quatre heures de marche jusqu'aux confins de la Samarie; au couchant et à l'orient, de sauvages ravins entourent la ville, et conduisent d'un côté aux rives de la Méditerranée, de l'autre aux bords inhabités du Jourdain : c'est donc principalement vers le sud

---

[1] Joan., III, 22.

qu'il faut chercher la Judée, à laquelle Jésus consacra la première année de son ministère [1].

Pendant huit mois il parcourut cette région, il alla même jusqu'en Idumée, d'où, au rapport de saint Marc, il ramena de fidèles disciples [2]. Néanmoins il n'en faut pas conclure que le Sauveur pénétra dans les montagnes de ce pays; car les ouadis qui remontent de la mer Morte au golfe Élanitique, le mont Hor, Pétra et ses tombeaux n'étaient plus la terre d'Israël, mais celle d'Ésaü. L'Idumée de l'Évangile ne comprenait sans doute que la partie de la Judée qui s'étendait au sud d'Hébron, et qui depuis les Machabées appartenait au royaume d'Édom [3]. Nous ne savons quelle route suivit Jésus dans cette terre du midi, mais il ne put oublier l'antique Hébron où reposaient les patriarches, ni les chênes de Mambré sous lesquels Abraham planta sa tente et reçut Jéhovah, ni le berceau de son précurseur, l'humble village de Youttah, ni Kérioth, d'où vint Judas qui le trahit [4].

---

[1] D'avril au mois de décembre. En effet, nous l'entendrons bientôt dire à ses disciples, quand il passera par Sichem pour retourner en Galilée : « Quatre mois encore et la moisson arrive. » (Joan., IV, 35.) Or les premières récoltes de la Palestine se font au mois d'avril. Jésus prolongea donc son séjour dans la Judée jusqu'en décembre.

[2] La foule qui l'entourait sur les bords du lac de Génésareth l'avait suivi, dit l'évangéliste, « de Jérusalem, de la Judée et de l'Idumée ». (Marc., III, 8.)

[3] I Mac., IV, 15 ; V, 65. — Pline, V, 13. — Ptolémée, V, 16. — Josèphe, *Antiquitates*, XIII, 9, 1.

[4] Judas Iscarioth : l'homme de Kérioth, אִישׁ קְרִיּוֹת. Le village de Kérioth est mentionné par Josué (XV, 25) et se trouve au sud d'Hébron.

Pour arides et montueuses que fussent ces contrées, Jésus y trouvait les eaux nécessaires à l'immersion des pénitents, car « il baptisait, non lui-même, mais par le ministère de ses disciples[1] ». On a longuement discuté sur la nature de ce baptême. D'anciens Pères, l'assimilant à l'ablution de Jean-Baptiste, en font une sorte d'initiation dont le Christ abandonnait le soin à ses fidèles Galiléens. Mais la plupart des interprètes y reconnaissent le sacrement qui régénère les âmes et croient que si Jésus ne l'administra pas lui-même, ce fut pour montrer que le rite sacré a en soi une efficacité divine[2].

Le prix de cette renaissance ne permet pas de supposer que le Sauveur l'ait prodiguée aussi facilement que Jean faisait l'ablution dans le Jourdain. Il éclairait les initiés sur la vertu du baptême, exigeait d'eux la droiture du cœur, un dévouement sans bornes, la foi aux vérités qu'il leur révélait; mais là s'arrêtaient ces premiers enseignements, car si Jésus développa dès lors à Nicodème tout le plan divin, il n'agit pas de même avec le commun du peuple. On sait par saint Matthieu et saint Marc quelle fut sa prédication à cette époque, or nous y entendons seulement un écho du message de Jean : « Faites pénitence, car les temps sont accomplis et le royaume de Dieu approche[3]. » Le dessein

---

[1] Joan., IV, 2.

[2] Il se peut aussi que Jésus voulût par là se mettre moins en évidence, et prolonger aussi longtemps que possible sa prédication dans Jérusalem et la Judée.

[3] Mat., IV, 17; Marc., I, 15.

du Christ en ne répétant d'abord que les paroles de son précurseur était de confirmer la mission du prophète, et d'attendre pour exposer toute sa doctrine qu'il le pût faire librement en Galilée. Jusque-là en butte aux défiances des scribes, il se contentait d'épurer les cœurs et de gagner au règne prochain du Messie de nombreux fils de Juda.

Il faut placer apparemment dans ce temps-là « le différend sur la purification [1] » raconté par saint Jean. Les chaleurs de l'été avaient abaissé les eaux du Jourdain de sorte que l'ablution devenait difficile sur les rives du fleuve. Jean-Baptiste s'éloigna de Bethbara, et remontant la vallée jusqu'au gué de Succoth, s'arrêta près du village de Salim, dans un lieu appelé Œnon à cause de ses sources abondantes [2]. Outre la

---

[1] Joan.. III, 22, 23.

[2] Αἰνών, Ænon est la traduction grecque du mot araméen : עֵינָן· « les sources ». S. Jérôme place ce lieu à huit milles de Scythopolis vers le sud, et son témoignage est confirmé par Eusèbe. S. Épiphane et la chronique samaritaine intitulée *Abul Phatach*. Il y a de sérieuses raisons de reconnaître Salim dans les ruines situées au pied de Tell Ridghah, car de belles sources jaillissent tout auprès, et le tombeau d'un saint musulman y porte le nom de Sheik-Salim. (Voir Van der Velde, *Memoir*, p. 345.) La seule objection est que Salim se trouve ainsi dans la Samarie, et qu'il est peu probable que Jean se soit retiré sur un territoire hostile aux Juifs. Cette difficulté semble si grave à quelques interprètes qu'ils cherchent Ænon et Salim dans les montagnes de Juda, au nord d'Hébron. Josué (xv, 31) mentionne parmi les vingt-neuf villes qui environnent cette dernière cité, Salim et Ain, dont on retrouve les traces dans les ruines de Beit Ainun et dans le nom de Ouadi Salim. Cette hypothèse, séduisante au premier abord, a contre elle toutes les traditions. (Sepp, qui l'adopte, l'a poétiquement exposée dans sa *Vie de Jésus*, t. III, chap. XIX.)

nécessité de chercher un endroit plus commode pour le baptême, il y avait dans cette retraite la volonté de céder à celui dont le précurseur venait préparer les voies.

Mais si l'on courait à Jésus, on venait encore à Jean, et celui-ci continuait de baptiser, heureux de glaner sur les traces du Sauveur dans le champ où d'abord il avait moissonné tout seul. Ses disciples au contraire, incapables d'une telle abnégation, voyaient avec un secret dépit la gloire de leur maître obscurcie par le nouveau venu; un incident les fit éclater.

C'était peu de temps avant l'emprisonnement[1] du Précurseur : « Ils entrèrent en dispute avec un Juif[2], au sujet de la purification. » Sans doute, ce dernier, éclairé par Jésus, refusa d'admettre l'efficacité de l'ancien baptême. De là ce démêlé qui donna occasion aux disciples de Jean de manifester leur jalousie. Ils vinrent donc au Baptiste et lui dirent : « Rabbi, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise, et tous vont à lui. »

---

[1] Joan, III, 24-26. La date de la captivité de Jean-Baptiste est incertaine. Néanmoins il paraît probable que le Précurseur fut mis en prison peu de temps avant le départ du Sauveur pour la Galilée, vers le mois de décembre par conséquent, et qu'il y resta jusqu'à la Pâque de la seconde année du ministère de Jésus.

[2] L'Italique, la Vulgate et la syriaque de Cureton ont lu μετὰ Ἰουδαίων. Les autres versions syriaques, et les plus anciens manuscrits, l'Alexandrin, ceux du Vatican et du Sinaï, donnent μετὰ Ἰουδαίου, que les éditeurs modernes acceptent ordinairement. S. Jean paraît indiquer que la discussion fut engagée par les disciples du Baptiste : Ἐγένετο οὖν ζήτησις ἐκ τῶν μαθητῶν.

Que d'amertume dans ces plaintes, dans le nom de Jésus supprimé à dessein, dans le souvenir que le Christ a été tiré de l'obscurité par celui-là même dont il efface l'éclat! Emportés par l'envie, et comptant pour rien les pénitents qu'Œnon attirait encore : « Tout le monde va à lui, » disent-ils. Jean, en adoucissant leur aigreur, ne laissa pas de rendre hommage au divin Maître, et de renfermer sa propre mission dans les limites marquées d'en haut : « L'homme, dit-il, ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du ciel. Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui[1]. »

Puis, afin de mieux expliquer son rôle à l'égard de Jésus, il emprunta aux prophètes l'image dans laquelle ils comparent le Seigneur à un époux dont Israël est la fiancée. Ce que Jéhovah a été pour son peuple, le Verbe le devient à cette heure pour les âmes fidèles[2]. L'avènement du Messie, le concours qui se fait autour de lui, représentent les noces du monde et la procession nuptiale amenant au Christ son épouse. Pour lui, l'ami de Jésus, il ne peut qu'être heureux de sa gloire : « Celui qui a l'épouse[3] est l'époux, dit-il, mais l'ami

---

[1] Joan., III, 27, 28. Quelques Pères n'appliquent ces paroles qu'à Jésus-Christ : « Si ses œuvres sont plus éclatantes que les miennes, si tous vont à lui, il ne faut point s'en étonner ; cela est dans l'ordre des décrets divins. » (S. Jean Chrysostome, *in loco.*) Nous croyons que la phrase a un sens plus général et embrasse à la fois la mission de Jésus et celle de son précurseur.

[2] Ezech., XVI, *passim;* Jerem., XXXI, 3 ; Osee, II, 19 ; XI, 4.

[3] Joan., III, 29. « Qui pourrait entendre la suavité de ces dernières

de l'époux, qui est présent et écoute est transporté de joie par la voix de l'époux, et c'est par là que ma joie s'accomplit. Il faut qu'il croisse et que je diminue[1], » conclut Jean-Baptiste, et aussitôt, développant cette brève sentence, il se compara au Sauveur pour s'abaisser devant lui.

Jésus vient d'en haut; Jean de la terre[2]. Celui-ci n'a point vu ce dont il témoigne, il accepte et porte le

---

paroles? S. Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'époux. Il a épousé la nature humaine, qui lui était étrangère, il en a fait un même tout avec lui; en elle il a épousé sa sainte Église, épouse immortelle qui n'a ni tache ni ride. Il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société non seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche; les comblant de dons, de chastes délices; jouissant d'elles, se donnant à elles; leur donnant non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande. » (Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XXIVe semaine, VIIIe élévation. Voir également son admirable *Discours sur l'union de Jésus-Christ avec son épouse.*) Nous n'ajouterons à ce commentaire qu'une remarque, c'est que nous devons au plus austère des prophètes les plus douces images sous lesquelles les âmes pieuses aiment à contempler Jésus, celles d'Agneau de Dieu et d'Époux.

[1] Joan., III, 30. De nombreux interprètes terminent ici le discours du Précurseur, et font du reste un commentaire de l'évangéliste, sous ce prétexte que les dernières pensées sont trop élevées pour convenir à Jean-Baptiste. Diviser ainsi une suite de paroles, qui manifestement forment un tout, c'est donner dans l'arbitraire, d'autant que les versets dont on fait une addition de l'évangéliste sont le développement naturel des précédents. L'enthousiasme du Précurseur y va croissant depuis l'image hardie des noces du Verbe et de l'humanité jusqu'à la contemplation du Fils vivant au sein du Père.

[2] Joan., III, 31, 32.

message qui lui est confié; Jésus a tout vu lui-même, tout entendu dans les cieux; il n'atteste donc rien sur la foi d'autrui; et pourtant son témoignage n'est pas reçu, ou plutôt le nombre de ceux qui l'acceptent est si petit, que le Baptiste, dans l'excès où le jette cette vue, le tient pour nul. Puis, revenant à sa mission[1], restreinte comme celle des anciens prophètes, Jean l'oppose à la mission du Christ, toute divine, partant sans bornes; car Dieu, mesurant les dons à son amour pour son Fils, lui a tout prodigué : « Le Père aime le Fils et lui met tout entre les mains. Qui croit au Fils, a la vie éternelle; qui ne croit pas au Fils, ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. »

Cette colère, si menaçante pour les disciples du Baptiste, était plus redoutable encore aux pécheurs superbes. Jean ne le cachait pas. Nous avons vu avec quelle hardiesse il menaçait les grands d'Israël au début de son ministère : depuis lors son zèle n'avait fait que s'enflammer; nulle grandeur, nulle dignité ne mettait à l'abri de ses justes reproches. Hérode Antipas en fit bientôt l'épreuve.

Le Précurseur en remontant le Jourdain s'était approché de la Galilée; à peine connut-il les désordres du prince, qu'il s'empressa de les flétrir[2]. On sait jusqu'où ce tyran portait alors le scandale. Délaissant son épouse légitime, fille d'Arétas, roi de Pétra, il vivait avec Hérodiade, femme de son frère Philippe[3]. Cette

---

[1] Joan., III, 34-36.
[2] Marc., VI, 17, 18.
[3] Hérode Philippe, dont il est ici question, ne doit pas être con-

princesse, fameuse entre les descendants d'Hérode, était fille d'Aristobule étranglé à Sébaste par l'ordre de son père, et petite-fille de Mariamne, dont le supplice fut le remords constant du vieux roi. Mariée à son oncle Philippe, elle n'avait trouvé en lui qu'un fils déshérité d'Hérode, vivant comme un simple particulier[1]. La condition inférieure où la réduisait cette union lui devint bientôt insupportable ; belle, ardente,

---

fondu avec Philippe, le tétrarque d'Iturée, dont nous avons fait connaître le caractère et le royaume. Ce dernier était né de l'union d'Hérode le Grand avec Cléopâtre de Jérusalem, tandis qu'Hérode Philippe avait pour mère Mariamne, fille du grand prêtre Simon. Pour Antipas et son frère Archélaüs, l'ethnarque de Judée, ils devaient le jour à Malthace la Samaritaine, une des nombreuses femmes d'Hérode. Le tableau suivant, qui ne contient que les noms les plus célèbres parmi les femmes et les enfants de ce prince, permettra d'embrasser cette généalogie d'un coup d'œil.

HÉRODE LE GRAND eut pour femmes :

1° DORIS	ANTIPATER (livré au supplice par Hérode mourant)		
2° MARIAMNE (l'Asmonéenne)	ARISTOBULE (mis à mort)	HÉRODE AGRIPPA	
		HÉRODIADE, unie	1° à HÉRODE PHILIPPE
			2° à ANTIPAS
	ALEXANDRE (mis à mort)		
3° MARIAMNE (fille de Simon le grand prêtre)	HÉRODE PHILIPPE (premier époux d'Hérodiade)		
4° MALTHACE (la Samaritaine)	ARCHÉLAUS (ethnarque de Judée)		
	ANTIPAS (tétrarque de Galilée, deuxième époux d'Hérodiade)		
5° CLÉOPATRE (de Jérusalem)	PHILIPPE (tétrarque d'Iturée).		

[1] Josèphe, *Bellum Judaicum*, I, 30, 7.

impérieuse, méprisant le judaïsme et ses observances [1], elle voulait régner à tout prix [2]. Aussi quand Antipas, dans un séjour qu'il fit chez son frère, la vit et s'éprit d'elle, il n'eut pour la séduire qu'à lui promettre son trône [3].

La fille d'Arétas, instruite de sa répudiation prochaine, la prévint en se retirant dans la forteresse de Machéronte, possession de son père, à l'orient de la mer Morte. Mais vainement le roi de Pétra s'arma pour venger l'injure de sa fille, vainement même ses troupes défirent celles du tétrarque [4]; l'union d'Antipas et d'Hérodiade s'accomplit par l'inceste et l'adultère [5].

Une transgression si éclatante de la Loi ne pouvait manquer de soulever les esprits dans toute la Galilée. Hérode, effrayé de l'agitation de son peuple, vint-il vers Jean-Baptiste pour obtenir de lui quelques paroles favorables? Des interprètes l'ont supposé. Mais il est probable que le précurseur prit les devants. Pénétrant dans le palais du tétrarque, comme jadis Élie chez Achab, il y fit retentir la parole que l'Église a si souvent répétée aux princes coupables : « Il ne vous est

---

[1] Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 5, 4.

[2] Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 7, 1 ; *Bellum Judaicum*, II, 9, 6.

[3] *Antiquitates*, XVIII, 5, 1.

[4] *Ibid.*

[5] Cette union était un double crime. En effet, Philippe, époux d'Hérodiade, vivait encore (Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 5, 4), ainsi que l'epouse légitime d'Antipas ; et à l'adultère se joignait un inceste, car Hérodiade, belle-sœur d'Antipas, avait de Philippe une fille nommée Salomé ; or cette circonstance rendait illicite pour elle toute union avec son beau-frère, même après la mort de son premier mari. (Lev., XVIII, 16 ; Deuter., XXV, 5, 6.)

pas permis d'avoir la femme de votre frère[1]. » Jean lui reprocha ensuite tout le mal qu'il avait commis, et, sa mission remplie, il se retira, laissant au cœur d'Hérode une blessure incurable. Ce prince n'osa sur-le-champ arrêter le prophète, car il craignait le peuple qui l'entourait encore[2], mais il n'attendit plus pour s'emparer de lui qu'une occasion favorable. Dès qu'elle se présenta, il le fit prendre par ses satellites, et l'Évangile insinue que les sanhédrites, ennemis secrets du Baptiste, ne furent pas étrangers à cet acte de violence[3].

La prison où fut jeté Jean-Baptiste est cette même forteresse de Machéronte où s'était réfugiée la fille d'Arétas[4], et dont Joseph a décrit l'étrange aspect[5]. Élevée sur un des monts qui bordent à l'orient la mer Morte, elle était entourée de gorges si profondes, que le regard se troublait à plonger dans ces abîmes. Hérode, frappé des avantages d'un tel poste[6], avait ceint

---

[1] Marc., VI, 18.

[2] Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 5, 1.

[3] S. Matthieu (IV, 12) rapporte que Jésus ayant ouï dire que Jean avait été mis en prison se retira en Galilée, c'est-à-dire sur les terres d'Hérode Antipas. Si le Sauveur redouta moins ce prince que les sanhédrites, n'est-ce pas qu'il venait de les voir conspirer à la perte de Jean, et craignait pour soi même fanatisme?

[4] Josèphe, *Bellum Judaicum*, VII, 6, 1, 2.

[5] Avant Hérode, Alexandre Jannée avait construit sur cette hauteur un château fort que Gabinius ruina dans sa guerre contre Aristobule.

[6] Nous ignorons par quelles circonstances cette possession d'Hérode avait passé aux mains d'Arétas, mais elle n'y demeura pas longtemps, car Josèphe nous montre Antipas, après sa guerre

le rocher de murailles énormes et bâti au sommet une ville et un palais. Un renom sinistre illustrait les ravins qui l'environnaient. L'imagination populaire, égarée par les phénomènes volcaniques dont cette région est le théâtre, multipliait les prodiges aux alentours de Machéronte. Les moindres plantes y atteignaient, disait-on, les dimensions du figuier ; des racines couleur de feu jetaient des flammes vers le soir, s'enfuyaient devant le profane qui voulait les saisir ou le frappaient de mort. Du fond des vallées ou sur la cime des montagnes, jaillissaient des sources aux saveurs les plus diverses, tantôt bouillantes, tantôt épanchant à la fois, comme d'un double sein, des eaux chaudes et glacées[1].

Tel est le lieu fantastique où Josèphe place la prison du Précurseur. Celui-ci, bien que dans les liens, y garda assez de liberté pour recevoir ses disciples et les charger de divers messages[2]. Hérode lui-même, durant les séjours qu'il fit à Machéronte, recherchait l'entretien de son captif, car « il le craignait, sachant que c'était un homme juste et saint, et quoiqu'il le tînt en prison, il l'écoutait volontiers[3] ». Il en vint à « faire[4] beaucoup de choses sur son conseil » : tout au moins s'arrêta-t-il un moment incertain[5] dans la voie cou-

---

malheureuse contre le roi de Pétra, redevenu maître de Machéronte. (Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 5, 2.)

[1] Josèphe, *Bellum Judaicum*, VII, 6, 3.

[2] Mat., XI, 2 et seq. ; Luc., VII, 18.

[3] Marc., VI, 19-20.

[4] Πολλὰ ἐποίει. Cette leçon a pour elle l'autorité du manuscrit Alexandrin, des codex d'Ephrem et de Bèze, et de presque toutes les versions (syriaques, Vulgate, gothique, éthiopienne).

[5] Πολλὰ ἠπόρει (Marc., VI, 20), « Il hésitait beaucoup ». Telle est

pable où il s'était engagé. Mais l'épouse adultère veillait : elle sentit que l'influence de Jean ruinait la sienne, et lui vouant une haine sans merci, résolut de le faire mourir. Hérode protégea longtemps le Précurseur, car il s'était attaché à lui, et redoutait le peuple, qui vénérait Jean comme un prophète. Ces résistances furent impuissantes à désarmer Hérodiade; nous verrons bientôt comment, dans une nuit d'ivresse, elle arracha sa victime aux faibles mains qui la défendaient.

---

la variante donnée par les manuscrits du Vatican et du Sinaï, aussi bien que par la version copte.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA SAMARITAINE

Luc., IV, 14. — Joan., IV. 4-42.

Jésus ayant appris l'emprisonnement de Jean-Baptiste se retira en Galilée, non de son propre mouvement, mais « par la vertu de l'Esprit[1] ». Ce guide intérieur lui révélait apparemment quelque pressant danger, car Jean l'Évangéliste rapporte que le Sauveur n'eut pas la liberté de choisir sa route : « Il fallut, dit-il, passer par la Samarie[2]. »

La frontière de ce pays fut bientôt franchie, et vers le milieu du jour[3] Sichem apparut à gauche, entourée de prairies et de jardins. Jésus ne poussa point jusque-là; fatigué d'une longue marche, il s'arrêta à l'entrée du vallon où la ville est située et près du puits de Jacob. Les disciples cependant continuèrent leur route

---

[1] Luc., IV, 14.

[2] Joan., IV, 4.

[3] C'était environ la sixième heure, c'est-à-dire midi. (Joan., IV, 6.)

vers Sichem, car n'ayant pas fait de provisions dans la hâte du départ, ils se trouvaient contraints d'acheter aux Samaritains les vivres nécessaires.

Jésus, demeuré seul, chercha un abri sous la voûte du puits[1], et de ce lieu regardant les vallées qui s'ouvraient à l'entour, il put longuement repasser les antiques souvenirs d'Israël. Là, près des chênes de Moreh[2], Abraham avait planté sa tente et élevé le premier autel à Jéhovah. Jacob, au retour de la Mésopotamie, avait acheté le champ même où se trouvait Jésus, et creusé un puits[3], quoique des fontaines l'entourassent, afin de s'affranchir de toute sujétion aux domaines voisins. Plus tard, quand ses fils eurent imprudemment lavé la honte de Dina dans le sang des Sichimites, obligé de fuir, le patriarche garda de cette vallée un souvenir si doux, qu'il la légua à son fils bien-aimé[4]. C'était le lieu où toutes les bénédictions

---

[1] Presque tous les puits en Orient ont une voûte et des bancs.

[2] עַד אֵלוֹן מוֹרֶה : « près des chênes de Moreh » (Gen., XII, 6), mots que les Septante traduisent par : ἐπὶ τὴν δρῦν τὴν ὑψηλήν, et la Vulgate par : « usque ad convallem illustrem ». Le nom de Moreh, que conserve le Targum d'Onkelos, est apparemment celui d'un chef chananéen qui possédait ce bois de chênes.

[3] Gen., XXIII, 18-20.

[4] Gen., XXXIV. L'Ancien Testament, sans mentionner en termes formels cette donation, laisse entendre qu'elle fut faite à Joseph. En effet, dans la Genèse (XXIII, 19), nous voyons Jacob acheter près de Sichem un champ où fut transporté plus tard le corps de Joseph (Josue, XXIV, 32), parce que cet endroit était devenu la propriété de ses fils. La traduction des Septante ne laisse aucun doute sur cette question : « Joseph fut enterré dans la partie du champ que Jacob acheta aux Amorrhéens de Sichem, et qu'il donna en partage à Joseph, » Καὶ ἔδωκεν αὐτὴν Ἰωσὴφ ἐν μερίδι.

devaient se répandre sur Joseph, du haut du ciel, du fond de l'abîme, et s'ajouter aux bénédictions de ses pères[1]. Éphraïm recueillit le précieux héritage, y déposa les restes embaumés de Joseph[2] et fit de Sichem pour des siècles la ville principale de la Judée. Sur les penchants opposés de l'Ébal et du Garizim, les douze tribus consacrèrent par de solennels anathèmes leur fidélité à la Loi[3]; au pied de ces mêmes collines, Israël tint longtemps ses assises, et quand Sion fut devenue la capitale de la Judée, nous voyons encore Roboam inaugurer son règne à Sichem[4].

Mais que restait-il de cette splendeur? Les collines et les vallées d'Éphraïm avaient perdu leur nom pour prendre celui de Samarie, la ville nouvelle des tribus schismatiques. Le champ de Jacob n'était plus qu'une terre profane où l'on passait en hâte sans lier commerce avec les habitants[5]. Quelle tristesse de tels changements durent inspirer à Jésus! Aussi, abattu de corps et d'âme, se jeta-t-il sur le bord du puits; abandon divin, que saint Jean peint d'un mot impossible à traduire : « Il était assis de la sorte[6] près du puits. »

---

[1] Gen., XLIX, 25.

[2] Josue, XXIV, 32.

[3] Deut., XXVII, 12, 13.

[4] Josue, XXIV, 1-25; III Reg., XII, 1.

[5] Voir, sur les Samaritains, leur origine, leur culte, leurs traditions, l'Appendice, VIII.

[6] Joan., IV, 6. Au sentiment de Winer (*Grammatik*, § 69, 9), οὕτως ne fait que reproduire l'idée exprimée par le participe : κεκοπιακὼς ... οὕτως : « par suite de cette fatigue, il était assis. » Meyer objecte avec raison que, dans ce cas, οὕτως ne serait pas placé après le verbe, mais au commencement de la phrase, comme dans

L'Église aime à rappeler, devant les tombes qu'elle bénit, cette lassitude mystérieuse :

Quærens me sedisti lassus.
Redemisti crucem passus :
Tantus labor non sit cassus!

Bientôt sortit de la petite ville de Sichar[1] celle que Jésus venait chercher au prix de telles fatigues. C'était une Samaritaine de mauvaise vie. La cruche sur l'épaule, elle venait au puits de Jacob. A la vérité, les femmes de l'Orient n'ont point coutume d'aller ainsi

---

les passages des Actes où il a ce sens. (Act., xx, 11 ; xxvii, 17.) Il est donc préférable de suivre l'interprétation de S. Jean Chrysostome : ἁπλῶς, ὡς ἔτυχε, « simplement, comme cela s'était trouvé, » sur la pierre nue de la margelle.

[1] Sichar, selon l'opinion la plus vraisemblable, occupait, près du puits de Jacob, l'emplacement de l'antique Sichem. (Voir dans Guérin, *Samarie*, t. I, p. 370-403, la discussion des témoignages d'Eusèbe, de S. Jérôme, du Pèlerin de Bordeaux.) A l'ouest, et à une demi-heure de ce puits, une ville nouvelle s'élevait alors, appelée *Mabortha* par les habitants du pays, à laquelle Vespasien devait bientôt donner le nom qu'elle a gardé depuis, *Flavia Neapolis*, la Naplouse moderne. (Josèphe, *Bell. jud.*, iv, 8, 1. — Pline, *Historia naturalis*, v, 13. — Eckhel, *Doctr. Numm.*, iii, 433.) Les ruines de l'ancienne Sichem, employées à bâtir cette nouvelle cité, ont disparu; mais il y restait, aux jours du Christ, une bourgade, la Sichar de l'Évangile. Le mot λεγομένην indique probablement que S. Jean voit dans le nom de Sichar un sobriquet : « la ville du mensonge » (Scheker, שֶׁקֶר), par allusion au culte schismatique du Garizim ; ou « la ville de l'ivresse » (Shikhor, שִׁכֹּר), en souvenir de l'anathème d'Isaïe : « Malheur à la couronne superbe des ivrognes d'Éphraïm ! Malheur à la fleur passagère qui entoure d'un brillant éclat le front de cette grasse vallée, où les pieds chancellent dans les fumées du vin ! » (Is., xxviii, 1.) Ceux qui regardent Sichar comme un village distinct de Sichem, situé entre cette ville et le puits de Jacob (πλησίον τοῦ χωρίου), supposent que par l'expression λεγομένην, « l'endroit appelé Sichar, » saint Jean a voulu indiquer que ce lieu était peu connu.

puiser de l'eau au milieu du jour; redoutant quelque outrage, elles ne se montrent près des fontaines qu'ensemble et au coucher du soleil. Mais celle-ci avait perdu toute retenue, et elle s'approcha du puits sans s'inquiéter de la présence d'un homme : « Donnez-moi à boire[1], » demanda Jésus. La Samaritaine[2] regarda l'étranger; à ses vêtements et à son accent elle reconnut un habitant de la Judée : « Comment, dit-elle, vous, Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? Les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains. » C'était un refus, rendu plus offensant par l'ironie, et pour en comprendre la dureté, il faut se rappeler avec quel empressement les Bédouins eux-mêmes rendent au voyageur altéré ce précieux office. Rien ne montre mieux à quel point était portée l'animosité des deux peuples[3].

---

[1] Joan. IV, 7-9.

[2] Ἡ Σαμαρεῖτις. Ce nom indique bien dans quel sens il faut entendre l'expression : γυνὴ ἐκ τῆς Σαμαρείας, employée plus haut par S. Jean : une femme, non de la ville de Samarie, située à deux heures de marche du puits de Jacob, mais de la contrée qui porte ce nom.

[3] Nous trouvons d'ailleurs dans les écrits rabbiniques mille traces de cette haine. Les Juifs s'y montrent implacables contre les Samaritains : lançant contre eux l'anathème en pleine synagogue ; leur refusant le droit d'être leurs prosélytes et l'espérance de ressusciter avec eux ; les traitant d'idolâtres et de démons ; poussant l'insulte jusqu'à proclamer leur pain aussi impur que la chair du porc. De leur côté, les Samaritains ne cherchaient qu'à se venger : maltraitaient les Juifs traversant leur territoire ; souillaient le temple en y jetant des os de morts ; troublaient toute la Judée en allumant par avance sur le mont Garizim les feux destinés à annoncer la nouvelle lune. Josèphe rapporte un exemple effrayant de cette animosité. Des colons d'Alexandrie, Juifs et Samaritains, après de longues discussions, s'en remirent au jugement de Philopator, stipulant que les vaincus périraient ; Philopator s'étant prononcé pour les Juifs,

A cette grossière réponse Jésus n'opposa que la douceur : « Si vous saviez[1] le don de Dieu, dit-il, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui en eussiez-vous demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. » Ce don de Dieu, c'était la grâce; mais la Samaritaine ne comprit pas, et le mot d'eau vive tourna ses pensées aux sources qu'elle voyait briller dans le puits[2]. « Seigneur, dit-elle, vous n'avez point de seau[3], et le puits est profond. D'où auriez-vous cette eau vive? » Son langage devenait respectueux, car à la majesté de Jésus et à l'élévation de sa parole, elle devinait en lui plus qu'un Juif ordinaire : « Êtes-vous donc plus grand, poursuivit-elle, que notre

---

les défenseurs du Garizim furent aussitôt mis à mort. (Josèphe, *Antiquitates*, XIII, 3, 4.)

[1] Joan., IV, 10-12.

[2] M. V. Guérin a donné de ce monument une si exacte description, que nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à son ouvrage. Un examen attentif lui a fait reconnaître que le puits n'est pas creusé dans le roc, mais bâti avec des pierres de petite dimension et régulièrement disposées; très étroit à son orifice supérieur, il s'élargit ensuite un peu. Sa profondeur actuelle est d'environ vingt-quatre mètres, elle était autrefois beaucoup plus grande, car les pèlerins ont l'habitude de jeter des pierres au fond pour savoir s'il y a encore de l'eau. Quant à l'authenticité du monument, elle n'est contestée par aucun géographe. (V. Guérin, *Description de la Samarie*, t. I, p. 376. — Robinson, *Biblical Researches*, t. II, p. 283.)

[3] Ἄντλημα désigne non la cruche que la Samaritaine venait de remplir, mais le seau de cuir qui servait à tirer l'eau. Tous les puits en Judée sont munis de ce vaisseau et d'une corde de poils de chèvre. Les paroles de la Samaritaine paraissent indiquer que ces instruments manquaient au puits de Jacob, et qu'elle les apportait avec elle.

père Jacob qui nous a donné ce puits et qui en a bu, lui, ses fils et ses troupeaux? »

« Celui qui boit de cette eau[1], répondit le Seigneur, a encore soif; mais celui qui boit de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine jaillissant[2] à la vie éternelle. » Jésus évidemment ne parlait pas des sources qui baignent la terre, mais de celles qui s'ouvrent dans les cœurs pour les rendre féconds. Sous cette image il désignait encore la grâce et montrait comment l'homme trouve en elle tout ce qu'il peut désirer, sans craindre jamais que le plein rassasiement se tourne en satiété[3].

Ne comprenant pas la signification des paroles qu'elle entendait, la Samaritaine supplia Jésus de lui découvrir cette source de vie telle qu'elle l'imaginait : « Seigneur, dit-elle, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne sois plus obligée de venir ici puiser de l'eau. » Le Maître ne se rebuta point; il éprouvait dans la pécheresse de Samarie ce qu'il avait enseigné à Nicodème[4] : que l'âme asservie aux passions de la chair est incapable de conce-

---

[1] Joan., IV, 13-15.

[2] Ἁλλομένου : « salientis. Emphasis est in voce *saliet.* Solent enim aquæ salire ad altitudinem usque originis suæ. » (Grotius, *in loco.*)

[3] C'est dans un de ces rassasiements de joie surnaturelle que David s'écriait : « Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme aspire à vous, ô mon Dieu! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant» (Ps., XLI, 2, 3).

[4] Joan , III, 20.

voir les choses divines, et que, pour éclairer l'esprit, la plus sûre voie est d'épurer le cœur. Il rompit donc le cours de l'entretien pour rappeler cette femme au sentiment de ses péchés : « Allez, lui dit-il, appelez votre mari, et venez ici. » Elle repartit aussitôt[1] : « Je n'ai point de mari. — Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari, reprit Jésus, car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari : vous avez dit bien vrai. » Vainement la Samaritaine avait tenté de se dérober par une réponse ambiguë : « De mari, je n'en ai point. » Jésus la poursuivait, et développant les replis de sa conscience, y lisait tout un passé coupable : le divorce plus que la mort la livrant successivement à cinq époux ; l'infidélité dégénérant en libertinage, en unions scandaleuses qu'aucune formalité légale ne protégeait plus.

La Samaritaine, confuse d'être ainsi pénétrée, cessa de feindre : « Seigneur[2], dit-elle, je vois que vous êtes prophète. » Mais aussitôt détournant la conversation de cet humiliant sujet, elle se jeta sur une question de doctrine, propre à distraire l'esprit d'un rabbi d'Israël. Elle lui rappela les prétentions rivales de Sion et de Sichem ; les traditions qui donnaient pour aïeux aux Samaritains les anciens patriarches, et les représentaient sacrifiant sur le mont Garizim : « Nos pères, dit-elle, ont adoré sur cette montagne, et vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer? »

---

[1] Joan., IV, 17, 18.
[2] Id., IV, 19-24.

Jésus, satisfait d'avoir éveillé quelque repentir au cœur de la pécheresse, ne refusa point de la suivre dans ce nouvel entretien : « Femme, lui dit-il, croyez-moi ; l'heure vient où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne ni dans Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne savez pas : pour nous, nous adorons ce que nous savons, parce que le salut vient des Juifs. » Par ces derniers mots le Christ reconnaissait la primauté de Juda : à lui seul appartenaient les promesses, les sacrifices agréables au Seigneur, la loi révélée, et l'arche d'alliance ombragée de gloire en signe de la présence de Jéhovah : mais en même temps il annonçait la fin de ces prérogatives. « L'heure vient, et elle est déjà où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car c'est ainsi que le Père veut ceux qui l'adorent. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. »

La Samaritaine, attirée par ce qu'elle entrevoyait, mais éblouie et perdue dans ce monde nouveau, se ressouvint du Messie que ses compatriotes attendaient comme leur Guide[1] : « Je sais, dit-elle, que le Messie,

---

[1] Ce nom est celui que les Samaritains modernes donnent à leur Messie : El-Muhydi (Robinson, *Biblical Researches*, t. II, p. 278). Leurs ancêtres le désignaient aussi sous le nom de *Convertisseur*, de *Restaurateur*. Ils étaient loin d'avoir sur le Messie les idées explicites que les Juifs tiraient des prophètes, puisque le Pentateuque, seul livre sacré qui fût en leur possession, ne leur fournissait à cet égard que de vagues indications. (Gen., XLIX, 10 ; Num., XXIV, 17 ; Deuter., XVIII, 15. Voir Gesenius, *De Samaritanorum theologia*, et surtout De Sacy, *Correspondance des Samaritains*, *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, vol. XII.)

le Christ[1] vient, et à son avènement il nous apprendra toutes choses. » Jésus lui répondit : « Je le suis, moi qui vous parle. »

Il n'alla pas plus loin en ce moment, car les disciples arrivaient; mais la femme, hors d'elle-même, laissa là sa cruche et courut à la ville[2], disant à tout le monde : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-ce point le Christ? » Et ceux-ci furent si émus de ses paroles qu'ils sortirent en foule de Sichar et vinrent au puits de Jacob.

Les disciples étaient donc revenus pendant cet entretien, et grande avait été leur surprise de voir le Maître parler en particulier avec une femme[3], une Samaritaine! Cependant nul ne lui dit : « Que lui demandiez-vous? Pourquoi lui parliez-vous? Ils lui offrirent les provisions qu'ils apportaient : « Maître, dirent-ils, mangez. » Mais Jésus était tout entier à la joie de recueillir en cette Samaritaine les prémices de la gentilité, et le parfait rassasiement de son cœur lui faisait oublier toute autre faim : « J'ai à manger, répondit-il, une nourriture que vous ne savez

---

[1] Joan., IV, 25, 26. De nombreux interprètes regardent les mots : ὁ λεγόμενος Χριστός, comme une explication donnée par l'évangéliste du mot hébreu Messias, מָשִׁיחַ. Toutefois rien n'empêche d'y voir les paroles mêmes de la Samaritaine. Plus bas en effet S. Jean met de nouveau ce terme dans sa bouche : Μήτι οὗτός ἐστιν ὁ Χριστός; la langue grecque était alors si répandue en Judée que le mot Χριστός avait pu passer dans la langue populaire.

[2] Joan., IV, 27-30.

[3] Id., IV, 31-34. Les rabbins poussaient le scrupule sur ce point jusqu'à ne pas s'entretenir en public avec leur propre épouse. (*Berochot*, f. 43 b.)

pas. » Les disciples étonnés se dirent l'un à l'autre : « Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger? » Jésus reprit : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

Or l'œuvre de Dieu était alors la conversion des Samaritains qui s'avançaient vers lui. Leur troupe ondoyante, leurs blanches robes donnaient aux plaines, que quatre mois encore séparaient de la récolte [1], l'aspect d'une moisson mûre déjà pour la faux. Le Sauveur les montra à ses disciples : « Ne dites-vous pas [2] : Quatre mois encore, et la moisson arrive? Et moi je vous dis : Levez les yeux et voyez ces campagnes, elles sont déjà blanches pour la moisson. »

Ces paroles « encore quatre mois », avaient sans doute été prononcées par quelque disciple à la vue des champs qui entouraient le puits de Jacob. Jésus les reprenait pour en faire l'image d'une moisson qui mûrit plus rapidement que celles de la terre : la moisson des âmes qui venaient à lui de Sichar pour être placées dans les greniers éternels. Et prenant de là occasion de comparer l'office des apôtres aux travaux de ceux qui récoltent, Jésus adressa à ses disciples des enseignements dont saint Jean ne paraît avoir conservé que quelques phrases détachées [3]. Il leur expliqua com-

---

[1] Les semailles en Judée se font au mois de novembre, et la moisson mûrit en mai; quatre mois avant ce temps, en décembre, les champs sont déjà verts.

[2] Joan., IV, 35.

[3] Cette hypothèse est plus respectueuse pour le texte sacré que les violences qu'il faut lui faire pour trouver une liaison entre les diverses parties de ce discours

ment[1] « celui qui moissonne » dans le champ de l'Évangile « reçoit un salaire, et recueille un fruit qui est la vie éternelle ». A la différence de la terre, où souvent, avant l'heure de récolter, le semeur est dans la tombe, la fête des cieux « réunira dans une joie commune le semeur et le moissonneur ». Jésus rappela encore le proverbe : « Autre est celui qui sème, autre est celui qui moissonne[2] ; » montrant avec quelle convenance il s'appliquait au ministère évangélique : « Je vous ai envoyés pour moissonner où vous n'avez point travaillé : d'autres ont travaillé et vous êtes entrés dans leur travail. » Ce qu'il faut entendre non seulement des prophètes, qui préparèrent Israël à la venue du Messie, mais du Christ et de sa prédication, dont les apôtres devaient recueillir les fruits.

« Cependant les habitants de Sichar[3] étaient arrivés près du Sauveur ; ils l'invitèrent à demeurer dans leur ville, et il y resta deux jours. » Plusieurs crurent en lui sur la parole de la femme qui avait rendu ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait ; « mais un bien plus grand nombre crurent à cause de ses discours. Et ils disaient à la femme : Nous ne croyons plus maintenant sur votre récit ; nous avons entendu et nous avons connu par nous-mêmes qu'il est vraiment le Christ, le Sauveur du monde[4]. »

---

1 Joan., IV, 36.
2 Id., IV, 37, 38.
3 Id., IV, 39-42.
4 La Vulgate ne met pas devant « Salvator mundi » ce premier titre « Christus », et cette omission paraît légitime, car nous la retrouvons dans les manuscrits du Vatican et du Sinaï, aussi bien que

Ainsi deux jours suffirent au divin Maître pour gagner le cœur et la foi des Samaritains; ce qui s'explique non seulement par leur docilité, mais encore par l'idée qu'ils se formaient du Messie. Moins complètes que celles des Juifs, leurs notions étaient plus pures : ils n'attachaient pas à cet avènement de charnelles espérances, comme la fin de la domination étrangère et la restauration de la royauté d'Israël. Aussi, tandis qu'en Judée, Jésus, craignant d'être fait roi malgré lui, cachera sa qualité de Messie[1]; en Samarie, au contraire, il la publie hautement et s'y révèle à la fois comme le Christ et le Sauveur du monde[2].

---

dans la plupart des versions. Nous avons néanmoins inséré cette variante par respect pour le manuscrit Alexandrin.

[1] Joan., VI, 15; Mat., XVI, 20; XVII, 9; Marc., IX, 8.

[2] Ce titre de Sauveur du monde qui nous est si familier pour désigner Jésus, ne se trouve qu'à cet endroit de l'Évangile, et dans la bouche des Samaritains. C'est qu'en effet la pensée que le Christ fût destiné à sauver non seulement les Juifs, mais tous les peuples, était une de celles qui choquaient le plus le sentiment d'Israël. Pour les Samaritains, rien de semblable : rejetés et maudits des Juifs, attirés pourtant par la loi de Jéhovah et croyant à ses promesses, ils accueillaient avec joie l'assurance que Jésus apportait le salut non seulement à Israël, mais à eux, fils de la gentilité, à toute leur race, au monde entier.

CHAPITRE QUATRIÈME.

JÉSUS CHASSÉ DE NAZARETH

Joan., IV, 43-46. — Luc., IV, 15-30. — Joan., IV, 46-54.

Après deux jours passés en Samarie, Jésus reprit le chemin de Nazareth, mais il s'arrêta en plusieurs endroits sur la route. Saint Luc nous le montre « enseignant dans les synagogues[1] », et saint Jean dit « que les Galiléens l'accueillirent parce qu'ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête[2] ». « Il était exalté par tous, et sa réputation se répandit par toute la contrée[3]. »

Jésus savait « qu'aucun prophète n'est honoré dans sa patrie[4] » et qu'il n'avait rien à espérer de la sienne, mais il attendait pour la quitter que le Père céleste

---

[1] Luc., IV, 15.
[2] Joan., IV, 45.
[3] Luc., IV, 14, 15.
[4] Cette remarque de S. Jean est une allusion évidente à l'expulsion de Jésus par les Nazaréens, dont nous trouvons le récit dans S. Luc (IV, 16-30).

manifestât ses desseins. Il rentra donc dans la petite ville « où il avait été nourri[1] », et reparut aux yeux des Nazaréens tel qu'il s'était toujours montré : même simplicité d'extérieur ; la longue tunique[2] ceinte autour des reins avec une courroie, les sandales aux pieds, le manteau l'enveloppant, et le voile serré sur le front par une cordelette[3]. Rien non plus dans ses traits qui étonnât les regards ; c'était le visage que nous entrevoyons dans les peintures des catacombes[4] : une face ovale, la barbe rare et fine, terminée en double pointe, le teint d'une blancheur austère, l'œil noir et ardent, de longs cheveux séparés au milieu du front

---

[1] Luc., IV, 16.

[2] Au rapport de S. Jean, cette tunique était sans couture, « et du même tissu depuis le haut jusqu'en bas, » tandis que le manteau avait quatre pièces que se partagèrent les soldats (Joan., XIX, 23). Selon toute apparence, ces vêtements étaient blancs. (Voir Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, p. 391.)

[3] Les artistes représentent toujours Notre-Seigneur la tête nue : mais comme il est impossible de s'exposer ainsi, sans de grands périls, au soleil de la Judée, Jésus se conforma sans doute aux coutumes du pays en se couvrant la tête d'un voile assez ample pour garantir le front et le cou. Cette coiffure, nommée Couffieh, est encore en usage dans tout l'Orient.

[4] Nous traçons l'image du Sauveur d'après une peinture du cimetière de Domitille qui remonte au IIIe siècle, peut-être même au IIe. Ce portrait, le premier qui reproduise les traits du Maître, est devenu le type hiératique que nous retrouvons dans les principaux sarcophages du IVe siècle, les mosaïques de Ravenne et de Rome, les lettres attribuées à S. Jean Damascène (IXe siècle) et à Lentulus (XIIe siècle). D'âge en âge il a passé jusqu'à Giotto et aux artistes de la Renaissance. Northcote donne deux dessins de cette peinture dans la dernière édition (1879) de sa *Roma soterranea* (p. 216-220). (Comparer Martigny, *Dictionnaire des Antiquités* (1877), p. 387.)

et tombant sur les épaules, la physionomie douce, habituellement voilée de tristesse. Si les dehors de Jésus étaient familiers à ses concitoyens, nul ne connaissait encore la puissance de sa parole, car jusque-là il avait toujours recherché l'obscurité et le silence. Tous étaient donc avides de l'entendre, et lui firent un accueil empressé, quand le sabbat suivant il vint au service religieux de Nazareth.

Nous retrouverons si fréquemment le divin Maître dans les synagogues de la Judée, qu'on nous saura gré de suspendre un instant le récit pour donner quelque idée de ces édifices et des cérémonies qui s'y pratiquaient.

Différentes de richesse et de grandeur selon l'importance des villes, les synagogues étaient toutes bâties d'après le même plan : une longue salle s'étendant entre deux portiques, et terminée par un sanctuaire. On n'y voyait ni images ni autel, mais un coffre de bois couvert d'un voile et renfermant les livres sacrés d'Israël[1]. Cette partie de l'édifice était la plus honorée[2];

[1] Ce meuble, qui rappelait par sa forme l'arche d'alliance, occupait la place d'honneur dans la synagogue. L'Église elle-même a longtemps placé les livres saints dans le tabernacle auprès de l'Eucharistie. « Autrefois, selon S. Paulin, on avait dans les tabernacles deux petites armoires à côté l'une de l'autre, dans l'une desquelles était le saint sacrement, et dans l'autre les saintes Écritures. L'une contenait le Verbe divin renfermé sous les espèces, et l'autre le Verbe divin s'expliquant au dehors, et faisant entendre ce qu'il dit lui-même. » (M. Olier, *Mémoires*.)

[2] Pour diriger les yeux aussi bien que les cœurs vers l'unique lieu où Jéhovah voulait être adoré, on prenait soin de tourner ce sanctuaire vers Jérusalem; toutes les synagogues de l'occident furent

c'est là que se trouvaient « les premiers sièges », tant recherchés des scribes et des pharisiens [1], et les places où l'on conduisait les fidèles distingués par leur opulence [2]. Vers le milieu s'élevait l'estrade sur laquelle montaient le lecteur des livres saints et le rabbi qui exhortait l'assemblée. Quant aux fidèles, ils se tenaient dans la nef de l'édifice, séparée par une barrière en deux parties [3], dont l'une était réservée aux hommes, l'autre aux femmes [4].

Toute synagogue avait à sa tête un chef [5] assisté de vieillards et de pasteurs [6]. Ce collège présidait aux exercices religieux, jugeait, châtiait, excommuniait les coupables ou les renvoyait enchaînés au sanhédrin. Le membre le plus actif était l'Ange, le Légat de la

---

par conséquent « orientées ». De là une des raisons pour lesquelles nos églises ont pris une disposition analogue.

[1] Mat., XXIII. 6.

[2] Jacob., II, 3.

[3] Philon. *De Vita contemplativa*, II, 476.

[4] La synagogue juive, on le voit, ressemblait en bien des points à nos basiliques chrétiennes. Elle avait comme elles un sanctuaire, une tribune pour les ministres officiants (le βῆμα, ou ambon des anciens), une nef pour les fidèles. Une lampe y brûlait nuit et jour devant l'arche des livres saints ; le faite de l'édifice devait dépasser toutes les maisons de la ville ou du moins élever au-dessus d'elles une longue flèche semblable aux campaniles de nos églises et aux minarets de l'Orient. Nous y retrouvons jusqu'à nos modestes troncs fixés près des portes.

[5] L'ἀρχισυνάγωγος. (Luc., VIII, 41 ; XIII, 14 ; Act., XVIII, 8, 17.)

[6] Ces officiers de la synagogue rappellent, sinon par leurs charges, du moins par leurs noms, la hiérarchie de l'Église primitive : Πρεσβύτεροι (Luc., VII, 3) (זְקֵנִים), appelés aussi pasteurs, ποιμένες (Eph., IV, 11); chefs et guides du troupeau : προεστῶτες, ἡγούμενοι (I Tim., V. 17 ; Hebr., XIII, 7).

synagogue[1], qui lisait les prières et représentait partout l'assemblée des fidèles. Au-dessous des dignitaires, un ministre inférieur, le Chazzan[2], présentait les livres sacrés au lecteur, veillait sur les portes et faisait les apprêts nécessaires.

Quant à l'ordre du service, il était fixé par des règles scrupuleusement observées[3]. Au chant des psaumes succédait la prière tirée du Deutéronome et appelée de son premier mot Schema[4], Écoute : « Écoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est le seul et unique Seigneur : tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Puis venaient les dix-huit bénédictions[5], suivies de l'ins-

---

[1] Si différent que soit un tel office du ministère de nos pontifes, S. Jean se souvenait peut-être de l'ange de la synagogue, quand il donnait le nom d'Anges de l'Église aux évêques des grands sièges d'Asie. (Apoc., I, 20; II, 1, etc.)

[2] חַזָּן ; nommé par S. Luc (IV, 20) ὑπηρέτης.

[3] Il est difficile de distinguer dans les rites des Juifs modernes ce qu'ils ont conservé du culte primitif; mais certains usages de la liturgie chrétienne des trois premiers siècles ont dû lui être empruntés : l'ablution avant d'entrer dans le sanctuaire; l'habitude de prier debout les bras étendus; l'amen répondu par toute l'assemblée aux invocations des anciens.

[4] Le Schema proprement dit comprenait les passages suivants des Nombres et du Deutéronome : Num., XV, 37-41; Deut., VI, 4-9; XI, 13-21.

[5] « Béni soyez-vous, ô Seigneur Dieu, Dieu de nos pères Abraham, Isaac et Jacob !... Vous êtes puissant, Seigneur, vous rappelez les morts à la vie avec grande compassion, vous relevez ceux qui tombent, vous guérissez les malades et vous n'abandonnez point ceux qui dorment dans la poussière. Qui vous égale, ô Dieu tout-puissant?... Vous êtes saint, saint est votre nom, et seuls les saints vous louent chaque jour... Béni soyez-vous, Seigneur, dont le nom est

truction, qui occupait une grande place dans le service religieux de la synagogue. Au témoignage de saint Jacques, « Moïse était lu tous les sabbats dès les temps les plus anciens[1]; » et, comme cette lecture se faisait en hébreu que le peuple n'entendait plus depuis la captivité[2], un interprète rendait le texte sacré phrase par phrase[3]. Il en était de même pour la leçon des prophètes, qui succédait à celle du Pentateuque. Elle était lue ordinairement par le rabbi, qui la commentait et adressait à l'auditoire « la parole de consolation ». Mais quand un Juif étranger, distingué par sa doctrine, paraissait dans l'assemblée, on s'em-

---

bonté et à qui est due toute louange! » (*Rosh-haschanah*, IV : *Beracĥot*, IV, 3, etc.). Les invocations que nous citons ici étaient certainement en usage au temps de Jésus, car elles sont tirées des trois premières et des trois dernières bénédictions, qui, de l'aveu de tous les critiques, remontent à la plus haute antiquité. (Voir Kitto, *Cyclopædia* : SYNAGOGUE.)

[1] Act., XV, 21.

[2] La langue vulgaire au temps de Jésus était l'araméen, dialecte qui se forma pendant et après la captivité par suite des altérations de l'hébreu.

[3] Les cinq livres de Moïse étaient divisés de telle sorte que leur lecture durait une année. Aujourd'hui les Bibles hébraïques divisent la Loi, c'est-à-dire tout le Pentateuque, en 54 sections appelées Parshioth (pluriel de Parshah, פָּרָשָׁה = partie). Aux 54 Parshioth répond un nombre égal de leçons tirées des prophètes, les Haftaroth, nom dont la signification est assez obscure. Cette division du Pentateuque en 54 parties était déjà reçue au commencement de l'ère chrétienne. Cependant, dans les âges plus reculés, la Loi était probablement divisée en 155 sections (les Sedarim des Massorètes), et demandait trois ans pour être lue dans son entier. (Voir Kitto, *Cyclopædia* : HAPHTARAH.)

pressait de le conduire à l'estrade pour recevoir ses enseignements [1].

La renommée dont Jésus commençait à être entouré lui valut cet honneur. Au moment où il se leva, la lecture de la Loi était achevée; le serviteur de la synagogue lui présenta les oracles d'Isaïe. Le Sauveur, développant la longue bande de papyrus roulée sur un bâton de bois ou d'ivoire, trouva [2] la leçon marquée pour le jour et lut ces paroles prophétiques : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction, il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir les cœurs affligés [3], annoncer aux captifs leur délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres ceux qui sont brisés sous leurs fers, pour publier l'an de pardon du Seigneur et le jour de sa justice. »

Jésus ne pouvait rencontrer un thème plus favorable. Il le commenta d'après le texte hébreu, dont nous rappellerons ici toute la force [4] : « L'Esprit du Seigneur

---

[1] Voir, sur les synagogues juives, Vitringa, *De Synagoga vetere*.

[2] Εὗρεν. La Loi était lue d'un bout à l'autre sans transposition, et le manuscrit portait sur deux rouleaux. Chaque sabbat, l'ange de la synagogue déroulait d'un des cylindres la leçon du jour et l'enroulait sur l'autre à mesure qu'il lisait; le sabbat suivant, il reprenait au passage interrompu. Pour les prophètes, dont les leçons étaient choisies çà et là, le volume ne s'enroulait que sur un cylindre, et il fallait chercher l'endroit indiqué par les règles de la synagogue.

[3] Is., LXI, 1, 2. La phrase ἰάσασθαι τοὺς συντετριμμένους τὴν καρδίαν, qui manque dans beaucoup de versions et de manuscrits, est omise par Tischendorf et Alford.

[4] S. Luc, s'adressant à des lecteurs grecs, cite librement la version des Septante.

Jéhovah est sur moi; c'est pourquoi il m'a oint[1], pour annoncer la Bonne Nouvelle aux doux[2]; il m'a envoyé pour panser les cœurs brisés, annoncer la liberté aux captifs, pour donner aux prisonniers de revoir la lumière[3], pour proclamer l'an de pardon du Seigneur. » La Vulgate ajoute ces mots du prophète que ne donne point le texte grec de l'Évangile : « et pour annoncer le jour de sa justice ; » le Sauveur en effet ne peut délivrer les doux et les affligés qu'en renversant ceux qui les oppriment.

La lecture achevée, Jésus roula le manuscrit, le rendit au serviteur, et, selon la coutume des rabbis, s'assit pour exhorter les fidèles. « Tout le monde avait les yeux fixés sur lui[4], » et on se figure aisément l'émotion de l'assemblée en l'entendant déclarer « qu'en ce jour cette Écriture se trouvait accomplie ». Ils étaient

---

[1] Oint, non d'une onction corporelle, mais de la divinité du Verbe, qui fait du Christ notre roi et notre pontife.

[2] עֲנָוִים : les doux, c'est-à-dire ceux qui ne résistent pas à la violence, souffrent et sont dépouillés dans ce monde : d'où vient que S. Luc et les Septante les appellent les pauvres, ceux qui sont dénués de tout.

[3] Ce sens est adopté par Delitzsch, *Biblischer Commentar über den Propheten Jesaia*. S. Luc a compris que la traduction des Septante ne rend pas la force du mot hébreu פְּקַח־קוֹחַ (voir, sur ce mot, Fürst, *Hebraisches Handwörterbuch*); qu'il s'agit d'ouvrir aux prisonniers assis dans les ténèbres, non seulement les yeux, mais les oreilles et le cœur, de faire tomber toutes leurs chaines : aussi ajoute-t-il ces mots empruntés à un autre texte d'Isaïe (LVIII, 6) : ἀποστεῖλαι τεθραυσμένους ἐν ἀφέσει : « Il m'a oint pour renvoyer pleinement affranchis ceux qui gisaient brises dans la captivité. »

[4] Luc., IV, 20

les pauvres, les captifs, les aveugles, les cœurs brisés auxquels il apportait le salut; et dans le temps présent, ils avaient « l'an de pardon[1] », le jubilé du Seigneur par excellence. Cette parole pleine de grâce étonna d'abord, et prit autorité dans la synagogue; « tous étaient ravis des discours qui sortaient de sa bouche, et ils disaient : N'est-ce pas là le fils de Joseph[2]? »

Mais cette admiration tourna bientôt en défiance. Le fils d'un ouvrier, charpentier lui-même, qu'ils avaient vu longtemps travailler de ses mains au milieu d'eux, pouvait-il être un prophète, s'il n'appuyait sa mission de quelque prodige? Sans doute il parlait « de guérir les cœurs[3] », et on disait qu'ailleurs il avait fait des miracles; que ne commençait-il par ses concitoyens? Médecin, guéris-toi toi-même! lui cria une voix moqueuse, c'est-à-dire : Fais pour toi et les tiens ce que tu as opéré pour d'autres. Jésus releva cet outrage avec douceur[4]: « Certainement, dit-il, vous m'appliquerez le proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Les grandes choses accomplies à Capharnaüm dont nous avons ouï parler, fais-les de même dans ta patrie. En vérité, je vous le dis, un prophète n'est pas reçu dans sa patrie. Il y avait plusieurs veuves en Is-

---

[1] Luc., IV, 19. Cette expression a donné lieu à la méprise de quelques Pères grecs qui ne font durer le ministère de Jésus qu'une seule année. (Clément d'Alexandrie, *Stromata*, lib. I, cap. XXI, p. 885. — Origène, Περὶ ἀρχῶν, IV, 5, etc.)

[2] Luc., IV, 22.

[3] Id., IV, 18.

[4] Id., IV, 23-27

raël du temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois[1], et qu'il y eut une grande famine sur toute la terre, et Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, si ce n'est à une femme veuve de Sarepta[2], ville des Sidoniens. Il y avait de même plusieurs lépreux en Israël sous le prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut purifié que le seul Syrien Naaman[3]. »

A ces paroles, un transport de colère souleva l'assemblée : eux, fils d'Abraham, comparés à des païens et à des lépreux ! Ce ne furent plus des murmures, mais des cris; tous se levèrent à la fois, saisirent Jésus, et l'entraînèrent au sommet de la montagne où leur ville était bâtie, pour le précipiter du haut en bas[4]. Mais son heure n'était pas venue; s'il fut permis aux Nazaréens de le pousser devant eux, de l'accabler de coups et d'injures, arrivés au bord du précipice, une puissance surnaturelle enchaîna leurs bras; immobiles, interdits, ils virent Jésus passer au milieu d'eux et s'éloigner.

---

[1] III Reg., XVII, 9. S. Jacques marque la même durée à la sécheresse du temps d'Élie (Jacob., V, 17), tandis que le livre des Rois dit que le prophète annonça pour la troisième année le retour de la pluie (III Reg., XVIII, 1). L'apôtre et l'évangéliste ont sans doute trouvé dans les traditions juives des indications précises sur la longueur du fléau, et les ont préférées aux termes plus vagues du livre des Rois.

[2] Aujourd'hui Sourafend, village situé entre Tyr et Sidon.

[3] IV Reg., V, 14.

[4] Luc., IV, 28-30. Il est peu probable que les Nazaréens aient mené Jésus jusqu'à la cime désignée par la tradition, car cette hauteur se trouve à une heure de Nazareth, bien au delà de la distance que la loi juive permettait de parcourir dans un jour de sabbat.

Il s'éloignait de Nazareth, comme il l'avait fait de Jérusalem : tristement il monta la colline qui le séparait de Cana[1], et du sommet, jeta un dernier regard sur la vallée paisible où s'était écoulée sa jeunesse, sur la maison qui l'avait caché pendant trente ans, et où, pauvre ouvrier, il avait travaillé, souffert, vécu de notre vie. Vainement ce village et ce peuple étaient siens à tant de titres : « Les siens ne l'avaient pas reçu[2]; » il allait porter à des étrangers le salut repoussé par les Nazaréens, sans avoir désormais où reposer sa tête.

Jésus, chassé de Nazareth, demeura assez longtemps à Cana pour que la nouvelle en parvînt aux villes du lac. Nous ignorons quel motif le retint en ce village, mais il s'y trouvait encore quand un officier royal[3] accourut vers lui de Capharnaüm, le suppliant de guérir son fils qui se mourait.

Quoique Jésus fût peu connu des courtisans d'Hérode, son nom était parmi eux un objet de respect et

---

1 Joan., IV, 46. Il convient de placer ici ce voyage rapporté par saint Jean, car l'évangéliste, après avoir fait allusion aux violences des Nazaréens (IV, 44), ajoute aussitôt que Jésus, par suite de cette expulsion, se rendit une seconde fois à Cana : ἦλθεν οὖν πάλιν εἰς τὴν Κανᾶ.

2 Joan., I, 11.

3 Joan., IV, 46, 47. Βασιλικός signifie homme de sang royal ou officier d'un roi. Le dernier sens est préférable ici, car l'historien Josèphe, notre plus sûr guide dans tout ce qui touche les usages des Juifs, emploie ce terme pour distinguer des magistrats romains, les courtisans et les officiers des rois de Judée, mais jamais pour désigner un membre de la famille royale. (*Bellum Judaicum,* VII, 5, 2; *Antiquitates,* XV, 8, 4.)

de crainte, d'espérance même pour ceux qui l'admiraient en secret. Le Sauveur n'accueillit pas sans pitié le noble Juif[1], mais comparant sa prière intéressée au généreux empressement des Samaritains, il se plaignit de l'incrédulité d'Israël[2] : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges[3], dit-il, vous ne croyez point. » Par ce reproche, il n'entendait pas repousser le suppliant ni éteindre la lueur de foi qu'il voyait dans son cœur; l'officier le comprit au regard compatissant du Maître et à l'accent de sa voix, car il redoubla ses instances : « Seigneur, descendez avant que mon pauvre enfant[4] meure. »

Que d'alarme dans cette prière, dans ce nom touchant donné au fils qu'il appréhendait de ne plus revoir, mais aussi quelle méprise dans la crainte que la mort prévenant Jésus rendit son action inutile! Cet homme ignorait qu'il n'en coûte pas plus à Dieu de ressusciter que de guérir, et que ni le temps ni la dis-

---

[1] L'évangéliste ne donne pas le nom de ce personnage. Quelques interprètes suggèrent celui de Manahen, fils de la nourrice d'Hérode, que les Actes mettent au rang des premiers chrétiens (Act., XIII, 1). D'autres, avec plus de raison peut-être, puisque toute la famille de l'officier crut au Sauveur, songent à Chuza, l'intendant du tétrarque, dont nous verrons la femme Joanna parmi les Galiléennes qui suivaient Jésus (Luc., VIII, 3).

[2] Joan., IV, 48-51.

[3] Σημεῖα καὶ τέρατα. Sur le sens différent de ces mots, voir plus haut, page 172, et Trench, *Synonyms of the New Testament*, p. 230.

[4] Παιδίον. Ce diminutif marque ou la tendre jeunesse de l'enfant ou plus probablement l'amour du père. S. Jean emploie ordinairement ce mot pour exprimer la tendresse. (Joan., XXI, 5; I Ep. Joan., II, 13, 18.)

tance ne mettent de bornes à son pouvoir. Le divin Maître prit compassion d'un aveuglement auquel se mêlait tant de douleur : « Allez, dit-il, votre fils est vivant. » Et à l'heure où il guérissait le corps de l'enfant, il opéra si puissamment sur le cœur du père, que celui-ci retourna aussitôt plein d'espérance.

Il était une heure de l'après-midi[1] quand l'officier quitta Jésus. Même aux jours les plus courts de l'hiver, il pouvait gagner Capharnaüm dès le soir, puisque Cana n'en est qu'à six heures de marche, mais la difficulté des chemins l'arrêta; il dormit à quelque station de la route et ne revint que le lendemain. Comme il approchait, ses serviteurs vinrent au-devant de lui et lui annoncèrent « que son fils était vivant ». Il leur demanda aussitôt à quelle heure l'enfant s'était trouvé mieux : « Hier, répondirent-ils[2], à la septième heure la fièvre le quitta. » Il reconnut que c'était le moment où Jésus lui avait dit : « Votre fils est vivant. » Et il crut, lui et toute sa famille.

« Ce fut le second miracle que fit encore Jésus, quand il revint de Judée en Galilée[3]. » L'évangéliste, en ajoutant ces mots, n'ignorait pas les prodiges opérés à Capharnaüm[4], mais il songeait au miracle de Jésus à Cana, et entendait simplement rapprocher deux faits accomplis dans le même lieu. Le changement de

---

[1] « La septième heure. » (Joan., IV, 52. Voir page 156, note 3.)

[2] Hengstenberg pense que l'officier rentra le soir du même jour, assez tard dans la nuit pour que ses serviteurs pussent appeler « hier » le jour qui venait de se terminer au coucher du soleil.

[3] Joan., IV, 54.

[4] Luc., IV, 23.

l'eau en vin avait été la première manifestation du Sauveur à son retour des bords du Jourdain en Galilée. La guérison du fils de l'officier était un second signe non moins éclatant que l'autre, et destiné, lui aussi, à marquer le début d'une période nouvelle dans le ministère de Jésus.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES PREMIERS ACTES DU MINISTÈRE DE JÉSUS EN GALILÉE.

---

1. LA VOCATION DES PREMIERS DISCIPLES.

Mat., IV, 13-22. — Marc., I, 14-20

Cana, plus hospitalière que Nazareth, n'était point le centre d'où Jésus devait étendre son action sur la Galilée; cette gloire était réservée à Capharnaüm, et saint Matthieu, toujours attentif à trouver dans la vie du Sauveur l'accomplissement des prophéties, rappelle ici l'oracle fameux[1] : « Terre de Zabulon et de Neph-

---

[1] Mat., IV, 13-16; Is., IX, 1, 2. Ce texte difficile d'Isaïe a été diversement traduit. Nous avons donné, en décrivant le site de Capharnaüm, l'ingénieuse interprétation de Caspari (p. 181) : nous suivons ici le sentiment plus commun qui fait de דֶּרֶךְ = via, un adverbe signifiant : « vers, dans la direction de, » et qui sous-entend אֶרֶץ, terre, devant les deux membres de phrase traduits dans le grec par ces mots : ὁδὸν θαλάσσης et πέραν τοῦ Ἰορδάνου : « terre située vers la mer, » c'est-à-dire rives occidentales de la mer de Galilée; « terre au delà du Jourdain, » c'est-à-dire la Pérée.

thali! contrée proche de la mer! contrée au delà du Jourdain! Galilée des nations! Le peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région des ombres de la mort. »

C'était le théâtre du ministère de Jésus qu'Isaïe avait ici devant les yeux : la mer de Tibériade, située aux confins de Zabulon et de Nephthali; la rive occidentale, séjour ordinaire du Christ; sur la côte opposée et au delà du Jourdain, les colonies grecques de la Décapole [1], les races mêlées [2] que désigne le nom de Galilée des gentils. Les premiers Israélites transportés en Assyrie avaient été enlevés de « cette terre de Zabulon et de Nephthali »; pour les consoler, le prophète leur montrait l'enfant libérateur se levant comme une grande lumière, et la Galilée, la première jetée dans les ténèbres de la servitude, destinée à voir la première l'astre naissant [3].

La dernière expression, « Galilée des gentils, » renferme dans un seul mot les différentes contrées dont le prophète vient de parler.

[1] Nous verrons plus tard, t. II, p. 14, que le mot Décapole désigne, non une contrée particulière, mais une confédération de dix villes libres situées à l'est du Jourdain, depuis Damas jusqu'aux monts de Galaad.

[2] Teglath Phalasar, après avoir transporté les Israélites de la Galilée, les avait remplacés par des colons assyriens; les Grecs, à la suite des conquêtes d'Alexandre, s'étaient également répandus dans la contrée; envahie de plus en plus par la gentilité, cette province était naturellement devenue pour les Juifs un objet de mépris. (Joan., I, 46; VII, 52; Mat., XXVI, 69.)

[3] La prophétie, incomplètement citée par S. Matthieu, précède cette peinture du Messie : « Un petit enfant nous est né, un fils

Objet d'une longue attente, cette prédiction eut son accomplissement au jour où le Christ s'établit sur les rives du lac, et fit de Capharnaüm « sa propre cité[1] ». Il y vint accompagné sans doute, comme au début de sa vie publique, par sa mère, ses frères et ses disciples[2]. Toutefois les premiers de ceux-ci, Pierre, André et Jean, qu'il avait choisis sur les bords du Jourdain, ne se trouvaient pas avec leur Maître, et le peu que nous savons des actions du Seigneur en Judée vient probablement de ce qu'ils ne le suivirent pas dans ce pays. Jean l'Évangéliste paraît seul avoir été du voyage dans la Samarie[3]; mais il ne poussa pas jusqu'à Nazareth, car le Sauveur, en descendant sur

---

nous est donné... Conseiller admirable, Dieu fort, Père de l'éternité... » (Is., IX, 6.) Isaïe y déplore l'impiété qui a plongé les Israélites dans l'abîme, et représente leur pays comme une terre sans aurore, désolée par la faim, enveloppée d'ombres d'où ne s'échappent que des malédictions contre Achab et contre Dieu. Toutefois Assur n'est que le fléau de Jéhovah : sa mission de vengeance accomplie, il disparaîtra devant l'Emmanuel. Alors « il n'y aura plus de ténèbres pour la terre qui est maintenant en détresse. Jéhovah a d'abord couvert d'opprobre les terres de Zabulon et de Nephthali, il leur rendra plus tard l'honneur, à elles, à la région de la mer, à l'autre rive du Jourdain, à la Galilée des gentils. Le peuple qui vivait dans l'obscurité a vu une grande lumière; la lumière s'est levée sur ceux qui habitent la région des ombres de la mort. » Ce texte prophétique était si familier aux lecteurs de S. Matthieu, qu'il suffisait à l'évangéliste d'en citer quelques mots pour qu'ils vissent le rapport de la prédiction à la réalité.

[1] Mat., IX, 1

[2] Joan., II, 12.

[3] La précision des détails que nous trouvons dans le chapitre de la Samaritaine suppose en effet un témoin oculaire. (Joan., IV, 6, 8, 28, etc.)

les rives du lac, le retrouva à Bethsaïde dans la barque de son père Zébédée[1].

Le premier soin de Jésus fut d'aller à ce village pour en tirer les princes de son Église. Il marchait le long de la grève, quand il vit des pêcheurs occupés à jeter des filets autour de leur barque[2]; c'étaient les deux frères Simon et André. Jésus leur dit : « Venez avec moi et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, quittant tout, ils le suivirent. De là s'étant avancé, il vit deux autres frères, Jacques et Jean; eux aussi étaient dans une barque, avec Zébédée leur père. Quelque accident avait rompu leurs filets, et ils s'occupaient à les raccommoder. Le Seigneur n'attendit point que leur travail fût achevé, il les appela, et sur-le-champ ils le suivirent, laissant dans la nacelle leur père Zébédée avec ses mercenaires.

Ce n'était point à l'aveugle que le Christ choisissait ces humbles pêcheurs, car la main divine devant paraître seule dans l'œuvre de notre Rédemption, il importait que les ministres de Jésus, naturellement inhabiles à de si grands desseins, fussent néanmoins assez vides d'eux-mêmes et de toute chose pour se laisser conduire. Les premiers disciples étaient tels que le requérait cette mission, simples, droits de cœurs, capables de générosité. A l'appel de Jésus, ils le suivirent sans hésiter et sans regarder en arrière; ce qu'ils abandonnaient était peu de chose sans doute, une barque

---

[1] Marc., I, 19.

[2] Ἀμφιβάλλοντας ἐν τῇ θαλάσσῃ. (Marc., I, 16.)

et des filets, mais ce peu était leur tout, et, en le sacrifiant, ils montraient quels instruments dociles Jésus trouverait en eux.

Leur métier d'ailleurs ne laissait pas d'avoir développé en eux les qualités les plus convenables au ministère apostolique, la religion surtout, naturelle aux pêcheurs; la vie de ces hommes exposée aux périls, leur impuissance à lutter contre la tourmente, le souffle d'en haut qui soulève les vagues et les calme en un moment, tout leur rappelle qu'ils sont dans la main de Dieu; en même temps l'habitude du danger trempe leur courage, et leur rend le dévouement aussi familier que la prudence. Ces simples vertus suffisaient au Maître; elles n'étaient que néant près du sublime ouvrage qu'il méditait; mais édifier sur le néant, c'est manifestement créer et faire acte de Dieu. Voilà pourquoi différant d'appeler à lui les sages et les grands d'Israël, le Sauveur choisit pour fondements de son Église quatre pêcheurs de Bethsaïde, Pierre et André, Jacques et Jean.

II. UN JOUR DE SABBAT A CAPHARNAUM.

Luc., IV, 31-43. — Marc., I, 21-38. — Mat., VIII, 14-17.

Le premier sabbat après le retour de Jésus à Capharnaüm est pour nous un jour précieux; c'est le seul peut-être où nous puissions suivre le Sauveur depuis le matin jusqu'au soir, et même jusqu'à l'aube du lendemain, et ce long détail nous apprend comment durent

s'écouler, pour la plupart, les journées du ministère de Jésus.

Le service religieux commençait dès le matin dans la synagogue[1]; le Seigneur s'y trouva au milieu d'une foule attentive; car ses prodiges étaient connus à Capharnaüm, et il comptait d'ailleurs dans l'assemblée des cœurs fidèles : Marie sa mère, les fils de Zébédée et de Jonas, les disciples qui l'avaient suivi de Judée, l'officier d'Hérode et sa famille, avides d'entendre le prophète dont la parole opérait des merveilles.

Les prières achevées, le Maître monta dans la chaire. Il y parut bien différent des scribes et des docteurs[2], dont l'unique soin était de citer des textes, d'invoquer l'autorité de leurs traditions ou de rabbis fameux. Jésus enseignait comme ayant puissance, parlait en son nom, interprétait l'Écriture avec empire, n'effleurant pas seulement l'écorce de l'âme par des discussions subtiles, mais pénétrant dans les cœurs pour y répandre la persuasion. « Tous étaient dans l'admiration de sa doctrine, » quand un cri retentit dans l'enceinte; c'était un démoniaque saisi de transports furieux. S'étant glissé dans les rangs de la foule, il avait d'abord senti le ravissement de la parole divine; mais incapable de contenir plus longtemps l'esprit qui le dominait, il éclatait en cris d'horreur, peut-être même en gestes obscènes[3] :

---

[1] Marc., I, 21.

[2] Id., I, 22-26.

[3] Ἄνθρωπος ἐν πνεύματι ἀκαθάρτῳ. (Marc., I, 23.) Ces mots semblent indiquer que l'esprit impur possédait sa victime à ce point que l'impureté était l'élément où elle vivait et agissait. Certains in-

« Laissez-nous [1], criait-il, qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth? Êtes-vous venu nous perdre? Je sais qui vous êtes : le Saint de Dieu. »

Que voir dans cette confession diabolique? Une ruse de Satan pour troubler le discours de Jésus et découvrir avant le temps le titre du Messie, ou un aveu arraché par la terreur, la flatterie d'un esclave tremblant sous le fouet et cherchant à adoucir le maître prêt à châtier? Quel que fût le motif de cet hommage, Jésus le repoussa; il marcha vers le possédé, et menaçant le démon qui l'agitait : « Tais-toi [2], lui dit-il, et sors de cet homme. » Satan obéit : un dernier cri s'échappa de la poitrine du démoniaque, qui, jeté à terre, s'agita dans les convulsions, puis se releva aux yeux de tous délivré, paisible [3]; son corps, qui venait de servir de demeure aux puissances infernales, ne gardait aucune trace de leurs violences.

A cette vue, l'effroi et l'admiration s'emparèrent de la foule, car le monde invisible n'apparaît jamais à l'homme sans l'émouvoir. Toutefois c'était moins le

---

terprètes ne partagent pas ce sentiment; dans leur pensée, le mot « impur » s'applique à tous les anges déchus, et révèle en eux une soif ardente de l'impudicité, qu'ils voient plus haïe de Dieu, plus contraire que toute autre dépravation à l'angélique pureté d'où ils sont déchus, plus redoutable pour l'homme, qu'elle dégrade, aveugle et endurcit.

[1] Luc., IV, 34. Ἔα, traduit par « sine! » dans la Vulgate, n'est probablement qu'un cri d'effroi et d'horreur, l'exclamation hébraïque אֲהָהּ.

[2] Φιμώθητι (Luc., IV, 35) : c'est-à-dire, selon l'énergie du sens littéral : « Reprends dans tes mâchoires le frein et le bâillon. »

[3] Luc., IV, 35; Marc., I, 26.

fait que la soudaineté de la guérison qui étonnait les Juifs; ils connaissaient en effet et pratiquaient des exorcismes assez semblables aux laborieuses opérations des magiciens[1]. Mais que Jésus, sans ablutions et sans rites, chassât d'un mot le démon, c'était là ce qui les comblait d'étonnement. Ils n'avaient connu d'abord que l'éloquence du Christ, ce prodige révélait dans sa parole une force invincible, et ils se prirent à trembler devant lui comme devant la majesté suprême. « Qu'est-ce cela? disaient-ils entre eux; quelle doctrine nouvelle, toute-puissante[2]! Il commande aux esprits et ceux-ci obéissent. » Nulle trace en ces discours de la défiance qui devait bientôt chercher dans les miracles

---

[1] S. Justin nous apprend que les exorcismes juifs, légitimes à l'origine, avaient dégénéré en superstition (*Dialogus cum Tryphone*, 85). Josèphe nous fait connaître un des sortilèges employés par ses compatriotes; il suffit de comparer la scène dont il fut témoin à l'action de Jésus sur les démons pour sentir toute la différence de l'erreur à la vérité. Le fait, dit l'historien juif, se passa sous les yeux de Vespasien, de Titus et de toute l'armée. Un Juif nommé Éléazar chassa le démon en le faisant sortir des narines du possédé à l'aide d'un anneau et d'une racine magique. Le démoniaque fut jeté à terre. Éléazar adjura l'esprit impur, au nom de Salomon et par diverses conjurations, de ne plus tourmenter sa victime, et lui commanda, en preuve de son expulsion, de renverser un bassin d'eau placé à quelque distance. (Josèphe, *Antiquitates*, VIII, 2, 5.) Nous avons parlé, en décrivant le site de Machéronte, de la racine à tige de flammes qui opérait ces merveilles. Il fallait, pour la cueillir, se livrer à des pratiques si étranges, que nous renonçons à les décrire. On peut en voir le détail dans Josèphe (*Bellum Judaicum*, VII, 6, 3).

[2] Marc., I, 27. Καινή peut être joint à κατ'ἐξουσίαν, et signifier « une parole d'un pouvoir nouveau et inconnu jusqu'alors, » ou former un attribut distinct de κατ'ἐξουσίαν : « un enseignement nouveau et puissant. »

du Sauveur une violation du sabbat ou l'effet d'un pacte infernal. Les Galiléens ne conçurent pas de pareils soupçons; ils virent, ils crurent, et leur foi passant de proche en proche se répandit dans toute la contrée.

Les merveilles de ce sabbat n'étaient pas près de finir. Sortant de la synagogue, Jésus entra dans la maison de Simon [1]. Le fils de Jonas le pêcheur avait épousé une femme de Capharnaüm; il avait donc dans cette ville aussi bien qu'à Bethsaïde une famille et une demeure. Le divin Maître y trouva la belle-mère du disciple en proie à une grosse fièvre [2], et ses proches inquiets autour du lit. Tous les yeux se tournèrent à l'instant vers le Sauveur; toutes les voix l'implorèrent. Jésus s'approcha, et gourmandant la fièvre [3] avec la même autorité qu'il montra plus tard aux puissances révoltées de la nature, il lui commanda de s'éloigner. Il prit ensuite la main de la femme malade, souleva son corps abattu, et y influa par cet attouchement la plénitude de la vie. La fièvre disparut, sans laisser après elle l'abattement qui en est la suite ordinaire. A l'instant la belle-mère de Simon se leva, et comme c'était l'heure du repas, qu'on avait coutume de prendre vers midi [4] les jours de sabbat, elle-même prépara ce qui était nécessaire pour Jésus et ses disciples, dressa la table et les servit.

Capharnaüm était pleine du miracle de la synago-

---

[1] Marc., I. 29.
[2] Luc., IV, 38.
[3] Id., IV, 39.
[4] Josèphe, *De Vita sua*, 54.

gue, quand le bruit de cet autre prodige s'y répandit; l'émotion devint générale, et il fallut le repos inviolable du sabbat pour retarder l'empressement de la multitude. Mais dès que le soleil descendant sous l'horizon marqua la fin du jour sacré[1], la foule remplit les rues, les uns amenant au divin guérisseur les fous et les possédés, d'autres portant sur leurs grabats les malades incapables de se mouvoir; bientôt la ville fut amassée à la porte de Simon, étalant sous les yeux de Jésus toutes les afflictions du corps humain : frénésies, langueurs, plaies hideuses.

Le Sauveur ne rejeta aucun de ceux qui l'imploraient, mais imposant les mains à chacun d'eux, il les guérit. Quant aux possédés, un mot suffisait pour les délivrer; tremblants à la parole du Maître, les démons fuyaient en criant : « Vous êtes le Fils de Dieu[2]. » Mais Jésus leur défendait avec menace de dire qu'il était le Christ.

Le Sauveur prolongea son ministère bien avant dans la nuit, et montra à tous une compassion si touchante, que saint Matthieu voit dans les prodiges de cette journée l'accomplissement des paroles d'Isaïe[3] : « Lui-même a pris nos faiblesses et porté nos infirmités. » Nul n'a compris comme Jésus que la maladie et la mort sont entrées dans le monde par le péché[4]; nul par suite n'a frémi devant elles avec autant d'horreur. De là cette pitié prédite par Isaïe, de là ses larmes près du

---

[1] Luc., IV, 40.
[2] Id., IV, 41.
[3] Is., LIII, 4.
[4] Rom., V, 12.

tombeau de Lazare[1], ses douloureux soupirs à l'aspect du sourd-muet[2]. Son cœur n'a pu voir l'excès de nos maux sans y compatir et sans étendre la guérison jusqu'au péché qui en est la source.

Le dernier malade ne quitta la maison de Pierre qu'à l'aube du jour[3]. Sans rien donner au sommeil, le Seigneur se leva et sortit. La petite ville de Capharnaüm était encore silencieuse quand il en traversa les rues et gagna un lieu désert pour prier. Mais cette pieuse retraite ne tarda pas à être troublée; la foule, surprise à son réveil de ne plus voir le Sauveur, se mit à le chercher de tous côtés. Pierre et ses compagnons se distinguaient entre tous par leur empressement[4]; ils trouvèrent le divin Maître absorbé en Dieu. « Tout le monde vous cherche, lui dirent-ils. — Allons ailleurs, répondit Jésus, dans les bourgades voisines et dans les villes, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis venu[5]. » La foule suivait de près les disciples; elle voulut retenir le Sauveur, mais il résista[6], et leur dit comme aux autres que sa mission l'obligeait de les quitter pour un temps et de porter ailleurs la Bonne Nouvelle du royaume de Dieu.

---

1 Joan, XI, 35.

2 Marc., VII, 34

3 Id., I, 35.

4 Id., I, 36-38.

5 Ἐξῆλθον (Marc., I, 38), terme général : « Je suis sorti, » de Capharnaüm, de ma patrie, de ma vie cachée et obscure, du sein de Dieu mon Père, pour accomplir ma mission.

6 Luc., IV, 42, 43.

III. LA PÊCHE MIRACULEUSE. — GUÉRISON D'UN LÉPREUX.

Luc., IV, 44 ; V, 1-16. — Marc., I, 39-45. — Mat., IV, 23-25 ; VIII, 1-4.

Au sortir de Capharnaüm, Jésus suivit les bords du lac, et remontant vers le nord, s'arrêta à Bethsaïde, le village de ses premiers disciples. Les fils de Jonas et de Zébédée remontèrent dans leurs barques et pêchèrent toute la nuit[1]; car ils étaient pauvres, et la nécessité de gagner le pain du lendemain les ramenait à leur métier. Mais vainement sillonnèrent-ils la mer jusqu'au lever du jour; ils ne prirent rien, même à ces heures propices entre toutes[2]. Découragés, ils étaient revenus au rivage, quand Jésus y descendit; la foule l'entourait, avide de sa parole. Ainsi pressé, il aperçut les bateaux et ses disciples qui, descendus sur la grève, lavaient leurs filets. Il monta dans la barque de Simon, le pria de s'éloigner un peu de la terre, et, assis dans cette chaire, il enseigna le peuple.

Le soin de répandre la Bonne Nouvelle ne l'empêchait pas de compatir aux inutiles fatigues des pêcheurs; quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avance en pleine eau, » et à ses compagnons : « Jetez vos filets pour pêcher. » Simon répondit : « Maître, nous

---

[1] Luc., V, 1-11.

[2] On sait en effet que c'est au coucher du soleil et avant son lever que le poisson se laisse plus facilement prendre. (Aristote, *Historiæ animalium*, VIII, 19. — Pline, *Historia naturalis*, IX, 123.)

avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jetterai le filet. » Ils le jetèrent, et prirent une si grande quantité de poissons, que les réseaux se rompaient. Trop éloignés pour être entendus de la barque voisine, ils firent signe à leurs compagnons de leur venir en aide[1]. Ceux-ci vinrent, et la pêche remplit les deux bateaux de telle sorte, qu'ils étaient presque submergés. Ce que voyant, Simon Pierre se jeta aux genoux du Christ : « Retirez-vous de moi, Seigneur, dit-il, car je suis un homme pécheur. »

Par ce miracle, Jésus se révélait comme le maître de la nature. Pierre céda à l'épouvante commune aux Juifs, pour qui voir Dieu c'était mourir, et la même terreur s'empara de ceux qui étaient avec lui et des fils de Zébédée. Jésus les rassura tous[2] : « Ne craignez point, dit-il, désormais vous serez pêcheurs d'hommes. »

C'était la seconde fois que le Sauveur adressait cette parole aux disciples, et il leur montrait par la pêche miraculeuse combien fécond serait le pouvoir qu'il leur conférait sur les âmes. Ce prodige figurait leur ministère : ils allaient quitter le lac de Génésareth pour la mer du siècle, vivre dans un labeur et un trouble continuels, sur des ondes plus agitées que celles du lac. Mais si leur emploi de paisible devenait redoutable, par un juste retour, les plus beaux prix leur étaient assurés : ils changeaient leur métier pour une mission céleste ; leurs grossiers engins pour les filets de l'Évan-

---

[1] Luc., v, 7.
[2] Id., v, 9

gile, « qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais le conservent, et amènent à la lumière ce qu'ils tirent du fond de l'abîme[1]. » Les pêcheurs de Bethsaïde eurent-ils la pleine intelligence du symbole qu'on leur proposait? Nous ne le pensons pas. Dieu pourtant leur en donna quelques lueurs, car leur effroi fit place à la confiance ; ils ne prièrent plus le Seigneur de s'éloigner, mais ramenèrent les barques au rivage et quittèrent tout pour le suivre.

Entouré de ces compagnons, Jésus parcourut toute la Galilée[2], « enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. » Les plus pauvres villages, ceux-là même qui n'avaient point de synagogues, n'étaient pas oubliés. Le Seigneur portait à tous la Bonne Nouvelle, n'attendant pas comme

---

[1] S. Ambroise, *In Lucam*, lib. IV, 72.

[2] Luc., IV, 44; Mat., IV, 23; Marc., I, 39. Le passage où S. Luc raconte cette prédication présente une grave difficulté. La variante : εἰς τὰς συναγωγὰς τῆς Γαλιλαίας, que donnent la plupart des versions (latines, Peschito, gothique, arménienne, éthiopienne), n'est contenue que dans le manuscrit Alexandrin et le codex de Bèze. Les autres, et notamment les manuscrits du Sinaï et du Vatican aussi bien que le palimpseste d'Éphrem, lisent Ἰουδαίας. D'où il semble naturel de conclure que Jésus étendit cette première mission à toute la Judée. Choisir entre deux leçons qui s'appuient sur des autorités si considérables nous paraît difficile : ne pourrait-on pas admettre que l'une et l'autre sont de la main de S. Luc; que l'évangéliste écrivant pour les Grecs, plus ou moins étrangers à la Palestine, ne crut pas nécessaire d'abord de pousser aux dernières précisions l'indication des lieux et se contenta de parler en termes vagues « des synagogues de Judée », mais qu'ensuite les questions qui lui furent faites l'amenèrent à substituer au mot de Judée le terme plus exact de Galilée?

Jean-Baptiste qu'on vint à lui, mais prévenant ceux qu'il voulait sauver. Les journées du divin Maître dans ces bourgades se passèrent comme celles du sabbat à Capharnaüm; les lieux et les temps changeaient, mais, sans se lasser, il prodiguait à tous ses bienfaits, soignait avec la même compassion les âmes et les corps, guérissait toute infirmité, et se retirait laissant derrière lui comme le parfum de sa présence.

De cette première mission en Galilée, nous ne connaissons qu'un seul fait [1]. Jésus se trouvait dans une ville dont le nom est inconnu, quand un homme accourut à lui et se prosterna implorant sa pitié. L'infortuné en était digne : la lèpre dévorait tout son corps. Le mal, porté à ce point, devient un objet d'horreur, car la corruption de la mort envahit une chair vivante. Nul fléau n'était plus redouté des Juifs; ils l'appelaient le doigt, la touche de Dieu, et voyaient dans ses ravages l'image du péché qui s'attache à l'âme et infecte en elle les sources de la vie. Les signes funèbres qui entouraient le lépreux fortifiaient encore cette préven-

---

[1] Luc., v, 12-16; Marc., I, 40-45; Mat., VIII, 2-4. Nous suivons ici S. Luc et S. Marc. S. Matthieu place la guérison du lépreux après le discours sur la montagne : « Quand Jésus descendit de la montagne, une foule nombreuse le suivit, et voici qu'un lépreux vint, etc..... » (Mat., VIII, 1.) Mais il s'en faut bien que la locution : « Et voici que..... » Καὶ ἰδοὺ, souvent employée par S. Matthieu, marque rigoureusement l'ordre des faits; elle n'a, la plupart du temps, d'autre but que d'appeler l'attention sur ce qui suit. Nous pouvons donc très légitimement séparer ces deux phrases; voir dans la première, « Jésus en descendant fut suivi par la foule, » la conclusion du sermon sur la montagne; et dans celle qui suit : « Et voici qu'un lépreux, » le commencement d'un autre récit.

tion. Relégué aux portes des villes, les vêtements en lambeaux comme pour un deuil, la tête rasée, les lèvres couvertes d'un voile, il n'était plus aux yeux de ses concitoyens qu'un sépulcre animé, obligé de pousser à l'approche de tout homme ce cri lugubre : « Impur! Impur! »

Bien que le lépreux de l'Évangile eût enfreint cette loi[1] en franchissant l'enceinte de la cité, son malheur était si pitoyable, que Jésus ne songea d'abord qu'à le soulager. « Seigneur[2], criait l'infortuné, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Aussitôt le Maître étendit la main, toucha ce corps et ces plaies repoussantes : « Je le veux, dit-il, soyez guéri; » et à l'instant la lèpre disparut. C'est à la foi du malade que Jésus accorda une guérison si prompte, mais aussi à sa triste condition. Jamais lépreux ne l'invoqua sans être exaucé; le Seigneur compatissait à leur abandon et sur l'heure il les purifiait.

Toutefois le premier mouvement donné à la pitié, Jésus ne vit plus dans cet homme qu'un violateur de la Loi; il lui fit de sévères reproches[3] et le chassa de la ville où il avait eu l'audace d'entrer. « Gardez-vous, dit-il, d'en parler à personne, mais allez, montrez-vous au prêtre, et offrez pour votre guérison ce que Moïse

---

[1] Lev., XIII, 46; Num., V, 2.

[2] Luc., V, 12.

[3] Ἐμβριμησάμενος. (Marc., I, 43.) — Ἐμβριμάομαι, s'indigner, reprocher vivement. (Wahl. *Clavis Novi Testamenii.*) — Ἐμβριμώμενος, μετ'ἀπειλῆς ἐντελλόμενος : commandant avec menace. (Hésychius.)

a prescrit, afin que ce leur soit en témoignage [1]. »

Par ce commandement Jésus ne témoignait pas seulement son respect pour les ordonnances légales, il voulait aussi couvrir du silence un acte qui révélait en lui le législateur suprême, touchant sans se souiller l'impureté la plus redoutable, et opérant une guérison réservée à Dieu seul [2]. Un prodige si manifestement divin devait susciter dans la foule d'indiscrètes espérances, propres à troubler la mission du Sauveur. Il ne négligea donc ni ordre ni menace pour faire taire l'homme qu'il venait de guérir; mais ces dispositions furent traversées par l'indocilité du lépreux, qui, n'écoutant que sa reconnaissance, sortit et publia partout la nouvelle [3].

Ce que le Sauveur avait voulu prévenir arriva : l'émo-

---

[1] Le Lévitique donne le détail de la purification du lépreux. Le prêtre devait sortir avec lui de la ville, immoler un passereau dans un vaisseau de terre sur de l'eau vive; puis il trempait un autre passereau vivant, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope dans le sang de l'oiseau immolé et par sept fois aspergeait le malade. Le passereau vivant était aussitôt mis en liberté. Pour le lépreux, il devait laver ses vêtements, se raser tout le corps et se baigner : il restait ensuite enfermé pendant une semaine; le huitième jour, après s'être rasé de nouveau, avoir lavé ses vêtements et son corps, il offrait deux agneaux sans tache, de la fleur de farine et de l'huile. Le prêtre, avec le sang des victimes et l'huile mêlée de farine, touchait, selon des rites mystérieux, l'oreille droite du lépreux, les pouces de sa main droite et de son pied droit, et après avoir répandu sur sa tête ce qui restait d'huile, proclamait le malade purifié. (Lev., XIV.)

[2] Tel était du moins le sentiment général chez les Juifs. Joram, à la vue de Naaman qui le priait de le guérir, s'écriait : « Suis-je donc un Dieu, pour ôter et rendre la vie? Pourquoi m'envoyer ainsi un homme pour que je le guérisse de sa lèpre? » (IV Reg., V, 7.)

[3] Marc., I, 45.

tion de la foule fut si vive, ses transports si véhéments, qu'il ne pouvait plus entrer en public dans la ville, et qu'il fut réduit à se tenir dehors, dans les lieux déserts[1]. On y vint de toutes parts, et Jésus continua librement son ministère, car loin des lieux habités il redoutait moins que l'empressement du peuple n'attirât sur son œuvre les défiances d'Hérode.

IV. GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE.

Luc., v, 17-26. — Marc., II, 1-12. — Mat., IX, 1-8.

La prudence du Sauveur n'était pas vaine ; quelques jours après la guérison du lépreux, entrant dans Capharnaüm, il y trouva des pharisiens et des scribes venus non seulement de la Galilée, mais de la Judée et de Jérusalem[2]. La haine des sanhédrites, qui avait contraint Jésus à s'éloigner de la Judée, ne permet guère de douter que ces docteurs ne fussent chargés d'épier le nouveau prophète pour surprendre ses actes et jusqu'à ses desseins.

Aussi, dès que le bruit se répandit qu'il était de retour, les voyons-nous accourir avec le peuple, entrer dans la maison du Sauveur et s'asseoir aux premiers rangs, attentifs à l'écouter[3]. La foule, ce jour-là plus pressée que jamais, remplissait la demeure, et débor-

---

[1] Marc., I, 45.
[2] Luc., v, 17.
[3] Id., v, 17-19.

dait au point d'empêcher l'accès des portes. Jésus se tenait assis et enseignait selon sa coutume, quand tout à coup on vit des mains entr'ouvrir sur sa tête la plate-forme en terre battue qui sert de toit aux maisons de l'Orient, et quatre hommes descendre un malade sur son grabat [1] ; c'était un paralytique qui venait par cette voie chercher sa guérison. Ceux qui le portaient, désespérant de forcer l'entrée à cause de la multitude, étaient montés sur le toit, et en avaient arraché les branches et l'argile pour déposer leur fardeau devant Jésus. Cette action plus éloquente que toute parole, leur foi qui ne connaissait point d'obstacle, touchèrent le cœur du divin Maître, et il accorda au malade plus que celui-ci n'osait espérer : « Mon fils [2], dit-il, prenez confiance, vos péchés vous sont remis. » L'infirmité du paralytique était sans doute la suite ou le châtiment de ses fautes, et Jésus, étendant sa vertu jusqu'à la source du mal, guérissait à la fois l'âme et le corps.

Cette parole choqua les scribes assis autour du Sauveur, car la puissance qu'il s'attribuait de remettre les péchés n'appartient qu'à Dieu. Jésus vit leur visage s'assombrir et leurs yeux le menacer; il surprit au

---

[1] Certains interprètes supposent que Jésus se trouvait à l'étage supérieur, dans la salle haute qui servait aux Juifs opulents pour les nombreuses réunions, et que les porteurs montèrent sur le toit plat par un escalier extérieur. Cette hypothèse nous paraît superflue, car les maisons pauvres en Judée étant généralement fort basses, rien n'est plus facile que de monter sur la couverture. Aujourd'hui encore les paysans de Galilée, pour rentrer leurs moissons, se contentent d'entr'ouvrir la plate-forme en terre sèche de leur demeure.

[2] Marc., II, 5.

fond de leurs cœurs, peut-être même dans leurs bouches, ces murmures : « Que veut dire cet homme [1] ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu ? » Il leur répondit : « Pourquoi pensez-vous à mal dans vos cœurs? Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : Tes péchés te sont remis, ou de lui dire : Lève-toi, prends ton grabat et va-t'en dans ta maison ? »

La question ne laissait aucune échappatoire, car si la première de ces prétentions ne peut être convaincue d'imposture, il n'en va pas de même de la seconde, qui, pour être soutenue, demande un miracle. Faire cet aveu devant Jésus, c'était lui fournir des armes et s'exposer à être confondu sur-le-champ. Les scribes le sentirent, et se défiant de la puissance du Christ, ils gardèrent le silence. Le Seigneur changea leur embarras en confusion. « Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés [2], » il se tourna vers le paralytique : « Je te le dis, poursuivit-il, lève-toi, prends ton lit et va-t'en dans ta maison. » Aussitôt le malade se leva, prit le grabat où il était couché, et, traversant la foule, il retourna dans sa demeure, glorifiant Dieu.

Les témoins du miracle en furent d'abord comme muets d'étonnement, mais leur admiration se manifesta bientôt. « Nous avons vu des merveilles aujourd'hui [3], » disaient les uns en tremblant; les autres glorifiaient Dieu, rappelant que jamais pareil prodige n'avait

---

[1] Marc., II, 6, 7.
[2] Luc., V, 24.
[3] Id., V, 25.

frappé leurs yeux, et ils bénissaient le Seigneur d'avoir donné un tel pouvoir aux hommes.

V. LA VOCATION DE LÉVI.

Luc., v, 27-28. — Marc., II, 13, 14. — Mat., IX, 9.

Des six disciples que Jésus avait choisis sur les bords du Jourdain, quatre seulement se trouvaient alors près de lui, tous également pauvres et simples d'esprit. La condition la plus vile aux yeux des Juifs devait lui fournir un cinquième compagnon dans Lévi, le publicain [1].

Nous savons le sens de cette qualification dans les lettres latines. Elle désignait les chevaliers qui prenaient à ferme les impôts des provinces [2]. Ces opulents

---

[1] Le premier Évangile donne à ce publicain le nom de Matthieu, les deux autres synoptiques celui de Lévi. Les plus anciens Pères s'accordent à voir dans Lévi le même personnage que S. Matthieu, et tout justifie leur sentiment : 1° Les circonstances dans lesquelles ces deux personnages sont appelés sont si parfaitement semblables, qu'il y a lieu d'y voir une seule et même vocation. 2° Le nom de Lévi ne se trouve dans aucune liste des apôtres ; toutes au contraire donnent celui de Matthieu. Ce fut Jésus probablement qui, après avoir appelé le publicain, changea son nom de Lévi en celui de Matthieu (מַתִּיָה, don de Dieu, Théodore). Rien de plus commun chez les Juifs que de prendre ou de donner un nom nouveau en souvenir de quelque fait mémorable, et Jésus en usa de même à l'égard de Simon. S. Matthieu paraît indiquer, par le mot λεγόμενον (Mat., IX, 7), que le nom qu'il prend dans le récit de sa vocation n'est pas celui qu'il portait.

[2] Pauly, *Real Encyclopædie* : PUBLICANI.

citoyens ne doivent pas être confondus avec les publicains de l'Évangile. Ceux-ci n'étaient que des commis de bas étage percevant les taxes au nom des compagnies romaines, car dans la suite des temps ces entreprises étaient devenues trop considérables pour qu'un seul chevalier en soutînt la charge. Un administrateur résidant à Rome représentait les associés, et dirigeait les subalternes employés à surveiller l'entrée ou la sortie des marchandises et à en fixer plus ou moins justement la valeur. On choisissait de préférence pour ce dernier office des habitants de la province conquise; leur connaissance de la langue, des mœurs, des ressources de leur patrie, les rendant plus propres que des étrangers à ces fonctions difficiles.

Le discrédit de cet emploi en écartait tout ce qui avait quelque mérite dans le pays, et réduisait les collecteurs romains à tirer leurs commis de la populace. Livré à de pareilles mains, le pouvoir des fermiers dégénérait naturellement en abus et en exactions qui rendaient le nom de publicain synonyme de voleur [1]. Cicéron n'hésite pas à les appeler les plus vils des hommes [2]; Stobée, à les regarder comme les loups et les ours de la race humaine [3].

A l'aversion générale qu'inspirait un tel métier se joignait en Judée une indignité particulière [4]. Tout paye-

---

[1] Xénon, *Apud Dicæarch. de Vita Græc.* — Meineke, *Frag. com.*, IV, 596.

[2] Cicéron, *De Officiis*, I, 42.

[3] Stobée, *Serm.*, II, 34.

[4] Mat., XVIII, 17; Deut., XVII, 15. — Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 2, 1.

ment de tribut à des maîtres étrangers était aux yeux des Israélites un acte défendu, une transgression de la loi de Jéhovah; les publicains, en prêtant leur concours à ce sacrilège, passaient donc non seulement pour traîtres à leur patrie, mais pour impies et apostats, méprisables au même titre que les criminels, les prostituées et les païens [1]. C'est dans ce rebut de la société que Jésus allait prendre un nouveau disciple.

Capharnaüm, située à la rencontre des routes de Damas, de Tyr, de Séphoris et de Jérusalem, constamment traversée par des caravanes, était un des centres les plus favorables à la perception des droits [2] : de nombreux publicains s'y trouvaient donc réunis. Jésus descendant sur les bords du lac vit l'un d'eux, nommé Lévi, fils d'Alphée [3], au lieu du péage. « Suivez-moi, » lui dit-il. Le publicain se leva, laissa tout et suivit le Seigneur.

On s'est étonné d'une si prompte obéissance; mais Lévi n'ignorait pas qui l'appelait : il n'avait pu rester indifférent aux paroles du prophète qui remuait la Galilée, son cœur était déjà secrètement touché et attiré vers Jésus. Aussi, quand le divin Maître, loin de se détourner du publicain, comme l'eût fait le commun des

---

[1] Mat., IX, 11; XXI, 31; XVIII, 17.

[2] C'est peut-être de la grande fréquentation dont Capharnaüm était le centre, que le nom de cette ville a pris le sens vulgaire de lieu où sont entassés mille objets.

[3] Marc., II, 13, 14. Cet Alphée, père de Lévi, ne doit pas être confondu avec Alphée qui épousa la sœur de la sainte Vierge, et eut les nombreux enfants que l'Évangile appelle les frères et les sœurs de Jésus.

Israélites, lui adressa cet appel : « Suivez-moi, » Lévi, objet de mépris jusqu'alors, céda à la grâce qui le prévenait et s'attacha pour toujours au Sauveur[1].

---

[1] S. Luc et S. Marc rapprochent ici de la vocation de Lévi le festin qu'il donna au Sauveur : S. Matthieu réunit aussi ces deux événements, mais il ne les raconte que plus tard, après le sermon sur la montagne. A l'exemple des plus anciens commentateurs, nous séparons la vocation de l'apôtre de son festin. Le repas eut lieu au temps marqué par S. Matthieu, car l'évangéliste joint ce fait qui lui est personnel à la résurrection de la fille de Jaïre avec des détails si précis, qu'il est impossible de rejeter son témoignage. Quant à la vocation, elle doit être conservée au moment indiqué par S. Luc et S. Marc. Il est peu probable en effet que le publicain ait préparé un grand repas et convié une foule d'amis le jour où il quittait tout pour suivre Jésus. D'ailleurs tous les évangélistes placent le choix des douze apôtres avant le sermon sur la montagne : S. Matthieu, en renvoyant plus loin sa vocation, a donc changé l'ordre chronologique.

LIVRE QUATRIÈME

DEUXIÈME ANNÉE
DU
MINISTÈRE DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER.

LA DEUXIÈME PAQUE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

I. LA PISCINE DE BÉTHESDA.

Joan., v, 1-47.

Vers ce temps-là [1], une fête attira le Sauveur à Jérusalem. L'Évangile ne donne pas le nom de cette solennité, mais les plus anciens Pères y ont vu la seconde Pâque du ministère de Jésus [2] et nous partageons leur sentiment. C'était la dernière à laquelle il put assister sans exposer ses jours; il interrompit donc sa mission en Galilée pour se joindre aux caravanes de pèlerins et monta avec eux à la ville sainte. Il y allait obéir aux

---

[1] Nous plaçons ici la fête mentionnée au chapitre v de S. Jean, parce qu'elle est à nos yeux une Pâque, et qu'en Judée le temps de la Pâque s'accorde avec celui de la moisson. Or S. Luc, notre guide ordinaire, après avoir raconté la vocation de Lévi, parle aussitôt d'épis mûrs que les disciples cueillaient en traversant la campagne. On était donc alors aux approches de la récolte.

[2] Voir, sur cette question, l'Appendice, vii.

ordres de son Père et offrir de nouveau le salut à l'ingrate cité qui l'avait repoussé; aussi, l'un de ses premiers soins fut-il, comme toujours, de rechercher les affligés pour les consoler et les guérir.

« Or il y avait à Jérusalem [1], près de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Béthesda » (la maison de miséricorde [2]). C'était un vaste bassin « de cinq côtés, entouré de portiques [3]. Là étaient couchés par terre une grande multitude d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, d'hommes aux membres secs, attendant que l'eau fût mise en mouvement. Car l'ange du Seigneur descendait en un certain moment dans la piscine et remuait l'eau, et le premier qui entrait après qu'elle avait été remuée était guéri, de quelque maladie qu'il fût affligé. »

A l'ombre de ces portiques gisait alors un homme paralysé depuis trente-huit ans; il attendait toujours d'être guéri, mais n'ayant personne pour l'assister, il se voyait chaque fois prévenu par d'autres infirmes. Un abandon si cruel, des espérances tant de fois déçues avaient jeté ce malheureux dans le découragement. Jésus l'aperçut couché par terre, et, sachant qu'il était malade depuis longtemps, en eut pitié : « Voulez-vous

---

[1] Joan., v, 2-9.

[2] בֵּית חֶסְדָּא : « la maison de grâce, » le lieu de miséricorde, Βηθεσδά. Nous conservons à ce nom la forme que lui donne le Texte reçu. Le manuscrit du Sinaï porte Βεθζαθά, celui de Cambridge Βελζεθά. Le manuscrit du Vatican, la Vulgate et d'autres versions portent la variante : Βηθσαιδά.

[3] Voir, sur l'emplacement de Béthesda et la vertu de ces eaux, l'Appendice, VIII.

être guéri? » lui dit-il. Le paralytique ne comprit pas le sens de cette question, mais il y vit l'offre compatissante d'un étranger, prêt à l'aider au moment favorable : « Seigneur, dit-il, je n'ai personne qui me porte dans la piscine quand l'eau est troublée, et à l'instant où je viens, un autre descend avant moi. — Levez-vous, dit Jésus, prenez votre grabat et marchez. » A l'instant le malade se leva de la natte où il gisait, la prit sur ses épaules et se mit à marcher. Transporté de joie, il regarda autour de lui pour remercier son bienfaiteur, mais Jésus s'était dérobé au milieu de la foule.

C'était un jour de sabbat que le Seigneur opéra cette guérison. Les témoins du miracle en furent trop saisis pour empêcher le paralytique d'emporter son lit, mais des chefs du peuple [1] qu'il rencontra s'indignèrent de cette violation du repos sacré : « C'est le sabbat, s'écrièrent-ils, il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. » Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit lui-même : Prenez votre grabat et marchez. — Quel est l'homme, reprirent-ils, qui t'a dit : Prenez votre grabat, et marchez? » Le paralytique l'ignorait, mais les sanhédrites, constamment préoccupés de Jésus, soupçonnèrent sa main dans le prodige, et leur haine se trahit en même temps que leur pressentiment par la question qu'ils firent à cet homme, ne lui demandant

---

[1] Joan., v, 10-13. « Des Juifs, » dit S. Jean. Par ce nom, l'évangéliste désigne ordinairement les ennemis de Jésus, et en particulier les scribes, les pharisiens éminents et les sanhédrites, instigateurs de l'opposition que le Sauveur trouva en Judée dès le commencement de son ministère. (Voir Smith, *Dictionary of the Bible* : JEW.)

pas : Qui t'a guéri? mais : Qui t'a dit de porter ton lit, c'est-à-dire d'enfreindre la loi? Ils laissèrent donc aller l'obscur coupable, qu'ils eussent châtié sévèrement en d'autres circonstances, et tournèrent toute leur attention à la présence du Christ dans la ville.

Cependant le malade qui avait été guéri voulut du moins rendre grâces à Dieu, et il vint au temple dans ce dessein [1]. Jésus l'y rencontra ; toujours attentif à sauver l'âme en même temps que le corps : « Je vous ai rendu la santé, lui dit-il, gardez-vous de pécher, de peur qu'il ne vous arrive plus de mal. » Cet homme s'en alla aussitôt chercher les Juifs, et leur annonça que c'était Jésus qui l'avait guéri.

Par là il voulait non trahir son bienfaiteur, mais au contraire le glorifier et lui marquer sa reconnaissance [2]. L'événement ne répondit pas à son désir, car cette nouvelle ne fit qu'enflammer les sanhédrites en confirmant leurs soupçons. Sur l'heure ils résolurent de poursuivre le violateur de leurs observances [3]. Le trouvèrent-ils dans le temple ou dans Jérusalem? On l'ignore; mais où qu'ils fussent, leur étonnement alla au comble lorsqu'ils entendirent celui qu'ils venaient reprendre déclarer devant eux qu'étant le Fils de Dieu, il avait tout droit sur le sabbat.

---

[1] Joan., v, 14, 15.

[2] S. Jean Chrysostome remarque avec justesse que si le paralytique eût nourri de mauvais desseins, il aurait dit aux sanhédrites : C'est Jésus qui m'a ordonné de porter mon lit et de violer le sabbat. Il ne songe au contraire qu'à le déclarer son bienfaiteur : « C'est lui qui m'a guéri, » dit-il.

[3] Joan., v, 16.

Aux casuistes qui lui reprochaient de violer la Loi, Jésus répondit[1] donc que le repos du jour sacré n'est pas l'inaction de la mort, mais la suspension du travail corporel dont l'excès dissipe l'âme, qu'il est toujours licite de faire le bien, et que si Dieu, après la création, est entré dans un perpétuel sabbat, ce n'a pas été pour une oisiveté stérile, mais afin de conserver l'être à toute créature, en demeurant ce qu'il est par essence, la Vie éternelle, l'éternel Agissant. Pour le Fils de Dieu, Dieu comme son Père, il ne pouvait y avoir non plus interruption de cette activité : « Mon Père ne cesse d'agir, dit-il, et moi j'agis de même. ».

Cette réponse outra les sanhédrites, qui ne virent plus dans le Christ qu'un impie et un blasphémateur. Dès lors, ils résolurent de le faire mourir[2], « non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais encore parce qu'il disait que Dieu était son propre père, se faisant égal à Dieu. » En ce moment néanmoins, n'osant se porter aux extrémités, ils se résignèrent à entendre cette parole qui les pénétrait comme un glaive de feu jusqu'aux derniers replis de l'âme[3]; car Jésus, loin de

---

[1] Joan., v, 17. L'évangéliste donne à la réponse du Sauveur cette forme concise : « Mon Père ne cesse d'agir, et moi j'agis aussi. » Jésus ne proféra-t-il que ces mots? Nous ne le pensons pas, car les Juifs, qui avaient coutume d'appeler Dieu leur père (Is., LXIII, 16; LXIV, 8; Jer., III, 4; Mal., I, 6; Sap., XIV, 3; Eccli., XXIII, 1, 4), comprirent que le Maître n'entendait point ce nom à leur sens : « Il disait que Dieu était son propre père, se faisant égal à lui. » Il faut donc croire que Jésus leva toute équivoque en développant sa pensée.

[2] Joan., v, 18.

[3] Hebr., IV, 12.

se cacher devant les princes d'Israël, leur découvrit qui il était.

Se déclarant Dieu comme son Père[1], le Sauveur ajouta qu'il tenait de lui trois pouvoirs divins : de rendre la vie aux morts spirituels[2], de juger, et à la fin de ressusciter toute chair du tombeau. Pour appuyer de si hautes prétentions, le témoignage de Jean ne suffisait pas, étant de l'homme[3]. Jésus en cita trois qui viennent de Dieu : les miracles, signe manifeste de sa mission[4], la voix du Père qui au Jourdain l'avait proclamé son Fils bien-aimé[5], enfin l'autorité des Écritures : « Sondez-les[6], dit-il, puisque vous pensez y trouver la vie éternelle : elles-mêmes rendent témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !... Je vous connais, vous n'avez point l'amour de Dieu en vous. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; qu'un autre vienne en son nom, vous le recevrez. »

Ces reproches montrent que le Sauveur ne se con-

---

[1] Joan., v, 19-30.

[2] Nous faisons ici allusion au verset 25. Il n'y est question que de la mort du péché, puisque Jésus dit que l'heure est déjà venue où les morts entendront l'appel du Sauveur, et il ajoute que ceux-là seuls recevront la vie qui écouteront la voix du Fils de Dieu. Au verset 28, où la résurrection générale est annoncée, tous entendent dans le tombeau la voix du Christ qui rappelle les morts à la vie, et il n'est point marqué que l'heure de cette résurrection soit présente, mais qu'elle vient.

[3] Joan., v, 31-35.

[4] Id., v, 36.

[5] Id., v, 37, 38.

[6] Id., v, 39-47.

tenta pas d'éclairer les sanhédrites, mais qu'il chercha à les émouvoir. Ce fut en vain; les grands de la Judée étaient trop superbes pour adorer le Christ dans le fils d'un charpentier. N'osant donner passage à leur haine, ils tinrent secret ce qu'il leur avait dit; car sa prétention d'être Fils de Dieu, autorisée par tant de miracles, l'eût fait acclamer comme le Messie. Cependant, comme en guérissant au temps du sabbat, Jésus avait violé les prescriptions pharisaïques, ils tournèrent leurs attaques sur ce point et l'accusèrent de mépriser le jour du Seigneur, assurés qu'en tout ce qui touchait au repos sacré la foule épouserait leur querelle.

Aucune institution en effet n'était plus sainte aux yeux des Juifs : ils y voyaient le propre caractère qui les distinguait des autres nations, et s'estimaient choisis de Jéhovah uniquement pour garder cette observance [1]. Les antiques préceptes ne suffisaient même plus à leurs scrupules. La grande synagogue avait dressé, après la captivité, la liste de trente-neuf « Aboth [2] » ou prohibitions mères. Celles-ci avaient enfanté un nombre infini de « Toledoth » ou descendants, et ces défenses secondaires, s'étendant à toutes les circonstances de la vie [3], rendaient pour ainsi dire toute action impossible

---

[1] On sait qu'ils poussaient le fanatisme jusqu'à se laisser égorger plutôt que de défendre leur vie au jour sacré.

[2] Littéralement, des « Pères » Aboth, de l'hébreu אב, « père »; et des « Descendants », de תולדות, « générations, descendance ».

[3] Défense à l'aveugle de se servir de son bâton le jour du sabbat, à tout Israélite de porter le plus léger fardeau, fût-ce un éventail, une fausse dent, un ruban non cousu à la robe. Défense d'écrire de suite deux lettres de l'alphabet, de tuer l'insecte dont la piqûre

aux jours de sabbat. On voit combien d'entraves les coutumes pharisaïques apportaient au ministère de Jésus, et avec quelle facilité les sanhédrites, relevant les moindres violations de ces règles, s'en prévalurent pour dénoncer leur victime à l'indignation populaire [1].

II. LES ÉPIS ROMPUS.

Luc., VI, 1-5. — Marc., II, 23-28. — Mat., XII, 1-8.

A partir de ce temps, la haine des princes d'Israël s'attacha pour toujours au Sauveur. Partout, sur les

---

incommodait, de frictionner un rhumatisme, de baigner une dent malade avec du vinaigre, à moins qu'on n'avalât ensuite le liquide. Défense de jeter dans le poulailler plus de grain que n'en pouvaient consommer les animaux, de peur que le reste ne germât et ne parût ensemencé ce jour-là. Défense au voyageur que la nuit surprenait le soir du vendredi de poursuivre sa route, fût-il dans les bois ou dans les champs, exposé aux vents, à la pluie, aux attaques des brigands. Shammaï, le rabbi étroit et formaliste qui a mis son empreinte sur la plupart de ces prescriptions, Shammaï n'osait plus après le mercredi confier une lettre à un païen, dans la crainte qu'elle ne fût point remise avant le sabbat. Du reste tout son temps se passait à méditer par quelles pratiques il observerait plus rigoureusement le repos sacré. (Voir de plus longs détails sur ces coutumes pharisaïques dans Otho, *Lexicon Rabbinicum* : SABBATHUM, et Buxtorf, *De Synagoga Judaica*.)

[1] Il suffit de parcourir la vie publique du Sauveur pour reconnaître que les injustes reproches qui lui sont adressés, et l'opposition qu'il rencontre non seulement en Judée, mais en Galilée et dans la Pérée, viennent le plus souvent de ce qu'il a négligé quelque loi pharisaïque concernant le sabbat. (Mat., XII, 1, 2; Marc., II, 24; III, 2; Luc., XIII, 14; XIV, 1; Joan., VII, 23; IX, 14, etc.)

routes, dans les champs et le désert, alors qu'il semblait être seul avec ses disciples, il fut entouré d'espions qui soulevaient la foule contre lui. Dès les premiers jours, nous voyons les traces de cette persécution. Le Seigneur retournant en Galilée, se trouva, au sabbat qui suivit la Pâque [1], dans une campagne couverte de

---

[1] Luc., vi, 1. « Au sabbat second premier, » dit S. Luc. Cette expression singulière ne se rencontre que dans l'Évangile et à ce seul endroit. Les interprétations les plus diverses en ont été proposées. Grotius y voit le second des grands sabbats, c'est-à-dire des grandes fêtes de l'année, qui étaient Pâques, la Pentecôte et la fête des Tabernacles. Wieseler entend par là le premier sabbat de la seconde année du cycle septennaire. Les Juifs comptant par semaines d'années (Dan., ix), le savant chronologiste suppose que le premier sabbat de la première année s'appelait : *premier premier* sabbat; le premier sabbat de la deuxième année : *second premier* sabbat, et ainsi de suite. L'hypothèse la plus vraisemblable nous paraît être celle de Scaliger et du Père Petau, qui voient là un terme consacré pour désigner le premier sabbat qui suivait le second jour de la Pâque, 16e de Nisan. C'est à partir de ce jour-là que le Lévitique ordonnait de compter sept semaines pleines jusqu'à la fête de la Pentecôte. (Lev., xxiii, 15, 16.) Le sabbat de la première de ces semaines s'appelait *second premier*, parce qu'il était à la fois, et le premier sabbat des sept semaines, et le second par rapport au jour sabbatique de la Pâque qui servait de point de départ pour compter les sept semaines : on sait que les deux premiers jours de la fête étaient regardés comme des sabbats. Caspari a proposé une nouvelle hypothèse, trop ingénieuse pour que nous la passions sous silence. Il rappelle l'incertitude où étaient les Juifs sur la durée exacte de leurs mois lunaires, qui avaient tantôt vingt-neuf, tantôt trente jours, et il suppose que, pour assurer au mois sacré de Nisan toute sa durée, ils y célébraient deux sabbats de suite, appelés, l'un *sabbat premier*, et l'autre *sabbat second premier* (Caspari, *Einleitung*, § 102). Le mot δευτεροπρώτῳ est omis dans quelques versions et dans les manuscrits du Sinaï et du Vatican.

moissons. Les disciples pressés par la faim arrachèrent quelques épis de blé [1], les froissèrent, et soufflant sur la paille, en mangèrent le grain. Rien là qui ne fût légitime : Moïse l'avait expressément permis [2], et d'âge en âge la coutume est demeurée dans l'Orient de ne pas refuser au voyageur cette libéralité peu coûteuse. Mais si la loi autorisait à prendre quelques épis, elle interdisait de moissonner et de fouler le blé aux jours de sabbat; or les scribes avaient décidé que cueillir un épi et le froisser était même chose que récolter et battre la moisson [3]. Des pharisiens qui suivaient la petite troupe n'eurent garde de laisser passer une telle infraction; ils s'approchèrent du Sauveur, et lui dirent : « Voyez, vos disciples font ce qui n'est pas

---

[1] Meyer traduit ainsi les paroles de S. Marc : « Les disciples commencèrent à se frayer une route à travers les moissons en arrachant des épis. » Nous ne pouvons adopter son interprétation; car, 1° ὁδὸν ποιεῖν n'a pas nécessairement le sens de « se frayer une route », mais il signifie aussi « faire route ». Les Septante l'emploient pour traduire l'hébreu עָשָׂה דֶּרֶךְ, « iter facere » : et quoique le grec classique choisisse plus volontiers dans ce cas le moyen ποιεῖσθαι, l'actif ποιεῖν est néanmoins usité. (Voir les exemples cités dans les lexiques de Wahl et de Robinson.) 2° L'interprétation de Meyer rend inintelligible la suite du récit. En effet, que signifie alors la réponse de Jésus : « N'avez-vous pas lu ce que fit David quand il fut contraint par la nécessité et qu'il eut faim ?... » et cette remarquable addition propre à S. Marc : « Le sabbat est fait pour l'homme ? »

[2] Deut., XXIII, 25.

[3] « Vellere spicas est species messionis. » (Maimonides, *In Shabb.*, cap. 7.) Certains pharisiens poussaient l'absurde jusqu'à regarder comme un battage de grain l'acte de marcher sur le gazon, et la capture d'une mouche comme une chasse interdite.

permis au jour du sabbat. » Jésus, marchant devant ses compagnons, n'avait point pris part à leur acte; mais loin de les désavouer, il couvrit de son approbation cette innocente liberté. Aux légistes qui lui reprochaient de violer un précepte, il opposa la Loi et leur propre enseignement, et s'étonna avec quelque ironie que des maîtres consommés dans les Écritures les ignorassent à ce point : « N'avez-vous donc pas lu, dit-il[1], ce que fit David, quand il fut contraint par la nécessité et pressé de la faim, lui et ceux qui étaient avec lui : comment il entra dans la maison de Dieu, au temps du grand prêtre Abiathar[2], et mangea les pains de proposition[3], qu'il n'était permis à personne de

---

[1] Marc., II, 25, 26.

[2] Le livre des Rois appelle le pontife qui reçut David, Achimelech et non Abiathar. Ce dernier était le fils d'Achimelech et demeurait avec lui (I Reg., XXII, 20) : dans la famille des grands prêtres, le père n'exerçait pas nécessairement le sacerdoce suprême : il est donc probable que, du vivant même d'Achimelech, Abiathar son fils fut grand prêtre ; que le livre des Rois parle d'Achimelech, parce qu'il était le chef de la famille sacerdotale, et Jésus, d'Abiathar, parce qu'il était en réalité revêtu du souverain sacerdoce. Cette hypothèse a été soutenue avec autorité par le P. Patrizi (*De Evangeliis*, lib. III, dissertatio XXVIII, 38-40). D'autres interprètes préfèrent admettre que le père et le fils portaient en même temps les deux noms (fait assez commun chez les Hébreux), ou qu'il y a une confusion de noms dans le livre des Rois.

[3] On sait en quelle vénération étaient ces pains. Déposés dans le saint sur une table d'acacia revêtue d'or, ils représentaient par leur nombre les douze tribus d'Israël ; par l'encens qui les couvrait, la consécration perpétuelle des Juifs à Dieu. Aussi, quand chaque sabbat les prêtres mettaient des pains chauds à la place de ceux qui étaient demeurés toute la semaine devant le Seigneur, ils devaient regarder comme saintes les offrandes enlevées, et les consommer eux-mêmes dans le sanctuaire.

manger, si ce n'est aux prêtres, et en donna à ceux qui étaient avec lui? »

Si David, dans un extrême besoin, put mettre la main sur ces pains sacrés et transgresser les préceptes de la Loi, comment faire un crime aux disciples affamés d'avoir, pour se soutenir, cueilli quelques épis? D'ailleurs les pharisiens eux-mêmes reconnaissaient que les observances sabbatiques avaient leurs exceptions, car cette maxime était reçue parmi eux : « Dans le temple point de sabbat. » Même en ce jour-là, les prêtres pouvaient couper du bois, allumer le feu des autels, remplacer les pains de proposition, immoler double victime [1]; la sainteté du temple les excusait. Jésus allégua à ses adversaires cette interprétation bénigne d'une loi qu'ils disaient inflexible, et déclara qu'elle s'appliquait à lui aussi bien qu'au temple. Ne venait-il pas en effet de proclamer devant le sanhédrin qu'il était le Fils de Dieu fait homme, et à ce titre le vrai sanctuaire de Jéhovah? Ceux qui le poursuivaient ne pouvaient l'ignorer, mais il le leur rappela encore dans ces mots [2] : « Or, je vous le dis, il y a ici plus que le temple. »

Le Maître souhaitait moins confondre ses persécuteurs que les gagner à la vérité. Il chercha donc à les éclairer en montrant que « le sabbat est fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat [3] ». Institué comme un allégement au travail suite du péché originel, le sabbat est dans les desseins de Dieu un

---

[1] Num., XXVIII, 9, 10.
[2] Mat., XII, 6.
[3] Marc., II, 27.

gage de l'éternel repos. Durant ce jour de miséricorde, défendre à des affamés de rompre quelques épis, c'était changer en tyran le Père céleste, et son précepte d'amour en odieuse contrainte. Jésus s'en plaignit aux aveugles interprètes de la Loi : « Si vous saviez, reprit-il, ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, jamais vous n'auriez condamné des innocents [1]. » Cette réponse toucha peu des hommes obstinés à l'erreur, et s'ils n'osèrent rien en ce moment contre le divin Maître, ils s'attachèrent à le surveiller plus étroitement que jamais.

III. L'HOMME A LA MAIN SÈCHE.

Luc., VI, 6-11. — Marc., III, 1-6. — Mat., XII, 9-21.

Ce fut sur la route de Jérusalem en Galilée que se passa la scène des épis rompus. Les évangélistes ne

[1] Mat., XII, 7. Osee, VI, 6. Le dessein du Sauveur en défendant ses disciples n'était pas d'autoriser toute violation du sabbat, et si nous en croyons une curieuse leçon du manuscrit de Bèze (Luc., VI), dès ce jour-là, Jésus ne laissa aucun doute sur sa pensée : « A ce même sabbat, lisons-nous dans l'antique codex, il rencontra un Israélite qui travaillait de ses mains : O homme, lui dit-il, si tu sais ce que tu fais, tu es béni; si tu l'ignores, tu es maudit, car tu transgresses la loi. » C'est-à-dire, si tu comprends comment je m'élève au-dessus de la loi, tu n'es pas coupable d'agir ainsi; au contraire, si l'intérêt ou le caprice seuls te guident, tu attires sur ta tête la malédiction divine. Cette variante, qui ne se trouve dans aucun autre manuscrit, est évidemment apocryphe; mais elle montre dans quel sens l'antiquité interprétait la réponse de Jésus aux pharisiens.

marquent pas en quel lieu Jésus s'arrêta; mais à l'un des sabbats qui suivirent[1] ils nous le montrent dans une synagogue. Or il y avait là un homme dont la main droite était desséchée. C'était, d'après l'évangile des Nazaréens, un pauvre maçon blessé par quelque accident[2]. Je vous en conjure, dit-il à Jésus, rendez-moi la santé, afin que je ne mendie plus honteusement mon pain[3].

Sa prière fut entendue des pharisiens, attentifs aux actes du Christ « pour avoir sujet de l'accuser ». Ils murmurèrent ces paroles, qui vinrent aux oreilles du Maître[4] : « Est-il permis de guérir un jour de sabbat? » Jésus ne les laissa pas longtemps incertains : « Levez-vous, dit-il à l'infirme, et tenez-vous au milieu. » Puis se tournant vers les pharisiens, assis selon leur coutume aux places d'honneur : « Je vous le demande, dit-il[5],

---

[1] Μεταβὰς ἐκεῖθεν, dit S. Matthieu (XII, 9) : ἐν ἑτέρῳ σαββάτῳ, selon S. Luc (VI, 6). Ces deux témoignages nous paraissent trop précis pour admettre que l'homme à la main sèche fut guéri au jour et au lieu où les apôtres cueillirent les épis.

[2] Ἐξηραμμένην (Marc., III, 1) : « non ex utero, sed morbo aut vulnere : hæc vis participii. » (Bengel, *Gnomon*, in loco.)

[3] « Cæmentarius eram, manibus victum quæritans. Precor te, Jesu, ut mihi restituas sanitatem, ne turpiter mendicem cibos. » Fragment de l'évangile des Nazaréens cité par S. Jérôme (*In Mat.*, XII, 13).

[4] S. Matthieu dit que les pharisiens posèrent cette question : ἐπηρώτησαν (XII, 10); S. Luc, au contraire, que le Sauveur la connut parce qu'il pénétrait leurs pensées : ᾔδει τοὺς διαλογισμοὺς αὐτῶν (VI, 8). L'explication la plus naturelle de cette différence est d'admettre que la question, faite à voix basse, fut comprise de Jésus.

[5] Luc., VI, 9

est-il permis les jours de sabbat de bien faire ou de mal faire, de sauver ou de perdre une âme? » Cette interrogation les surprit; ils n'étaient venus que pour écouter les discours du Christ et les dénoncer : déconcertés, ils gardèrent le silence. Le divin Maître tenta de les en faire sortir en rappelant leur propre enseignement : « Quel est l'homme parmi vous, poursuivit-il, qui possédant une seule brebis[1], si elle tombe un jour de sabbat dans une fosse, ne la prend et ne l'en retire[2]? Or combien un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis! Il est donc permis de bien faire les jours de sabbat. »

L'argumentation était sans réplique; les pharisiens, le comprenant, se taisaient. Le Seigneur attendait leur réponse; promenant son regard[3] sur les visages, il n'y lut d'autres sentiments qu'une sourde colère, l'entêtement et la haine. A cette vue, l'indignation souleva son cœur : on put croire un moment qu'il allait foudroyer ces hypocrites; mais revenant aussitôt à sa compassion ordinaire, il s'affligea de leur aveuglement et se contenta de dire à l'infirme : « Étendez votre

---

[1] Πρόβατον ἕν (Mat., XII, 11). Ἓν est pris ici dans le sens emphatique, et signifie « unique ».

[2] Dans la suite, les rabbis n'accordèrent cette permission que si l'animal se trouvait en danger d'être noyé : en dehors de ce cas extrême, il suffisait de lui tendre une planche ou de lui jeter de la nouriture. De même il fallait que la vie d'un homme fût menacée pour qu'on eût droit de lui porter secours : « Periculum vitæ tollit sabbatum. » (*Joma*, VII, 6. Voir Reland, *Antiquitates Hebraicæ*. — Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Mat., XII, 11.)

[3] Καὶ περιβλεψάμενος. (Marc., III, 5.)

main. » L'homme obéit : à la parole du Sauveur, la main sèche revécut, et devint aussi saine que l'autre.

Ainsi, non content de réduire ses ennemis au silence devant toute la synagogue, le Seigneur manifestait à leurs yeux son pouvoir, sans donner prise, sans toucher l'infirme, sans faire aucun acte extérieur ; un seul mot avait suffi pour opérer le prodige. Oseraient-ils dire qu'une parole, une parole bienfaisante violait le sabbat? Leur impuissance acheva de les irriter ; ils sortirent dans un transport de rage, et tinrent conseil « sur ce qu'ils feraient à Jésus [1] ».

Or nulle part leurs mauvais desseins ne devaient rencontrer plus d'obstacles qu'en Galilée, car les habitants de cette province, comblés des grâces du Sauveur, charmés par sa parole, moins imbus des superstitions pharisaïques que les Juifs de Jérusalem, n'auraient souffert aucune violence contre leur prophète. Les sanhédrites d'ailleurs n'avaient dans ce pays qu'une autorité restreinte, n'y pouvant rien sans l'agrément d'Hérode. Il était donc nécessaire de s'entendre d'abord avec les ministres et les partisans du prince [2]. Jusqu'alors les pharisiens de Jérusalem leur avaient témoigné le plus outrageant mépris, les traitant d'Hérodiens et d'apostats, leur reprochant d'accepter le joug romain, de professer les mœurs des gentils et l'impiété des saducéens; mais la haine du Christ leva tous les scrupules, et les émissaires du sanhédrin ne songèrent

---

[1] Luc., VI, 11.
[2] Marc., III, 6.

plus qu'à entraîner leurs ennemis dans le complot. Ils y parvinrent sans peine, car l'austère morale de Jésus, son ascendant sur le peuple, sa prétention d'être Fils de Dieu, étaient une perpétuelle menace pour un roi jaloux du pouvoir.

Le Sauveur, voyant un orage si redoutable se former contre lui, gagna les rives du lac, près des terres de Philippe, afin d'échapper aux poursuites, si elles devenaient trop pressantes [1]. Ces sûretés prises, il ne refusa point d'accueillir ceux qui le suivaient dans la retraite et de guérir les malades; mais il ne le fit qu'avec réserve, leur recommandant de ne point le découvrir [2]. Il attendit ainsi, pour reprendre ouvertement son ministère, que l'esprit changeant d'Hérode fût tourné vers d'autres objets.

Cette obscurité, à laquelle Jésus demanda pour un temps le salut, fit l'étonnement et le scandale des premiers Juifs convertis. Il leur répugnait sans doute que le Messie fût réduit à se cacher et à agir dans l'ombre, car nous voyons saint Matthieu rappeler que cette humilité était annoncée dans les oracles d'Isaïe [3] : « Voici mon serviteur que j'ai élu; mon bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances; je mettrai en lui mon esprit, et il annoncera la justice [4] aux nations. Il ne sera point contentieux, il ne criera point, et on n'entendra pas sa voix dans les places publiques. Il ne bri-

---

[1] Marc., III, 7.
[2] Mat., XII, 15, 16.
[3] Id., XII, 17-21; Is., XLII, 1-4
[4] מִשְׁפָּט : le droit, la loi, le jugement.

sera point le roseau cassé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il triomphe dans la lutte[1]. »

---

[1] Il sera tel, doux, humble, silencieux, jusqu'au jour où il cessera de lutter pour être victorieux, où il poussera le conflit jusqu'au triomphe : ἕως ἂν ἐκβάλῃ εἰς νῖκος τὴν κρίσιν. S. Matthieu, selon sa coutume, cite le prophète librement.

CHAPITRE SECOND.

LES DOUZE APÔTRES.

Marc., III, 7-15. — Luc., VI, 12-19. — Mat., X, 2-4.

La retraite du Seigneur interrompit les poursuites de ses ennemis; bientôt il reparut librement. « Une grande foule le suivait de Galilée, de Judée, de Jérusalem, d'Idumée [1] et du pays d'au delà du Jourdain, et ceux des environs de Tyr et de Sidon ayant ouï ce qu'il faisait vinrent à lui en grand nombre. Et il dit à ses disciples de lui procurer une barque pour n'être pas accablé par la foule; car il en guérissait plusieurs, de telle sorte que ceux qui avaient quelque mal se jetaient sur lui pour le toucher, et les esprits impurs en le voyant tombaient à ses pieds et s'écriaient : Vous

---

[1] Marc., III, 7-12. S. Marc rappelle ici de quelles contrées venaient les divers disciples réunis autour de Jésus. Nous avons vu (p. 204), qu'il évangélisa la Judée et l'Idumée dans la première année de son ministère. Depuis ce temps, quelques habitants de ces régions suivaient le divin Maître.

êtes le Fils de Dieu. Et il leur commandait avec de grandes menaces de ne point le faire connaître. » Nous retrouvons ici le ministère du Seigneur tel que nous l'avons vu à Capharnaüm, consacré tour à tour à l'enseignement du peuple, à la guérison des malades et à la délivrance des possédés.

Après un de ces jours de fatigue, Jésus « se retira sur une montagne et y passa la nuit entière à prier[1] ». Les traditions indiquent comme scène de cette veille, et du sermon qui suivit, une colline placée entre Capharnaüm et Tibériade. Les chrétiens l'appellent le mont des Béatitudes; les Arabes Kourn Hattin, les Cornes d'Hattin, par allusion aux deux cimes qui se dressent près du village de ce nom. Vers l'ouest, la colline s'élève doucement au-dessus de campagnes ondulées; à l'orient, au contraire, elle domine de ses flancs escarpés sur un plateau assez vaste pour porter une foule[2]. Dans la région montueuse qui borne cette rive du lac, nous chercherions vainement une autre éminence qui mérite le nom de montagne; c'est donc en ces lieux que nous suivrons le Seigneur.

En tout temps Jésus aima les hauteurs solitaires, le silence du soir, le ciel éclairé des feux de la nuit; son regard s'y plongeait librement dans le sein du Père; son âme y goûtait le repos de l'extase. Mais cette nuit-là eut quelque chose de solennel; on sent, aux termes dans lesquels parle saint Luc, qu'elle précédait un grand jour. Dès l'aube, Jésus appela ses disciples, qui

---

1 Luc., VI, 12.
2 Id., VI, 17.

reposaient sans doute à quelque distance, et il « en choisit douze auxquels il donna le nom d'apôtres[1] ».

Le Maître, par cet acte simple en apparence, fondait une œuvre destinée à remplir le monde et à braver les plus rudes assauts. Devenue majestueuse à travers les âges, l'Église, il faut s'en souvenir, n'a eu d'autres assises que les douze apôtres établis à sa base. Rien alors ne les distinguait; nous les avons vus, nous les verrons longtemps encore, ignorants, ambitieux, plus occupés de la chair que de l'esprit. Mais la main qui choisissait des matériaux si grossiers était assez puissante pour les polir. Saint Jean a vu dans les fondements de la Jérusalem céleste ces masses informes à l'origine; elles étaient devenues douze pierres précieuses[2] et jetaient des feux éblouissants.

Jésus donnait-il à ce nombre une signification symbolique? Rappelait-il par là les douze tribus d'Israël en mémoire desquelles le grand prêtre portait sur le pectoral autant de joyaux? Ces conjectures ont été faites[3], et n'ont rien d'excessif quand on songe à l'importance des nombres dans l'antiquité. Les païens ne furent pas seuls à leur croire des vertus cachées; les Juifs et les premiers Pères de l'Église les scrutèrent avec curiosité, et il n'est pas douteux que dans l'Écri-

---

[1] Luc., VI, 13 ; Marc., III, 14. S. Matthieu ne rapporte pas, à proprement parler, l'élection des douze apôtres; il se contente de donner leurs noms en racontant leur mission (Mat., X, 2-4). S. Marc et S. Luc au contraire s'accordent à placer cette vocation solennelle après la guérison de l'homme à la main sèche.

[2] Apoc., XXI, 19-21.

[3] Voir Cornelius a Lapide, *in Mat.*, X

ture elle-même bien des nombres n'aient des raisons mystiques[1]. Il y avait là tout un langage secret, aimé de ceux qui en faisaient usage; c'était comme une harmonie qui accompagne le chant pour lui donner plus d'éclat. Pourquoi Jésus aurait-il refusé de s'en servir et de condescendre sur ce point, comme sur tant d'autres, aux usages de son temps? Nous admettons donc volontiers qu'il ne choisit pas ce nombre sans dessein, mais qu'il lui donna une signification, assez importante aux yeux de ses disciples pour que leur premier soin après l'Ascension fût de compléter le collège apostolique par l'élection de saint Matthias[2].

---

[1] Ce fait est incontestable pour l'Apocalypse et de nombreux passages des prophètes. (Voir Smith, *Dictionary of the Bible* : NUMBER.)

[2] Act., I, 15-26. Les Évangiles eux-mêmes gardent en nommant les apôtres un ordre si constant et si particulier, qu'il y a lieu de croire que tout dans leur vocation fut symbolique, aussi bien le rang que le nombre. Nous possédons en effet quatre listes des apôtres; or, toutes ont ceci de commun qu'elles les distribuent en trois séries dont les noms sont toujours les mêmes, bien que dans un ordre différent, et que trois des apôtres occupent invariablement la même place. Le premier groupe a pour chef Simon Pierre; le second, Philippe; le troisième, Jacques, fils d'Alphée. Au dernier rang, dans toutes les listes, se trouve Judas Iscarioth.

		Matthieu, x, 2-4.	Marc, III, 16-19.	Luc, VI, 14-16.	Actes, I, 13.
I.	1.	SIMON PIERRE			
	2.	ANDRÉ	JACQUES (fils de Zébédée)	ANDRÉ	JEAN
	3.	JACQUES (fils de Zébédée)	JEAN	JACQUES	JACQUES
	4.	JEAN.	ANDRÉ	JEAN	ANDRÉ

Des douze apôtres, sept étaient déjà choisis. C'étaient les deux fils de Jonas, Pierre et André; Jacques et Jean, fils de Zébédée; Philippe, de Bethsaïde comme les quatre premiers; Barthélemy, de Cana en Galilée[1], et Matthieu le publicain[2]. Jésus en appela cinq autres : ses deux cousins, Jacques le Mineur, et Jude surnommé Lebbée ou Thaddée; les Galiléens Thomas et Simon le Zélote; enfin le traître, l'homme de Kérioth en Judée, Judas fils de Simon. De la plupart de ces apôtres nous savons peu de chose; leur nom, quelques mots prononcés par eux, quelques faits rapportés dans l'Évangile ou les Actes, des traditions postérieures

		Matthieu, x, 2-4.	Marc, iii, 16-19.	Luc, vi, 14-16.	Actes, i, 13.
II.	5.	PHILIPPE			
	6.	BARTHÉLEMY	BARTHÉLEMY	BARTHÉLEMY	THOMAS
	7.	THOMAS	MATTHIEU	MATTHIEU	BARTHÉLEMY
	8.	MATTHIEU	THOMAS	THOMAS	MATTHIEU
III.	9.	JACQUES (fils d'Alphée)			
	10.	LEBBÉE (surn. Thaddée)	THADDÉE	SIMON (le Zélote)	SIMON (le Zélote)
	11.	SIMON (le Cananéen)	SIMON (le Cananéen)	JUDE (frère de Jacq^{es})	JUDE (frère de Jacq^{es})
	12.	JUDAS ISCARIOTH	JUDAS ISCARIOTH	JUDAS ISCARIOTH	*Vacat.*

Nous ne chercherons point le sens mystérieux de ces divisions, puisque les écrivains sacrés ne le donnent pas, mais nous devions les rappeler ici comme une des particularités intéressantes de l'Évangile.

[1] Joan., xxi, 2.

[2] Voir p. 263.

qui suffisent à peine pour tracer de chacun d'eux une esquisse.

Barthélemy est le moins connu de tous. On s'accorde à voir en lui le Nathanaël que Philippe trouva méditant sous un figuier, et qu'il amena au divin Maître [1]. La candeur et la droiture étaient le fond de son naturel; il y joignait sans doute de la modestie, car depuis l'heure de sa vocation nous ne voyons plus apparaître le fils de Tolmaï. La tradition rapporte qu'il évangélisa les Indes; qu'il fut écorché vif et crucifié la tête en bas [2].

Philippe, son ami, se trouvait parmi les Galiléens que l'attente du Messie attira vers Jean-Baptiste; l'Évangile le montre docile dès le premier appel de Jésus [3], compatissant aux souffrances de la foule qui suivait le Maître dans le désert, mais lent à concevoir comment quelques pains suffiraient pour la rassasier [4], plus lent encore à pénétrer les choses spirituelles, et pendant la Cène demandant encore au Sauveur de faire voir le Père dont il parlait sans cesse [5]. Polycrate, évêque d'Éphèse, nous apprend que Philippe avait été marié; ses filles furent au nombre des premières vierges et lui-même s'endormit dans le Seigneur, à Hiérapolis, en Phrygie [6]

---

[1] Joan., I, 47. (Voir p. 159.)

[2] Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, V, 10. — S. Jérôme, *De Viris illustribus*. — Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, III, 2, 20.

[3] Joan., I, 43.

[4] Id., VI, 7.

[5] Id., XIV, 8.

[6] Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, III, 31.

De Simon, il reste le nom de Cananéen; que saint Luc traduit par Zélateur[1] et qui le distingue de Simon Pierre. Cet apôtre appartenait-il à la secte fameuse qui réprimait toute violation de la Loi, non seulement par la parole comme les prophètes, mais à main armée comme Phinéas[2]? On sait quel rôle ces Zélotes jouèrent dans les derniers jours de Jérusalem, comment ils devinrent l'effroi de la contrée et la remplirent de sang et de ruines. Jésus appela-t-il un de ces fanatiques auprès de lui et voulut-il assembler dans les mêmes rangs Lévi, l'exacteur des taxes romaines, et Simon, le Juif révolté contre tout impôt de l'étranger? Il n'y a rien là qui répugne aux desseins du Maître, car dans son œuvre il a fait peu d'état de la prudence humaine, et « choisi ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages, afin que nul homme ne se glorifiât devant lui[3] ».

Matthieu a laissé plus qu'un nom : un livre divin, son Évangile. Il y parle une seule fois de lui-même, pour dire qu'il était publicain, objet des mépris d'Israël, et que pourtant Jésus le choisit.

Le caractère de Thomas[4] est plus facile à discerner.

---

[1] Luc., VI, 15. De l'hébreu קִנְאָה, zèle. La vraie leçon de S. Matthieu et de S. Marc paraît être Καναναῖος, et la forme de ce mot indique qu'il est question ici d'un membre d'une secte. Ewald fait observer que si Cananéen signifiait un habitant de Cana, nous aurions le mot Καναθαῖος.

[2] Num., XXV, 7.

[3] I Cor., I, 27.

[4] Thomas, en hébreu תְּאוֹמָא, signifie « jumeau » et est traduit ainsi dans l'Évangile de S. Jean : Θωμᾶς ὁ λεγόμενος Δίδυμος (Joan.,

Esprit simple, se perdant aux mystères, il avoua naïvement durant la Cène qu'il ne comprenait pas la parole du Seigneur[1] : « Maître, disait-il, nous ne savons où vous allez, ni où est le chemin. » De tout le ministère de Jésus et de ses miracles, Thomas ne conclut pas d'une ferme foi qu'il fût Dieu; nous le voyons, après la Résurrection, incrédule au prodige, abattu, désespéré, demandant, pour croire, à toucher de ses mains les plaies du Maître[2]. Il avait pourtant un cœur généreux, car lorsque Jésus brava la haine des Juifs pour ressusciter Lazare, ce fut Thomas qui dit aux apôtres le mot répété par tous nos martyrs : « Allons, nous aussi, et mourons avec lui[3]. »

Nous avons vu à Nazareth[4] les deux fils d'Alphée et de Marie, Jacques et Jude. Ce qu'ils étaient alors, ils le demeurèrent pendant tout le ministère de Jésus : des artisans occupés d'espérances temporelles. Il fallut la descente de l'Esprit-Saint au jour de la Pentecôte pour transformer en apôtres ces parents du Seigneur, inspirer à Jude sa mâle Épître, et faire de Jacques le Mineur un des plus illustres évêques de l'Église naissante. Pasteur de Jérusalem pendant près de trente ans, ce dernier maintint l'accord entre les païens et les

---

XXI, 2). Eusèbe dit que son vrai nom était Judas (*Historia ecclesiastica,* I, 13). D'après les traditions, il était né à Antioche et avait une sœur jumelle nommée Lydie (*Patres Apostolici,* éd. Cotel., p. 272, 501).

[1] Joan., XIV, 5.

[2] Id., XX, 25.

[3] Id., XI, 16.

[4] Voir p. 103.

Juifs convertis, proposa au premier concile les plus sages résolutions, et protégea saint Paul contre les zélateurs outrés du judaïsme. Tous les Juifs devenus chrétiens le vénérèrent comme leur guide, et acceptèrent respectueusement l'Épître adressée « aux douze tribus dispersées dans le monde[1] », où l'apôtre flétrit les vices de ses compatriotes, leurs disputes, leur arrogance et leur cupidité. Les dernières années de Jacques se passèrent à prier; jour et nuit agenouillé dans le temple, il retardait par son intercession la ruine imminente de Jérusalem; il était « le rempart de son peuple[2] », selon l'expression des contemporains. Sa mort fut digne d'une telle vie. Aux fêtes de Pâque, le grand prêtre Ananus et les sanhédrites exigèrent qu'il dissuadât les Juifs de croire à Jésus. Le saint vieillard se laissa conduire sur un des portiques du temple et promit de parler à la foule, mais ce ne fut que pour glorifier une dernière fois son Maître. « Pourquoi m'interroger sur Jésus? s'écria-t-il, il est assis à la droite du Tout-Puissant et reparaîtra sur les nuées du ciel. » Ses persécuteurs, furieux, le précipitèrent en bas et le lapidèrent. Jacques à demi mort se relevait sur les genoux pour implorer du ciel le pardon de ses bourreaux, quand un homme armé d'un instrument de foulon acheva son supplice. On l'enterra près du tem-

---

[1] Jac., I, 1.

[2] « Sa vertu singulière l'avait fait surnommer Oblias (Ὠβλίας), le rempart du peuple », עֹפֶל־עָם. (Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, lib. II, cap. XXIII.)

ple; huit ans plus tard Jérusalem n'était qu'un monceau de cendres[1].

Nous avons à parler maintenant des plus illustres apôtres, Simon et André, fils de Jonas; Jacques et Jean, fils de Zébédée. Ces quatre pêcheurs de Bethsaïde forment un groupe à part, en tête duquel se trouve le prince des apôtres, Simon Pierre. Le plus obscur est André, qui semble même effacé par la gloire de son frère. Après avoir amené Simon à Jésus[2], il se retira dans l'ombre; mais si sa vie fut cachée, sa mort jeta un tel éclat, que les prêtres et les diacres d'Achaïe l'écrivirent à l'Église entière. Leur récit nous fait suivre pas à pas les actes du martyre, l'interrogatoire, les réponses d'André, ses longues tortures. Il mourut sur la croix, poussant pour Jésus de tels cris d'amour, que le cœur frémit et les yeux se mouillent à en entendre l'écho[3].

Au-dessus d'André, Pierre, Jacques et Jean sont les élus entre les élus, les intimes, admis à la confidence du Maître et dans sa familiarité. Nous les verrons seuls présents à la résurrection de la fille de Jaïre; seuls à la transfiguration, seuls à l'agonie du Sauveur. Jésus a révélé ce qui l'attachait particulièrement aux deux fils de Zébédée : c'était leur cœur ardent comme la foudre, d'où vint le beau nom qu'il leur donna de

---

[1] *Fragmenta Hegesippi.* (Migne, *Patrologie grecque*, t. V, p. 1307.)

[2] Joan., I, 41.

[3] Voir dans la *Patrologie grecque* de Migne, *Acta et Martyrium S. Andreæ Apostoli* (t. II, p. 1217).

« Fils du tonnerre », Boanerges[1]. Ils en avaient l'impétuosité et parfois les violences, témoin le jour où ils appelèrent le feu du ciel sur un village samaritain qui les repoussait. C'est de Salomé leur mère qu'ils tenaient ce zèle emporté; dévouée au Sauveur jusqu'à la croix, la femme du pêcheur Zébédée osa souhaiter pour ses fils une place aux côtés du Christ et sur son trône[2]. Jésus tenta de réprimer cette ambition en rappelant que sa gloire s'achèterait au prix de la souffrance : « Pouvez-vous boire mon calice? leur demanda-t-il. — Nous le pouvons, » répondirent les fils de Salomé. Cette confiance toucha le Seigneur; il accorda à Jacques non seulement de boire avant tous à cette coupe de douleur, mais de l'épuiser d'un trait. Son zèle le désigna au glaive d'Hérode Agrippa, et, le premier des apôtres, il mourut martyr[3].

L'autre fils de Salomé devait survivre à tous. Planant à des hauteurs inaccessibles, il demeura caché tant que Pierre et Paul remplirent le monde. Mais à la fin du premier siècle, quand les témoins de la parole sainte eurent disparu et que l'hérésie menaça l'Église naissante, la voix de Jean perça la nue. Son Évangile, l'Épître qui l'annonça, l'Apocalypse, furent autant d'éclairs; tantôt il éblouit, tantôt il foudroie, l'œil se trouble à suivre ses visions terribles : les pluies de feu et de sang, les coupes d'or débordant de colère, les che-

---

[1] Marc., III, 17. בְּנֵי רֶגֶשׁ. Le *scheva* se change en *oa* dans l'araméen : Βοανηργές.

[2] Mat., XX, 22, 23.

[3] Act., XII, 2.

vaux aux crins de serpent, aux cuirasses de feu, soufflant la flamme et le soufre, le dragon rouge aux sept têtes, aux dix cornes, entraînant de sa queue le tiers des étoiles du ciel et les lançant sur la terre[1]. C'est à grands cris que le voyant de Patmos dut révéler ses extases. L'art chrétien laisse volontiers dans l'ombre ces transports de l'apôtre; il lui prête plutôt les grâces de la jeunesse, des regards levés aux cieux, parfois même une timidité virginale. Sans doute « le disciple que Jésus aimait[2] » a eu ces délicatesses du cœur, mais dans une âme de feu; et ce dernier trait qui touchait le Maître quand il l'appelait Fils du tonnerre, nous frappe également quand nous voyons l'apôtre fuir avec horreur l'hérétique Cérinthe et remplir l'Apocalypse de redoutables images. Le vrai symbole de Jean n'est point la colombe, mais l'aigle. Cette fougue tempérée par la tendresse ravit le cœur de Jésus et fit de Jean son bien-aimé.

Le caractère de Simon, fils de Jonas, ne présente pas de telles oppositions. Il est tout entier dans le nom que Jésus lui imposa : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église[3]. » Le grand apôtre devait donc servir à l'Église de fondement, à ses frères de guide et de chef infaillible. Aussi, après l'élection des douze, le Seigneur déclara-t-il si hautement ces prérogatives de Pierre, que tous s'inclinèrent devant lui. A partir de ce jour, nous le voyons parler et agir en leur nom.

---

[1] Apoc., VIII, 7; XV, 7; IX, 17-19; XII, 3, 4.
[2] Joan., XIII, 23.
[3] Mat., XVI, 18.

Quand, à Capharnaüm, le Maître demanda tristement : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller[1] ? » ce fut lui qui répondit au nom de tous : « Seigneur, où irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Ce fut lui encore qui, à Césarée de Philippe, proclama la foi des apôtres : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant[2]. » Cette dignité lui devint une occasion de chute : elle l'enfla de vaine gloire, changea son énergie en présomption, sa fermeté en obstination aveugle; il vint jusqu'à contredire ouvertement son Maître et mérita cette sévère réponse : « Retire-toi, Satan, tu m'es à scandale, car tes sentiments ne sont point de Dieu, mais de l'homme[3]. » A la fin du ministère de Jésus, Simon fils de Jonas n'était déjà plus le roc inébranlable, mais la pierre branlante que la main d'une femme devait jeter à bas. Il ne tomba cependant que pour trouver une plus ferme assiette. Pierre, abîmé dans l'humiliation, se releva dans « la sublimité de la vertu de Dieu[4] ». Dès lors, ni sa foi ni sa vigueur ne défaillirent; nous le retrouvons partout à la tête de ses frères, le premier à pénétrer dans le tombeau de Jésus, à le contempler ressuscité; le premier à monter dans la barque pour la pêche miraculeuse; le premier à se jeter dans la mer pour aller au Sauveur; le premier à tirer sur la grève les cent cinquante-trois poissons qui ne rompirent point le filet[5]. Jésus remontant

---

[1] Joan., IV, 68-70.
[2] Mat., XVI, 16.
[3] Id., XVI, 23.
[4] II Cor., IV, 7.
[5] Joan., XX, 6; Luc., XXIV, 34; Joan., XXI, 1-11.

aux cieux laissait à Pierre la charge de paître les brebis comme les agneaux[1]; l'apôtre accomplit l'ordre du Seigneur, fut à la tête de la prédication comme du gouvernement, et donna la forme aux siècles futurs en faisant des premiers actes de l'Église naissante les actes de Pierre.

Il reste dans le collège apostolique une sombre figure rejetée au dernier rang par tous les évangélistes : c'est Judas, fils de Simon, l'homme de Kérioth. Jésus ne demanda que ce seul apôtre à la Judée, et la Judée lui donna un traître. Tout ce que nous savons de lui en dehors de la trahison, c'est que son habileté au maniement de l'argent lui valut d'être le trésorier des apôtres[2]. Il eut donc leur confiance dès le début, et il la garda jusqu'à la dernière Pâque, car c'est à son instigation qu'ils murmurèrent contre Magdeleine répandant des parfums sur la tête de Jésus. Dépravé depuis longtemps, l'homme de Kérioth en imposait tellement qu'à la Cène, lorsque le Seigneur dénonça le crime, nul ne songea à Judas; seul le regard de Jésus lisait en lui. Que de paroles le Sauveur adressa à la foule où le perfide put voir un appel ou un reproche! Tantôt c'est un conseil charitable : « Ne vous amassez pas de trésors sur la terre... Là où est votre cœur, là est votre trésor... Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon[3]. » Tantôt c'est un cri d'effroi : « Ne vous ai-je pas choisis vous douze? Et il y en a un de

---

[1] Joan., XXI, 15-17.
[2] Id., XII, 1-7.
[3] Mat., VI, 19, 21, 24.

vous qui est un démon[1]. » Le divin Maître ne pouvait se résoudre à abandonner « ce fils de la perdition[2] ». A Gethsémani, il le baisa encore et l'appela son ami[3]

Tel nous apparaît dans sa diversité le collège des apôtres. Ceux-ci formeront désormais autour du Sauveur une troupe d'élite parcourant avec lui la Judée, partageant ses labeurs et ses repas; comme lui, ils n'auront point où reposer leur tête et souvent s'endormiront à ses côtés, sans autre abri que le ciel étoilé, sans autre ressource que la providence du Père.

---

[1] Joan., VI, 71, 72.
[2] Id., XVII, 12.
[3] Mat., XXVI, 50.

CHAPITRE TROISIÈME.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE.

Mat., v, vi, vii. — Luc., vi, 20-49

Les orateurs chrétiens opposent volontiers à Moïse sur le Sinaï Jésus promulguant la loi nouvelle sur la montagne des Béatitudes. D'un côté, Jéhovah voilé d'un nuage d'où sortent des tonnerres et des feux; de l'autre, dans le calme du jour naissant, une voix aimable qui pénètre les cœurs : là, l'horreur du désert, nulle eau, nulle verdure, des pics rougeâtres au-dessus de montagnes désolées; ici, tout l'attrait des printemps de Galilée, une colline dominant sur de fertiles pâturages et baignée par le lac de Génésareth : en un mot, une loi de mort dictée à un peuple prosterné dans la poussière; une loi de grâce annoncée à une foule confiante et joyeuse.

Sous ce poétique contraste y a-t-il quelque réalité? Le sermon sur la montagne peut-il être rapproché des tables gravées de la main de Jéhovah, et fut-il présenté par Jésus comme le code du christianisme? Rien n'é-

tablit que le discours conservé par saint Matthieu ait ce caractère particulier; si l'évangéliste a préféré celui-ci, c'est qu'aucun ne lui parut plus propre à faire comprendre l'enseignement du Maître. Jamais, en effet, Jésus ne trouva pour exposer sa doctrine de plus favorables circonstances. Jusque-là il n'avait point rencontré d'auditoire assez initié aux choses d'en haut pour être capable de l'entendre : plus tard, entouré d'espions, il n'eut point la même liberté, et dut s'exprimer souvent à mots couverts et en parabole. Mais au temps du sermon sur la montagne, les ennemis du Seigneur ne s'attachaient pas encore si étroitement à ses pas qu'ils le suivissent jusque dans les lieux déserts; ils se contentaient de le surveiller dans les villes et les synagogues. Délivré pour un moment de leurs poursuites, s'adressant à un peuple dévoué, Jésus put ouvrir son cœur et révéler la lumière qu'il apportait au monde. Le sermon sur la montagne, bien que semblable pour la forme aux autres instructions du Sauveur, a donc été choisi, à juste titre, comme l'expression la plus complète de la doctrine chrétienne et un abrégé de l'Évangile.

Nous en possédons deux relations[1] : le précis de

---

[1] Nous réunissons le sermon rapporté par S. Matthieu (v, vi, vii) à celui que S. Luc (vi, 20-49) place après la vocation des apôtres. Ce rapprochement, rejeté par certains interprètes, nous paraît légitime. En effet, le renom de Jésus répandu dans toute la Syrie, la foule venue de lointains pays, tous les faits racontés à la fin du chapitre v de S. Matthieu supposent une œuvre déjà avancée. Plus loin, dans le corps du sermon, ces paroles du Sauveur : « Ne croyez pas que je sois venu abolir la Loi..... » indiquent également

saint Luc, écrit pour des païens convertis, et qui ne renferme aucune allusion aux coutumes judaïques[1], et le texte de saint Matthieu, où la parole du Maître est réfléchie comme par un fidèle miroir. Dans ce dernier récit, toute la scène de la prédication revit à nos yeux : les prés émaillés de lis, les buissons d'épines, les pampres verdoyants, les figuiers croissant à l'écart des chardons, les oiseaux s'ébattant dans le ciel; au seuil des maisons, les chiens et les pourceaux se jetant sur leur nourriture; les pêcheurs venus du lac voisin, qui se révoltent à la pensée de donner à leurs enfants un serpent au lieu de poisson[2]. Des hauteurs de Kourn Hattin, tantôt le Sauveur indique au loin la cité bâtie sur une colline[3]; tantôt près de lui dans les hameaux

---

que sa prédication avait déjà excité des défiances. Ce discours ne fut donc pas prononcé au commencement du ministère de Jésus; dès lors pourquoi le distinguer de celui que nous trouvons au chapitre VI de S. Luc? Ils ont des rapports manifestes et constants : même début, même suite des idées, mêmes images, même conclusion. Quant à leurs différences, elles n'ont rien que de naturel dans des récits composés chacun dans un dessein particulier. La principale est que le discours fut prononcé sur une montagne, d'après S. Matthieu, dans un lieu plat et uni, d'après S. Luc. Pour résoudre cette difficulté, il suffit d'admettre que sur les flancs de la montagne se trouvait un plateau élevé, et que Jésus descendit de la cime en ce lieu pour parler à la foule. Telle est en effet la configuration de Kourn Hattin, où, d'après la tradition, le Seigneur fit le sermon sur la montagne.

[1] « Lucas in transcribendis Christi sermonibus et orationibus, quas habent priora Evangelia, ea quæ in ceteras gentes dicta esse videntur, prorsus resecat, aut eorum severitatem mitigat aliquo modo. » (Patrizi, *De Evangeliis,* lib. II, cap. III, 51.)

[2] Mat., VI, 28; VII, 16; VI, 26; VII, 6; VII, 9, 10.

[3] Mat., V, 14. La ville que Jésus montrait ainsi paraît être Safed.

de la montagne, il montre aux villageois le sel affadi jeté sur la route[1], ou il dépeint leur rustique intérieur, l'unique flambeau allumé le soir près du boisseau à mesurer le grain, et en prend occasion de dire : « Vous êtes la lumière du monde; on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la pose sur le chandelier pour éclairer toute la maison; ainsi, que votre lumière luise devant les hommes[2]. »

Saint Matthieu, en décrivant si fidèlement les temps et les lieux, marque qu'il fut dans cette occasion un des témoins de la parole sainte; mais devons-nous conclure qu'il donne en son entier le discours du Seigneur? Les plus graves interprètes ne l'ont point cru[3],

---

En effet, on la voit très bien du mont des Béatitudes, et ses ruines attestent qu'elle existait au temps du Christ. Le fait d'une ville située sur une hauteur est aussi rare en Galilée que commun en Judée; il était naturel que Jésus en fît l'image de l'Église et de l'influence qu'elle doit exercer sur le monde.

[1] Mat., v, 13. Thomson a vu un marchand de Sidon, dont le sel, laissé à terre, s'était affadi, s'en débarrasser comme le marque l'Évangile, en le jetant sous les pieds des passants et des bêtes de somme. (Thomson, *The Land and the Book,* p. 381.)

[2] Mat., v, 15, 16.

[3] « Ego jam monui non esse anxie quærendam in evangelistis sententiarum connexionem, quia res non eo ordine scribere voluerunt quo factæ a Christo vel dictæ sunt. Quod præcipue in ejus concionibus observatur, in quibus nec omnia quæ dixit, nec eo quo dixit ordine recensent, contenti præcipua ejus doctrinæ capita commemorare. » (Maldonat, *in Mat.*, vii, 1.) — « Compertum habemus ab evangelistis, quum alicujus dicta litteris consignabant, non ipsa verba, sed verborum sensum relatum esse quam sæpissime. Sic verba quibus Christus Eucharistiam instituit, aliter Matthæus, aliter Marcus, aliter Lucas retulere. » (Patrizi, *De Evangeliis,* lib. III, diss. xlvii, 22.)

et tout appuie leur sentiment : la forme concise des idées, l'abondance des maximes, les brusques transitions, les images et les paraboles à peine indiquées. Ce n'est pas ainsi qu'en usait le divin Maître. S'adressant à des esprits simples, il répétait une pensée plusieurs fois, la présentant sous des formes nouvelles jusqu'à ce qu'elle fût saisie, et ne suivait d'autre ordre que celui du cœur, qui sacrifie tout au besoin d'être compris et aimé. Reproduire dans le détail des entretiens que Jésus prolongeait sans jamais se lasser, c'eût été charger inutilement l'Évangile. Saint Matthieu a préféré recueillir les leçons du Maître qui représentent le mieux son enseignement.

De toutes celles qui furent proposées en ce jour-là nulle n'étonna plus que les béatitudes annoncées par le Sauveur, car elles renversaient les préjugés d'Israël. Moïse, en effet, prenant par les sens ce peuple grossier, avait présenté à ses yeux l'appât des récompenses temporelles, et lui avait promis que sa gloire ou son abaissement dépendrait de sa fidélité à Jéhovah. Les Juifs en avaient conclu que la prospérité suit toujours la vertu, que les richesses étant la marque de la faveur de Dieu, la misère et les afflictions témoignent de son courroux. De là, malgré la charité que respire la Loi, leur mépris pour la pauvreté, leur rudesse aux malheureux et aux infirmes, en qui ils ne voyaient que des pécheurs justement punis; de là encore leurs fausses idées sur le Messie, qui devait porter au comble la gloire et la fortune de leur nation.

Quelques mots suffisent à Jésus pour dissiper ces visions. En place des richesses, il offre aux Juifs la fé-

licité des pauvres; aux violents qui ne rêvaient que conquêtes, la mansuétude; la joie des larmes aux cœurs épris de plaisir; à ceux qui ont faim et soif, la justice comme aliment; la miséricorde aux âmes sans pitié; le charme de la pureté aux sensuels; le bonheur des pacifiques et des persécutés à un peuple frémissant sous le joug. Quel désenchantement pour les puissants du monde! Mais aussi, pour les pauvres et les humbles, quelle révélation inespérée! Qu'on songe à leur délaissement, même dans Israël; à l'oppression des faibles et des doux, au désespoir de ceux qu'abattait le malheur, et dont aucune main n'essuyait les larmes, et l'on comprendra la joie des misérables, lorsqu'ils entendirent le Christ leur adresser ces paroles[1] :

« Heureux les pauvres en esprit[2], parce que c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux[3] !

« Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés[4] !

---

[1] Mat., v, 3-12.

[2] C'est-à-dire heureux les cœurs détachés des richesses, qui dans l'opulence n'ont ni faste, ni superbe, et ne souhaitent point de tout tirer à eux! Heureux aussi les pauvres qui, dépouillés en réalité, se résignent sans murmure!

[3] Le royaume des cieux est le nom que les contemporains de Jésus donnaient à l'ère du Messie. Dans le langage rabbinique, le mot « ciel » remplace fréquemment celui de « Dieu ». Aussi tandis que S. Matthieu, écrivant pour les Juifs, emploie cette expression qui leur est familière : « le royaume des cieux », S. Luc lui donne de préférence une forme plus claire pour les gentils : « le royaume de Dieu ».

[4] La Vulgate et la syriaque de Cureton mettent la béatitude de la douceur avant celle des larmes; elles ont pour elles l'autorité du Codex de Bèze. Mais la plupart des manuscrits (notamment

« Heureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre !

« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, parce qu'ils seront rassasiés !

« Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !

« Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !

« Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu !

« Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux[1] ! »

A voir le Maître détruire tant d'illusions, les Juifs pouvaient croire qu'il allait tout changer en Israël; c'est pourquoi il eut soin d'ajouter que sa mission était non de renverser la Loi, mais de la porter à sa perfection[2]. Moïse avait dit : Tu ne tueras point; Jésus défendait jusqu'aux paroles et aux sentiments de haine[3].

---

ceux du Sinaï et du Vatican) et de nombreuses versions (Peschito, copte, éthiopienne, etc.), intervertissent cet ordre.

[1] Il semble que le Seigneur craignît de n'être pas assez compris, car, au rapport de S. Luc (VI, 24-26), il ajouta à ces bénédictions de terribles anathèmes : « Malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation ! Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous gémirez et vous pleurerez un jour ! Malheur à vous, lorsque les hommes vous applaudissent, car c'est ainsi que leurs pères faisaient aux faux prophètes ! »

[2] Mat., V, 17-19.

[3] Mat., V, 21-26. Pour donner une idée des châtiments que Dieu réserve aux violents dans l'autre vie, Jésus rappela les trois formes de peine capitale usitées chez les Juifs : le glaive dont frappait le tribunal de chaque cité (κρίσει); la lapidation infligée par

Moïse condamnait l'adultère; Jésus, le regard et la pensée impurs[1]. Moïse tolérait le divorce; Jésus ramenait le mariage à sa sainteté primitive[2]. Il était écrit dans la Loi : « Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments[3]. » « Et moi, disait le Christ, je vous dis de ne point jurer du tout, ni par le ciel, ni par la terre, ni par Jérusalem[4].

---

le sanhédrin (συνεδρίῳ); le feu réservé aux criminels insignes (τὴν γέενναν). La simple colère emporte le premier degré du supplice, qui est la mort par le glaive. Aller au delà, témoigner extérieurement sa haine par une parole d'emportement, traiter son frère de « tête vide » (Raca, רֵיקָא) c'est attirer sur soi une sentence égale en rigueur à celle du sanhédrin, tribunal suprême et sans appel. Pour celui qui ira jusqu'aux injures atroces, à traiter son frère de « fou » (Μωρέ) ou d' « impie» (מוֹרֶה, Num., xx, 10), il en sera fait une vengeance terrible, que Jésus compare à l'abomination de la Géhenne (Ge-hinnom : גֵּי הִנֹּם) : on appelle ainsi la vallée sinistre qui entoure Jérusalem au sud et au couchant, où les cadavres des suppliciés étaient abandonnés sans sépulture et où fumaient les bûchers consacrés à Moloch.

[1] Mat., v, 27-30.

[2] Id., v, 31, 32.

[3] Id., v, 33-37.

[4] La Loi interdisait le parjure; mais les docteurs juifs éludaient cette défense en enseignant qu'on ne s'oblige à rien si l'on ne jure par Dieu lui-même : prendre à témoin le ciel, la terre, la sainte cité n'était point un serment, et ils abusaient de cette distinction pour tromper les païens. Jésus rendit ses droits à la vérité, et déclara que dans toutes ces promesses il y a quelque chose de divin qui ne peut être violé; le ciel est le trône de Jéhovah, la terre l'escabeau de ses pieds, Jérusalem la cité du grand roi. Puis, élevant plus haut l'esprit de ses auditeurs, il leur rappela que le péché seul a introduit dans le monde le mensonge et la nécessité d'interposer le nom de Dieu pour que la parole humaine, de suspecte, devienne inviolable. L'homme, dans sa rectitude naturelle,

Que votre langage soit : Cela est; cela n'est pas. Oui, non. Tout ce qui est au delà vient d'un mauvais principe. »

« Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent[1]. Et moi, je vous dis : Ne résistez point à la violence, mais si quelqu'un vous frappe à la joue droite, tendez-lui l'autre[2]. Et si quelqu'un veut venir en jugement avec vous, et vous dispute votre tunique, abandonnez-lui votre manteau[3]. Et si quelqu'un vous force à faire mille pas[4], faites-en deux mille autres

---

était cru sur une simple assertion; le devoir du chrétien est de revenir à la sincérité primitive.

[1] Mat., v, 38-42. C'était là l'esprit de l'antique alliance et la règle prescrite aux tribunaux de Judée : il y avait une sorte de justice à ne point excéder dans la vengeance et à proportionner exactement la peine à l'injure.

[2] Ce qui doit s'entendre moins au pied de la lettre, que de la disposition du cœur à tout endurer pour l'amour de Dieu, car la discrétion, la prudence, la charité même commandent souvent de reprendre ceux qui nous frappent, et même de leur résister. Jésus et les apôtres en ont donné l'exemple. (Joan., xviii, 22; Act., xxiii, 3.)

[3] Au créancier qui veut prendre pour gage la tunique, le moins précieux des vêtements, il faut abandonner même le manteau, qui a plus de valeur et sert de couverture pendant la nuit (Exod., xxii, 26); c'est-à-dire se dépouiller entièrement plutôt que d'entrer dans un esprit de chicane et de vengeance.

[4] Ἀγγαρεύσει; d' « Angar », mot persan qui signifie « courrier ». Au rapport d'Hérodote (viii, 98), les rois de Perse, pour assurer le service de leur poste, avaient établi qu'aucun particulier ne pouvait refuser ses chevaux aux courriers de l'État. De la Perse cette loi passa dans tout l'Orient. Parmi les corvées imposées aux Juifs par les Romains, il semble que celle-ci fût une de celles qui répugnaient le plus au peuple vaincu, car Démétrius, pour se concilier les esprits, promit qu'en Judée on ne ferait plus de réquisitions de bêtes de somme. (Josèphe, *Antiquitates,* xiii, 2, 3.)

encore avec lui. Donnez à qui vous demande, et ne repoussez pas celui qui vous emprunte. »

Ces divins enseignements ne donnaient pas encore son achèvement à la Loi. Pour développer ce qu'elle contenait en germe et lui faire porter des fruits de grâce, il fallait que Jésus brisât le cercle étroit dans lequel les Juifs s'enfermaient, et changeât leurs sentiments sur la gentilité. Moïse, connaissant la faiblesse de son peuple, lui avait interdit tout commerce avec les idolâtres; les docteurs Juifs tournèrent cette précaution en un précepte odieux, firent de tout étranger un ennemi[1], et dictèrent les maximes implacables qui devaient plus tard trouver place dans le Talmud : « Pour les gentils nulle pitié[1] ! » « Le païen n'est pas notre prochain[2] ! » A cette loi de haine, Jésus opposa la charité qui voit des frères dans tous les hommes, et en Dieu leur Père commun[3].

« Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui pleut sur les justes et sur les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Et si vous saluez seulement vos frè-

---

1 « Apud ipsos (Judæos) fides obstinata, misericordia in promptu, sed adversus omnes alios hostile odium. » (Tacite, *Historiæ,* v, 5.) — « Non monstrare vias eadem nisi sacra colenti. » (Juvénal, *Satiræ,* XIV, 103.)

2 Voir Lightfoot et Schoettgen, *Horæ Hebraicæ,* in loco.

3 Mat., v. 43-48.

res, que faites-vous davantage? Les païens ne le font-ils pas aussi? Vous donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait[1]. »

Quelle différence entre la Loi ainsi expliquée et les pratiques hypocrites des pharisiens! Jésus montra ces sectaires attentifs à garder de beaux dehors, sans s'inquiéter de la corruption du cœur[2]; sonnant de la trompette[3] quand ils faisaient l'aumône, afin de publier leur vertu; se défigurant pour étaler leurs jeûnes devant les hommes; affectant de prier debout et avec bruit, dans les synagogues et les coins des rues. « Ne les imitez pas, dit le Sauveur, car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. Pour vous, vous prierez ainsi[4] :

---

[1] Il suffit de rapprocher ici S. Luc de S. Matthieu pour voir comment le Sauveur, afin d'être mieux compris, répétait la même pensée sous diverses formes : « Faites à autrui comme vous voulez qu'il vous soit fait... Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quelles grâces méritez-vous? Les pécheurs prêtent aussi aux pécheurs pour recevoir choses égales. Mais vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez, n'espérant rien de là; et votre récompense sera grande, et vous serez les enfants du Très-Haut : car il est bon aux ingrats et aux méchants. Soyez donc miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. » (Luc., VI, 31-36.)

[2] Mat., VI, 1-8.

[3] Quelques commentateurs supposent que les pharisiens sonnaient réellement de la trompette pour assembler les pauvres et faire l'aumône avec ostentation. Mais Lightfoot, si versé dans la littérature rabbinique, déclare n'avoir jamais trouvé la moindre trace de cet usage; il n'y a donc ici qu'une expression figurée. « Ils sont eux-mêmes leur trompette, tant ils craignent de n'être pas vus. » (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile* : SERMON SUR LA MONTAGNE, XX[e] journée.)

[4] Mat., VI, 9-13.

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ;

« Que votre règne arrive ;

« Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ;

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour[1] ;

« Et remettez-nous nos dettes[2], comme nous remettons à ceux qui nous doivent ;

« Et ne nous laissez point entrer en tentation ;

« Mais délivrez-nous du mal[3]. »

---

[1] Ἐπιούσιον : ce mot est propre aux évangélistes (Mat., VI, 11 ; Luc., XI, 3). Il peut venir de ἐπὶ ἰέναι, et en particulier du participe féminin : ἡ ἐπιοῦσα, sous-entendu ἡμέρα ; « le jour qui vient ». Ἡ παροῦσα, ἡ προσιοῦσα sont en effet des expressions familières aux Septante aussi bien qu'à Josèphe, pour désigner le lendemain, et S. Jérôme trouvait dans l'évangile selon les Hébreux, à la place de ἐπιούσιον : « Mahar : מָחָר, quod dicitur crastinus ». Τὸν ἄρτον τὸν ἐπιούσιον peut donc signifier : « Notre pain du lendemain ». Toutefois cette interprétation paraît difficile à concilier avec le précepte de Jésus qui suit immédiatement : « Ne vous préoccupez pas du lendemain. » Il semble donc plus naturel de faire venir ce mot de ἐπὶ εἶναι : ἐπὶ οὐσία : « le pain qui nous fait être », qui est notre subsistance, notre pain de chaque jour : ce qui doit s'entendre non seulement des aliments du corps, mais aussi de ceux qui nourrissent l'âme, comme la parole divine, les sacrements et en particulier l'Eucharistie. Cette pensée est celle de nombreux Pères, et saint Jérôme s'en est inspiré pour substituer dans la Vulgate (Mat., VI, 11), au « quotidianum » de l'ancienne version latine, le mot « supersubstantialem », « le pain qui est au-dessus de toute substance ». En S. Luc (XI, 3), il a laissé « quotidianum ».

[2] Ὀφειλήματα : « nos dettes », nos omissions, nos péchés; ὡς καὶ... « de même que », non pas, « dans la même mesure que... » (Hartung, *Partikellehre*, I, p. 460.)

[3] Lightfoot a tiré des livres rabbiniques les formules de prière

Rien ne montre mieux que cette prière comment Jésus transforma en d'autres hommes les fils d'Israël, tournant leurs désirs de la terre aux cieux, et proposant à leur vertu de plus nobles fins. Pour le Juif sans doute, comme pour nous, le ciel existait, mais il n'y levait point les yeux et cherchait sa récompense ici-bas. Le disciple de Jésus, instruit à désirer les biens d'en haut, dédaigne ce que le temps emporte, et ne médite que des pensées d'immortalité. Dans cette nouveauté de sentiments, il ne laisse pas d'accomplir tous les devoirs de la vie et d'en supporter les épreuves. Il jeûne comme autrefois [1], mais avec un front serein, ne cherchant par la mortification que le détachement du monde et une union plus complète à Dieu. Il prie, mais dans le secret du Père; il distribue ses aumônes sans que sa main gauche sache ce que fait la droite; il demande au travail le pain de chaque jour, mais sans inquiétude, sans s'attacher aux trésors que la rouille consume et que les voleurs dérobent, sans partager son cœur, comme les Juifs, entre Dieu et Mammon [2]; se confiant à la providence du Père, il goûte dans tout leur charme ces paroles du Maître [3] :

---

qui ont quelque rapport avec le Pater. Cette comparaison fait vivement sentir ce que l'oraison du Seigneur a d'original et de vraiment divin. Jésus y fait pour la prière ce qu'il accomplit pour toute la Loi : il l'achève et lui donne sa perfection.

[1] Mat., VI, 16-24.

[2] Μαμμῶνα : du chaldéen מָמוֹנָא, « richesses ». « Congruit et punicum nomen, nam lucrum punice Mammon dicitur. » (S. Augustin, *in loco.*)

[3] Mat., VI, 25 34.

« Ne vous inquiétez pas pour votre vie que manger ou que boire, ou pour votre corps, de quoi vous vêtir. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que l'habit ?

« Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ni ne recueillent en des greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

« Et qui de nous en s'agitant peut ajouter un instant à la durée de sa vie[1] ?

« Quant à l'habit, pourquoi vous en inquiéter? Considérez les lis des champs[2], comme ils croissent; ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant je vous dis que

---

[1] Ἡλικίαν peut signifier la longueur de la vie ou celle du corps. La Vulgate adopte ce dernier sens : « Quis potest adjicere ad staturam suam cubitum unum? » mais la plupart des interprètes modernes préfèrent avec raison le premier. En effet, l'intention de Jésus est de rappeler ici à l'homme qu'il est impuissant à faire par lui-même une œuvre, si petite qu'elle soit : or une coudée (un pied et demi) ajoutée à la taille d'un homme est quelque chose de grand et d'extraordinaire. Il convient donc d'entendre par ἡλικίαν « la durée de la vie » et de traduire πῆχυν ἕνα par « un instant ». Les Grecs se servent souvent, pour mesurer le temps, d'idées et d'images qui ne conviennent proprement qu'à l'espace. Πήχυιον ἐπὶ χρόνον ἄνθεσιν ἥβης τερπόμεθα. (Mimnerme. — Voir Stobée, XCVIII, 13.)

[2] Par ces lis des champs il faut entendre non la fleur que nous désignons sous ce nom, mais les anémones et les tulipes qui émaillent au printemps les campagnes de la Judée. Nous avons parcouru, dans cette saison, les côtes de la Phénicie et les collines de la Galilée, et souvent nous avons vu des champs couverts de ces « lis » de l'Évangile, dont la couleur rouge et dorée rappelle les splendides vêtements et la pourpre des monarques orientaux. (Jud., VIII, 26; Cant., VII, 5; Esth., VIII, 15; Dan., V, 7, 16, 29.)

Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'était point vêtu comme une de ces fleurs.

« Si donc, cette herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four[1], Dieu la revêt de la sorte, combien plutôt le fera-t-il à vous-mêmes, gens de peu de foi!

« Ne soyez donc pas en trouble, disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous? Les païens recherchent ces choses, mais votre Père sait que vous en avez besoin.

« Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît[2].

« Ne vous inquiétez pas du lendemain. Le lendemain sera inquiet pour lui-même. A chaque jour suffit son mal. »

A ces enseignements qui furent les traits principaux du discours, saint Matthieu ajoute des préceptes donnés en ce même temps par le Sauveur. Il est difficile de trouver un lien entre des pensées et des images si diverses, et probablement inutile de le chercher, le dessein de l'évangéliste étant non de présenter un corps

---

1 Le four d'Orient n'est qu'un vase de terre où l'on enferme le pain et autour duquel on allume des herbes qui produisent en un instant une chaleur intense.

2 Une parole attribuée à Jésus par la tradition est un commentaire de cette pensée : « Demandez les choses grandes et vous obtiendrez en surcroît les petites : demandez les choses célestes, et vous aurez en plus les terrestres. » (Fabricius, *Codex apocryphus*, I, 329.)

de doctrine, mais de conserver quelques sentences demeurées dans son souvenir.

« Ne jugez point et vous ne serez point jugés... Donnez, et il vous sera donné; et on versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, entassée, débordante[1]. » Le Seigneur parle ensuite des deux aveugles dont l'un ne peut conduire l'autre sans que tous deux tombent dans la fosse; du fétu et de la poutre[2]; des perles jetées aux pourceaux[3]; de la porte ouverte à qui frappe avec instance. « Quel est l'homme parmi vous qui donne à son fils une pierre, quand il lui demande du pain? Et s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? Si donc vous, qui êtes mauvais, vous donnez volontiers à vos enfants les biens qui vous sont donnés, combien plus votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il les biens véritables à ceux qui ont recours à lui[4]! » Puis viennent, dans cette suite des pensées du Maître, la voie large et spacieuse de la perdition, la petite porte et la voie étroite[5] qui

---

1 Mat., VII, 1-2; Luc., VI, 38.

2 Mat., VII, 3-8.

3 Les perles ont quelque ressemblance avec les pois et les glands, nourriture habituelle des pourceaux; mais ceux-ci, incapables d'apprécier la valeur des perles et furieux de n'y point trouver leur pâture, les foulent aux pieds et se tournent contre ceux qui leur donnent un aliment si peu convenable à leur nature

4 Mat., VII, 9-12.

5 Mat., VII, 13, 14. La porte dont parle Jésus est-elle à l'entrée ou au terme de la voie. On peut admettre indifféremment l'une ou l'autre hypothèse, car la signification de l'image demeure la même dans les deux cas. Nous trouvons dans le fameux tableau de Cébès une allégorie semblable, et la porte y est placée à la fin de

mènent à la vie; les faux prophètes vêtus de peau de brebis[1], qu'on reconnaît comme les arbres à leurs bons ou mauvais fruits; enfin les vrais et les faux disciples du Christ : « Tous ceux qui me disent : Seigneur! Seigneur! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là entrera dans le royaume des cieux[2]. »

Jésus termina ces instructions par une image. Il avait sous les yeux les ravins creusés aux flancs de la montagne, leur lit couvert de sable et de rochers. Bâtir sur cette route du torrent est pour l'Oriental une tentation : il n'a qu'à se baisser et à ramasser les pierres : quelques heures lui suffisent ensuite pour aplanir le sable et élever sa maison. Malheur toutefois à l'impru-

---

la route : « Ne vois-tu pas une petite porte et une voie devant cette porte : elle est peu fréquentée, peu la parcourent... C'est la voie qui mène à la vraie science » (ch. 16). Cette pensée n'est pas la seule parmi les maximes des anciens philosophes qui ait quelque rapport avec les paroles du divin Maître; mais cela donne-t-il le droit de conclure que sa doctrine leur a été toute empruntée? S. Augustin a éloquemment repoussé cette constante prétention des incrédules : « Dixit hoc Pythagoras, dixit hoc Plato... Propterea si inventus fuisset aliquis eorum dixisse quod dixit et Christus, gratulamur illi, non sequimur illum. Si quis vera loquitur, prior est quam ipsa Veritas! O homo, attende Christum, non quando ad te venerit, sed quando te fecerit. » (*Enarrationes in Psalm.* CXL, 6.)

[1] Mat., VII, 15-20. Il y a peut-être là une allusion au costume ordinaire des prophètes, au vêtement de peau de bêtes qui flottait sur leurs épaules : il est probable néanmoins que Jésus veut dire que les faux prophètes, pour en imposer, prennent des dehors de brebis.

[2] Mat., VII, 21-23.

dent qui se laisse séduire par l'apparence d'un travail facile! Sous le ciel brûlant du midi, l'orage éclate en un instant, verse des flots de pluie sur les montagnes, et transforme en torrents les canaux desséchés qui sillonnent les gorges. Au passage des eaux, tout s'écroule, tout est emporté. La sagesse est de creuser dans le roc; l'édifice élevé sur cette ferme assise brave l'effort des eaux et du vent.

« Quiconque, dit le Seigneur [1], écoute mes discours et les met en pratique, je vous montrerai à qui il ressemble.

« Il est semblable à un homme qui bâtit une maison, et qui, ayant creusé fort avant, en a posé le fondement sur la pierre.

« La pluie tombe, les flots viennent, les vents soufflent et fondent sur cette maison; mais elle n'est pas tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.

« Et celui qui écoute ces paroles que je dis et ne les met pas en pratique, c'est l'homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable.

« La pluie tombe, les flots viennent, les vents soufflent et fondent sur cette maison; et elle est tombée, et sa ruine a été grande. »

Tel fut le sermon sur la montagne. Nous avons recueilli respectueusement ce qu'en ont conservé saint Matthieu et saint Luc; mais ce qu'ils n'ont pu rendre, c'est l'accent du Maître, et la grâce répandue sur ses lèvres. La foule qui l'entendit « était ravie en

---

[1] Mat., VII, 24-27.

admiration[1] ». Ce qui la charmait surtout, c'est qu'il parlait et « enseignait comme ayant autorité, et non comme leurs scribes ». Jamais en effet Israël n'avait ouï semblable parole ; ce n'était plus l'enseignement de ses docteurs, leur morale sèche et rebutante, leurs discussions infinies sur de futiles objets : nulle interprétation laborieuse de la Loi, nul attachement servile à une lettre morte. Tout dans Jésus montrait le maître souverain des cœurs, les élevant à la vérité, sans les arracher à la terre ; les sujets les plus sublimes étaient proposés en termes si familiers que les simples et les petits y pouvaient atteindre. Il parlait aux villageois de la vie des champs, des arbres bons ou stériles, des fleurs, des torrents de la montagne ; aux pêcheurs, de leur lac et de leurs filets ; à tous, de ce qu'ils comprenaient et aimaient, et tous, ravis de l'entendre, le suivaient dans des transports de joie.

---

[1] Mat., VII, 28, 29.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CAPHARNAUM ET NAIM.

I. LE CENTURION DE CAPHARNAUM.

Luc., VII, 1-10. — Mat., VIII, 1, 5-13.

Jésus, suivi d'une grande troupe, descendit de la montagne et rentra dans Capharnaüm[1]. Il y allait goûter la joie d'accueillir le premier païen qui soit venu à lui, l'une des plus nobles âmes dont l'Évangile fasse mention. C'était un centurion de Rome, commandant le détachement de légionnaires établi sur les bords du lac[2]. La Galilée, soumise au pouvoir d'Hé-

---

[1] Mat., VIII, 1 ; Luc., VII, 1.

[2] Quelques interprètes supposent que ce centurion était un des officiers samaritains d'Hérode Antipas ; mais les Samaritains, bien que gentils d'origine, n'étaient point à proprement parler des païens, ils adoraient Jéhovah et recevaient en partie sa loi. D'ailleurs le crédit dont le centurion jouissait à Capharnaüm est difficile à concilier avec la haine mortelle que les Juifs nourrissaient contre les schismatiques de Samarie.

rode, demeurait néanmoins sous la surveillance des gouverneurs romains, et Capharnaüm était un poste trop important pour que les maîtres du monde négligeassent de l'occuper. L'officier chargé d'y représenter l'empire était digne de cet honneur: ferme dans le commandement, réduisant ses soldats à une discipline exacte, il était moins le dominateur que le protecteur des Capharnaïtes. On le savait à demi gagné au culte de Jéhovah, car ce païen, resté droit de cœur au milieu de la dépravation romaine, n'avait pu connaître la religion des Juifs sans être touché de leur pure morale, et il l'avait témoigné publiquement en faisant bâtir une synagogue dans la ville[1]. Des sentiments d'humanité, bien rares alors, se joignaient à cette élévation de pensées. Personne n'ignore ce qu'était l'esclave dans l'antiquité, une machine à voix humaine, une bête de somme, qu'on ménageait pour en tirer de plus longs services[2]. Devenait-il vieux ou malade : le plus sage, suivant d'illustres philosophes, était « de le vendre avec les vieux bœufs et les vieilles ferrailles[3] ». Or, c'est au chevet de son serviteur que le centurion nous apparaît, veillant et pleurant, « car il l'aimait beaucoup[4] ».

Son affliction, connue de Capharnaüm, avait attiré de nombreux amis, qui se pressaient autour du malade

---

[1] Luc., VII, 5.

[2] « Instrumenti genus vocale. » (Varron, *De Re rusticâ*, I, 17.) — « Servus vel animal aliud. » (Ulpien, au *Digeste*, VI, I, 15, § 3.)

[3] Caton, *De Re rusticâ*, III.

[4] Luc., VII, 2.

en proie à de cruelles tortures [1]. La mort approchait; dans cette extrémité, le centurion apprit le retour de Jésus et se rappela tout ce qu'on disait de lui, mais n'osant espérer que le bienfaiteur d'Israël voulût entendre un païen, il se tourna vers les anciens de Capharnaüm [2], et leur demanda d'intercéder pour lui. Ceux-ci, n'écoutant que leur reconnaissance, allèrent trouver le Sauveur et le supplièrent : « Cet homme mérite que vous l'assistiez, disaient-ils, car il aime notre nation et nous a bâti une synagogue. » Jésus céda sur-le-champ à leurs prières : « J'irai, répondit-il, et je le guérirai [3]. »

Il les suivait et approchait de la demeure, quand le centurion en fut informé. La surprise du Romain fut extrême, car il ne s'attendait pas à le recevoir, sachant qu'aux yeux des pharisiens c'était se souiller que d'entrer dans une maison païenne. Désireux d'épargner

---

[1] Cette « paralysie » (Mat., VIII, 6) n'était pas la maladie que nous appelons ainsi, dont l'effet propre est d'ôter le sentiment, car l'esclave souffrait de vives douleurs. Sous ce nom les anciens désignaient les maladies les plus diverses, le rhumatisme, le tétanos si commun dans les pays chauds, etc.

[2] Les anciens dont il est ici question sont probablement les anciens du peuple, et non ceux de la synagogue, que S. Luc désigne ailleurs sous le nom d'ἀρχισυνάγωγοι. (Act., XIII, 15.)

[3] « On le reconnaissait pour bon citoyen, et c'était une puissante recommandation auprès de lui que d'aimer la nation judaïque. Les sénateurs du peuple juif, pour l'obliger à rendre au centurion un serviteur malade qui lui était cher, priaient Jésus avec ardeur, et lui disaient : « Il mérite que vous l'assistiez, car il aime notre nation « et nous a bâti une synagogue » ; et Jésus allait avec eux et guérit ce serviteur. » (Bossuet, *Politique tirée de l'Écriture*, livre I, article VI, proposition 2.)

une telle disgrâce au prophète, il envoya de ses amis lui porter ce message : « Seigneur, ne vous donnez point tant de peine, car je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. C'est pour cela que je n'ai pas osé aller à vous; mais dites seulement un mot et mon serviteur sera guéri. » Lui-même, si nous suivons le texte de saint Matthieu[1], s'avança vers le divin Maître, et, du seuil de la demeure, demanda pour toute grâce un seul mot de sa bouche; habitué à commander, il savait le pouvoir d'une parole : « Moi qui obéis à un autre, dit-il, j'ai pourtant des soldats sous moi, et je dis à l'un : Va, et il va; et à un autre : Viens, et il vient; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. » Jésus l'ayant ouï, fut en admiration, et se tournant vers la troupe qui suivait, il dit : « En vérité je n'ai pas trouvé une si grande foi, même en Israël. »

Cette louange, qui exaltait un païen au-dessus des fils d'Abraham, excita probablement quelques murmures; il se peut même que le Seigneur ait aperçu dans la foule les espions du sanhédrin, car tout à coup sa parole devint menaçante. Les Juifs imaginaient le règne du Messie comme un banquet servi pour eux seuls et aimaient à se représenter la confusion des gentils

[1] Cet évangéliste en effet met dans la bouche du centurion les paroles que, selon S. Luc, ses amis portèrent au Seigneur. On concilie ordinairement les deux récits en faisant observer que S. Matthieu a pu attribuer légitimement au centurion les paroles prononcées en son nom. Sans faire cette violence au texte sacré, n'est-il pas naturel d'admettre que l'officier répète lui-même sur le seuil de sa demeure ce qu'il a fait dire au divin Maître par ses amis? Son humilité n'en paraît que plus touchante.

regardant de loin leur repas somptueux[1]. Le divin Maître rappela, pour la détruire, cette orgueilleuse prétention, et déclara que les païens, venus d'Orient et d'Occident, se mettraient à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans les cieux, tandis que les Juifs, enfants de ce royaume des cieux, seraient jetés hors de la salle du festin dans les ténèbres extérieures. « Là sera le pleur et le grincement de dents[2]. » Puis se tournant vers le centurion : « Allez, lui dit-il, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru. » Et le serviteur fut guéri.

Le centurion de Capharnaüm est demeuré le modèle accompli de toute âme qui cherche Dieu. Le Seigneur, en louant son humilité et sa foi, a montré que c'est ainsi qu'il faut venir à lui. L'Église s'en souvient, et depuis lors nul ne s'approche de la table où Jésus se donne en nourriture, sans renouveler en son cœur les sentiments, et sur ses lèvres les paroles du centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. »

---

[1] « In mundo futuro (dixit Deus), mensam ingentem vobis sternam, quod gentiles videbunt et pudefient. » (Schoettgen, *Horæ Hebraicæ*, in loco.)

[2] Mat., VIII, 11. C'est-à-dire hors de la lumière des cieux, dans l'enfer : « Là sera pleur et grincement de dents, car on verra la place qu'on devait avoir, la couronne qu'on devait porter sur la tête, si réelle qu'on verra actuellement cette place remplie par d'autres et cette couronne sur une autre tête. Alors on pleurera sans fruit, et la rage sera poussée jusqu'au grincement des dents. » (Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, dernière semaine, XVIII[e] journée.)

II. LE FILS DE LA VEUVE DE NAIM.

Luc., VII, 11-17.

Jésus demeura peu de temps à Capharnaüm : le lendemain, au rapport de saint Luc[1], il se trouvait à neuf lieues de là, dans la ville de Naïm. Un voyage si rapide n'a rien d'extraordinaire ; dès le soir, une barque put le transporter au midi du lac, et de cette rive partant au lever du jour, il atteignit avant la nuit le lieu où il se rendait.

Naïm, aujourd'hui pauvre village, n'a d'autres vestiges du passé qu'une ceinture de tombeaux ; rien ne justifie son nom de Belle[2], que sa situation au penchant d'une colline, d'où la vue s'étend sur la plaine d'Esdrélon et le Thabor. Mais aux jours du Seigneur, elle était vivante, digne par sa foi de recevoir la Bonne Nouvelle et de voir de grands prodiges.

Dans ce temps, le plus glorieux de son ministère, le Maître marchait toujours entouré d'un peuple nom-

---

[1] Ἐν τῇ ἑξῆς (ἡμέρᾳ). Tischendorf conserve cette leçon donnée par le manuscrit du Sinaï et le palimpseste d'Ephrem. Ἐν τῷ ἑξῆς (χρόνῳ), que nous trouvons dans le manuscrit Alexandrin et dans celui du Sinaï (correction de troisième main), signifie que Jésus se rendit à Naïm dans un des jours qui suivirent.

[2] Naïm : נָעִים, la belle, la charmante. Saint Jérôme (*Onomasticon*) place cette ville à deux milles au sud du Thabor et près d'Endor. Le village actuel est situé sur le flanc septentrional du petit Hermon.

breux. Il montait ainsi l'étroit sentier qui mène encore à Naïm, quand des portes de la ville sortit une procession funèbre : elle s'avançait à l'encontre de Jésus, vers une tombe creusée hors des murs. Rien de triste en Orient comme une marche de funérailles : les parents portent sur une litière le cadavre enveloppé de parfums et de bandelettes ; devant eux des joueurs de flûte tirent de leurs instruments des sons lugubres; des pleureuses poussent en chœur des lamentations, tantôt se frappant la poitrine, tantôt levant les mains au ciel ou s'arrachant les cheveux. Ce jour-là, leurs démonstrations durent être plus bruyantes que jamais, car elles menaient un de ces deuils pour lesquels les yeux n'ont pas assez de larmes. L'Évangile, d'un mot, en fait sentir toute l'amertume : « C'était le fils unique de sa mère, et elle était veuve [1]. » Cette femme éplorée suivait le corps avec une grande troupe de la ville [2]. Jésus ne put voir sa douleur sans être ému : « Ne pleurez pas, » lui dit-il, et aussitôt s'approchant il toucha la litière. Les porteurs comprirent le geste et s'arrêtèrent. La foule suspendue attendait ce qui allait se passer; flûtes et pleureuses se taisaient ; dans ce silence, on entendit la voix du Sauveur : « Jeune homme, je te le dis, lève-toi. » Aussitôt le mort se mit sur son séant et commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère.

---

[1] Luc., VII, 12.

[2] De cette affluence on ne peut rien conclure sur le rang de cette famille ni sur l'estime dont elle jouissait dans Naïm, car l'usage des Juifs était de suivre les convois funèbres qu'ils rencontraient.

Qui n'eût reconnu le prince de la vie maniant à son gré les clefs du tombeau? Élie ressuscitant le fils de la veuve de Sarepta, Élisée rendant à la Sunamite l'enfant qu'elle pleurait [1], étaient évidemment dans tous les souvenirs : mais quelle différence entre Jésus domptant la mort d'un mot, et les prophètes réduits à se coucher plusieurs fois sur le cadavre et à l'échauffer de leur haleine; au lieu des longs et pénibles efforts d'une puissance commise, l'autorité d'un maître souverain ! « Tous en furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple [2]. »

Pour l'enfant ressuscité et sa mère, ce ne fut point la frayeur sans doute, mais une foi vive qui s'empara de leurs cœurs, car Jésus n'avait pas coutume de guérir le corps sans l'âme, et nous ne pouvons croire qu'il ait éveillé un mort sur son lit funèbre pour lui rendre la vie des sens sans lui inspirer en même temps un souffle d'immortalité.

III. LE MESSAGE DE JEAN-BAPTISTE AU SAUVEUR.

Luc., VII, 18-35. — Mat., XI, 2-19.

Depuis six mois, Jean-Baptiste était retenu par Hérode, mais de sa prison il suivait la marche de celui

---

[1] III Reg., XVII, 21; IV Reg., IV, 35.
[2] Luc., VII, 16.

dont il avait préparé les voies, car ses disciples pénétraient jusqu'à lui et lui rapportaient les actions du Christ. Or, en ce temps-là, il choisit deux d'entre eux et les députa vers le Seigneur avec ce message : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou si nous en attendons quelque autre[1] ? » Que signifiaient ces paroles? Jean, dans les ennuis de la captivité, sentait-il son courage défaillir; se prenait-il à douter du Christ[2] ? Le supposer, c'est défigurer son caractère. L'unique dessein du Précurseur était d'adresser ses disciples au seul Maître, afin qu'il achevât de les instruire. Le Sauveur, pénétrant l'intention de Jean, y répondit par un acte où éclatait sa toute-puissance. « Dans cette heure même, il guérit tous ceux qui l'entouraient de leurs infirmités, de leurs plaies, des malins esprits, et rendit la vue à un aveugle[3]. » Puis se tournant vers les envoyés : « Allez, dit-il, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. »

Isaïe, dont Jésus empruntait ici les paroles, avait prédit que ces prodiges marqueraient la venue du

---

[1] Luc., VII, 19.

[2] Ce sentiment de quelques Pères (Tertullien, *De Baptismo*, x. *Contra Marcionem*, lib. IV, 18. — *Quæstio* XXXVIII *ad Orthodoxos*. S. Justini *Op. spur.*) a été adopté par de nombreux interprètes protestants, mais il nous paraît inconciliable avec ce que nous savons « du plus grand des enfants des hommes » (Mat., XI, 11).

[3] Luc., VII, 21, 22.

Messie[1]; il n'avait point parlé de résurrection, mais le Seigneur ne pouvait taire ce que Naïm proclamait, il rappela donc avec quel empire il venait de dompter la mort et ajouta ce dernier trait que le prophète avait indiqué, « l'Évangile annoncé aux pauvres[2] ». En rapprochant ainsi d'un humble office le plus éclatant de ses miracles, Jésus entendait mettre dans son vrai jour le caractère de sa mission, qui allait moins à faire des œuvres glorieuses qu'à instruire et à relever tout ce que le monde dédaigne. Ce mélange de grandeur et d'abaissement rebuta les disciples du Baptiste, et le Seigneur les voyant s'éloigner leur adressa ce triste avertissement[3] : « Heureux celui qui n'est point scandalisé en moi[4] ! »

Étonné de ce brusque départ, le peuple conçut apparemment une fâcheuse idée des messagers, soupçonna même d'infidélité celui qui les envoyait, car Jésus prit aussitôt sa défense. Il rappela aux Juifs les roseaux qu'ils avaient vus agités par le vent, dans les lieux où Jean baptisait, et à ces plantes mobiles, image de l'inconstance, il opposa la foi immuable du Précurseur. Puis, apercevant dans leurs rangs des hommes vêtus de riches habits[5], il compara la mollesse des courtisans à l'austérité du prophète :

---

[1] Is., XXXV, 5, 6.

[2] Id., LXI, 1; XXIX, 19.

[3] « Non Joannem, sed discipulos ejus percutit. » (Saint Jérôme, *Epist.* CLI, *ad Algasium, quæstio* I.)

[4] Luc., VII, 23.

[5] C'étaient probablement des scribes, courtisans du tétrarque, car depuis leur récente alliance avec les sanhédrites (Marc., III, 6),

« Qu'êtes-vous allés voir au désert? dit-il [1].
« Un roseau agité par le vent?
« Qu'êtes-vous donc allés voir?
« Un homme mollement vêtu?
« Mais ceux qui vivent dans les riches vêtements et la mollesse habitent les maisons des rois.
« Qu'êtes-vous donc allés voir?
« Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. C'est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon ange devant votre face [2] pour préparer les voies devant vous. »

Mais c'était peu de relever ainsi la sainteté du Précurseur: Jésus alla jusqu'à dire que sous l'ancienne Loi « nul parmi les enfants des femmes ne s'était levé plus grand que Jean ». Telle est néanmoins la supériorité de l'Église sur la synagogue que le Sauveur ajouta : « Et cependant le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que le Baptiste, » par où il nous enseigne

---

les Hérodiens surveillaient le Sauveur. Parmi eux Jésus put reconnaître quelques sectateurs de Manahen (père de celui que nous avons déjà nommé, p. 240, note 1), qui, d'abord émule d'Hillel, se laissa séduire au faste d'Hérode le Grand. Ses disciples suivirent trop fidèlement son exemple : rejetant la vie religieuse et le zèle de la Loi, ils ne parurent plus en public que revêtus d'habits somptueux et resplendissants d'or. (Voir *Chagiga,* fol. 16, 2. — Jost, *Geschichte des Judenthums,* I, 259.)

[1] Luc., VII, 24-28.

[2] Πρὸ προσώπου σου. Jésus change ici le texte du prophète Malachie (III, 1), où Jéhovah parle de lui-même et dit : « J'envoie mon ange devant ma face. » En s'appliquant ce qui est dit du Tout-Puissant, le Christ se proclamait son égal. Ce changement a été soigneusement conservé par les trois évangélistes qui rapportent cette parole du Sauveur. (Mat., XI, 10; Marc., I, 2; Luc., VII, 27.)

que la dernière place à ses côtés est préférable au premier rang parmi les disciples de Moïse. C'est ce règne nouveau du Christ « que tous les prophètes avaient annoncé jusqu'à Jean », et que Jean lui-même, « nouvel Élie, » préparait avec tant d'ardeur. Ses soins n'avaient pas été vains, car, à cette heure même, toute la Judée venait à Jésus, « déjà on emportait d'assaut son royaume, et on s'y précipitait en troupe pressée [1] ».

Cette déclaration surprit les auditeurs et fut diversement accueillie. « Le peuple et les publicains baptisés par Jean confessèrent la justice et la sagesse des conseils divins; mais les pharisiens et les docteurs de la Loi, qui avaient repoussé le baptême du Précurseur, témoignèrent du mépris pour les desseins que Dieu avait sur eux [2]. » Aussi Jésus leur en fit-il des reproches [3] :

« A qui comparerai-je les hommes de cette génération ? ajouta-t-il. A qui sont-ils semblables ?

« Ils sont semblables à des enfants assis dans les places publiques qui crient à leurs compagnons : Nous vous avons joué de la flûte, nous avons chanté et vous

---

[1] Mat., XI, 12. Ἡ βασιλεία τῶν οὐρανῶν βιάζεται : « vim patitur. Vi factâ invaditur, significatur partim ardor ac studium properantium... partim multitudo confluentium. » (Jansenius d'Ypres, *Tetrateuchus,* in loco.) « Vim patitur... vi invaditur... quia magna multitudine, studio, aviditate, impetu... ad illud rapiendum homines concurrunt. » (Cornelius a Lapide, *in Mat.*, XI, 12.)

[2] Luc., VII, 29-30. « Nota hæc verba videri potius Lucæ quam Christi. Nam paulo post sequitur : « Ait autem Dominus... » Ita Jansenius et alii, licet Maldonatus censeat esse verba Christi. » (Cornelius a Lapide, *in loco.*)

[3] Luc., VII, 31. 32.

n'avez point dansé. Nous avons entonné des chants lugubres, et vous n'avez point pleuré, vous n'avez point frappé vos poitrines [1].

« Jean est venu ne mangeant pas de pain et ne buvant pas de vin, et vous dites : Il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu buvant et mangeant, et vous dites : C'est un homme de bonne chère et qui aime le vin, ami des publicains et des pécheurs [2]. »

Ces paroles du Maître causèrent aux pharisiens et aux scribes une juste confusion, car c'est devant tout le peuple qu'il les reprit d'avoir les caprices de l'enfance et de prétendre que tout pliât à leur humeur, se plaignant tantôt de Jean qu'ils trouvaient trop austère dans leurs heures joyeuses, tantôt de Jésus dont la condescendance et la charité leur étaient à scandale [3].

---

[1] Il est facile d'imaginer la scène décrite ici par le Sauveur. Qui ne sait qu'un des jeux des enfants est d'imiter ce qu'ils ont vu faire? Jésus met sous nos yeux deux groupes d'enfants assis l'un en face de l'autre sur la place publique : les uns, reproduisant tour à tour les concerts des noces et les pleurs des funérailles, veulent imposer ces divertissements à leurs compagnons, qui refusent d'y prendre part.

[2] Luc., VII, 33, 34.

[3] On admet communément que par les enfants d'un naturel chagrin Jésus désigne tous les Juifs. Si le ciel leur adresse un prophète austère qui les convie à la pénitence et entonne des chants lugubres, ils refusent de pleurer avec lui, et le repoussent comme un fou agité de noirs esprits. Qu'il leur envoie un Messie aimable dont la parole ait la douceur de la musique, un Sauveur qui vive de leur vie, mange et boive avec eux : ils le méprisent comme un homme de mauvaises mœurs. Cette interprétation, toute naturelle qu'elle paraît, est néanmoins contraire au texte sacré; il suffit de voir la suite des paroles du Seigneur pour se convaincre que ce sont les pharisiens qu'il compare aux enfants qui, tantôt

Après cette censure, le Seigneur annonça que s'il en était ainsi avec cette génération incrédule, un temps viendrait, et qu'il était déjà venu, où « la sagesse trouverait des enfants pour prendre sa défense et la justifier [1] ». Ces fils de l'éternelle sagesse, il pouvait dès lors les montrer à ses ennemis : c'étaient les apôtres, les petits et les humbles qui l'entouraient, et allaient devenir les apologistes triomphants du nouveau règne.

IV. LA PÉCHERESSE AU FESTIN DE SIMON.

LUC., VII, 36-50.

En ce jour-là, les faveurs divines furent prodiguées à Naïm. Tout émue encore de la résurrection d'un mort et du message de Jean, cette même ville allait être la scène d'un des traits les plus touchants de l'Évangile.

Un pharisien, nommé Simon [2], convia le Sauveur

---

jouant de la flûte, tantôt entonnant des chants lugubres, veulent assujettir les autres à leurs caprices.

[1] Le texte de S. Matthieu, dans le manuscrit du Sinaï et quelques versions, porte, au lieu de τέκνων, ἔργων, « la sagesse est justifiée par ses œuvres ».

[2] Ce pharisien Simon doit être distingué de Simon, le lépreux de Béthanie, qui, peu de jours avant la Passion, offrit un repas à Jésus. Il est vrai que les deux hôtes portent le même nom, et que chaque fois une femme vint répandre des parfums sur le Maître; mais, malgré ces points de ressemblance, il est impossible de confondre les deux scènes. A Naïm, une pécheresse se jette aux pieds de Jésus et les baigne de ses larmes; rien de semblable à Béthanie.

à un festin. La curiosité, le plaisir de recevoir un homme extraordinaire, peut-être aussi une secrète estime du grand prophète, l'engagèrent à ces avances. Néanmoins par orgueil ou par crainte de sa secte, il affecta un air de froideur. Les devoirs ordinaires furent omis, on ne baigna pas les pieds de l'étranger[1]; ni baiser sur sa joue[2], ni parfums pour ses cheveux[3].

Jésus ne se plaignit pas de trouver si peu d'égards chez celui qui l'avait prié : il entra dans la salle du festin et se mit à table. Aux temps primitifs, les Hébreux prenaient leur repas comme le font encore les Orientaux, assis sur des nattes et les jambes croisées[4]; mais depuis la captivité, ils avaient abandonné cette coutume pour suivre l'exemple des Grecs et des Romains; déposant leurs sandales à l'entrée, ils se couchaient sur des lits placés autour de la table, et man-

---

A Naïm, la femme n'ose parfumer que les pieds du Seigneur; à Béthanie, elle verse sur sa tête les huiles précieuses. Le Christ, dans cette dernière action, voit les apprêts de sa sépulture et parle de sa mort prochaine; au premier repas, nous ne trouvons aucun pressentiment, aucune pensée de cette nature. Rien n'était plus fréquent en Judée que de répandre des parfums sur les convives, et il n'est pas étrange que Jésus ait reçu par deux fois cette marque d'honneur. (Eccles., IX, 8; Cant., IV, 10; Amos, VI, 6, etc.) Quant au nom de Simon, on sait combien il était commun chez les Juifs. Hengstenberg, dans son commentaire de saint Jean, a tenté de prouver que les deux repas n'en font qu'un; sa longue et savante argumentation ne nous paraît pas convaincante.

[1] Gen., XVIII, 4; Jud., XIX, 21.
[2] Gen., XXXIII, 4; Exod., XVIII, 7.
[3] Psalm., XXII, 5; CXL, 5; Mat., VI, 17.
[4] Gen., XXVII, 19; I Reg., XVI, 11; XX, 5, 18.

geaient appuyés sur le bras gauche, le corps étendu et les pieds tournés vers le dehors[1].

Il était d'usage que, la salle du festin restant ouverte, la foule entourât librement les convives. Dans ses rangs se trouva une femme connue de toute la ville pour ses désordres[2]. Au bruit de la venue du Christ elle était accourue, parée comme d'ordinaire, et tenant un vase de parfums. Elle pénétra jusqu'au Seigneur et debout près de lui l'écouta en silence. Mais bientôt la parole du fils de Marie toucha la pécheresse, elle se mit à pleurer sur les pieds du Maître, les baisa, les essuya de ses cheveux, et brisant le vase d'albâtre[3], les baigna de parfums.

Simon regardait froidement cette femme prosternée devant Jésus. Ni la honte ni la désolation d'un cœur brisé par le repentir n'émurent sa pitié; il ne vit dans la pécheresse qu'un objet infâme, dont la simple approche était une souillure[4]; tout son étonnement fut que Jésus ne la repoussât pas, comme il l'eût fait lui, pharisien, avec horreur et dégoût : « Si celui-ci était prophète, se dit-il, il saurait quelle est la femme qui le touche, que c'est une pécheresse. » Ces paroles ne furent point prononcées, mais le silence

---

[1] Esther, I, 6; VII, 8.

[2] Trench, *Notes on the Parables*, 299.

[3] Les vases d'albâtre destinés aux parfums étaient d'une grande fragilité; il suffisait d'en presser le col long et étroit pour qu'ils se brisassent. (Pline, *Historia naturalis*, XXXVI, 8.)

[4] « Quanto spatio a meretrice recedendum est? R. Chasda respondet : Ad quatuor cubitos. » (Schoettgen, *Horæ Hebraicæ*, I. p. 348)

même du pharisien, son air méprisant, révélaient son dédain.

Jésus répondit à ses pensées : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Maître, dites, repartit l'hôte. — Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il remit à chacun sa dette. Lequel des deux l'aime le plus? » Simon répliqua sans voir où le Seigneur en voulait venir : « Sans doute que c'est celui à qui il a été remis davantage. — Vous avez bien jugé, » reprit Jésus, et ses yeux se tournèrent vers la pécheresse. Tombée à ses pieds, elle répandait ces larmes brûlantes que saint Augustin appelle le sang du cœur : plus humble, par suite mieux éclairée que Simon, elle avait compris au seul mot de dette qu'il était question d'elle. Le Maître montra la pénitente au pharisien étonné :

« Simon, voyez-vous cette femme?

« Je suis entré dans votre maison; vous ne m'avez point donné d'eau pour mes pieds; elle au contraire a lavé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux.

« Vous ne m'avez point donné de baiser; elle au contraire depuis mon entrée[1] n'a cessé de baiser mes pieds.

« Vous n'avez pas oint d'huile ma tête; elle au contraire a baigné mes pieds de parfums.

---

[1] La Vulgate a lu εἰσῆλθεν, « intravit »; mais presque tous les manuscrits grecs donnent la leçon εἰσῆλθον, qui suppose que la pecheresse était entrée en même temps que Jésus.

« C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins aime moins[1]. »

Le cœur du divin Maître s'épanchait dans ce pardon accordé à ce que l'humanité offre de plus vil, à la femme perdue de mœurs. Au contraire du paganisme qui la vouait sans retour à l'infamie, Jésus jetait sur elle un regard si pur dans sa tendresse, que les pharisiens eux-mêmes n'osèrent le soupçonner de crime : il la relevait, et sans rendre à son front la fleur d'innocence qui ne se flétrit qu'une fois, il le couronnait d'une gloire plus austère : celle du repentir et de l'amour pardonné.

Si ardent était dans la pécheresse ce feu divin, qu'il l'avait déjà purifiée de toute souillure : « beaucoup de péchés lui étaient remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé. » Jésus n'eut donc plus qu'à manifester le prodige opéré par la grâce[2], en disant à cette femme : « Vos péchés vous sont remis. » Cette parole, qui eût soulevé chez les sanhédrites des transports d'indigna-

---

[1] « Dictum est hoc propter pharisæum illum, qui vel nulla vel pauca se putabat habere peccata : non enim Dominum invitaret, nisi aliquantulum diligeret... O Pharisæe, ideo parum diligis, quia parum tibi dimitti suspicaris ; non quia parum dimittitur, sed quia parum putas esse quod dimittitur. » (S. Augustin, *Sermo* XCIX, 6.)

[2] « Negari non potest quin prius etiam tempore quam Christus illa verba proferret, Magdalena perfecte et super omnia amaret, quia Christus per illa verba non contulit amorem ad remissionem peccatorum sufficientem, sed illum supposuit, et illi testimonium perhibuit, illumque affectum declaravit. » (Suares, *De Gratia,* lib VII, cap. X.) Tout le chapitre est un admirable commentaire de ces paroles de Jésus.

tion, n'excita parmi les pharisiens de Naïm qu'une crainte mêlée de respect : « Qui est cet homme, disaient-ils entre eux, qui remet même les péchés? » Pour Jésus, tout entier à la pénitente, il achevait de la consoler et de relever son courage : « Votre foi vous a sauvée, ajouta-t-il, allez en paix. » Et la pécheresse s'en alla dans la paix du Seigneur, non plus pour chercher les joies de la volupté, mais pour étonner le monde par la rigueur de son expiation.

Cette femme en effet, dont saint Luc ne dit pas le nom, n'est autre que Marie Magdeleine. Quoique rien ne l'indique nettement dans l'Écriture [1], des traditions vénérées de l'Église l'attestent, et les écrivains juifs confirment leurs témoignages. D'après ces autorités, la

---

[1] Les textes de l'Évangile où il est parlé de cette pécheresse, de Marie-Magdeleine et de Marie de Béthanie, ne disent pas s'il faut voir dans ces trois femmes une seule et même personne. Les commentateurs interprètent dans des sens opposés ces divers passages et avec une vraisemblance souvent égale. (Voir Maldonat, *in Mat.*, XXVI, 7; XXVII, 56. — *Dublin Review* (July 1872), *S. Mary Magdalene in the Gospels.*— Hengstenberg, *in Joan.*, XI, 1. — Smith, *Dictionary of the Bible:* MARY MAGDALENE, etc.). Dans une question si controversée, la tradition peut seule fournir quelque lumière, et il nous paraît incontestable que ses témoins les plus nombreux et les plus imposants s'accordent à voir une seule personne dans les trois femmes dont parle l'Évangile. Ce sentiment est général dans l'Église latine. (Tertullien, *De Pudicitia,* XI. — S. Cyprien, *De Duplici Martyrio.* — S. Jérôme, *in Osee Prologus.* — S. Augustin, *De Consensu Evangel.*, II, 79. — S. Grégoire le Grand, *in Mat.*, XXV et XXXIII. — Clément d'Alexandrie, *Pædagogus,* II, 8. — S. Cyrille d'Alexandrie, *in Joan.*, XI, 1.) A la vérité, des Pères grecs ont combattu cette opinion; mais, même en Orient, Origène fait observer que de son temps beaucoup de chrétiens la partageaient. (*Commentaria in Matthæum,* Migne, *Patrologie grecque,* t. XIII, p. 1721.)

pécheresse de Naïm, Marie de Magdala, et Marie, sœur de Lazare et de Marthe, ne sont qu'une même personne.

De sa vie coupable nous ne connaissons que les légendes du Talmud, qui parlent de la beauté de Marie, de sa chevelure fameuse, de ses richesses, de ses scandales[1]. Son mari était un docteur de la Loi, Pappus, fils de Juda, qui poussait la jalousie jusqu'à l'enfermer lorsqu'il quittait sa demeure. La fière Juive s'affranchit bientôt de cette contrainte, s'attacha à un officier de Magdala, le suivit dans cette ville et y étala de tels désordres, qu'elle en garda son nom de « la Magdeleine ».

Ce fut là sans doute que Jésus la vit et réveilla dans son cœur flétri le regret de la vertu. Le festin de Naïm acheva de la gagner au Sauveur, et depuis ce jour, les Pères dont nous adoptons le sentiment se plaisent à la retrouver en tout lieu sur les pas du Maître : au milieu des Galiléennes qui l'accompagnaient et le servaient; à Béthanie assise à ses pieds dans une muette contemplation, près du tombeau de Lazare, au festin de Simon le lépreux, au Calvaire, au saint sépulcre, partout où elle put suivre la trace de celui qui l'avait sauvée.

Tel est le portrait de Magdeleine emprunté par la tradition aux divers récits de l'Évangile. La critique moderne remarque avec raison que rien dans le texte sacré[2] ne justifie ces rapprochements; mais elle a le

---

[1] Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Mat., XXVII, 56.

[2] Bossuet a écrit sur cette question un curieux opuscule où il

double tort d'écarter les traditions qui suppléent au silence de l'Écriture, et d'avancer sans preuves suffisantes que ces trois femmes ont un caractère trop opposé pour être confondues. A son gré, les nobles Galiléennes, parmi lesquelles saint Luc nomme Magdeleine, eussent rejeté une prostituée, et Marie, la contemplative de Béthanie, n'a rien de l'impétueuse ardeur que saint Jean donne à Magdeleine sur le Calvaire. Ces difficultés n'arrêteront pas ceux qui savent quels changements le repentir opère dans une âme; il lui rend une noblesse que les compagnons du Christ ne purent méconnaître, et tourne la soif des voluptés en telle avidité de joies célestes que les plus illustres pénitentes se sont ensevelies dans la contemplation. Nous ne serons donc pas plus surpris de trouver à Béthanie la courtisane aux pieds du Maître que de la voir s'attacher à Jésus mourant, et disputer son corps au tombeau; fidèles à l'antique croyance, nous ne reconnaîtrons dans les trois Marie de l'Évangile que l'unique Magdeleine vénérée par l'Église.

---

conclut « qu'il est plus conforme à l'Évangile de distinguer ces trois saintes » (*Sur les trois Madeleines*, t. XXVI, édition Vivès). Cette opinion avait pris au XVIIe siècle une telle autorité, que plusieurs bréviaires gallicans corrigèrent la légende du bréviaire romain où il n'est parlé que d'une seule Magdeleine. L'antique sentiment de l'Église néanmoins eut toujours et a encore d'illustres défenseurs : Baronius, les Bollandistes, Maldonat, Lightfoot ; et de notre temps : Sepp, Schegg, Pusey, Farrar, le P. Lacordaire, M. Faillon, etc.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES PARABOLES.

Luc., VIII, 1-21. — Marc., III, 20-35; IV, 1-34. — Mat., XII, 22-37, 46-50; XIII, 1-52.

On peut distinguer deux époques dans la vie publique de Jésus : l'une où les Juifs s'abandonnent à lui ; l'autre où ils le repoussent. Jusqu'alors le Maître n'avait point cessé de grandir aux yeux du peuple; rejeté de la Judée par les sanhédrites, il trouvait en Galilée un chaleureux accueil, et voyait chaque jour s'augmenter la troupe qui le suivait. Longtemps les émissaires du sanhédrin s'agitèrent en vain dans cette contrée; comme nous l'avons vu par le repas chez Simon, la puissance de Jésus y imposait aux pharisiens mêmes. Mais l'heure était venue où tout allait prendre une autre face; à partir de ce moment, l'autorité du Seigneur ne cessa plus de décliner, tandis que ses ennemis prenaient le dessus.

Ce fut pendant une seconde mission du Sauveur en

Galilée que le changement se manifesta. Saint Luc[1], qui parle de ces nouvelles courses de Jésus à travers les villes et les bourgades, n'en raconte aucun incident particulier. Il note seulement que les douze apôtres étaient avec lui, et aussi quelques femmes galiléennes, dont la plupart, sinon toutes, « avaient été délivrées par lui de malins esprits ou de maladies. C'étaient Marie, appelée Magdeleine, et Joanna[2], femme de Chusa, intendant d'Hérode, Suzanne, et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens. »

Ces saintes compagnes du Christ étaient évidemment distinguées par leur condition et leur fortune. De Suzanne[3] nous ne connaissons que le nom, un des plus gracieux que portassent les filles d'Israël, car il rappelle la fleur du lis. Pour Joanna, le titre de son époux donne lieu de croire qu'avant de suivre Jésus, elle vivait à la cour du tétrarque, mais une fois dévouée au Seigneur elle ne se démentit plus; nous la retrouverons au sépulcre près de Marie Magdeleine[4], à laquelle saint Luc la joint ici. Entre toutes les suivantes du Christ, cette dernière est la plus célèbre. Nous avons vu que les traditions la confondent avec la pénitente du festin de Simon; saint Luc semble confirmer ce sentiment, car il parle de sept démons chassés de Magdeleine, nombre symbolique servant sans doute

---

[1] Luc., VIII, 1.

[2] Id., VIII, 2, 3. Joanna : Ἰώαννα, ou, selon de nombreux manuscrits : Ἰωαννᾶς.

[3] Σουσάννα, שׁוֹשַׁנָּה, « le lis »

[4] Luc., XXIV, 10.

à marquer la dépravation d'où le Sauveur tira la pécheresse[1]. La sainte Vierge n'est point nommée parmi les femmes qui accompagnèrent son fils, et il en faut conclure qu'elle vivait retirée à Capharnaüm. Jésus, aux différents séjours qu'il fit dans cette ville, ne paraît même pas avoir habité toujours près d'elle, car nous le trouvons, après cette seconde mission, dans une demeure qui n'était point celle de ses parents[2].

Selon la coutume, le peuple était accouru en tel nombre, que Jésus et ses disciples ne pouvaient « même plus manger[3] ». Ses proches l'apprirent et en conçurent de l'humeur. « Il devient fou ! » disaient-ils, se joignant ainsi à ceux qui l'injuriaient. A la vérité, deux d'entre eux, mis par le Christ au nombre des douze, partageaient ses travaux et sa gloire; mais les autres enfants d'Alphée, soit jalousie, soit crainte d'être enveloppés dans la haine des sanhédrites, fermaient les yeux à la lumière, et non contents de traiter Jésus d'insensé, ils résolurent de s'emparer de lui et de le garder dans leur maison.

« Ils sortirent donc de chez eux et vinrent pour le saisir, » mais ils ne purent arriver jusqu'à lui, tant la foule était pressée! Dans ce moment même l'émotion

---

[1] Telle est du moins l'opinion de S. Grégoire le Grand, de Théophylacte, de Bède et de nombreux interprètes.

[2] S. Marc dit qu'ils sortirent de leur demeure (ἐξῆλθον) pour venir prendre Jésus dans la maison où il s'était retiré. (Marc., III 20, 21.)

[3] Marc., III, 21.

était grande, car « on avait amené un possédé aveugle et muet [1] et il le guérit, en sorte que cet homme parlait et voyait [2]. Et tout le peuple était dans l'étonnement en disant : N'est-ce point là le fils de David? »

Mais les scribes de Jérusalem se trouvaient là. Un instant déconcertés par les acclamations, ils reprirent bientôt le cours de leurs intrigues et commencèrent à décrier le miracle. Quoi d'étonnant, disaient-ils, que cet homme chasse les démons? « il est possédé de

---

[1] S. Luc, après avoir parlé d'une mission de Jésus en Galilée et nommé les femmes qui le suivirent, passe aussitôt à la parabole du semeur. Il est évident toutefois qu'avant cette instruction du Maître, il faut placer non seulement l'intervention des parents de Jésus que nous venons de raconter au temps indiqué par S. Marc, mais deux autres incidents rapportés par S. Matthieu. Ce dernier évangéliste en effet marque avec précision que la guérison d'un démoniaque, un entretien du Sauveur avec ses parents et la parabole du semeur eurent lieu dans le même jour :Ἔτι αὐτοῦ λαλοῦντος τοῖς ὄχλοις, ἰδοὺ ἡ μήτηρ. . . κτλ (Mat., XII, 46). Ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ ἐξελθὼν ὁ Ἰησοῦς. . . κτλ (Mat., XIII, 1).

[2] Mat., XII, 22, 23. Le démoniaque délivré dans cette circonstance n'est pas celui dont S. Luc raconte la guérison au milieu des faits qui s'accomplirent l'année suivante en Pérée et non en Galilée (Luc., XI, 14). Plusieurs ont été amenés à confondre ces prodiges par la ressemblance des paroles du Seigneur. Si frappant que soit ce rapport, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il s'agisse du même fait, car Jésus guérit plus d'une fois des infirmités semblables ; plus d'une fois aussi il répéta les mêmes leçons devant les pharisiens qui s'obstinaient aux mêmes calomnies. Remarquons en outre que les deux guérisons s'opèrent dans des circonstances diverses, et que le démoniaque dont parle S. Matthieu (XII, 22, 23) est muet et aveugle, tandis que celui de S. Luc est seulement muet. Nous croyons qu'il faut voir dans ce dernier le possédé également muet dont S. Matthieu rapporte la guérison au chapitre IX, verset 32.

Béelzébub[1]; c'est au nom de leur prince qu'il leur commande[2]. »

Jésus pénétrant leurs menées les appela près de lui et leur dit[3] : « Tout royaume divisé en lui-même sera désolé; toute ville, toute famille divisée ne subsistera pas. Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même; comment donc subsistera-t-il? » Le Seigneur n'ignorait pas que le royaume de Satan n'est qu'anarchie, mais il savait aussi que sur un seul point, qui est la haine de Dieu, les divisions de l'enfer se tournent en parfait accord; que si, par impossible, ce concert disparaissait, c'en serait fait de l'empire des ténèbres. Jésus, en ravissant aux puissances infernales leur victime, ne pouvait être le ministre de Satan, car : « Nul ne peut entrer dans la maison du fort et lui ravir ce qu'il possède qu'il n'ait d'abord lié le fort; alors seulement il pillera sa maison[4]. »

---

[1] Béelzébub est le nom que les Juifs donnaient au prince des démons; il signifie : « le seigneur du fumier », בַּעַל זְבוּל : « le prince de l'abomination ». Nous trouvons ce mot זְבוּל souvent employé par les écrivains talmudistes pour désigner les idoles, qui étaient à leurs yeux de vrais démons. Selon d'autres interprètes, זְבוּל doit être pris dans le sens de « maison », et Béelzébub signifie « le maître de la maison », de ce monde qui est comme sa demeure. Les Septante IV Reg., I, 2) et Josèphe (*Antiquitates*, IX, 2, 1) traduisent ce mot par Βάαλ μυῖαν, « seigneur des mouches », et Hug a conjecturé ingénieusement que ce démon était adoré par les Philistins, à Ekron, sous la figure d'un des escarbots qui vivent sur le fumier, le *scarabæus pillularius,* par exemple.

[2] Marc., III, 22.

[3] Mat., XII, 25, 26 : Marc., III, 23.

[4] Marc., III, 26, 27.

Le Maître redit encore à ses ennemis que leurs disciples exorcisaient comme lui au nom de Jéhovah, et qu'ainsi leurs fils[1] étaient leurs juges en attestant que l'enfer obéit à d'autres ordres qu'à ceux de Béelzébub; que si lui, Christ, chassait les démons en son propre nom par l'Esprit de Dieu, c'était là une preuve que le règne de Dieu était venu[2]. La conclusion du Seigneur fut d'appeler à lui ceux qui l'entouraient : « Qui n'est pas avec moi, dit-il, est contre moi, et qui n'amasse point avec moi dissipe [3]. »

Les scribes avaient aussi accusé Jésus d'avoir « un esprit impur[4] ». A quoi par là faisaient-ils allusion? Était-ce à son mépris des ablutions pharisaïques ou à son indulgence pour les pécheurs? Nous l'ignorons; mais cette calomnie l'indigna, car il y répondit par une menace de mort éternelle[5] : « Je vous le dis : tout péché, tout blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pas

---

[1] Mat., XII, 27. Les fils des pharisiens, c'est-à-dire leurs disciples, pratiquaient des exorcismes dont les rites, au rapport de Josèphe, avaient été prescrits par Salomon (*Antiquitates*, VIII, 2, 5). Voir p. 250. S. Irénée donne comme un fait certain que de son temps encore les Juifs exorcisaient au nom du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : « Judæi usque nunc hac ipsa advocatione dæmonas effugant » (*Contra Hæreses*, II, 6, 2). S. Chrysostome, S. Jérôme et S. Hilaire entendent par « vos fils » les apôtres, auxquels le Seigneur fit part de son empire sur l'enfer; ses adversaires ne pouvaient méconnaître en eux les descendants d'Israël, leurs fils et leurs frères selon la chair.

[2] Mat., XII, 28.

[3] Id., XII, 30.

[4] Marc., III, 30.

[5] Mat., XII, 31, 32; Marc., III, 28-30.

remis[1]. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'homme, il lui sera remis; mais pour celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni en l'autre[2]. »

Au rapport de saint Matthieu, la réponse du Seigneur dura longtemps encore[3]. Il demanda à ses détracteurs de se mettre d'accord avec eux mêmes, et

---

[1] Jésus voyait clairement la malice de ses adversaires : ce n'était point par ignorance de la vérité qu'ils luttaient contre lui, mais ils blasphémaient au grand jour, connaissant Dieu et son Christ, en face de prodiges manifestement divins, voyant par conséquent l'étendue de leur blasphème et le voulant. C'était là cet épouvantable péché contre l'Esprit-Saint, qui ne peut recevoir aucun pardon, parce qu'il dessèche la vie dans sa source, et s'oppose à toute action de l'Esprit tendant à la ranimer. Pour sauver un cœur si obstiné au mal, il faudrait forcer la liberté de l'homme ; or Dieu s'arrête toujours au seuil de ce sanctuaire inviolable.

[2] L'expression *αἰὼν οὗτος* et autres semblables : *ὁ νῦν αἰών* (Tit., II, 12), *αἰὼν τοῦ κόσμου τούτου* (Ephes., II, 2), etc., aussi bien que celle-ci : *αἰὼν μέλλων*, étaient fréquemment employées chez les Juifs pour désigner le temps qui précéderait et suivrait le Messie. Mais dans le Nouveau Testament elles signifient, de l'aveu de tous les interprètes, la vie présente et la vie future : il y a donc bien dans la doctrine du Maître des péchés remis seulement en l'autre monde, et par conséquent un purgatoire où se fait cette rémission.

[3] Le commencement du discours de S. Matthieu est rapporté par S. Marc dans les mêmes circonstances (Mat., XII, 24-32 ; Marc., III, 22-30). La fin, qui ne se trouve pas dans le second Évangile, est en tout point semblable à la réponse que S. Luc met dans la bouche du Seigneur après la guérison d'un autre démoniaque (Mat., XII, 38-42 ; Luc., XI, 17-32). Il nous paraît probable que S. Matthieu, selon sa coutume, rapproche ici diverses paroles du Maître ayant trait au même sujet. Ce qui lui est particulier (Mat., XII, 33-37) et ce qu'il a de commun avec S. Marc fut prononcé apparemment au temps où nous le rapportons. Quant à la fin du discours qui se retrouve également dans S. Luc, il y a lieu de croire qu'elle doit être transportée à l'époque marquée par ce dernier évangéliste.

de juger l'arbre par ses fruits. Si réellement il chassait les démons, que ne l'avouaient-ils? L'arbre est bon qui produit de bons fruits. Au reste, il ne s'étonnait point de leurs blasphèmes, car la bouche parle de l'abondance du cœur, et eux, fils de vipères, jetaient naturellement le venin dans leurs discours [1].

Jésus parlait encore quand un homme s'approcha de lui : « Votre mère et vos frères sont là dehors, dit-il; ils vous cherchent [2]. » Les parents du Sauveur, désespérant de percer la foule, étaient sans doute retournés vers Marie, et la Vierge, émue de leurs récits, était sortie de sa retraite pour venir avec eux. Habitués à le voir docile aux moindres vœux de Marie, ils pensaient qu'il ne résisterait pas à son appel. Mais le Christ n'était plus à sa mère, il appartenait à Dieu et aux âmes qu'il était venu sauver. « Qui est ma mère et qui sont mes frères? » répondit-il à l'homme qui annonçait leur présence. Et comme celui-ci se taisait, Jésus parcourut du regard les disciples assis en cercle [3] autour de lui; puis étendant ses mains vers eux : « Voici ma mère et mes frères, dit-il, car celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » Puis sortant de la maison, le Maître prit le chemin du lac et s'assit sur la grève [4].

---

[1] Mat., XII, 33, 34.

[2] Mat., XII, 46.

[3] Καὶ περιβλεψάμενος τοὺς περὶ αὐτὸν κύκλῳ καθημένους. (Marc., III, 34.)

[4] Mat., XIII, 1.

Les insultes que nous venons de rapporter, les efforts de Jésus pour éclairer la foule, l'inquiétude de ses parents, tout révèle qu'un changement s'était produit dans Capharnaüm pendant la seconde mission en Galilée. Les sanhédrites avaient profité de l'absence du Sauveur pour ébranler les esprits, et si le peuple lui restait encore fidèle, le nombre de ses ennemis s'était tant accru, que Jésus dut renoncer à parler ouvertement comme il l'avait fait jusqu'alors. Quelque éloignement qu'il eût des scribes, il s'assujettit à leurs formes, et résolut de présenter sa doctrine comme eux en paraboles[1]. Mais tandis que les maîtres d'Israël n'employaient l'allégorie qu'afin de dérober à la multitude les trésors de sagesse réservés pour leurs disciples, Jésus enveloppant sa pensée se proposait de gagner le temps nécessaire à ses divines instructions; car il avait encore à exposer la partie capitale de son œuvre, l'établissement de l'Église, sa constitution, sa hiérarchie, éternel sujet de défiance pour les grands de la terre.

Un changement si soudain était de nature à causer quelque surprise; nous verrons pourtant qu'il n'alla pas jusqu'à rebuter les esprits. Différent du nôtre, en effet, le génie oriental aime le mystère et ne trouve pas moins de charme à entrevoir une pensée qu'à la saisir pleinement. De là ces allégories, ces proverbes qui abondent dans l'Ancien Testament, les énigmes de Samson, de Salomon et de la reine de Saba[2]. Aujour-

---

[1] Vitringa, *De Synagoga*, p. 678. — Schoettgen, *Horæ Hebraicæ* : CHRISTUS RABBINORUM SUMMUS.

[2] Jud., XIV, 14; III Reg., X, 1.

d'hui encore, que l'Arabe entende quelque apologue, il s'arrêtera des heures entières à le méditer; comme l'enfant, comme tout être en qui l'imagination domine, il se plaît dans la rêverie, dont il préfère les formes indécises à la précision de nos idées. L'accueil que trouve en Orient toute parole voilée fut pour Jésus une précieuse ressource, et lui permit pendant la dernière année de son ministère de laisser apercevoir aux Juifs ce qu'il avait à dire, tandis qu'il découvrait sa pensée aux apôtres et à ses plus intimes disciples. Voici en quelles circonstances la prédication du Maître prit cette forme nouvelle.

Jésus ne resta pas longtemps seul au bord du lac. De Capharnaüm vint une grande troupe qui s'amassa autour de lui, et debout sur le rivage attendit qu'il parlât[1]. Une barque était près de la grève, le Sauveur y monta et s'assit. Au delà du peuple qui occupait la rive, il avait devant les yeux les champs descendant vers le lac, le sentier battu à travers ces riches campagnes, çà et là le roc nu et le buisson d'épines s'élevant au milieu des moissons. « Écoutez, dit Jésus[2], montrant de la main les côtes voisines de Génésareth[3] : le semeur s'en alla semer, et pendant qu'il semait quelques grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent. D'autres tombèrent dans un

---

[1] Mat., XIII, 2.

[2] Id., XIII, 3-9.

[3] Le site décrit dans la parabole du semeur est celui des collines dont le penchant fertile borde le lac depuis Aïn et-Tin jusqu'au delà de Tell Houm. Le Maître, en sortant de Capharnaüm, était donc remonté du côté de Bethsaïde.

endroit pierreux où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et ils poussèrent aussitôt, parce qu'ils n'avaient pas un sol assez profond. Mais le soleil s'étant levé, ils furent brûlés, et comme ils n'avaient point de racine, ils séchèrent. D'autres tombèrent dans les épines, et les épines crûrent et les étouffèrent. D'autres enfin tombèrent dans la bonne terre et ils donnèrent du fruit, les uns cent, d'autres soixante, d'autres trente pour un. Qui a des oreilles pour entendre qu'il entende. »

Et il se tut, laissant ses auditeurs scruter la signification cachée de cette parabole. Rien n'en donnait le sens; elle demeura une énigme non seulement pour les Juifs étrangers à sa doctrine, mais pour les douze eux-mêmes. Ces derniers s'étant approchés, et lui demandant pourquoi il parlait ainsi, Jésus leur expliqua aussitôt sa conduite. S'il cachait sous l'allégorie les mystères du royaume de Dieu, c'était afin que ses ennemis « vissent sans entendre, entendissent sans comprendre », et qu'à la faveur de cette obscurité, il eût, comme nous l'avons dit, le loisir de révéler aux siens tout ce qui regardait son Église. Les mêmes vérités étaient proposées à tous dans la parabole, mais ne devaient être dévoilées qu'aux cœurs assez dociles pour implorer les lumières du Maître[1]. Quant au commun des Juifs, l'oracle d'Isaïe[2] s'accomplissait en eux : « Vous écouterez de vos oreilles et vous n'entendrez pas; vous regarderez de vos yeux et vous ne

---

[1] Mat., XIII, 10-15.
[2] Is., VI, 9.

verrez pas, car le cœur de ce peuple s'est épaissi; ils ont appesanti leurs oreilles, ils ont fermé leurs yeux, de telle sorte [1] qu'ils ne voient plus, n'entendent plus, ne comprennent point de leurs cœurs, et ne peuvent ni se convertir ni être guéris. » « Pour vous, continua Jésus [2], heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. En vérité, je vous le dis : beaucoup de prophètes et de justes ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous écoutez et ne l'ont pas ouï. Vous donc, entendez la parabole du semeur. » Mais l'esprit des apôtres n'était pas assez clairvoyant pour pénétrer le sens de cette allégorie; Jésus s'en étonna d'abord : « N'entendez-vous pas cette parabole, et comment pourrez-vous comprendre toutes les autres [3] ? » Puis il eut pitié de leur faiblesse et commenta ses propres paroles.

L'Église est un vaste champ [4] où Jésus sème avec profusion, car les dons de Dieu sont sans mesure. La semence tombe partout également : sur les cœurs durs comme un chemin battu, qui ne s'entr'ouvrent pas pour la recevoir; sur les âmes superficielles où la vertu, s'épuisant dans un luxe soudain de végétation, ne pousse guère de racines, et se dessèche au souffle de l'épreuve; sur les esprits mondains qui ne recueillent

---

[1] Μήποτε, avec le futur de l'indicatif, marque qu'on redoute une chose, mais qu'on la regarde en même temps comme très probable. (Winer, *Grammatik*, § 56, 2.)

[2] Mat., XIII, 16-18.

[3] Marc., IV, 13.

[4] Mat., XIII, 18-23; Marc., IV, 13-20; Luc., VIII, 11-15.

la grâce que pour l'étouffer « au milieu des embarras du siècle et de la tromperie des richesses ». Mais ceux-là sont comme « la bonne terre, qui écoutent la parole, la reçoivent et portent du fruit, donnant trente, soixante et cent pour un ». Tel est le premier crayon que Jésus traça de son Église : un champ où la semence des cieux est libéralement jetée, mais ne fructifie que si les passions de l'homme n'y mettent pas obstacle.

Jésus insista sur ce dernier point et montra quelle indépendance il entendait laisser à son œuvre. Il la compara à la terre qui, une fois ensemencée, « produit d'elle-même son fruit : premièrement l'herbe, puis l'épi, puis le grain enclos dans l'épi. Et quand elle a produit son fruit, on y met aussitôt la faucille parce que c'est la moisson[1]. » Qu'importe à cette moisson que le laboureur dorme ou veille? elle germe d'elle-même et croît sans qu'il y songe; les semailles faites, nul besoin de lui jusqu'à la récolte. Le Sauveur agissait de même pour le royaume des cieux : il venait semer, mais ne devait reparaître qu'à la fin des temps pour moissonner.

Si vifs que fussent ces premiers traits, ils ne suffisaient pas à figurer le développement de l'Église. Aussi Jésus en chercha-t-il de nouveaux : « A quoi comparerons-nous le royaume des cieux, disait-il, et par quelle image le représenter? » Et pour peindre les persécutions qui l'attendaient, il proposa la parabole de l'ivraie[2] : « Le royaume des cieux est semblable à

---

[1] Marc., IV, 26-29.

[2] Mat., XIII, 24-30. L'ivraie (*lolium temulentum*) est une gra-

l'homme qui a semé de bon grain dans son champ. Or pendant que ses gens dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment, et il s'en alla[1]. L'herbe ayant donc poussé et donné son fruit, l'ivraie aussi commença à paraître. Et les serviteurs du père de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'avez vous pas semé de bon grain dans votre champ? D'où vient qu'il y a de l'ivraie? Il leur dit: C'est l'ennemi qui a fait cela. Les serviteurs reprirent : Voulez-vous que nous l'allions arracher? Il dit : Non, de peur qu'en arrachant l'ivraie vous ne déraciniez en même temps le froment. Laissez-les croître jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la jeter au feu, mais recueillez le froment dans mon grenier. »

A ce tableau des souffrances de l'Église, Jésus opposa celui de son triomphe. Il montra ses humbles débuts, ses lents progrès, mais en même temps sa puissance dans le grain de sénevé[2], la plus petite des se-

---

minée qui pousse au milieu du froment et lui ressemble, tant que l'épi n'est pas formé; elle doit son nom aux propriétés enivrantes de ses grains, qui sont un véritable poison.

[1] La haine farouche qui divise les tribus et les familles de l'Orient éclate dans cette parabole. L'ennemi, le vengeur y est implacable; mais trop faible pour user de violence, il nuit dans l'ombre et dévaste sans donner prise.

[2] Mat., XIII, 31, 32. Le sénevé de la parabole est la plante que nous désignons sous ce nom et dont la menue graine produit la moutarde. Il atteint dans les pays chauds une hauteur inconnue dans nos contrées. Thomson, en traversant la riche plaine d'Akkar, a vu des sénevés à l'état sauvage aussi hauts qu'un cavalier (*The Land and the Book*, p. 414. Comparer Irby et Mangles, *Travels*,

menccs, qui devient un arbre [1] où se reposent les oiseaux du ciel; dans le levain que la femme mêle à trois mesures [2] de farine et qui suffit à faire fermenter toute la pâte.

« Toutes ces choses, ajoute saint Matthieu [3], il les dit en paraboles au peuple, et il ne leur parlait plus sans paraboles ; ainsi s'accomplissait ce qui avait été dit par le prophète [4] « J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je révélerai les choses cachées depuis l'établissement du monde. » Cependant le divin Maître veillait à ne rien dire « dans ce grand nombre de similitudes qui ne pût être entendu » des cœurs dociles, et « en particulier il expliquait tout à ses disciples [5] ». A eux,

---

March 12). Au témoignage d'Hooker, la tige atteint dix pieds sur les rives du Jourdain. Comparé aux autres plantes des jardins (λάχανον, « olus, » Mat., XIII, 32), le sénevé peut donc être appelé un grand arbre, et il est inutile de supposer, comme le docteur Royle, que Jésus parle ici non du sénevé (*sinapis nigra*), mais du *salvadora Persica*. (Voir *Journal of the Royal Asiatic Society,* March 1844, et rapprocher de ces témoignages, Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Mat., XIII.) « Caulis erat sinapis in Sichem, e quo enati sunt rami tres, e quibus unus decerptus cooperuit tentoriolum figuli... Caulis sinapis erat mihi in agro meo, in quam ego scandere solitus sum, ita ut scandere solent in ficum. » (Talmud de Jérusalem, *Peah,* fol. 20, 2.)

[1] Mat., XIII, 33.

[2] Σάτον (סְאָה, en araméen : סָאתָא) est le tiers de l'éphah (un peu plus de 18 litres). Trois de ces mesures étaient la quantité de farine qu'on avait coutume de préparer pour une fournée de pain. (Gen., XVIII, 6 ; I Reg., I, 24.)

[3] Mat., XIII, 34, 35.

[4] Ps., LXXVII, 2.

[5] Marc., IV, 33, 34.

en effet, était réservé le soin de recueillir les vérités dérobées aux Juifs incrédules, non pour les tenir toujours couvertes, mais pour les montrer au temps opportun comme la lumière de l'Église, « la lampe qu'on ne met point sous le lit mais sur le chandelier pour qu'elle éclaire ceux qui entrent. Car il n'y a rien de caché, » dans la doctrine du Maître, « qui ne doive être révélé, rien de fait dans l'ombre qui ne doive venir au jour[1]. » De là cette sollicitude avec laquelle Jésus presse les apôtres d'écouter sa parole : « Prenez garde à ce que vous entendez. Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute. » De là encore l'avertissement que ce trésor de science leur est confié non pour eux seuls, mais pour tous, et la menace de l'enlever s'il n'est gardé fidèlement. « Car il sera donné à celui qui a » et qui conserve la parole du Maître, « mais pour celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté[2]. »

Vers le soir, Jésus renvoya la foule et rentra dans sa demeure[3]. Les disciples l'y suivirent, et lui demandèrent d'éclaircir la parabole de l'ivraie. Interprétant alors chaque mot de l'allégorie, il exposa que le diable est l'ennemi qui sème l'ivraie, mais qu'à la fin du monde les anges arracheront de l'Église les scandales et les pécheurs, pour les jeter dans la fournaise du feu, tandis que les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père.

A ces paraboles saint Matthieu ajoute trois similitudes

---

1 Marc., IV, 21, 22.
2 Id., IV, 23-25.
3 Mat., XIII, 36-43.

que le Sauveur proposa vers le même temps[1], et par lesquelles il acheva d'expliquer ce que devait être son Église. Pour les uns, c'est le trésor enfoui dans un champ et découvert par un laboureur; « cet homme l'ayant trouvé le cache, et dans sa joie s'en va et vend tout ce qu'il a pour acheter ce champ ». Pour d'autres, c'est la perle précieuse qui tombe entre les mains d'un marchand d'objets rares. Pour tous, c'est un filet traîné dans le fond de la mer, qui ne laisse rien échapper et amène les hommes hors des flots du monde aux rives de l'éternité. « Comme les pêcheurs assis sur la grève recueillent les bons poissons et jettent dehors les mauvais, ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Les anges viendront et sépareront les mauvais du milieu des justes et ils les jetteront dans la fournaise. Là sera le pleur et le grincement de dents[2]. »

« Avez-vous compris toutes ces choses? » ajouta le divin Maître. « Oui, Seigneur, » répondirent les apôtres, ils entrevoyaient en effet les premiers rayons de la vérité. Il leur était réservé d'en découvrir peu à peu l'éclatante lumière pour en faire part aux autres. Car, à la diffé-

---

[1] Il nous paraît peu probable que les sept paraboles réunies par S. Matthieu aient été proposées au peuple en un seul jour. Jésus connaissait trop bien les esprits grossiers qu'il instruisait, pour les accabler ainsi, sans leur laisser le loisir de pénétrer la vérité cachée dans ses paroles. S. Matthieu nous avertit d'ailleurs que le Maître en présenta un grand nombre vers ce temps (Mat., XIII, 34) : les sept paraboles ainsi réunies sont probablement les plus frappantes de toutes : celles qui pouvaient le mieux faire comprendre le royaume de Dieu.

[2] Mat., XIII, 44-51.

rence des docteurs de la Loi qui ne communiquaient leur doctrine qu'à de rares disciples, les apôtres de la Bonne Nouvelle devaient la répandre par tout le monde. De même que le père de famille, pour enrichir ses enfants, puise à pleines mains dans ses coffres, et en tire les choses nouvelles et les anciennes; ainsi les scribes du royaume des cieux devaient trouver dans l'Ancien Testament et le Nouveau des trésors de sagesse, et en faire la commune richesse de l'humanité [1].

---

[1] Mat., XIII, 52.

CHAPITRE SIXIÈME.

MIRACLES DE GERGÉSA ET DE CAPHARNAUM.

I. LES POSSÉDÉS DE GERGÉSA.

Luc., VIII, 22-39. — Marc., IV, 35-41 ; V. 1-20. — Mat., VIII. 18, 23-34.

La foule, congédiée par Jésus sur les bords du lac, s'était de nouveau réunie autour de sa demeure. Le Sauveur, n'en pouvant espérer de repos, résolut de gagner le soir même les solitudes de la Pérée : « Passons à l'autre bord, » dit-il à ses disciples [1]. Ceux-ci, renvoyant le peuple, montèrent dans une barque, et emmenèrent le Seigneur sans autres apprêts, « tel qu'il était, » dit saint Marc. Quelques bateaux suivirent, et tous, dans le calme d'une belle nuit, voguèrent vers la rive opposée.

Jésus assis à la poupe reposait sa tête sur l'oreiller du pilote ; bientôt il s'endormit, épuisé des labeurs du jour. Mais à peine ses yeux se fermaient, que le ciel changea

---

[1] Marc., IV, 35-38.

d'aspect. C'est à l'improviste que l'ouragan s'abat sur la mer de Galilée; des sommets glacés de l'Hermon, les tempêtes se précipitent dans le bassin du lac et en un instant soulèvent les vagues[1]. Surprises par un de ces coups de vent, les barques furent bientôt dispersées, et celle du Maître demeura seule, couverte par les flots. Déjà l'eau y entrait de tous côtés menaçant de l'engloutir, et Jésus dormait toujours, sans que les apôtres osassent l'éveiller. Mais lorsqu'ils virent la barque s'enfoncer, l'effroi l'emporta; ils s'approchèrent de lui, l'appelant à grands cris : « Maître! Maître! Sauvez-nous, nous périssons! »

Le réveil de Jésus parut aussi tranquille que son repos; son premier soin fut de calmer, non les flots, mais les cœurs : « Pourquoi craignez-vous? dit-il, gens de peu de foi. » Alors seulement il se leva et gourmanda les vents[2], puis, s'adressant à la mer comme il eût fait à un animal en furie: « Tais-toi, lui dit-il, et reprends ton frein[3]. » Aussitôt le vent cessa, et il se fit un grand calme.

A la vue du ciel redevenu serein, du lac silencieux, les apôtres comprirent pourquoi Jésus s'était plaint de leur peu de foi. Si extrême que fût le danger, c'était trop peu de recourir au Maître; avec lui, il n'eût fallu rien craindre. Leur admiration passa aux mariniers qui les accompagnaient[4] : « Quel est donc celui-ci? se di-

---

[1] Thomson, *The Land and the Book*, p. 374.
[2] Mat., VIII, 26.
[3] Σιώπα, πεφίμωσο. (Marc., IV, 39.)
[4] Οἱ ἄνθρωποι. (Mat., VIII, 27.)

saient-ils l'un à l'autre; il commande aux vents et aux flots, et ils lui obéissent! »

Le cri des Galiléens a souvent été répété depuis lors, car le prodige accompli sur les eaux de Génésareth est la figure des merveilles que Dieu ne cesse d'opérer pour son Église. Elle aussi navigue dans une mer tumultueuse : au sein de la tempête, il semble parfois que le Maître dorme et oublie les siens. Mais de siècle en siècle, c'est à l'heure où tout va périr que le Christ s'éveille, et d'un mot sauve la barque : si ballottée qu'elle soit, elle garde avec Jésus reposant sur sa poupe une promesse qui ne faillira pas, celle d'atteindre aux rives de l'éternité.

Jésus ne trouva pas sur la côte de la Pérée le repos qu'il cherchait. A peine abordait-il au pays de Gergésa[1] que ses regards rencontrèrent un objet pitoyable.

---

[1] Le nom du pays où aborda Jésus est l'objet de nombreuses variantes dans les évangélistes. S'appelait-il Gadara, Gérasa ou Gergésa? Tischendorf, s'appuyant principalement sur l'autorité de son manuscrit du Sinaï, croit qu'il faut lire dans S. Marc Γερασηνῶν, dans S. Luc Γεργεσηνῶν, et dans S. Matthieu Γαδαρηνῶν. Mais Gérasa, située sur les confins de l'Arabie, est trop éloignée pour qu'il en soit ici question; de même Gadara, dont nous retrouvons les ruines sur les bords de l'Hiéromax, à trois heures du lac (Um Kreis). Nous admettrons donc la tradition rapportée par Origène, qu'une ville nommée Gergésa se trouvait sur les bords du lac, en face de Capharnaüm. Eusèbe et S. Jérôme en font mention, ajoutant que près de là on montrait de leur temps, comme théâtre du prodige, une montagne au-dessus des eaux. Aujourd'hui encore en ces mêmes lieux (dans le Ouadi Semakh), des ruines sont désignées par les Bédouins sous le nom de Kerza ou Gerza, et de nombreuses grottes sépulcrales sont creusées dans le flanc de la montagne. Tout confirme donc le témoignage d'Origène. (Voir Thomson, *The Land and the Book*, p. 375-378.)

Des collines qui bordent le lac, un possédé avait aperçu la barque, et sortant de grottes creusées dans le rocher, ils se précipita vers le Seigneur [1]. L'antiquité n'offrait aucun asile aux infortunés saisis de transports furieux; chassés des villes, ils cherchaient un abri dans les masures ruinées ou les cavernes qui servaient de tombeaux. L'horreur de ce séjour, où les Juifs n'entraient point sans souillure, ne faisait qu'accroître la furie des démoniaques. Le possédé de Gergésa était si redoutable que nul n'osait plus se trouver sur sa route. Depuis longtemps il avait mis ses vêtements en pièces, et courait nu jour et nuit par les rochers, poussant des hurlements et se déchirant à coups de pierre [2]. Vainement essayait-on de le lier, il brisait les entraves et les chaînes de fer, sans que personne pût s'en rendre maître. Ce fut ce frénétique que le Seigneur aperçut devant lui quand il toucha la rive.

Au témoignage de saint Matthieu [3], ce possédé n'était pas le seul; un autre courut avec lui vers Jésus. Quelque violents qu'ils fussent, ils subirent comme tous le charme divin, et se prosternant devant le Christ poussèrent des cris d'épouvante [4] : « Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils de Dieu Très-Haut? Êtes-vous venu ici avant le temps pour nous tourmenter? » Car Jésus disait à un des démoniaques : « Esprit immonde, sors

---

[1] Marc., v, 2-5.

[2] Un apocryphe ajoute que les démoniaques rongeaient leur propre chair : σαρκοφαγοῦντας τῶν ἰδίων μελῶν. (Thilo, *Codex Apocryphus*, I, p. 308.)

[3] Mat., VIII, 28.

[4] Marc., v, 6-9

de cet homme! » Et comme Satan tardait à obéir : « Quel est ton nom? » ajouta le Sauveur. L'enfer répondit par la bouche du possédé : « Je m'appelle Légion [1], parce que nous sommes beaucoup. » Et tremblant devant le Seigneur, cette multitude d'esprits le suppliait de ne point les chasser de la contrée, mais de leur accorder quelque retraite. Or il y avait loin de là [2], sur la montagne, une grande troupe de pourceaux qui paissaient. Et les démons priaient, disant : « Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux. » Il leur dit : « Allez, » et les démons étant sortis saisirent les pourceaux, qui se précipitèrent dans le lac, et furent noyés au nombre d'environ deux mille.

A la vue de leurs troupeaux emportés d'une course furieuse, les porchers ne doutèrent pas que les possédés ne fussent cause de ce nouveau malheur : aussi, redoutant pour eux-mêmes quelque accident tragique, ils s'enfuirent et en portèrent la nouvelle dans la ville et dans les champs. Les habitants sortirent aussitôt pour voir ce qui était arrivé : mais quelle ne fut pas leur surprise, en approchant de Jésus, d'apercevoir à

---

1 La présence des armées romaines en Palestine avait rendu le mot « légion » familier aux Juifs; par cette expression, le possédé faisait entendre qu'il sentait en lui une multitude de démons : la légion en effet se composait de cinq à six mille hommes. (Voir Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Marc., v, 9.)

2 Mat., VIII, 30. Μακράν, que la Vulgate traduit inexactement par « non longe », « près de là, » indique au contraire que le troupeau de porcs se trouvait loin des lieux où le possédé fut délivré ; « sur la montagne », « dans les gorges », disent les deux autres évangélistes : πρὸς τῷ ὄρει (Marc., v, 11) ; ἐν τῷ ὄρει (Luc. VII, 32.)

ses pieds le terrible démoniaque, assis, vêtu, sain d'esprit : nul cri, nulle trace de fureur! « Et ceux qui avaient vu la chose leur ayant raconté ce qui était arrivé au possédé et aux pourceaux[1], » un changement si subit les alarma; ils ne songèrent ni à le nier ni à l'expliquer, mais en prirent un tel effroi qu'ils supplièrent Jésus de quitter leur pays.

D'où venait cette terreur, que ne produisaient point en Judée les miracles du Sauveur, sinon de ce qu'il trouvait à l'orient du lac une contrée nouvelle et un peuple plus païen que juif? Les dix villes qui donnèrent à cette partie de la Pérée le nom de Décapole étaient grecques d'origine et de mœurs. Gadara, patrie du démoniaque, d'après de nombreux manuscrits, venait de produire des poètes fameux, Méléagre[2], le chantre des profanes amours, et l'épicurien Philodème, célèbre jusque dans Rome[3]. Éprise des joies terrestres, cette contrée n'avait aucun souci du royaume des cieux. Jésus,

---

[1] Marc., v, 15-17.

[2] Gadara était voisine de Gergésa. Méléagre, l'auteur de l'*Anthologie*, y naquit cinquante ans avant Jésus-Christ. Nous avons de lui une gracieuse élégie où il célèbre les charmes de sa patrie, les printemps de Phénicie, les terres bleuâtres de l'Orient couronnées de fleurs empourprées :

L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous les bois Philomèle;
(André Chénier);

traduction de ces vers du Printemps de Méléagre :

Ἀλκυόνες περὶ κῦμα, χελιδόνες ἀμφὶ μέλαθρα,
Κύκνος ἐπ' ὄχθαισιν ποταμοῦ, καὶ ὑπ' ἄλσος ἀηδών.

[3] Cicéron, *In Pisonem*, 29.

se rendant aux vœux du peuple, regagna la barque; mais il ne quitta point la rive sans veiller à ce que la Bonne Nouvelle leur fût annoncée. Comme le démoniaque guéri le suppliait de le prendre avec lui, le Sauveur n'y consentit point : « Retournez dans votre maison, vers vos proches, lui dit-il, et annoncez-leur quelles grandes choses le Seigneur vous a faites, et comme il a eu pitié de vous[1]. » Cet homme obéit, et devenu le premier apôtre de la Décapole, « il annonça partout les œuvres du Christ, et tous en furent dans l'admiration ».

II. LE FESTIN DE LÉVI. — L'HÉMORROISSE. — LA FILLE DE JAIRE.

Mat., IX, 10-26. — Luc., V, 29-39; VIII, 40-56. — Marc., II, 15-22; V, 21-43.

C'était au matin que Jésus avait délivré les possédés de Gergésa; reprenant aussitôt la mer, il put le même jour aborder aux rives de Génésareth. Longtemps avant qu'il y touchât, la foule avait reconnu sa barque, et, pressée sur la grève, elle l'attendait[2]. Mais nul ne lui fit plus d'accueil que Lévi. Cet apôtre, demeuré sans doute à Capharnaüm, avait réuni nombre d'amis, publicains et pécheurs comme lui[3], et en leur compagnie

---

[1] Marc., V, 20.
[2] Luc., VIII, 40.
[3] Id., V, 29

il offrit au Seigneur un grand festin[1]. Jésus ne fit aucune difficulté d'accepter cette invitation, et prit part au repas, entouré de ses disciples.

La présence du Seigneur à cette fête fut bientôt connue. Les scribes et les pharisiens accoururent des premiers, dans la salle ouverte à tout venant. Ils y virent étalé sous leurs yeux le scandale qui les révoltait : un maître d'Israël à la même table que les publicains et leur parlant familièrement. Ils n'osèrent s'en plaindre au Sauveur lui-même, mais plus libres avec les apôtres, ils exhalèrent contre eux leur dépit : « D'où vient, dirent-ils, que vous et votre maître vous mangez et vous buvez avec les publicains et les pécheurs ? » Le blâme partait de personnages trop révérés pour ne pas troubler des esprits simples et peu faits à la dispute. Jésus vit leur embarras, et répondit lui-même à ces formalistes « qu'il n'était point venu appeler les justes, mais les pécheurs. Car ce ne sont pas les hommes en santé qui ont besoin de

---

[1] S. Matthieu raconte de suite sa vocation, le repas qu'il offrit au Seigneur, la guérison de l'hémorroïsse et la résurrection de la fille de Jaïre (Mat., IX, 10-26). Saint Marc et S. Luc placent à la fin de la première année du ministère les deux premiers faits (Marc., II, 15-22 ; Luc., V, 29-39), et les deux derniers après la délivrance des possédés de Gergésa (Marc., V, 21-43 ; Luc., VIII, 40-56). Nous ne faisons qu'un seul changement à l'ordre donné par ces deux évangélistes : laissant la vocation de Lévi au temps marqué par eux, nous joignons le festin aux miracles qui suivirent, car S. Matthieu est ici un témoin oculaire, et il indique si clairement que les trois derniers événements se sont succédé dans le même jour, que nous ne pouvons rejeter son témoignage. Nous avons montré ailleurs (p. 266) qu'il est impossible de placer la vocation de Lévi après celle des douze apôtres.

médecin, mais les malades[1]. » Puis empruntant une expression de leurs rabbis : « Allez et apprenez[2], ajouta-t-il, ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice[3], » la charité plus que l'exactitude aux observances. Ce précepte d'Osée donnait à la Loi toute sa dignité, en la pénétrant par avance de l'esprit du christianisme ; mais les pharisiens de Capharnaüm ne l'entendaient pas ainsi ; ils comprirent seulement que Jésus prenait la défense de ses amis, et ils se turent.

Des disciples de Jean[4], attirés par le concours du peuple, entrèrent aussi dans la salle. A la vue de Jésus assis, prenant part à un festin ; au souvenir du Baptiste, qui « ne mangeait ni ne buvait[5] », et languissait alors dans les cachots de Machéronte, de tristes pensées envahirent leur esprit. Le Christ oubliait donc son précurseur ; loin de jeûner et de pleurer comme eux en deuil du grand prophète, il acceptait des banquets et se réjouissait avec les pécheurs ! Un tel spectacle aigrit des esprits déjà mécontents du déclin de leur maître. Trouvant les pharisiens prêts à entrer dans leurs sentiments, ils s'unirent à eux pour adresser au Seigneur de nouveaux reproches : « Pourquoi, lui dirent-ils, les pha-

---

[1] Luc., v, 31, 32.

[2] Mat., xi, 13 ; Πορευθέντες μάθετε est l'équivalent de cette expression si fréquente dans le Talmud : צא ולמד.

[3] Osée, v, 6. Le prophète est cité d'après l'hébreu, que les Septante traduisent ainsi : « J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. »

[4] Mat., ix, 14.

[5] Luc., vii, 33.

risiens et nous, multiplions-nous les jeûnes[1] et les prières, tandis que les vôtres mangent et boivent? » Jésus excusa l'emportement de leur zèle, il rappela aux disciples de Jean que celui-ci l'avait comparé au fiancé des noces, et continuant cette image : « Pouvez-vous, dit-il, faire jeûner et pleurer les fils de l'époux[2], pendant que l'époux est avec eux? » Jeûner ne convient qu'au temps de deuil; or Jean avait prédit que le royaume de Dieu serait comme les noces du Christ et de l'humanité : vouloir qu'en ce jour les apôtres, amis du fiancé, se livrassent à la tristesse, c'était contredire le témoignage de Jean. « Mais un temps viendra, ajouta-t-il, que l'époux leur sera ôté, et ils jeûneront dans ces jours. » Pour la première fois[3] Jésus laissait entrevoir au peuple

---

[1] La loi mosaïque ne prescrivait le jeûne qu'au jour de l'expiation solennelle, qui avait lieu quatre jours avant la fête des Tabernacles, vers le 15 septembre (Lev., XVI, 29; Num., XXIX, 7). Au retour de la captivité, les scribes avaient introduit quatre jeûnes solennels par an, au quatrième, au cinquième, au septième et au dixième mois (Zachar., VIII, 19). Les pharisiens, poussant encore plus loin l'ostentation, jeûnaient deux fois chaque semaine : le jeudi, en mémoire du jour où Moïse, selon la tradition, monta sur le Sinaï; et le lundi, en souvenir de son retour (Luc., XVIII, 12. — *Baba Kamma*, f. 82 a). Toutefois ces nouveautés ne paraissent pas avoir été approuvées par les prophètes (Zachar., VII, 1-12; VIII, 9).

[2] Ces fils, ces amis de l'époux sont les compagnons du paranymphe, « les garçons d'honneur ». Ce terme de fils marque ordinairement dans les saintes lettres des liens aussi étroits que la filiation. « Les fils du royaume » (Mat., VIII, 12); « de l'enfer » (Mat., XXIII, 15); « de la paix » (Luc., X, 6), etc.

[3] Il n'y avait fait jusqu'alors qu'une allusion dans l'entretien avec Nicodème (Joan., III, 14). « Bene non dicit : Abibit ab eis sponsus, quod significasset amoris in sponso imperfectionem, sed : Auferetur ab eis, sive per mortem a vobis inferendam, sive per ascen-

qu'une mort violente l'attendait; mais il n'insista pas sur cette prédiction, car il avait hâte de ramener à la table de Lévi la paix que ces importunes questions avaient troublée.

Changeant alors l'entretien, il emprunta à l'appareil du repas, aux robes brillantes des conviés, aux outres pleines de vin, une de ces paraboles qui étaient devenues la forme ordinaire de son enseignement; il y proposait la vérité qui devait le plus choquer les Juifs, à savoir que dans son royaume les rites du culte mosaïque seraient abolis. Sacrifices sanglants, cérémonies symboliques, circoncision, tout ce qui n'était dans la Loi que l'ombre des choses futures devait s'évanouir à la lumière de l'Évangile. Le Seigneur ne pouvait annoncer cette abrogation de l'antique alliance sans soulever contre lui toute la Judée; aussi prépara-t-il doucement les esprits : « Personne, dit-il[1], ne met une pièce de drap non foulé à un vieux vêtement; autrement le neuf, » rétréci par l'humidité, « emporte le vieux, et la déchirure en est pire. Et l'on ne met pas non plus du vin nouveau en des outres vieilles; autrement les outres se rompent, le vin se répand et les outres sont perdues. Mais on met le vin nouveau en des outres neuves, et tout se conserve. » Si voilées que fussent ces paroles, elles ne laissèrent pas d'exciter la surprise des assistants, et peut-être leurs murmures; Jésus comprenait l'attachement aux anciennes observances, et il ajouta :

---

sionem, a Patre. » (Jansénius de Gand, *Concordia Evangelica*, XXXIII.)

[1] Mat., IX, 16, 17.

« Celui qui est habitué à boire du vin vieux n'apprécie pas d'abord le nouveau, et trouve le vieux meilleur [1]. »

Comme il parlait ainsi, un grand de Capharnaüm entra dans la salle du festin [2]. C'était Jaïre, le chef de la synagogue, un de ces nobles de la cité qui naguère avait imploré Jésus pour le centurion romain et qui venait en ce moment le supplier pour lui-même. Il se prosterna aux pieds du Sauveur et lui adressa cette prière, où nous retrouvons le désordre et l'égarement de la douleur [3] : « Seigneur, ma jeune enfant, ma fille unique se meurt... elle est morte... mais venez, imposez-lui les mains et elle vivra. » Jésus se leva aussitôt et suivit Jaïre [4]. Les apôtres l'accompagnèrent; derrière eux se pressait la foule, publicains, pharisiens, disciples de Jean, tous avides de voir ce qui allait se passer [5].

Or, dans cette multitude, il se trouva une femme malade ainsi depuis douze ans d'une perte de sang. C'était là, pour les filles d'Israël, une grande humiliation, car le peuple regardait ce mal comme la suite d'une mauvaise vie, et tenait à l'écart celles qui en étaient affligées. Vainement l'hémorroïsse avait dépensé tout son bien à

---

[1] Luc., v, 39.

[2] Mat., IX, 18.

[3] S. Matthieu (IX, 18) met dans la bouche du père ces mots : « Ma fille vient de mourir, » tandis que S. Marc (v, 23) lui fait dire : « Ma fille est à l'extrémité. » Il n'y a pas là de contradiction, puisque ces deux paroles ont pu être dites en même temps par le malheureux père qui venait de laisser sa fille à l'agonie, et ne savait plus si elle était morte ou vivante. (S. Augustin, *De Consensu evangelistarum*, II, 66.)

[4] Mat., IX, 19.

[5] Marc., v, 24.

consulter les médecins[1], et beaucoup souffert des étranges traitements dont le Talmud donne le détail[2], son état empirait toujours. Elle n'avait d'autre ressource que Jésus; honteuse et de ne pouvoir rien lui offrir et de dévoiler son mal, elle résolut de surprendre la grâce comme par larcin. « Si je touche seulement sa robe, se disait-elle, je serai guérie. » Poussée d'une foi si vive, elle se glissa à travers la foule, parvint jusqu'au Maître et prit à la dérobée la frange de son manteau[3]. A peine l'eut-elle saisie que le flux de sang s'arrêta : ses vœux étaient exaucés; toute craintive, elle se cacha dans la foule.

Mais ce que personne n'avait vu, Jésus le sentit en lui-même[4]. Connaissant aussitôt la vertu qui était sortie de lui, il s'arrêta et se tourna vers la multitude : « Qui a touché mes vêtements? » dit-il. Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui l'entouraient répondirent : « Maître, le peuple vous presse et vous accable, et vous demandez : Qui m'a touché! — J'ai senti une vertu sortir de moi, poursuivit Jésus, quelqu'un m'a tou-

---

[1] Marc., v, 25, 26.

[2] Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Marc., v, 26.

[3] Cette frange était sacrée aux yeux des Juifs, car c'est pour obéir à la Loi qu'ils portaient aux quatre coins de leur manteau des glands fixés au bas du vêtement par un ruban de couleur bleue. L'intention de Moïse était que cet ornement frappât constamment leurs yeux et leur rappelât qu'ils étaient le peuple consacré à l'Éternel. Deux de ces glands étaient attachés par devant, et l'un d'eux flottait sur le dos quand un pan de l'ample vêtement était rejeté sur l'épaule; c'est probablement celui-là que l'hémorroïsse parvint à saisir.

[4] Marc., v, 30.

ché[1]. » Et parcourant des yeux la foule, il fixa sur celle qu'il avait guérie un de ces regards qui sondent les cœurs. La femme, se voyant découverte, vint se jeter en tremblant aux pieds du Maître et déclara devant tout le peuple pour quelle cause elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie à l'instant. Le Seigneur ne souhaitait que cet aveu : « Ma fille, ayez confiance, lui dit-il, allez en paix, votre foi vous a sauvée[2]. »

Il la consolait encore, quand arrivèrent des gens de la maison de Jaïre : « Ne tourmentez pas davantage le Maître, dirent-ils, votre fille est morte[3]. » L'infortuné père n'avait point murmuré de voir Jésus s'arrêter sur la route : si terrible que fût son angoisse, il n'avait pas envié à une infirme le bonheur d'être guérie, car sa charité égalait sa foi. Le Maître se tourna vers lui, et le voyant abîmé dans la douleur : « Ne craignez point, dit-il, croyez seulement, elle sera sauvée. » Et suivi de la foule, il continua de marcher.

Dans la maison, Jésus trouva les pleureuses accou-

---

[1] Luc., VIII, 45.

[2] L'évangile de Nicodème donne à l'hémorroïsse le nom de Véronique, et la tradition dit qu'elle revint après sa guérison à Césarée de Philippe, sa patrie, et y éleva un monument de bronze qui la représentait prosternée aux pieds du Sauveur. Une gracieuse légende ajoute qu'une plante croissait auprès de la statue, et qu'elle acquérait la vertu de guérir toutes les maladies dès que sa tige avait touché la frange du manteau de Jésus. Pendant quatre siècles, l'Église primitive vénéra ce touchant vestige des bienfaits du Christ. Eusèbe put encore le contempler, et il ne fut détruit que par Julien l'Apostat. (Eusèbe, *Historia ecclesiastica,* VII, 18. — Sozomène, *Historia ecclesiastica,* V, 11.)

[3] Luc., VIII, 49.

rues déjà à la nouvelle que l'enfant venait de mourir[1]. Le corps, prêt à être enveloppé de linceuls et de bandelettes, reposait sur le sol; alentour les femmes poussaient des cris lugubres qu'accompagnait le son des flûtes : « Ne pleurez point, leur dit Jésus, l'enfant n'est pas morte, elle dort[2]. » Les pleureuses accueillirent ces paroles par des railleries et voulurent continuer leurs lamentations, mais Jésus ne le permit pas . il les fit sortir de la salle, et n'y admit que le père et la mère de l'enfant avec les plus intimes de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean[3]. En leur présence, il prit la main de la jeune fille, et lui cria : « Talitha, Koumi[4] ! Ma fille, lève-toi ! » Aussitôt la jeune fille se leva, et dans sa joie elle se mit à courir, car elle n'avait que douze ans. Les parents étaient hors d'eux-mêmes, mais le Seigneur les rappela aux soins qu'ils devaient à l'enfant, commandant qu'on lui donnât à manger.

Jésus, qui n'écoutait que son amour en opérant cette résurrection, n'avait-il pas à craindre qu'un pareil signe, soulevant l'enthousiasme du peuple, n'éveillât les défiances d'Hérode? Il ne se borna donc pas à commander le silence[5], mais il prit toutes les précautions pour tenir la chose cachée. Ses premiers mots avaient

---

[1] Luc., VIII, 52. L'usage de l'Orient est de commencer les chants funèbres aussitôt après la mort.

[2] Marc., V, 38; Mat., IX, 23.

[3] Luc., VIII, 51.

[4] Marc., V, 41. טְלִיתָא קוּמִי. S. Pierre, l'un des témoins du prodige, avait gardé le souvenir de ces deux mots, et les avait transmis à Marc, son évangéliste.

[5] Marc., V, 43.

été : « L'enfant n'est pas morte, elle dort, » et bien qu'il signifiât par là que rappeler à la vie lui était aussi facile que de réveiller du sommeil, la foule put se méprendre sur le sens de ces paroles. Le prodige accompli, il resta probablement dans la maison, et le peuple ignorant ce qui venait de se passer s'écoula peu à peu. Jésus évita ainsi le premier éclat ; mais le secret ne put être longtemps gardé : la vue de l'enfant ressuscitée, la reconnaissance des parents, l'admiration des apôtres, tout le trahissait, « et le bruit du miracle se répandit dans toute la contrée [1] ».

---

[1] Mat., IX, 26.

CHAPITRE SEPTIÈME.

MISSION DES APÔTRES. — MORT DU PRÉCURSEUR.

I. LA MISSION DES APOTRES.

Mat., XIII, 54-58 : IX, 35-38 ; X, 5-42. — Marc., VI, 1-11. — Luc., IX, 1-6.

Jésus ne sortit de la maison de Jaïre que pour entreprendre une nouvelle mission en Galilée. C'était la troisième et la dernière de ses prédications dans les bourgades de ce pays. Il entra d'abord à Nazareth sa patrie[1], et enseigna dans la synagogue un jour de sabbat, mais il y trouva aussi peu d'accueil que l'année précédente ; les Nazaréens demeurèrent insensibles à la parole de leur concitoyen : « D'où lui viennent cette

[1] Nous distinguons ainsi deux prédications de Jésus à Nazareth : l'une dont parle S. Luc au chapitre IV et qui eut lieu au début de sa vie publique ; l'autre que rapporte S. Marc (VI, 1-6), et au sujet de laquelle il dit que Jésus sortit de la maison de Jaïre, à Capharnaüm, pour gagner Nazareth : Καὶ ἐξῆλθεν ἐκεῖθεν, καὶ ἔρχεται εἰς τὴν πατρίδα.

sagesse et leur puissance? disaient-ils encore; n'est-ce pas là le charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie : ses frères, Jacques et Joseph, Simon et Jude : et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? D'où lui viennent donc toutes ces choses? » Et ils se scandalisaient en lui.

Leur grossièreté était connue de Jésus; toutefois elle semble ce jour-là avoir passé son attente, car saint Marc dit [1] qu'il « s'en étonna », marquant par ce terme, si étrange à l'égard d'un Dieu, l'excès de leur incrédulité. Le Sauveur se plaignit, et comparant la haine des Nazaréens à la docilité de leurs frères de Galilée, il répéta ce qu'il leur avait déjà dit : « Un prophète n'est sans honneur que dans sa patrie, sa maison et sa famille. » Ce furent là ses adieux à l'ingrate cité où s'était écoulée sa jeunesse : tout ce qu'il put, fut d'y guérir quelques malades en leur imposant les mains, puis il s'éloigna pour toujours.

« Il allait par les villes et les bourgades [2], enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute langueur. » Le peuple de ces contrées le toucha particulièrement; loin de Jérusalem et au milieu des païens, « il gisait dans l'abandon, épuisé, » hors d'haleine, « comme un troupeau de brebis assailli » par les loups « et que nul pasteur ne guide [3] ». Cependant il était

---

[1] Marc., VI, 6.
[2] Mat., IX, 35-33.
[3] Id., IX, 36. Ἐσκυλμένοι, littéralement, écorchés par les scribes et les pharisiens. Ἐρριμμένοι, non seulement abandonnés, mais

prêt à recevoir la Bonne Nouvelle, car Jésus en parla aux apôtres comme d'une récolte abondante, qui n'attendait que la faux. « La moisson est grande, dit-il, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. »

Les douze apôtres devaient être les premiers à entrer dans ces champs mûrs pour les cieux. A peine Jésus eut-il achevé ses courses en Galilée, qu'il les appela près de lui, « leur donna force et puissance sur tous les démons, avec pouvoir de guérir les malades, et les envoya deux à deux prêcher le royaume de Dieu, et rendre la santé aux infirmes[1] ». Avant de leur confier un ministère si auguste, il en traça les devoirs.

Pour le présent il les députait « non vers les Samaritains et les gentils, mais plutôt vers les brebis perdues d'Israël[2] ». Toute leur prédication se bornait à « annoncer que le royaume des cieux était proche, » et à confirmer leur parole par des miracles accomplis au nom du Christ : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons : vous avez reçu gratuitement, donnez de même. » Le détachement était le trait particulier de leur ministère[3] : ils ne devaient faire aucun préparatif, partir en l'état où ils se trouvaient, ne prendre ni or ni argent dans

---

abattus de fatigue (jacentes, Vulgate). La vue de la foule gisante à terre autour de lui inspira à Jésus cette image d'un troupeau las et épuisé.

[1] Luc., IX, 1, 2 ; Marc., VI, 7.

[2] Mat., X, 5-8.

[3] Id., X, 9, 10.

leur ceinture, ni vivres dans leur besace, ni double vêtement, ni souliers de voyage au lieu des sandales ordinaires [1]; il leur était inutile même de se procurer un bâton pour la route [2]. Arrivés dans une ville, que leur premier soin fût de chercher quelque maison hospitalière, et de lui adresser l'antique salut : « La paix soit dans cette maison [3] ! » Cette paix y rentrerait avec eux, si les habitants en étaient dignes; sinon le don céleste reviendrait aux messagers de la Bonne Nouvelle. Ainsi rejetés, ils n'avaient plus qu'à secouer la poussière de leurs souliers [4] hors de la demeure, et par là se déclarer étrangers au jugement qui tomberait sur elle, plus terrible que sur Sodome et Gomorrhe.

Le Seigneur jusque-là n'avait parlé aux douze que de

---

[1] Ils devaient partir chaussés de simples sandales (Marc., VI, 9), sans acheter ni porter les brodequins de cuir qui enveloppaient habituellement le pied du voyageur et que S. Matthieu désigne sous le nom d'ὑποδήματα.

[2] « N'achetez pas de bâton, » dit S. Matthieu (X, 9 10). « Contentez-vous de celui que vous avez en main, » selon S. Marc (VI, 8). Μηδὲν αἴρωσιν. . . εἰ μὴ ῥάβδον μόνον. Ces deux témoignages, loin de se contredire, s'expliquent l'un par l'autre.

[3] Mat., X, 11-15. Ce souhait de paix est le salut habituel de l'Orient : שָׁלוֹם לָךְ : en arabe « Shalam aleik ». L'hôte est toujours accueilli dans ces régions avec courtoisie et respect; et, s'il est apôtre, admis à la table et au foyer domestique, il trouve dans ce commerce intime la facilité de convertir ceux qui l'entourent.

[4] Les Juifs, regardant toute terre païenne comme souillée, avaient coutume, en rentrant dans leur pays, de secouer comme une impureté la poussière de leurs pieds : « Toute poussière d'une terre de gentils est à nos yeux comme la pourriture du tombeau. » (Bartenora, *in Mischna Taharoth,* 4, 5. Voir Sepp, *Leben Jesu,* B. IV, K. XCII.)

leur mission présente; exposant ensuite les devoirs du ministère apostolique, il en marqua deux caractères principaux : « Soyez prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups[1]. »

A ce moment, selon une tradition du premier siècle[2], Pierre interrompit son Maître : Mais si les loups, dit-il, dévorent les brebis? — Quand l'agneau est mort, répondit le Seigneur, il ne craint plus le loup. « De même ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et n'ont pas de pouvoir sur l'âme. Mais plutôt craignez celui qui peut envoyer l'âme et le corps dans la Géhenne[3]. » Puis le Maître les avertit qu'ils seraient traduits en justice, fouettés dans les synagogues, qu'ils porteraient devant les magistrats de Judée comme aux prétoires de Rome le témoignage du sang répandu pour lui, mais que, durant les tortures, l'Esprit-Saint serait en eux et répondrait pour eux[4]. Le Seigneur ne prescrivait pas de courir au-devant du péril, puisqu'au contraire, il exhortait à « fuir d'une ville dans une autre » et à persévérer dans la foi; « ils n'auraient point achevé de parcourir les cités d'Israël, que le Fils de l'homme manifesterait son retour[5]. »

---

[1] Mat., x, 16.

[2] L'autorité de S. Clément que nous invoquons ici est si grave que nous ne pouvons mettre en doute l'authenticité de cette parole de Jésus. (*Epistola* II *ad Corinthios*, v. — Funk, *Opera Patrum apostolicorum*, vol. I, p. 150.)

[3] Mat., x, 28. Voir sur cette expression Gehène, p. 308, note 3.

[4] Id., x, 17-23.

[5] Il le manifesta de mille manières, non seulement dans les ap-

L'avenir était donc triste pour les apôtres : afin de réchauffer leur courage, Jésus rappela quels obstacles s'opposaient à sa propre mission[1]. Comme lui, qu'ils fussent sans crainte : le Père céleste « qui comptait jusqu'aux cheveux de leur tête, et ne laissait pas le plus petit passereau[2] du ciel tomber à terre sans prendre soin de lui, » le Père était avec eux, « reconnaîtrait pour siens ceux que son Fils réclamerait, et rejetterait ceux qu'il renoncerait[3]. » Puis il ajouta qu'il venait jeter le glaive sur la terre : que bientôt ils verraient leurs pères et leurs enfants se liguer avec le monde pour les livrer à la mort. Au milieu de ces haines déchaînées, il leur faudrait demeurer fermes, « publier sur les toits ce que le Maître confiait à l'oreille[4], » préférer Jésus à ce qu'ils avaient de plus cher, « perdre leur vie pour la retrouver[5] » dans les cieux, en un mot « prendre la croix[6] et le suivre ».

---

paritions qui suivirent la Résurrection, mais par la ruine de Jérusalem et le triomphe de l'Église. Toutefois ce n'est qu'à la fin du monde que cette prophétie aura son entier accomplissement : les derniers apôtres n'auront pas achevé de convertir les restes d'Israël, que déjà le Fils de l'homme paraîtra dans sa gloire.

[1] Mat., x, 24, 25.

[2] Un de ces petits oiseaux que le froid, la faim, l'ouragan jettent à terre, et qui, liés ensemble, se vendent à vil prix dans les villes de Palestine.

[3] Mat., x, 29-39.

[4] Id., x, 26, 27.

[5] Id., x, 37-39.

[6] Nous ne pensons pas qu'il faille voir dans cette parole de Jésus une allusion proverbiale à l'usage des condamnés de porter eux-mêmes leur croix au lieu du supplice. Le crucifiement n'était en usage en Judée que depuis la domination romaine; il est donc peu

A cette secrète allusion qu'il fit au crucifiement, le Seigneur ajouta des consolations et des promesses. Il dit à ses apôtres qu'ils seraient dans le monde ce qu'il y avait été[1], « que les recevoir comme les envoyés de Dieu[2], ce serait le recevoir, recevoir Dieu lui-même et mériter les récompenses réservées aux justes et aux prophètes. » Et montrant de la main les pauvres et les enfants qui se pressaient comme toujours sur ses pas, il conclut par ces touchantes paroles : « Quiconque aura donné à boire seulement un verre d'eau froide à l'un de ces petits, comme étant mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. »

Telles furent les instructions de Jésus au collège des douze. Il se peut que toutes n'aient pas été données en cette circonstance, et que, selon sa coutume, saint Matthieu ait réuni des conseils adressés aux disciples en divers temps[3]. Mais que Jésus ait fait ce discours d'un seul coup ou que l'évangéliste, divinement inspiré, l'ait formé de traits épars dans les leçons du Maître, il n'en

croyable que la langue populaire lui ait emprunté une de ses images.

[1] Mat., x, 40. 41.

[2] Εἰς ὄνομα est un hébraïsme qui signifie : au nom de quelqu'un, parce qu'il est tel ou tel. Recevoir un prophète, parce qu'il est prophète ; un juste, parce qu'il est juste, en signe de respect pour sa sainteté.

[3] Selon S. Luc, une partie de ces instructions fut adressée aux apôtres et l'autre aux soixante-douze disciples. Peut-être le Seigneur répétait-il à ces derniers ce qu'il avait dit aux douze ; mais il nous paraît plus probable que S. Matthieu, qui ne parle pas de soixante-douze disciples, a réuni ces conseils du Seigneur, comme il a fait des miracles et des paraboles.

reste pas moins un exemplaire achevé du ministère évangélique. Si les prêtres du Christ ne sont pas asservis à la lettre de ces instructions, ils doivent s'inspirer de leur esprit : tous ne sont pas dévoués au martyre, mais tous doivent suivre le Maître dans la voie du sacrifice; le Seigneur n'exige pas d'eux un entier dénûment, car lui-même a déclaré que : « tout ouvrier mérite sa nourriture[1], » mais plus le zèle des apôtres s'enflamme et se purifie, plus le ciel incline leur cœur à se dépouiller de tout. Saint Paul convertissait les nations en tissant pour vivre[2]; saint François-Xavier pour conquérir l'Orient n'avait qu'une croix de bois.

Selon l'ordre qu'ils recevaient, les apôtres partirent deux à deux[3]. Sans doute les amis et les frères se rapprochèrent l'un de l'autre[4] : Pierre se joignit à André; les fils du Tonnerre s'élancèrent ensemble avec leur impétuosité habituelle; Philippe et Barthélemy, si étroitement liés, Thomas et Matthieu, les deux cousins de Jésus, Jacques et Jude, se trouvèrent naturellement associés, et ce fut probablement à Simon qu'échut la triste mission d'accompagner Judas.

---

[1] Mat., x, 10.
[2] Act., xviii, 3.
[3] Marc., vi, 7.
[4] Mat., x, 2-4.

II. LA MORT DE JEAN-BAPTISTE.

Marc., VI, 14-32. — Mat., XIV, 1-13. — Luc., IX, 7-10

Jésus, demeuré seul, continuait à prêcher sur les bords du lac, quand la nouvelle se répandit en Galilée que Jean-Baptiste était mort : sa tête venait de tomber dans les cachots de Machéronte[1].

Renfermé depuis douze mois dans cette « noire forteresse[2] », Jean s'y montrait tel qu'il avait paru sur les bords du Jourdain ; ni caresses, ni menaces n'avaient fléchi son courage, et pour n'être pas écoutée, sa voix n'en montait que plus vengeresse aux oreilles du tyran. Hérode tremblait à l'entendre, incertain entre le remords et la passion. Trop faible pour s'affranchir par le crime d'un censeur importun, trop corrompu pour se ranger au devoir, il bornait sa vertu à défendre le Baptiste contre les fureurs d'Hérodiade. La lutte fut opiniâtre, car la haine s'envenimait au cœur de l'épouse adultère à mesure qu'on lui opposait de plus longues résistances. Cette femme, résolue de perdre le prophète, n'attendait que le moment opportun ; il arriva bientôt.

A l'exemple des Romains, Hérode et ses fils célé-

---

[1] Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 5, 2.

[2] C'est le nom que les rabbins donnent à Machéronte. (Sepp, *Leben Jesu*, B. IV, K. LXVIII.)

braient pompeusement[1] les époques mémorables de leur vie. Le jour anniversaire de sa naissance[2], Antipas se trouva à Machéronte; il y offrit un festin à ses courtisans, aux officiers et aux nobles de la Galilée. Tout ce que nous savons de la richesse des Hérodes, de leur profusion, de leur faste, donne lieu de croire que l'appareil de la fête et de la table fut au delà de ce qu'on peut décrire. Mais Hérodiade ménagait au roi un plaisir qui, plus sûrement que les fumées du vin, devait l'enivrer et le mettre à sa merci.

Les danses lascives de l'Italie lui étaient connues; elle savait quelles séductions y prêtaient les chœurs de jeunes filles, représentant dans leurs gestes des scènes qui révolteraient notre pudeur[3]. Ces jeux avaient déjà pénétré dans le palais du tétrarque[4] : Hérodiade voulut que sa fille même y prît part. Cette jeune princesse, issue du grand Hérode, descendante des Machabées, plus tard épouse et mère de rois, parut dans tout son

---

[1] Cette magnificence était devenue proverbiable, même à Rome :

At quum
Herodis venere dies.....

PERSE, V, 180.

[2] Marc., VI, 21. Le mot γενέσια a dans le Nouveau Testament et le grec hellénistique le sens d'anniversaire de la naissance. Dans le grec classique, au contraire, il doit être traduit par anniversaire d'une mort. (Pauly, *Real Encyclopædie :* FUNUS.)

[3] Motus doceri gaudet Ionicos
Matura virgo, et fingitur artubus,
Jam nunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui.

HORACE, III *Od.*, VI, 21.

[4] Josèphe, *Antiquitates*, XV, 8, 1; XIX, 7, 5.

éclat au milieu de convives dissolus : elle dansa, et jeta le prince en un tel transport, qu'aux applaudissements de la compagnie il jura de lui donner tout ce qu'elle souhaiterait, fût-ce la moitié de son royaume.

Salomé[1] courut vers sa mère : « Que demanderai-je? » dit-elle. L'adultère triomphante tenait sa réponse prête : « La tête de Jean-Baptiste. » La jeune fille ne frémit point; elle retourna vers le roi, et sans pitié comme sans honte : « Je veux, dit-elle, que sur-le-champ vous me donniez dans ce plat[2] la tête de Jean-Baptiste. » En même temps sa main prenait un des plats dont la table était chargée.

A cette demande Hérode s'attrista; il ne se réveillait de l'ivresse que pour apercevoir le piège tendu à son aveugle brutalité. Mais la vanité du tétrarque allait de pair avec sa faiblesse; il vit les regards des convives fixés sur lui, et n'eut le courage ni d'affronter leurs censures, ni de braver le courroux des femmes perdues qui réclamaient leur proie : cherchant à se couvrir de la religion du serment, il donna l'ordre fatal. Le bourreau[3], selon l'usage des cours de l'Orient, se tenait de-

---

[1] Josèphe nous apprend que la fille d'Hérodiade portait ce nom de Salomé; qu'elle épousa d'abord son oncle Philippe, tétrarque d'Iturée, et ensuite Aristobule, roi de Chalcis, dont elle eut trois fils. (Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 5, 4.)

[2] Ὧδε, ici même, dans ce plat. (Mat., XIV, 8.)

[3] Σπεκουλάτωρ est le mot latin « speculator », et désigne un des gardes du corps qui entouraient les princes et faisaient souvent l'office de bourreaux. Voir Forcellini : *Speculator* et *Spiculator :* sous ce dernier mot se trouve cité le passage important de Julius Firmicus, VIII, 26 : « Spiculatores... qui nudato gladio hominum amputant cervices. »

bout à ses côtés; quelques instants après Jean n'était plus.

L'ombre où le prophète souhaitait de s'éteindre [1] enveloppa son martyre. Nul témoin n'a raconté comment il accueillit l'ordre inique, et dans quelle paix il mourut. Le bourreau revint bientôt, portant dans le plat le chef auguste du Nazaréen; il le donna à la danseuse, qui offrit à sa mère ce sanglant trophée. Si nous en croyons la tradition [2], Hérodiade perça d'aiguilles la langue qu'elle n'avait pu enchaîner, et ordonna de jeter dans les ravins de Machéronte le corps mutilé pour être la pâture des chiens et des oiseaux de proie. Mais les disciples de Jean veillaient aux alentours; ils recueillirent les restes de leur maître, les ensevelirent pieusement, et allèrent annoncer à Jésus la triste nouvelle [3].

Dieu vengea sans retard la mort du prophète : depuis l'heure où la tête de Jean fut présentée au tétrarque, celui-ci ne connut plus le repos. Partout il revoyait la table ensanglantée, le front du prophète rendu plus sévère par la pâleur de la mort, ses lèvres qui s'ouvraient pour flétrir l'adultère. A son indolence accoutumée succédèrent les terreurs et les vagues soupçons. Le renom de Jésus l'avait peu touché jusque-là, il en prit subitement ombrage. Quelques jours plus tard, le bruit vint à Machéronte que le Sauveur entraînait le peuple et multipliait les prodiges. Hérode en

---

[1] Joan., III, 30.
[2] S. Jérôme, *Contra Rufinum*, III, 42. — Nicéphore, I, 19.
[3] Marc., VI, 29; Mat., XIV, 12.

trembla : « C'est lui! s'écria-t-il, c'est Jean-Baptiste qui revient[1]. » Vainement les familiers[2] du prince s'efforçaient à le rassurer, les uns faisant de Jésus Élie descendu de son char; d'autres, quelqu'un des prophètes; les plus incrédules, un voyant semblable aux anciens. Hérode, lui, n'avait que sa victime devant les yeux : « C'est Jean, répétait-il, celui qui baptisait. Il est ressuscité des morts, c'est pour cela qu'il opère des prodiges. » Et impatient d'éclaircir ses doutes, il cherchait à voir Jésus[3].

Le Seigneur avait tout à craindre de l'effroi du tétrarque; nul doute qu'il ne fût bientôt contraint de suspendre son ministère en Galilée, et de renoncer cette année-là à faire la Pâque qui était proche. Le retour des apôtres le décida à passer sans délai sur les terres

---

[1] Luc., IX, 7.

[2] Τοῖς παισὶν αὐτοῦ. (Mat., XIV, 2. Marc., VI, 15; Luc., IX, 8.)

[3] Luc., IX, 9. Quant à Hérodiade, elle ne demeura près d'Antipas que pour causer la ruine de ce prince. Quelques années plus tard, jalouse de voir Caligula favoriser Hérode Agrippa Ier, son frère, elle entraîna son mari à Rome, afin d'obtenir pour lui le titre de roi. Antipas, trop faible pour résister, pressentait à quels dangers il s'exposait. L'événement lui donna raison. Assailli dès son arrivée par les accusations d'Agrippa, il ne put se justifier, et fut exilé sur les frontières d'Espagne, à Lyon (probablement Lugdunum Convenarum, S. Bertrand de Cominges). (Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 7, 2; *Bellum Judaïcum*, II, 9, 6.) Hérodiade retrouva dans le malheur la noblesse d'une fille des Machabées; elle refusa de séparer son sort de celui d'Hérode, et tous deux finirent dans l'oubli. Au dire de Nicéphore, le sort de Salomé fut encore plus déplorable. Une rivière gelée qu'elle traversait s'ouvrit sous ses pas, et elle y demeura ensevelie jusqu'au cou sans pouvoir se dégager. Le froid eut bientôt paralysé ses membres, et les glaçons frappant la tête la décollèrent du tronc. (Nicéphore, I, 20.)

de Philippe. Soit que leur mission se trouvât remplie; soit qu'elle fût interrompue par la mort du Précurseur, les douze revinrent en même temps près de leur Maître. Ils lui rapportèrent « ce qu'ils avaient fait et enseigné », « comment ils avaient chassé les démons, oint d'huile[1] de nombreux malades et guéri leurs langueurs[2] ». Fatigués de ces courses, et attristés du sort de Jean, ils venaient chercher le repos près de Jésus; mais le Seigneur ne pouvait leur en procurer, à cause de la foule qui « allait et venait, et ne lui laissait pas le temps de manger. » C'est pourquoi il leur dit : « Venez seuls[3] dans un lieu désert, et reposez-vous un peu. » La mer de Tibériade n'était pas éloignée : sur l'ordre du maître ils cherchèrent une barque, et firent voile avec lui vers le nord.

---

[1] Cette huile n'avait pas en soi la vertu surnaturelle de l'extrême-onction; ce n'était que la figure du sacrement institué plus tard par Jésus pour soulager les infirmes : « Sacramentum a Christo apud Marcum quidem insinuatum, per Jacobum autem apostolum..... promulgatum. » (Concilium Tridentinum, sessio xiv, *De Extrema Unctione,* cap. I.)

[2] Marc., vi, 13, 30.

[3] Ὑμεῖς αὐτοί : vous-mêmes, vous seuls et non d'autres. (Marc., vi, 31.)

CHAPITRE HUITIÈME.

LE PAIN DE VIE.

I. LA MULTIPLICATION DES PAINS.

Luc., IX, 10-17. — Marc., VI, 30-56. — Mat., XIV, 13-36. — Joan., VI, 1-21.

Au nord-est du lac, et près de l'endroit où le Jourdain verse ses eaux, s'élevait une ville florissante. Son nom de Bethsaïde [1], qui lui est commun avec le village situé près de Capharnaüm, indique qu'elle ne fut d'abord qu'un hameau de pêcheurs; mais au temps de Jésus, Philippe, tétrarque d'Iturée, venait de transformer cette bourgade en cité, et l'avait appelée Julias [2],

---

[1] Bethsaïde : בֵּית צֵידָה, la maison de pêche. Tous les géographes, depuis Roland, s'accordent à reconnaître qu'il y eut près du lac deux Bethsaïde : l'une sur la rive occidentale, qui demeura toujours un village de pêcheurs; l'autre, au nord-est du lac, qui devint une ville célèbre sous le nom de Julias.

[2] Josèphe, *Antiquitates*, XVIII, 2, 1 ; *Bellum Judaicum*, III, 10,

en l'honneur de la fille d'Auguste. Autour de cette ville naissante s'étendaient de vastes solitudes, bornées à l'orient par des collines aussi désertes alors qu'aujourd'hui ; c'est vers ces lieux que le Seigneur avait tourné sa barque [1]. Ses disciples comptaient y trouver le calme dont ils avaient besoin, mais leur espérance fut déçue.

En dépit du secret dont Jésus avait couvert son départ, quelques témoins virent la voile s'éloigner du bord, et avertirent le peuple, qui suivit le long du rivage [2]. La barque, contrariée par les vents, marchait avec lenteur; elle fut devancée, et Jésus, descendant vers l'embouchure du fleuve, rencontra une foule aussi nombreuse que celle qu'il fuyait. Aux habitants des villages voisins se mêlaient des pèlerins venus de lointaines contrées, car c'était alors le temps de la Pâque [3], et les caravanes se formaient sur les bords du lac.

Le Sauveur ne laissa pas de poursuivre son premier dessein ; quittant la rive, il gagna une colline solitaire, et s'assit au milieu de ses apôtres [4]. Mais à peine y fut-il, que levant les yeux il vit venir à lui la multitude, confuse, « semblable à un troupeau sans pasteur [5] ». Jésus, touché de leur abandon, oublia ses fatigues pour

---

7. — Pline, *Historia naturalis*, v, 15. « In lacum se fundit quem plures Genesaram vocant... ; amœnis circumseptum oppidis, ab oriente, Juliade, » etc.

1 Luc., IX, 10 ; Joan., VI, 1.

2 Marc., VI, 34 ; Mat., XIV, 13 ; Luc., IX, 11

3 Joan., VI, 4.

4 Id., VI, 3.

5 Marc., VI, 34

se donner à eux, « il leur parla du royaume de Dieu, et guérit tous leurs malades[1]. »

Le soleil baissait vers les montagnes de Zabulon[2], tandis que le Sauveur continuait son charitable office; quelques instants encore, et après le crépuscule, si rapide sous le ciel de l'Orient, la nuit allait surprendre loin de toute habitation cette troupe épuisée. Les disciples en prirent de l'inquiétude, et s'approchant du Maître : « Ce lieu est désert, dirent-ils, l'heure avancée; renvoyez le peuple, afin qu'ils aillent dans les fermes et les villages voisins, pour y loger et trouver de la nourriture. — Ils n'ont pas besoin de s'en aller, répondit le Seigneur, donnez-leur à manger vous-mêmes. » Et comme les apôtres demeuraient confondus d'une telle proposition, Jésus s'adressant à Philippe[3] : « D'où achèterons-nous des pains, dit-il, pour nourrir tout ce monde? » (Il parlait ainsi pour l'éprouver, car pour lui il savait ce qu'il devait faire.) Philippe repartit : « Deux cents deniers[4] de pain ne suffiraient pas pour que chacun en eût quelque peu. — Combien avez-vous de pains? reprit Jésus[5], allez et voyez. » André, frère de Simon-

---

[1] Luc., IX, 11.

[2] Id., IX, 12, 13. Ὀψία, au verset 15 du chapitre XIV de S. Matthieu, signifie le moment où le soleil baisse vers l'horizon : de trois à six heures; ce que les Grecs appellent ὀψία δείλη. Au verset 23, ὀψία marque le second soir, qui commence vers six heures, au soleil couchant.

[3] Joan., VI, 5, 6. S. Jean est ici plus précis que les autres évangélistes : il attribue à Philippe et à André des paroles que les synoptiques prêtent sans distinction à tous les apôtres.

[4] Environ 180 francs de notre monnaie.

[5] Marc., VI 38.

Pierre, revint bientôt : « Il y a ici, dit-il, un jeune garçon qui a cinq pains d'orge[1] et deux poissons[2]; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde! »

Jésus commanda de lui apporter les pains et les poissons. « Faites asseoir ces hommes, » dit-il aux apôtres. Ceux-ci obéirent, et le peuple s'assit par compagnies sur l'herbe, cent à cent, cinquante à cinquante. On était alors au printemps; les ardeurs du soleil n'avaient point ôté leur parure aux monts de Galilée; les bandes de convives rangés avec ordre, l'éclatante couleur des vêtements orientaux demeurèrent pour Pierre un souvenir ineffaçable, et il les peignait plus tard à Marc l'évangéliste comme des corbeilles de fleurs[3] étalées sur un tapis de verdure.

Alors Jésus prit les cinq pains et les deux poissons; puis levant les yeux au ciel, il rendit grâces à Dieu,

---

[1] Le pain d'orge, plus grossier que le pain de froment, servait de nourriture aux dernières classes du peuple. (Smith, *Dictionary of the Bible* : BARLEY.)

[2] S. Jean, au lieu d'ἰχθύας, emploie le mot ὀψάρια, qui signifie « tout aliment qu'on joint au pain ». Dans une contrée comme la Grèce, où la mer pénètre de toute part, le poisson était le mets le plus ordinairement mangé avec le pain : de là vint que, dans les derniers temps, ὀψάρια fut synonyme de poisson.

[3] Ἀνέπεσαν πρασιαὶ πρασιαί (Marc., VI, 40) : « Ils étaient étendus comme un parterre. » L'expression originale de S. Marc ne peut être traduite qu'en développant sa pensée; le sens toutefois n'en est pas douteux. Selon la définition de Théophylacte (*in loco*), πρασιαί signifie « les plates-bandes dans lesquelles sont disposées les plantes d'un jardin ». La répétition πρασιαὶ πρασιαί est un hébraïsme, et donne à l'expression un sens distributif, « par corbeilles, *areolatim* ». Il en est de même, au verset précédent, des mots συμπόσια συμπόσια, par groupes de convives, *catervatim*.

bénit les pains, les rompit, les donna à ses disciples, et les disciples au peuple; il fit de même des poissons. Mais entre les mains du Seigneur, le pain rompu et les poissons divisés se multipliaient à l'infini [1] et il continua de donner jusqu'à ce que tous fussent rassasiés. Puis, afin de relever l'abondance des dons célestes, et de prévenir toute dissipation, il dit à ses disciples : « Ramassez ce qui est de reste, de peur qu'il ne périsse. » Chaque apôtre prit sa corbeille [2], parcourut les rangs de la foule, et les douze furent remplies.

Aux yeux des évangélistes ce miracle prit une grande importance, car tous le racontent; et saint Jean, en lui donnant pour suite naturelle la promesse « du pain de vie », nous montre qu'elle signification Jésus y avait attachée. La vue des pèlerins montant à Jérusalem, l'approche de la fête, à laquelle il ne pouvait plus assister sans péril, la pensée de la dernière Cène qui devait, un an plus tard, substituer à l'agneau pascal une chair immortelle, tout porta Jésus à annoncer, dès cette heure, le grand mystère de son amour. L'Église primitive était si convaincue de cette interprétation, que

---

[1] Marc., VI, 41. L'aoriste κατέκλασεν marque que l'acte de rompre le pain ne dura qu'un instant; l'imparfait ἐδίδου, que la distribution dura longtemps.

[2] Judæis, quorum cophinus, fœnumque supellex.

JUVÉNAL, *Satiræ*, III, 14.

Les Juifs, estimant souillé tout ce que touchait un païen, portaient avec eux en voyage des paniers d'osier qui contenaient leurs vivres et aussi le foin qui leur servait de lit. Dans la Galilée des gentils, ces précautions étaient presque aussi nécessaires qu'en pays étranger.

durant cinq siècles, pour figurer l'Eucharistie, elle représentait, non la Cène[1], mais la multiplication des pains, et mettait devant la table du Seigneur, avec le poisson, symbole du Christ[2], les corbeilles[3] pleines des restes recueillis par les apôtres.

Jésus, en accomplissant ce prodige, préparait donc les esprits à de plus hautes vérités; mais loin de répondre à ce dessein du Seigneur, l'émotion de la foule ne fit que ranimer leurs visions de félicité temporelle : « Celui-ci, disaient-ils, est vraiment le prophète qui doit venir en ce monde[4]; » et par là ils entendaient sans doute que, pour abattre leurs oppresseurs, Jésus prendrait le sceptre prédit par Balaam[5], qu'il serait l'Élie descendant de son char de feu, le Jérémie rendant au

---

[1] Voir Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes :* EUCHARISTIE. Les représentations de la Cène, si fréquentes depuis la Renaissance, ne se trouvent presque jamais dans les Catacombes.

[2] « Des cinq mots grecs qui sont Ἰησοῦς, Χριστὸς, Θεοῦ, Υἱὸς, Σωτήρ, si vous réunissez les premières lettres vous aurez ΙΧΘΥΣ, poisson, dans lequel nom le Christ est signifié mystiquement. » (S. Augustin, *De Civitate Dei*, XVIII, 25.) Aucun symbole ne fut plus fréquemment employé dans la primitive Église pour désigner le Sauveur. (Voir Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes :* POISSON.)

[3] Les corbeilles sont toujours au nombre de sept : c'est donc à la seconde multiplication, où les apôtres recueillirent non plus douze, mais sept corbeilles de pain, que les artistes chrétiens faisaient allusion. Dans ce second prodige, symbole de l'Eucharistie comme le premier, Jésus, au lieu de pain d'orge, multiplia le pain de froment, qui est la propre matière du sacrement. C'est la raison de ce choix entre les deux scènes.

[4] Joan., VI, 14.

[5] Num., XXIV, 17.

culte mosaïque son éclat, et au temple l'arche cachée depuis la captivité de Babylone[1].

Le Sauveur connut ces dispositions, et leur projet de l'enlever de force pour le proclamer roi[2]. Il vit que ses disciples se laissaient séduire à des rêves de gloire, et entraient dans les passions du peuple. L'heure était arrivée de prévenir un soulèvement qui eût réuni sur sa mission les colères d'Hérode, du sanhédrin et de Rome. Appelant aussitôt les apôtres vers la grève, il leur ordonna de s'embarquer pour aller à Bethsaïde près de Capharnaüm; et comme ils tardaient à obéir, le Maître les contraignit de partir sur-le-champ[3].

Quand ils furent loin, Jésus renvoya la foule qui s'attachait à lui, et profitant de l'obscurité, s'enfuit[4] tout seul sur la montagne. Il y allait pour fortifier son âme contre de nouvelles épreuves, car le lendemain Capharnaüm devait le rejeter, comme avait fait Nazareth; bientôt la Galilée suivrait cet exemple, et il prévoyait pour la dernière année de son ministère une suite d'abandons et de périls.

Cependant la tempête était descendue avec la nuit dans la vallée du Jourdain; battues des vents, les eaux s'enflèrent et envahirent la barque des apôtres[5]. Toute la nuit, ceux-ci luttèrent contre la tourmente, et ramèrent pour gagner Capharnaüm; mais les vagues, emportant l'esquif, le jetèrent hors de sa route.

---

[1] II Machab., II, 5, 8.
[2] Joan., VI, 15.
[3] Marc., VI, 45, 46.
[4] Joan., VI, 15.
[5] Mat., XIV, 24; Joan., VI, 18.

A la quatrième heure de la nuit[1], ils n'étaient encore qu'à mi-chemin[2] et en danger, quand ils aperçurent quelqu'un qui marchait sur les flots et passait près de la barque comme pour la devancer. Ils crurent voir un fantôme, et dans leur épouvante poussèrent de grands cris; mais une voix connue d'eux calma leur effroi : « C'est moi, ne craignez point. » C'était Jésus en effet, qui prenait pitié de leur détresse. Tous le comprirent et se disposaient à le recevoir, quand Pierre, toujours fougueux, s'écria : « Seigneur, si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux. — Viens, » répondit le Seigneur. Aussitôt l'apôtre s'élança du bateau pour rejoindre le Maître. D'abord ses pieds foulèrent l'eau sans trembler; mais quand il vit le grand vent, il eut peur et commença à enfoncer. « Seigneur ! s'écria-t-il, sauvez-moi ! » Jésus, étendant la main, le prit et le soutint. « Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi as-tu douté ? » Les autres cependant appelaient le Sauveur de tous leurs vœux[3], certains que le divin pilote les

---

[1] Joan., VI, 19. Les Juifs, comme les Romains, partageaient alors la nuit en quatre veilles, de 6 heures du soir à 6 heures du matin : la quatrième s'étendait de 3 à 6 heures.

[2] « Ils avaient ramé vingt-cinq ou trente stades, » dit S. Jean (Joan., VI, 19).

[3] Ἤθελον οὖν λαβεῖν (Joan., VI, 21) : ils souhaitaient le prendre dans leur barque et ils le firent en réalité : θέλειν en effet signifie souvent dans le Nouveau Testament vouloir faire une chose, et la faire. Ainsi saint Matthieu dit qu'un roi « voulut régler ses comptes avec ses serviteurs » (Mat., XVIII, 23), et nous voyons qu'il les régla. En S. Jean, « Jésus voulut partir pour la Galilée » (Joan., I, 43), et de fait il partit. « Les scribes désirent se promener avec de longues robes » (Marc., XII, 38), et ils le font.

mènerait au rivage. Leur foi ne fut pas déçue; à peine Jésus et Pierre étaient-ils dans la barque, que le vent tomba, et ils se trouvèrent à l'instant au point où ils souhaitaient d'aborder.

L'apaisement soudain de cette tempête fit sur les disciples une tout autre impression que la multiplication des pains. « Ils n'avaient rien compris à ce dernier prodige, dit tristement saint Marc[1], parce que leur cœur était aveuglé. » Trop grossiers pour concevoir un règne spirituel, et ne rêvant que de hautes fortunes, ils avaient accueilli avec joie les transports de la foule, espérant que leur Maître céderait à tant d'instances, et fonderait enfin son royaume. Aussi, quand ils le virent repousser le sceptre, leur dépit fut si vif qu'ils oublièrent la toute-puissance du Seigneur, et tentèrent même de lui résister. Il fallut une nuit d'angoisse pour les amener à reconnaître leur faute. Mais cette épreuve dessilla leurs yeux; ils reconnurent en Jésus domptant les flots soulevés « celui qui étend les cieux et marche sur les vagues de la mer[2] ». Et se jetant à ses pieds ils l'adorèrent : « Vraiment, disaient-ils, vous êtes le Fils de Dieu[3]. »

Jésus ne descendit de la barque que pour être reconnu, et dès l'heure même le bruit de son retour se répandit dans le pays de Génésareth. La foule qui s'était dispersée accourut de nouveau, apportant les malades, et le priant qu'il leur permît seulement de tou-

---

[1] Marc., VI, 52.
[2] Job, IX, 8.
[3] Mat., XIV, 33.

cher le bord de sa robe [1]. Cette demande rappelait la foi de l'hémorroïsse; Jésus guérit tous ceux qui l'approchèrent, puis rentra dans Capharnaüm, entouré d'acclamations et de louanges, les dernières qu'il lui fut donné d'entendre en « sa ville » d'adoption.

II. LA PROMESSE DE L'EUCHARISTIE.

Joan., VI, 22-71.

Le peuple qui était resté de l'autre côté du lac, près de Bethsaïde, avait observé que la barque des apôtres partait seule, et que Jésus n'était point entré avec eux. On avait perdu la trace du Maître, mais depuis la veille nulle autre barque n'ayant quitté la rive, tous se tenaient assurés de le retrouver. Au matin donc, ils le cherchèrent par les collines et la plaine, mais ce fut vainement, et ils conclurent qu'il avait rejoint ses compagnons par quelque voie inconnue. Dans l'intervalle, d'autres bateaux chassés par l'ouragan arrivèrent de Tibériade; les Juifs s'en servirent pour traverser le lac jusqu'à Capharnaüm. Ils y trouvèrent le Seigneur assis dans la synagogue et enseignant le peuple. « Maître, lui dirent-ils, quand êtes-vous venu ici? » Jésus perçant jusqu'au fond de ces cœurs affamés de biens terrestres, dévoila leurs intentions : « En vérité, en vérité, leur dit-il [2],

---

[1] Mat., XIV, 34-36.
[2] Joan., VI, 26, 27

vous me cherchez à cause du pain dont vous êtes rassasiés. Travaillez non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle. Le Fils de l'homme vous la donnera, car le Père céleste l'a marqué de son sceau. »

Jésus, par ces dernières paroles, transportait les désirs des Juifs d'un aliment sensible à la nourriture immatérielle, qui est celle de l'esprit; il leur manifestait que son dessein n'était pas d'établir un royaume temporel, mais de régner sur les âmes; c'est à cette fin que Dieu imprimait sur son Christ un divin caractère, et autorisait sa mission par des miracles sans nombre. La nourriture dont il parlait était donc quelque bien spirituel que lui seul révélerait. Les Juifs le comprirent, mais trop entêtés de leur Loi pour croire qu'on pût ajouter à sa perfection : « Que ferons-nous, dirent-ils avec étonnement, pour travailler aux œuvres de Dieu [1]? — L'œuvre de Dieu, répondit Jésus, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » La foi à laquelle le Maître réduit ici tous ses préceptes n'est pas seulement de croire à la parole du Christ, mais de se livrer à lui sans réserve; c'est la foi pénétrée de charité, s'unissant à son objet et communiant à tout ce qu'il est.

Le Sauveur donna évidemment plus de clarté à sa réponse, abrégée par saint Jean; car ses auditeurs entendirent qu'il exigeait d'eux un dévouement sans bornes; il voulait qu'on le suivît aussi aveuglément

---

[1] Joan., VI, 28-31.

qu'Israël avait suivi Moïse à la sortie d'Égypte : « Nos pères, dirent-ils, ont mangé la manne au désert, comme il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel! Mais vous, quel miracle faites-vous afin que nous voyions et que nous croyions en vous? Que faites-vous? » Toutes les traditions n'annonçaient-elles pas que le second Rédempteur renouvellerait les prodiges du premier[1]? Cependant comment comparer les pains d'orge multipliés sous leurs yeux à la nourriture du Sinaï? Pour être le Messie véritable, il fallait que le Christ fît descendre, lui aussi, cette manne appelée par David « le pain des cieux et l'aliment des anges[2] ».

Jésus accueillit ces objections avec bonté; il expliqua à ses auditeurs que ce n'était point Moïse, mais Dieu lui-même qui avait fait pleuvoir la manne dans le désert[3]; que ce mets périssable était appelé en figure le pain des cieux, mais qu'aujourd'hui Dieu, par les mains de son Christ, leur offrait le vrai pain descendu du ciel; il leur parla si divinement de cette nourriture, et de la vie qu'elle répandrait dans le monde, que les Juifs ravis s'écrièrent comme autrefois la Samaritaine : « Seigneur, donnez-nous toujours ce pain. »

« C'est moi, continua Jésus, qui suis le vrai pain de vie; celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Cette réponse

---

[1] « Redemptor prior descendere fecit pro eis manna : sic et Redemptor posterior descendere faciet manna. » (*Midrash Coheleth*, f. 86. 4. — Lightfoot, *Horæ Hebraicæ*, in Joan., VI, 31.)

[2] Ps., LXXVII, 24, 25.

[3] Joan., VI, 32-35.

n'était pas si cachée que les Juifs n'en découvrissent le sens; ils lisaient en effet dans leurs livres sacrés[1] « que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu; » ils y entendaient la Sagesse appeler les âmes à elle : « Venez, mangez le pain que je vous donne, buvez le vin que je vous ai préparé[2]. » Manger et boire la vérité, remplir son cœur et sa bouche d'une pieuse parole, s'incorporer l'enseignement du Maître par l'étude, était pour eux une image aussi familière qu'elle nous paraît étrange. Ils saisirent donc que Jésus, s'appelant lui-même le pain de vie, leur offrait dans sa doctrine un aliment propre à satisfaire leurs désirs, et ils reçurent avec joie cette promesse. Ce qui suivit n'eut pas le même accueil : développant aussitôt sa pensée[3], Jésus déclara qu'ils l'avaient vu jusqu'alors de leurs yeux, mais sans comprendre qui il était. Descendu du ciel, il n'avait d'autre volonté que celle de son Père, et ne recevait que ceux qui venaient de lui. Or la volonté du Père était que tous ceux qui croiraient à la divinité de son Fils eussent part au pain de vie, qui était le Christ lui-même, et par lui à la vie éternelle. A cette révélation, la synagogue éclata en murmures; ces mots surtout : « Je suis le pain vivant descendu du ciel, » révoltaient les esprits : « N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, disaient les Capharnaïtes; n'avons-nous pas connu son père et sa

---

[1] Deut., VIII, 3.
[2] Prov., IX, 5.
[3] Joan., VI, 36-42.

mère? Et comment ose-t-il dire qu'il est descendu du ciel? »

Jésus ne réfuta pas ses contradicteurs : selon sa coutume, il se contenta de mettre en lumière ce qu'il venait d'exposer, et laissa à la vérité d'exercer son empire sur les esprits[1]. Il répéta que la foi est une grâce; que nul ne peut venir à lui qui ne soit prévenu par le Père céleste, « enseigné de Dieu, selon la parole des prophètes, » c'est-à-dire touché d'en haut, et incliné à croire par une secrète influence de cette vérité. Il découvrit plus clairement l'œuvre de son Incarnation ; comment Dieu est un trop haut objet pour être atteint par des sens corporels; « que personne ne peut voir le Père, si ce n'est celui qui vit en Dieu; que ce voyant divin, Fils du Père, s'est fait homme pour s'unir aux hommes et qu'il a rempli de la divinité une chair mortelle, pour communiquer à tous sa propre vie. Telle fut l'exposition que le Maître fit alors de notre salut par la foi. Pour graver ces enseignements dans le cœur de ceux qui l'entouraient, Jésus dut reprendre plusieurs fois les mêmes pensées, les présenter sous des formes diverses, bégayer pour ainsi dire à ses auditeurs étonnés le langage des cieux. De là, les répétitions du texte évangélique, et la difficulté d'y retrouver l'enchaînement des idées.

Cependant le Maître avait un autre mystère à dévoiler. Si le Fils de Dieu s'est fait homme, ce n'a pas été pour revêtir passagèrement une chair humaine, mais pour

---

[1] Joan., VI, 43-51.

appliquer à tout homme son Incarnation, et prendre chair dans chacun de nous, en le nourrissant de son corps. C'est par sa chair mangée que Jésus prend possession de notre propre corps; c'est par la communion à tout ce qu'il est dans son humanité comme dans sa divinité que s'achève l'œuvre de notre salut. Jésus demanda aux Capharnaïtes de l'aimer assez pour le suivre à travers la nuit de ce mystère, et de chercher la vie éternelle dans la foi non seulement à l'Incarnation, mais à l'Eucharistie[1]. « Le pain que je donnerai, ajouta-t-il, c'est ma chair[2] pour le salut du monde. »

A cette singulière proposition de manger la chair du Christ, de nouveaux murmures s'élevèrent dans la synagogue; les Juifs y disputaient les uns contre les

---

[1] Joan., VI, 52. Nous ne croyons pas pouvoir suivre ici un guide plus sûr que Bossuet. D'après ce grand interprète, il est question dans tout le discours de la foi en Jésus : de la foi en Jésus incarné jusqu'au verset 15, et ensuite de la foi en Jésus se donnant à nous dans l'Eucharistie. (Bossuet, *Méditations :* LA CÈNE, 1re partie, XXXIIe journée.)

[2] C'est à partir de ce mot « chair » qu'il est certainement question de l'Eucharistie, car si les termes qui précèdent : « Je suis le pain de vie descendu du ciel », « Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement », sont des images familières à la langue hébraïque et s'entendent naturellement d'un maître qui propose sa doctrine, de disciples qui la reçoivent et s'en nourrissent, il n'en va plus de même de l'expression « manger la chair de quelqu'un ». Les savantes recherches du cardinal Wiseman ont mis hors de doute que ces mots n'ont dans l'hébreu et les langues sémitiques qu'un seul sens métaphorique, celui de calomnier, de déchirer par les paroles (Psalm., XXVI, 2; Job, XIX, 22, etc.). Or dans S. Jean le contexte rendant inadmissible ce sens figuré, nous sommes obligés de prendre les mots dans leur sens littéral. (Wiseman, *Conférences sur la Présence réelle.*)

autres[1] : « Comment cet homme, disaient-ils, peut-il nous donner sa chair à manger? » Évidemment ils entendaient qu'il s'agissait de prendre une chair humaine et de s'en nourrir, de verser le sang et de le boire. Loin qu'il rabattît rien de cette interprétation littérale, Jésus l'appuya au contraire par un double serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Il savait l'horreur des Juifs pour le sang, et la défense qui leur était faite de s'en nourrir[2]; cependant il n'hésita pas à heurter toutes leurs croyances, pour établir la réalité de sa chair mangée et de son sang pris en breuvage. « Ma chair est vraiment viande, mon sang est vraiment breuvage, qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui[3]. Celui qui me mange

---

[1] Joan., VI, 53-60.

[2] Lev., VII, 27; I Reg., XIV, 33; Judith, XI, 11.

[3] « Tout ceci, dites-vous, n'est que mystère et allégorie; manger et boire, c'est croire : manger la chair et boire le sang, c'est les regarder comme séparés à la croix et chercher la vie dans les blessures de notre Sauveur. Si cela est, mon Sauveur, pourquoi ne parlez-vous pas simplement et pourquoi laisser murmurer vos auditeurs jusqu'au scandale, et jusqu'à vous abandonner, plutôt que de leur dire nettement votre pensée? Quand le Sauveur a proféré des paraboles, quoique moins embrouillées que cette longue allégorie qu'on lui attribue, il en a si clairement expliqué le sens, qu'il n'y a plus eu à raisonner ni à questionner après cela; et si quelquefois il n'a pas voulu s'expliquer aux Juifs, qui méritaient par leur orgueil qu'il leur parlât en énigme, il n'a jamais refusé à ses apôtres une explication simple et naturelle de ses paroles, après

vivra par moi. » Par là, achevant d'expliquer l'Eucharistie, il en marquait le propre effet; car si une foi ardente peut comme elle assurer la vie éternelle à l'âme, et au corps une résurrection glorieuse, seule l'Eucharistie fait de Jésus et du chrétien une même chair et un même esprit, confond deux vies en une, et consomme dans chacun de nous l'union du Christ avec l'humanité.

La fermeté de Jésus à soutenir une doctrine qui choquait ses auditeurs mit le comble à leur irritation; bientôt ce ne furent plus seulement les Capharnaïtes, mais les disciples eux-mêmes qui se rebutèrent[1] : « Cette parole est dure, dirent-ils, qui peut l'écouter? » Et de la manière qu'ils l'entendaient, en effet elle était insupportable, car ils s'imaginaient qu'il leur faudrait démembrer le corps du Maître et en manger les morceaux. Jésus tenta de leur ôter cette erreur, ajoutant que, pour s'être donné en nourriture, il n'en remon-

---

laquelle personne ne s'y est jamais trompé (Mat., xv, 11; xvi, 6-12; Joan., iii, 4-7; iv, 10-11, 13-16; vii, 38: xvi, 16-20). Ici plus on murmure contre lui, plus on se scandalise de si étranges paroles, plus il appuie, plus il répète, plus il s'enfonce pour ainsi parler dans l'embarras et dans l'énigme. Il n'y avait qu'un mot à leur dire : Qu'est-ce qui vous trouble? Manger ma chair, c'est y croire; boire mon sang, c'est y penser, et tout cela n'est autre chose que méditer ma mort. C'était fait, il n'y restait plus de difficulté, pas une ombre. Il ne l'a pas fait néanmoins; il laisse succomber ses propres disciples à la tentation et au scandale, faute de leur dire un mot. Cela n'est pas de vous, mon Sauveur; non, cela assurément n'est pas de vous; vous ne venez pas troubler les hommes par de grands mots qui n'aboutissent à rien. » (Bossuet, *Médit. sur l'Évangile :* La Cène, 1re partie, xxxve journée.)

[1] Joan., vi, 61-64.

terait pas moins au ciel tel qu'il était descendu, dans l'intégrité de ses membres; que « sa chair » mise en pièces et consumée « ne servirait de rien, si on ne prenait en même temps l'esprit » et la divinité qui rend cette chair vivifiante. Quant à la manière dont se ferait cette manducation, c'était chose au-dessus des sens, et qu'il révélerait plus tard; pour ce temps-là il enseigna seulement que « ses paroles étaient esprit et vie », c'est-à-dire que ses fidèles trouveraient l'esprit et la vie divine dans une communion mystérieuse, dans sa chair réellement mangée, quoique d'une manière plus spirituelle que matérielle.

Ces explications n'apaisèrent pas le trouble des disciples, et parmi les rebelles Jésus dut remarquer un des douze, Judas Iscarioth; car, « dès le commencement, il connaissait ceux qui ne croyaient pas en lui, et il savait qui le trahirait[1] ». La vue de ces murmurateurs obstinés au scandale, et prêts à se précipiter dans une incrédulité déclarée, désola le cœur de Jésus. « Il y en a parmi vous qui ne croient pas, s'écria-t-il, c'est pour cela que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père. » Mais ce dernier appel fut rejeté; ils n'entendirent point l'avertissement de demander au Père céleste la foi qui vient de lui : leur soumission était à bout. « Dès lors, plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et n'allaient plus avec lui. »

Cependant les apôtres lui restaient. Jésus s'adres-

---

[1] Joan., VI, 65-67.

sant à eux [1] : « Et vous, leur dit-il, voulez-vous aussi vous en aller? » Pierre aimait trop son Maître pour douter de sa parole, si incompréhensible qu'elle parût; s'indignant à la seule pensée de le quitter, il répondit pour tous : « Seigneur, où irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous savons que vous êtes le Saint de Dieu [2]. » Si douce que cette confession fût au cœur de Jésus, elle ne suffit ni à le consoler, ni à le distraire de la pensée du traître. « Ne vous ai-je pas élus douze? dit-il, et l'un de vous est un démon. » « Il désignait Judas, fils de Simon, l'homme de Kérioth, qui devait le livrer, encore qu'il fût l'un des douze. » Ces paroles, comme nous l'avons fait observer, indiquent que Judas prit part aux murmures des Capharnaïtes. Longtemps suspendu entre son avarice et la vocation divine, il entendait avec dépit toute allusion à un royaume spirituel qu'il tenait chimérique; le discours de Capharnaüm acheva de ruiner sa foi. Dès lors, tout en demeurant à la suite de Jésus, il le trahit dans son âme. Le Sauveur, par ce reproche, s'efforçait d'émouvoir l'ingrat; il n'obtint que le silence, et sortit tristement de la synagogue.

---

[1] Joan., VI, 68-72.

[2] La Vulgate et les versions syriaques portent : « Tu es Christus, Filius Dei; » mais cette variante ne se trouve pas dans les plus anciens manuscrits, notamment ceux du Sinaï, du Vatican, de Bèze, où nous lisons ὁ Ἅγιος τοῦ Θεοῦ.



APPENDICE

APPENDICE.

I.

JÉRUSALEM ET LE TEMPLE.

On sait que les collines de Judée s'étendent parallèlement au Jourdain, et partent de la plaine d'Esdrélon pour aboutir à Bersabée. Vers le milieu de cette chaîne, deux vallons, naissant presque au même endroit, s'écartent, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident, puis descendent vers le sud et enserrent un plateau dont Jérusalem occupe le sommet. Le ravin du levant est le Cédron, celui du couchant le val d'Hinnom ; ce dernier, après avoir couru du nord au midi, tourne vers l'est, et se réunit au Cédron près de la fontaine de Siloë.

Ceinte de tous côtés par ces gorges profondes, Jérusalem s'élève comme un promontoire. Une dépression de terrain, parallèle au Cédron, la partage en deux lignes d'éminences inégales : à l'ouest, Sion et Acra ; à l'est, Ophel, Moriah et Bézétha. Dans cette ville où le sol primitif est recouvert parfois de quatre-vingts pieds de

décombres[1], ce val, appelé Tyropœon, est le seul qu'il soit possible de reconnaître; mais le témoignage de Josèphe et des fouilles récentes ne permettent guère de douter que jadis un enfoncement, partant de la porte actuelle de Jaffa, ne se joignît au Tyropœon à la hauteur du temple et ne séparât Sion de l'Acra.

Telles étaient, au sentiment des géographes[2], les lignes générales de l'antique Sion. Elles se retrouvent difficilement dans la ville moderne, monceau informe de cendres et de masures; les ruines des édifices couvrant les collines, comblant les vallons, rendent méconnaissable la Jérusalem de David et de Jésus. Il serait encore plus malaisé de rendre son aspect à la cité déchue, car cette ville, jadis « d'une beauté parfaite[3] », est maintenant désolée, et Chateaubriand lui-même, si habile à tout colorer, n'a pu faire de Sion que ce triste tableau :

« Vue de la montagne des Oliviers, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

---

[1] A l'angle sud-ouest du mont Moriah, le lieutenant Warren a trouvé les fondations du temple appuyées sur le roc vif à la profondeur de 95 pieds au-dessous du sol actuel.

[2] Voir, sur la topographie de Jérusalem, Tobler, *Topographie von Jerusalem.* — Robinson, *Biblical Researches.* — Barclay, *The City of the great King.* — Williams, *The holy City.* — Porter, *Handbook for Syria.* — *Le Guide indicateur* du F. Liévin de Hamme.

[3] Thren., II, 15.

« Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée du Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres, l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevait le château Antonia. Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées ni fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès, et les buissons de nopals, ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierre renfermées dans un paysage de pierre, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert[1]. »

Tout autre était la Jérusalem d'Hérode. Nous en possédons de nombreuses descriptions, incomplètes et confuses sur bien des points, mais qui attestent une vraie splendeur. Ses murs embrassaient toute la colline de Sion; de la porte actuelle de Jaffa ils suivaient la crête d'un mont qui doit être Acra, puis descendant dans le vallon qui sépare cette éminence du temple, ils remontaient vers la porte Saint-Étienne, et longeaient ensuite le Cédron, entourant les monts de Moriah et d'Ophel.

Sur toutes ces collines dominait Sion, couronnée de palais; au sud, la demeure des grands prêtres; au

---

[1] Chateaubriand, *Itinéraire*, 1re partie.

nord, vis-à-vis de l'Acra, une ligne de remparts surmontés des tours Hippicus, Phasaël et Mariamne; près de la porte de Jaffa, le nouveau palais d'Hérode dont Josèphe décrit la magnificence; à la suite, la résidence des Asmonéens, qu'un pont jeté sur la vallée du Tyropœon joignait à la colline du temple.

Le Moriah était plus riche encore en monuments. Les portiques, les cours, le sanctuaire du temple s'étendaient du Cédron à la vallée du Tyropœon, et au nord de la montagne, la forteresse Antonia dressait ses tours au-dessus des parvis sacrés.

Les maisons de Jérusalem occupaient l'espace libre sur ces hauteurs, les dépressions qui les séparaient, et, au sud du temple, la colline d'Ophel. Mais cette enceinte, au temps d'Hérode, se trouvait déjà trop étroite. Aussi, d'un côté, les maisons et les jardins entouraient le Calvaire, situé sur l'Acra en dehors des murs, et de l'autre, au nord du mont Moriah, se déployait une ville nouvelle, Bézétha, qu'Hérode Agrippa devait bientôt enfermer de remparts. Un fossé profond avait été creusé pour séparer de l'Antonia ce faubourg qui s'élevait « comme une montagne isolée[1] », si bien que Jérusalem semblait assise sur quatre collines : Sion, Acra, Bézétha et Moriah.

Malgré ses agrandissements successifs, Jérusalem ne fut jamais très étendue; alors, comme maintenant, une heure de marche suffisait pour en faire le tour[2], et

---

[1] Josèphe, *Bellum Judaicum*, v, 4, 2.
[2] Id., *ibid.*, v, 6, 3. — Caspari, *Einleitung*, S. 225

sa population n'alla pas au delà de soixante-dix mille âmes. Les capitales qui l'environnaient : Tyr, Damas, Héliopolis (Baalbek), Antioche, certaines villes de Judée même, la surpassaient par le nombre de leurs habitants et la vaste enceinte de leurs murs. Placée en dehors des grandes routes, sans mer, sans fleuve, difficile d'abord et isolée sur un rocher stérile, Jérusalem n'avait rien de ce qui rend les cités vivantes et prospères. Ce qui lui a valu une place unique dans l'histoire du monde, c'est le temple érigé par Salomon sur le Moriah. Hérode venait de lui rendre son antique beauté, et avait conduit cette œuvre si activement, qu'en moins de deux ans le sanctuaire fut achevé, et les portiques extérieurs en huit ans; seuls les accessoires du temple n'étaient pas encore terminés au temps de Jésus[1]. L'édifice construit par le prince iduméen est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en faire une longue description; il suffira d'en rappeler l'aspect général.

Le plateau de Moriah où s'élevait ce monument offrait aux regards une suite de trois terrasses étagées. Le temple couronnait la plus haute et dominait de son faîte doré sur toute la ville.

La terrasse inférieure enveloppait les deux autres, et formait une cour appelée le parvis des Gentils, plus étendue au sud et à l'est que des deux autres côtés, car le temple n'était pas au milieu, mais au nord-ouest de ce parvis. Des portiques fermaient l'enceinte : à

---

[1] Josèphe, *Antiquitates*, xv, 11, 56.

l'est, la porte de Salomon, qui longeait le torrent du Cédron; au sud, le portique Royal, trois fois plus large que les autres; tous du reste d'une égale magnificence, car leurs colonnes de marbre blanc étaient d'un seul morceau et hautes de vingt-cinq coudées. Il était permis aux païens de pénétrer dans la première cour, mais des inscriptions en diverses langues leur interdisaient de passer outre, et une balustrade de pierre sculptée les arrêtait.

Au delà de cette barrière, une seconde terrasse, haute de vingt coudées, était réservée aux Juifs et portait le nom de parvis des Israélites. De la seconde enceinte une dernière rampe de quinze marches montait à la plate-forme supérieure, où les lévites seuls pénétraient.

Sur la troisième terrasse, se trouvait d'abord l'autel des holocaustes[1], au milieu d'une cour appelée le parvis des Prêtres, puis le temple construit de marbre blanc. A la différence du sanctuaire de Salomon, qui ressemblait aux temples de l'Égypte, le monument bâti par Hérode était d'architecture grecque[2], et d'ordre corinthien[3]. Il offrait extérieurement l'aspect d'une

---

[1] Le roc sacré de la mosquée d'Omar marque probablement l'emplacement de cet autel. (Stanley, *Sinai and Palestine,* chap. III, p. 180.)

[2] « L'art judaïque, à l'époque d'Hérode, était assez semblable à l'art gréco-romain du siècle d'Auguste, avec un reste d'influence orientale et une ornementation végétale d'un style particulier. » (De Vogüé, *le Temple de Jérusalem,* p. 48.)

[3] Josèphe, à la vérité, ne marque pas expressément que le temple d'Hérode rappelât ceux de Rome; mais, 1° il dit que les colonnades

basilique, mais à l'intérieur il était divisé en trois parties : le vestibule, le saint et le saint des saints. Le vestibule était une large salle, resplendissante d'or dans la partie qui touchait au saint; une vigne de ce métal courait sur la porte, et ses grappes, au témoignage de Josèphe, avaient la taille d'un homme. Devant les battants de la porte d'or, toujours ouverte, pendaient des tentures, et les voiles, d'étoffe babylonienne, étaient enrichis de vives couleurs, qui représentaient au naturel la voûte des cieux.

Derrière le vestibule, la salle appelée le saint contenait trois objets sacrés : l'autel des parfums. sur lequel on offrait chaque jour un sacrifice d'encens; au nord de cet autel, la table des pains de proposition: au midi, le chandelier d'or à sept branches. Un double voile séparait le saint du saint des saints, sanctuaire inaccessible, où reposait jadis l'arche d'alliance. Depuis la captivité, cette partie du temple restait vide, et une pierre marquait la place vacante de l'arche.

Les prêtres seuls entraient dans le saint et en connaissaient les magnificences; mais païens aussi bien que Juifs pouvaient en contempler l'éclat extérieur, car de tous les points de Jérusalem, le temple, élevé au sommet d'une triple terrasse, frappait les regards. Le faîte en était couronné d'aiguilles qui empêchaient les

---

étaient d'ordre corinthien (*Antiquitates*, xv, 11, 5); 2° la porte dorée, seul débris qui remonte à cette époque, garde encore des chapiteaux aux feuilles d'acanthe; 3° le goût d'Hérode pour tout ce qui venait des Grecs et des Romains donne lieu de croire qu'il ne choisit pas d'autre architecture que la leur pour le plus splendide de ses monuments.

oiseaux de le souiller, et la toiture entière, revêtue d'or, semblait de feu au soleil levant. De loin on eût dit une montagne de neige, car partout où l'or disparaissait, brillait un marbre éclatant de blancheur.

Ce majestueux dehors fut tout ce que Jésus vit du sanctuaire d'Israël; car, appartenant à la tribu de Juda, il ne pénétra ni dans le saint ni dans le parvis des Prêtres. Toutes les fois qu'il vint au temple, il demeura dans le parvis des Juifs, et plus souvent encore dans la première cour, accessible aux païens.

II.

LE VERBE DE SAINT JEAN.

On sait ce que signifie le mot Logos dans le langage théologique. Qui dit Verbe dit la parole intérieure, la pensée substantielle de Dieu, son intelligence, sa sagesse; un discours éternellement dit, et dans lequel éternellement tout est dit, qui, dans l'infinie fécondité d'un acte, d'une parole prononcée une fois pour ne jamais cesser, renferme toute vérité, est substantiellement la vérité même. Nul terme n'est plus fréquemment employé par les théologiens pour désigner la seconde personne de la Trinité ; et à juste titre, car nul n'embrasse mieux l'être sans limite du Fils de Dieu.

Comment cette expression ne se trouve-t-elle que dans le quatrième Évangile? Comment d'autre part

devint-elle si familière aux chrétiens d'Éphèse que leur apôtre pût s'en servir avec eux sans explication ni commentaire? Quelle est en un mot l'origine de la doctrine du Verbe? Ces questions sont trop étroitement liées à notre sujet pour que nous ne tentions pas d'y répondre.

Éphèse, au temps de l'évangéliste, était un des principaux centres de l'Orient. Les vaisseaux côtoyant les rives de l'Archipel abordaient à ce port; de toutes les parties de l'Asie Mineure des routes y aboutissaient; Jean et son troupeau se trouvaient donc en rapport avec des étrangers de race et de religion diverses. Le Xyste d'Éphèse en particulier était le rendez-vous de philosophes qu'attiraient en ces lieux l'affluence des auditeurs et la liberté de tout dire[1]. Saint Jean dut-il à quelqu'un de ces maîtres la doctrine du Verbe? L'a-t-il prise dans les livres sacrés des Perses, ou dans les écrits de Platon? Aucune de ces hypothèses, nous le verrons, ne soutient l'examen, et pour éclaircir la difficulté, il faut recourir non aux auteurs profanes, mais aux premiers Pères de l'Église.

Ils nous apprennent que saint Jean, en écrivant son Évangile, eut principalement en vue Cérinthe[2]. Le but de ce Juif, devenu le père du gnosticisme, était de fondre ensemble les croyances de ses ancêtres et les rêves des platoniciens. Il continuait ce que les Alexandrins et Philon avaient commencé; comme celui-ci,

---

[1] S. Justin, *Dialogus cum Tryphone*, I, 7.

[2] S. Irénée, *Adversus Hæreses*, III, 11. — Tertullien, *De Præscriptione*, 33.

empruntant aux scribes l'idée du Verbe, mais la défigurant au point de la rendre méconnaissable. Pour confondre le novateur, saint Jean n'eut qu'à lui opposer la pure doctrine d'Israël. Les livres saints, dès les premiers jours, avaient laissé entendre qu'en Jéhovah vivait une seconde personne égale au Dieu suprême; les derniers écrivains inspirés, les interprètes de la Loi avaient désigné cet être mystérieux sous le nom de Sagesse et de Verbe : écho de cet enseignement, le prologue du quatrième Évangile révèle le mystère vaguement annoncé par les prophètes et les docteurs d'Israël. Telles nous paraissènt les circonstances qui amenèrent saint Jean à exposer sa doctrine du Verbe; il est facile d'en conclure quelles réponses nous ferons aux questions posées plus haut; ne laissons pas néanmoins d'y donner un juste développement.

Tout d'abord il est hors de doute que l'évangéliste n'a rien tiré des Perses. Le Zend-Avesta, infidèlement rendu par Anquetil-Duperron, a trouvé en M. Spiegel un interprète exact; dans cette dernière traduction, on cherchera vainement une doctrine analogue à celle du Verbe. A la vérité, dans un fragment du Vendidah, d'authenticité douteuse, il est fait mention d'une « parole » d'Ormuzd, mais il suffit de rapporter le passage pour convaincre tout lecteur sans prévention, qu'entre le prétendu Verbe mazdéen et celui de saint Jean il n'y a aucun rapport :

« Alors Ormuzd répondit : Célèbre, ô Zoroastre, la loi mazdéenne.

« Célèbre, ô Zoroastre, le firmament qui s'est produit lui-même, le temps sans borne, l'air supérieur.

« Célèbre, ô Zoroastre, le vent, le vent rapide créé par Ormuzd, Spenta Armaïti, fille aimable d'Ormuzd.

« Célèbre, ô Zoroastre, mon Férouer (*mon idée invisible*[1]);

« Le plus grand, le meilleur, le plus beau, le plus fort, le plus intelligent, le plus saint,

« Dont la parole sainte est l'âme.

« Célèbre, ô Zoroastre, cette création d'Ormuzd.

« Et Zoroastre répondit :

« Je célèbre Ormuzd, le créateur de la création pure.

« Je célèbre Mithra, au vaste domaine, le vainqueur des vainqueurs.

« Je célèbre Shraosha, le saint, le fort, qui s'arme contre les Dévas.

« Je célèbre la parole sainte, très brillante.

« Je célèbre le ciel qui s'est fait lui-même, le temps infini, l'air sublime.

« Je célèbre le vent, le vent rapide, créé par Ormuzd et Spenta Armaïti, sa fille charmante.

« Je célèbre la loi mazdéenne, la loi de Zoroastre contre les Dévas[2]. »

On le voit, la Parole dont il est question n'est point le Fils de l'Être suprême, mais l'âme d'une créature d'Ormuzd, un de ces innombrables Férouers, idées invisibles des objets visibles, créées par le principe du bien à l'origine des temps. Aussi n'a-t-il rien de ce que

---

[1] Les Férouers, dans la doctrine mazdéenne, sont les innombrables idées invisibles, créées par Ormuzd, et placées dans le ciel pour écarter Ahriman, le génie du mal.

[2] *Fargad*, XIX, V, 42-57.

saint Jean attribue au Verbe, ni la nature divine, ni le pouvoir créateur réservé à Ormuzd; il est au rang de Mithra, un des vingt-huit chefs de l'armée céleste qui veille sur le monde, au rang de Shraosha le saint, du ciel, du vent, et de toutes les créatures d'Ormuzd.

Il est également inutile de chercher dans les écrits de Platon le Verbe de saint Jean. M. Michel Nicolas l'a savamment établi : « Les partisans de l'origine platonicienne de la doctrine juive du Verbe ont coutume d'en appeler à un passage de l'Épinomis (Platon, *traduction* de Cousin, t. XIII, p. 21) et à la phrase qui termine la sixième des lettres attribuées à Platon (*ibidem*, t. XIII, p. 74). Ces deux citations ne sont pas sérieuses. En détachant du contexte le passage de l'Épinomis, on lui donne un sens qu'il n'a pas. Dès qu'on le rapproche de ce qui précède et de ce qui suit, on s'aperçoit que le mot Logos y est pris dans l'acception qu'il a dans toute l'école platonicienne, et qu'il signifie la raison en général. Quant au passage de la sixième lettre, comment peut-on le faire intervenir dans la discussion qui nous occupe, quand il est démontré que cette sixième lettre est postérieure à l'ère chrétienne? S'il n'y a aucune analogie entre le Logos de Platon et celui de Philon, il est pourtant incontestable que le philosophe grec admet, aussi bien que les Alexandrins et les paraphrastes chaldaïques, un être intermédiaire entre Dieu et le monde, mais cet être intermédiaire est fort différent de celui des Juifs. C'est dans le Timée que cette théorie est exposée. En voici les traits essentiels. Avant la production des êtres contingents, Dieu commença par former le monde, qu'il anima en

plaçant en lui une âme faite de trois essences, l'une indivisible, appartenant au divin, une autre divisible, provenant de la matière désordonnée, et une troisième, tirée d'un mélange des deux précédentes. Le monde vivant et animé constitue l'ensemble des corps célestes, famille céleste des dieux visibles et contingents... C'est ce monde qui fut chargé par Dieu son auteur du soin de produire les êtres périssables... Or il est impossible de ne pas reconnaître que l'être intermédiaire de la théologie juive diffère complètement de celui de Platon. L'âme du monde, si laborieusement enfantée, n'est après tout qu'un être contingent; elle n'est par elle-même ni immortelle ni indissoluble... Le Verbe juif, au contraire, est une vertu divine, dérivant tout entière de Dieu, tenant seulement à sa nature, et ne se distinguant de lui que comme la pensée et l'action sont distinctes de l'être qui pense et agit[1]. »

Si l'évangéliste ne doit rien aux religions perses et grecques, il a trouvé l'idée du Verbe dans les traditions juives. Ce dernier point est aujourd'hui généralement accordé; plusieurs toutefois tiennent que saint Jean emprunta son enseignement non aux vrais fils d'Israël, mais aux Juifs néoplatoniciens d'Alexandrie, particulièrement à Philon. Or rien ne nous paraît plus faux. Que la doctrine du Verbe existe dans les écrits de ce philosophe, qu'elle y occupe même une place importante, nul n'y contredit. Israélite de naissance, Philon avait recueilli de ses maîtres de pures traditions, mais,

---

[1] Michel Nicolas, *Des doctrines religieuses des Juifs*, p. 219 et suivantes.

dans sa passion pour le platonisme, il les altéra afin de rapprocher les dogmes juifs des spéculations philosophiques qui lui étaient chères; son Verbe n'est pas celui des écoles de Jérusalem. Aussi quand d'Alexandrie, Cérinthe porta à Éphèse ces doctrines profanées, Jean dut les épurer pour les ramener à la vérité. La première page du quatrième Évangile n'est sans doute que l'abrégé de ses enseignements sur ce sujet.

Philon rêvait un Verbe « ombre de Dieu », plutôt que Dieu; « divinité de second ordre », qui n'est point en Dieu, mais « entre lui et la créature, médiateur de ces deux extrêmes[1] ». A ce Verbe imaginaire, Jean oppose celui qui existait au premier jour, au delà même de ce commencement, alors que rien n'était, hormis le Fils conçu du Père. Il nous montre ce Verbe subsistant en Dieu, dans son sein, sans se détacher ni sortir de lui, Dieu comme le Père qui l'engendre. Et voilà, conclut-il, ce qu'était Celui qui dès le commencement vit en Dieu.

Philon faisait de son Verbe « un instrument à l'aide duquel Dieu travaillait sur la matière primordiale », la préparait, la formait[2], l'amenait à la vie. Encore que ce Verbe comprît en lui et dominât toutes les puissances et les idées de Dieu, il n'était qu'une d'elles; « premier-né des anges[3] », il demeurait leur frère, et si l'on ne pouvait dire de lui « qu'il fût né comme les autres créatures, il n'était pas incréé au même titre

---

[1] Philon (*édition Mangey*), I, 6; I, 106; II, 625; I, 683; I, 501.
[2] Id., I, 106, 162, 437.
[3] *Ibidem*, 437, 427.

que le Dieu suprême[1] ». Tout autre est le Verbe qu'adore saint Jean. Créateur incréé, tout a été fait par lui, et rien n'a été fait qui ne soit sorti de ses mains, car la vie qu'il répand, il ne la prend qu'en lui ; elle y est en sa source même.

Tel fut le travail d'épurement accompli par l'évangéliste sur la notion du Verbe. Pour lui rendre son sens premier et légitime, celui qu'elle a gardé dans la théologie chrétienne, il n'eut qu'à renouer le fil des traditions rompu par Philon, et à écouter les scribes disciples d'Esdras, qui avaient renfermé dans le mot Verbe tout ce que l'Ancien Testament insinuait sur une seconde personne vivant en Jéhovah et Dieu au même titre que lui. Il faut suivre depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ le développement de cette révélation pour en concevoir une juste idée.

Dès les premières pages de la Genèse, nous trouvons de vagues indices d'une pluralité de personnes dans l'essence divine. Les termes que Moïse emploie pour décrire l'acte créateur de Dieu ont cela de particulier que le mot exprimant l'action est au singulier, et a pour sujet un nom pluriel : בָּרָא אֱלֹהִים, littéralement : « les Dieux a fait, » tournure étrange qui paraît bien indiquer plusieurs personnes (Elohim, les Dieux), non seulement agissant ensemble, mais ne faisant qu'un seul agent.

On a voulu voir, dans ce nom pluriel Elohim, un emprunt fait à la langue de quelque peuple polythéiste,

---

[1] Philon, I, 501.

ou une forme destinée à prêter plus de majesté à la pensée. Mais comment Moïse, sachant le penchant des Juifs à l'idolâtrie, et se proposant de les ramener à la croyance d'un Dieu unique, eût-il choisi le pluriel, qui naturellement les rappelait à leurs erreurs passées, alors que la langue hébraïque lui offrait le singulier de ce nom : El, Eloah? L'avantage de donner par là plus de dignité au nom de Dieu pouvait-il faire oublier tout ce que cette forme avait de dangereux? Nous préférons croire que Moïse, divinement inspiré, inculquait par cette alliance du pluriel et du singulier une distinction de personnes dans la vie intime de Dieu.

Cette intention du grand prophète paraît du reste plus clairement encore dans ces paroles de Jéhovah : « Faisons l'homme à notre image... Voici qu'Adam est devenu semblable à l'un de nous... Allons, descendons, confondons leur langage[1] » ; et dans la bénédiction prescrite au livre des Nombres[2], où par trois fois le nom de Jéhovah devait être invoqué sur le peuple. Ces rites, ces expressions, s'ils n'ont pas été choisis comme indices mystiques de la Trinité, ne peuvent se concilier avec les desseins du législateur d'Israël et l'état moral de son peuple.

Obscure encore pour les contemporains de Moïse, cette révélation devient plus manifeste au temps d'Isaïe. L'hymne des séraphins entendu par ce prophète est un hommage si formel à la Trinité que l'Église n'a point trouvé de louange plus parfaite pour célébrer ce

---

[1] Gen., I, 26 ; III, 22 ; XI, 7.
[2] Num., VI, 23, 26.

grand mystère : « Saint, saint, saint, est Jéhovah, le Dieu des armées; toute la terre est pleine de sa gloire. »

Sans conclure de ces témoignages, comme l'ont fait quelques théologiens, que la doctrine de la Trinité est ouvertement enseignée dans l'Ancien Testament, il n'est guère possible néanmoins de n'y pas voir une première indication de la pluralité des personnes divines.

Les théophanies, si fréquentes dans l'histoire du peuple de Dieu, concouraient à répandre la même croyance. Elles présentent en effet cette singularité que Jéhovah apparaît le plus souvent aux regards mortels, non en personne, mais dans un être mystérieux que l'Écriture appelle l'Ange du Seigneur. Cet ange est certainement distinct de Jéhovah, et pourtant il porte son nom incommunicable, exerce le pouvoir divin, reçoit les honneurs dus à l'Être suprême, partout parle et agit en Dieu. Il arrête le bras d'Abraham prêt à immoler son fils : « Je sais, lui dit-il, que tu crains Dieu et que pour moi tu n'as pas épargné ton fils unique [1] ; » se confondant par ces dernières paroles avec le Créateur auquel Abraham offrait ce qu'il avait de plus cher. Il promet au patriarche qu'en sa semence seront bénies toutes les nations de la terre, parce qu'il a obéi à sa voix. Il apparaît en songe à Jacob : « Je suis le Dieu de Béthel, [2] » lui dit-il. Or ce Dieu de Béthel, qui s'est reposé au sommet de l'échelle, n'est au-

---

[1] Gen., XXII, 12.

[2] *Ibid.*, XXII, 18

tre que Jéhovah, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac[1]. Aussi Jacob, après avoir lutté à Phanuel, s'écrie-t-il : « J'ai vu Dieu face à face[2], » et à son lit de mort il invoque sur les fils de Joseph, non seulement le Dieu soutien de son enfance, mais cet ange divin qui l'a préservé de tout mal[3].

Plus tard, dans le désert de Madian, ce même ange apparaît à Moïse dans le buisson ardent[4]; le prophète ne voit en lui que Jéhovah, n'entend qu'Elohim; il se voile la face n'osant regarder la Divinité; et celui qui parle dans ce buisson proclame qu'il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob[5]. Israël reçoit l'ordre d'obéir à ce messager divin, car « le saint nom de Dieu est en lui[6] ».

Après l'adoration du veau d'or, Dieu se refuse à marcher plus longtemps au milieu de son peuple; toutefois il lui laisse l'ange divin pour le guider[7]. Et bien qu'ici une distinction se manifeste entre le Seigneur et son messager, ce dernier n'en demeure pas moins celui en qui Jéhovah est présent[8]. Il continue d'agir non en créature, mais en être divin, exigeant de Josué

---

[1] Gen., XXXI, 11; XXVIII, 13.
[2] *Ibid.*, XXXII, 1, 30.
[3] *Ibid.*, XLVIII, 15.
[4] La Vulgate traduit inexactement par « Dominus » le texte hébreu, où nous lisons : « l'ange de Jéhovah », מַלְאַךְ יְהוָה. (Exod., III, 2.)
[5] Exod., III, 6.
[6] *Ibid.*, XXIII, 20, 21.
[7] *Ibid.*, XXXIII, 2, 3.
[8] *Ibid.*, XXXIII. 14.

le même hommage qu'il demandait à Moïse. Josué obéit et adore Dieu en lui. Trois fois il apparaît dans le livre des Juges; trois fois, comme celui dont le nom est merveilleux, la puissance si visiblement céleste, que Manué s'écrie : « Sûrement nous mourrons, car nous avons vu Dieu[1]. »

Qui était cet ange? Le Verbe de Dieu, répondent les premiers Pères[2]; quelque forme créée, ajoute plus exactement saint Augustin[3], sous laquelle se manifestait le Verbe invisible en tant que Dieu, afin d'habituer les hommes à voir une créature sous sa dépendance, et ne faisant qu'un avec lui. « Il nous préparait ainsi le grand mystère de l'Incarnation, le commençait en quelque façon, en faisait voir comme une espèce d'apprentissage et comme un essai... Toutes ces apparitions du Fils de Dieu... étaient aux hommes un gage certain que Dieu ne regardait pas la nature humaine comme étrangère à la sienne, depuis qu'il avait résolu que le Fils de Dieu, égal à son Père, se ferait homme comme nous[4]. »

Formés par ces leçons, les Juifs s'habituèrent peu à peu à concevoir Dieu non pas comme une puissance abstraite, isolée dans une stérile majesté, mais comme une nature féconde où tout est vie, lumière et amour; où le plus sublime des attributs de Dieu, la sagesse

---

[1] Jos., v, 14; Jud., v, 13-15; vi, 11-22; xiii, 6-22.

[2] S. Irénée, *Adversus Hæreses*, iv, 7, 4. — Clément d'Alexandrie, *Pædagogus*, i, 7. — Tertullien, *Adversus Praxeam*, 13, 14, 15. — S. Cyprien, *Adversus Judæos*, ii, 5, 6, etc.

[3] S. Augustin, *de Trinitate*, passim.

[4] Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, élévation vi, x[e] semaine.

s'anime, devient une personne, et entre en commerce avec Jéhovah. C'est dans les livres sapientiaux qu'il faut suivre ce progrès de la révélation. L'auteur des Proverbes[1] s'était contenté de montrer la sagesse coéternelle à Jéhovah, l'assistant dans l'œuvre de la création. Le fils de Sirach va plus loin ; il la personnifie, et lui prête ce discours : « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, née de lui la première avant toute créature. C'est moi qui ai fait briller dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais, et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage. J'ai habité dans les hauts lieux, et mon trône est dans une colonne de nuée. J'ai fait seule tout le tour du ciel ; j'ai pénétré la profondeur des abîmes. J'ai marché sur les flots de la mer, et j'ai parcouru toute la terre. J'ai eu l'empire sur tous les peuples et sur toutes les nations. Et parmi toutes ces choses, j'ai cherché un lieu de repos, et je me suis choisi une demeure dans l'héritage du Seigneur. Alors le Créateur de l'univers m'a fait connaître sa volonté, Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : « Habitez dans Jacob, qu'Israël soit votre héritage[2]. »

Le livre de la Sagesse expose plus clairement encore les relations de la divine sagesse avec Jéhovah, et son action dans le monde. A l'égard de Dieu, elle est « une vapeur de sa toute-puissante vertu et une très pure émanation de sa clarté ; c'est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'i-

---

[1] Prov., VIII.
[2] Ecclesiast., XXIV.

mage de sa bonté[1]. » Dans le monde il n'est point de merveille opérée par Dieu qui ne lui soit attribuée. C'est elle qui crée le premier homme et le tire du péché, qui sauve les justes du déluge, veille sur les patriarches, fait passer la mer Rouge aux Israélites, et les guide dans toutes leurs voies[2]. En un mot, tout ce que les livres historiques de l'Ancien Testament prêtent à l'Ange du Seigneur, les livres sapientiaux l'imputent non plus à un être vague et mystérieux, mais à un attribut personnifié, à la sagesse de Jéhovah.

Il ne restait plus qu'à changer ce nom au terme plus sublime de Verbe. Ce fut l'œuvre des docteurs juifs qui, après la captivité, recueillirent les traditions de leur peuple, et composèrent en langue araméenne les paraphrases des livres saints, appelés Targums[3]. Le plus ancien de ces commentaires, celui d'Onkelos, nous montre partout et en tout le Verbe[4] du Seigneur. C'est lui qui protège Noé, qui conclut alliance avec Abraham, qui accompagne Israël dans le désert, Isaac chez les Cananéens, Joseph en Égypte. A Béthel, Jacob fait ce pacte que le Verbe du Seigneur sera son Dieu, et au Sinaï c'est devant lui que se prosterne le peuple. Il serait facile de continuer cette énumération à travers les

---

[1] Sap., VII, 25, 26.

[2] *Ibid.*, X.

[3] Targum, תַּרְגּוּם de תַּרְגֵּם, « expliquer, interpréter ». Le Targum du Pentateuque, attribué à Onkelos, reçut sa forme définitive au IIIe siècle de notre ère ; les autres lui sont postérieurs.

[4] Le verbe est appelé dans ces paraphrases tantôt מֵימְרָא, tantôt דִּבּוּרָא.

livres de l'Ancien Testament, car partout les targumistes ont substitué le mot Verbe à l'Ange des écrits historiques et à la Sagesse des livres sapientiaux. Jean, on le voit, n'avait qu'à recueillir ces traditions pour y trouver la doctrine du Verbe. C'est là qu'il l'a puisée, dans l'enseignement de cette Synagogue qui, tout en affaiblissant la vérité, n'en demeurait pas moins dépositaire de la religion et des pures croyances.

III.

LES GÉNÉALOGIES DE L'ÉVANGILE.

Un grand nombre d'auteurs se sont efforcés de concilier les généalogies de l'Évangile, mais deux explications seulement nous paraissent assez plausibles pour occuper l'attention du lecteur.

L'une voit dans saint Matthieu la généalogie de Joseph; dans saint Luc, celle de Marie[1]. Cette solution supprime toute difficulté, et pourrait être adoptée, si elle n'avait contre elle la tradition, qui a toujours regardé les deux tables généalogiques comme celles de Joseph, et le texte même de saint Luc, qu'il faut dé-

[1] Cette explication a été adoptée par D. Calmet, Vossius, Lightfoot, Michaelis, Kuinoel, Bengel, Olshausen, Wieseler, Ebrard, Kurtz, Lange, Greswell, Kitto, Robinson, etc. L'opinion contraire est soutenue de nos jours par Hug, le P. Patrizi, Meyer, Mill, lord Hervey, Ellicott, etc.

tourner de son sens naturel pour y trouver la filiation de Marie.

L'autre explication admet que les deux généalogies sont de Joseph et accepte par conséquent la tâche d'en accorder les contradictions, qui paraissent considérables. Après avoir donné la même série de générations depuis l'origine des temps jusqu'à David, les listes se séparent : l'une, suivant la ligne de Nathan, fils aîné du Roi-Prophète; l'autre, celle de Salomon, pour se réunir, au temps de la captivité, sur les deux noms de Salathiel et de Zorobabel; à partir de là, nouvelle divergence jusqu'à Joseph, que saint Luc fait naître d'Héli, et saint Matthieu de Jacob.

L'interprétation la plus communément adoptée est qu'entre les deux branches de la famille de David, il y eut deux mariages léviratiques. On sait ce qu'était cette coutume juive : un fils d'Israël mourant sans enfants, son plus proche parent devait épouser sa veuve, et le premier-né de cette nouvelle union, fils naturel du second mari, était regardé comme le fils légal du premier. D'après le sentiment que nous exposons ici, cette loi du lévirat trouva deux fois son application, d'abord au temps de Salathiel et plus tard au temps de Joseph ; chacun d'eux ayant eu deux pères, l'un naturel, l'autre légal, Néri et Jéchonias, Jacob et Héli. Bien que cette explication ne suffise pas à tout éclaircir, elle jette sur la question un grand jour; nous la recevrons donc, car elle s'appuie sur des traditions dont il suffira de rappeler la suite imposante pour en établir l'autorité.

Dès les premiers siècles de l'Église, les généalogies furent l'objet de graves discussions. Origène, répon-

dant aux attaques de Celse, lui reprochait d'ignorer les travaux des chrétiens sur cette matière[1]. Cent ans ne s'étaient donc pas écoulés depuis la mort du Sauveur, que déjà son origine devenait obscure. Comment les premiers chrétiens, proches des temps où vécurent les apôtres, ne puisèrent-ils pas aux sources authentiques? Nous aurions lieu de nous en étonner, si nous ne savions quels désastres accablèrent Jérusalem quarante ans après la mort de Jésus. Tout fut anéanti dans la cité déicide; les tables généalogiques qui s'y conservaient[2] disparurent comme tout le reste. Seule donc la tradition demeura pour éclairer les obscurités des listes de parenté, et elle suffit aux Juifs convertis qui gardaient mémoire de leurs archives de famille et y trouvaient l'explication des généalogies du Christ. Mais il n'en alla pas de même des Églises fondées dans les diverses provinces de l'empire romain. Dès l'an 70, le martyre avait moissonné presque tous les ministres de la parole qui avaient entendu et vu le Sauveur; les évêques et les docteurs qui les remplaçaient n'avaient plus le secours de leurs vivants souvenirs; nul commerce entre les chrétiens de Judée, réfugiés à Pella, et leurs frères d'Occident, de Grèce, d'Asie Mineure : dans beaucoup de ces dernières Églises, la filiation du Christ fut bientôt un objet d'incertitude, et on en vint

---

[1] Origène, *Contra Celsum*, II, 32. Celse écrivait sous Adrien (120); les paroles d'Origène supposent donc qu'avant ce temps les chrétiens trouvaient déjà une certaine difficulté à concilier les généalogies.

[2] Josèphe, *Contra Apionem*, I, 37.

à des explications plus ingénieuses que vraies. Au second siècle se répandait l'opinion, vivement combattue par Jules Africain, que les généalogies étaient des listes imaginaires inventées pour mettre en relief l'union dans la personne de Jésus d'une origine tout à la fois sacerdotale et royale[1]. Le seul moyen de ne pas donner dans l'arbitraire était de recourir aux vraies traditions; on ne le fit qu'au milieu du troisième siècle.

Jules Africain, l'ami d'Origène, était né à Nicopolis[2]. Il connut en Judée quelques fidèles, seuls restes de la famille du Seigneur, et appelés pour cette raison Desposynes[3]. Il apprit d'eux qu'Estha, femme de Mathan, de la branche de Salomon, épousa, à la mort de ce premier époux, Melchi, de la branche de Nathan, et eut de ces unions successives deux fils, Jacob et Héli. Héli étant mort sans enfants, Jacob épousa sa veuve, et fut père de saint Joseph selon la nature, tandis qu'Héli l'était selon la Loi[4]. Cette tradition, grâce à l'estime dont jouissait Jules Africain, prit autorité dans l'Église; les Pères l'accueillirent avec faveur, et saint Augustin, qui d'abord avait eu recours à une autre ex-

---

[1] Les imaginations ne furent pas moins fécondes dans les temps qui suivirent. Annius de Viterbe ne craignit pas de proposer cette curieuse solution : que tous les ancêtres du Sauveur, depuis David, avaient un double nom.

[2] Aujourd'hui Amouas, à 22 milles de Jérusalem et à 10 de Lydda (Antonini Augusti *Itinerarium*).

[3] Δεσπόσυνοι, « appartenant, tenant au Seigneur ».

[4] Jules Africain, *Epistola ad Aristidem* (Migne, *Patrologie grecque*, t. X, p. 51).

plication, revint, dans ses Rétractations[1], à la solution proposée par Jules Africain, avouant que la lettre de ce Père à Aristide lui était inconnue quand il écrivit son traité contre Fauste.

Suit-il de cet accord que tout doive être accepté dans le témoignage des Desposynes? Nous ne le croyons pas, car ce qu'ils racontent d'Hérode détruisant les listes de parenté pour cacher la bassesse de son origine est en contradiction avec l'historien Josèphe, qui cite les généalogies des lévites conservées de son temps à Jérusalem[2]. Il y a dans cette tradition un fond vrai auquel il convient de s'attacher, en retranchant les détails apòcryphes qui ont pu s'y joindre pendant deux siècles de transmission orale. C'est du reste ce qu'ont fait saint Jérôme et les autres Pères. A leurs yeux, le point important dans ce témoignage des Desposynes, c'est que Joseph naquit d'un mariage léviratique; mais ce sentiment n'est plus unanime, quand il s'agit de déterminer qui, de Jacob ou d'Héli, fut son père naturel. Jules Africain tient que l'époux de la Vierge Marie était né de Jacob; saint Ambroise, au contraire, lui donne pour père Héli[3].

Dans l'incertitude où nous laissent les traditions confuses, est-il possible de tirer quelque lumière des généalogies elles-mêmes? De savants interprètes[4] le

---

[1] S. Augustin, *Retractationes*, II, 7.

[2] *Epistola ad Aristidem.* (*Patrologie grecque*, t. X, p. 51. — Josèphe, *Contra Apionem*, I, 37.)

[3] S. Ambroise, *In Lucam*, III.

[4] Grotius, de Marca, Lamy, Mill, lord Hervey, etc.

pensent, et, de la fin particulière où tend chacun des évangélistes, ils infèrent que saint Matthieu donne l'origine royale de Jésus[1]; saint Luc, sa filiation naturelle.

Ce dernier, disent-ils, compagnon de saint Paul, l'apôtre des gentils, gentil lui-même, a été moins attentif que saint Matthieu à retrouver en Jésus le fils d'Abraham et de David, l'héritier des rois d'Israël. Ce qu'il demande aux généalogies juives, c'est le Jésus homme, le second Adam, dans lequel Dieu s'est incarné pour racheter le monde. Aussi, sans s'arrêter à Abraham, remonte-t-il jusqu'à l'origine des temps pour nous le montrer fils d'Adam, fils de Dieu.

Saint Matthieu, au contraire, se préoccupe d'établir les droits de Jésus à la royauté d'Israël, Βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ υἱοῦ Δαυεὶδ, υἱοῦ Ἀβραάμ. Par conséquent, la descendance qu'il cherche pour Jésus est celle qui fait de lui le Christ, le Messie, l'Oint du Seigneur; le fils d'Abraham, sans doute, et l'héritier des promesses faites au père des croyants, mais plus particulièrement encore le fils de David, destiné à relever le trône de ses pères. Parmi tant de titres qui rendaient le fils de Jessé cher à Israël, celui de roi attire principalement

---

[1] On a vu dans le terme ἐγέννησε, dont use S. Matthieu, la preuve qu'il donne la génération naturelle de Joseph; mais cette expression, comme le mot hébreu équivalent יָלַד, ne doit pas être entendu seulement d'une descendance charnelle, elle s'emploie aussi pour désigner une succession légale ou adoptive. Les Septante la prennent dans cette large acception et S. Matthieu suit leur exemple, même dans cette table généalogique : Ἰωρὰμ δὲ ἐγέννησε τὸν Ὀζίαν, puis que trois générations séparent Osias de Joram.

les regards de saint Matthieu. « David le roi, » répète-t-il par deux fois [1], et la liste généalogique qu'il déroule après David n'est autre que l'ordre de succession des monarques de Juda. Jéchonias, le dernier de ces princes, meurt sans laisser d'enfants [2]. Saint Matthieu n'en conduit pas moins jusqu'à Joseph la lignée de David. Faut-il en conclure que Néri, père de Salathiel d'après saint Luc, épousa la veuve de Jéchonias et en eut un fils, ou, sans recourir à cette hypothèse d'un mariage léviratique, n'est-il pas plus naturel de croire que Jéchonias, condamné à voir sa famille s'éteindre, adopta Salathiel, fils de David par Nathan, et lui transmit ses droits au trône? La série des noms inconnus qui suivent dans la généalogie de saint Matthieu est celle des fils de Salathiel qui auraient occupé le trône, si la monarchie légitime eût subsisté et qui, de droit, devenaient

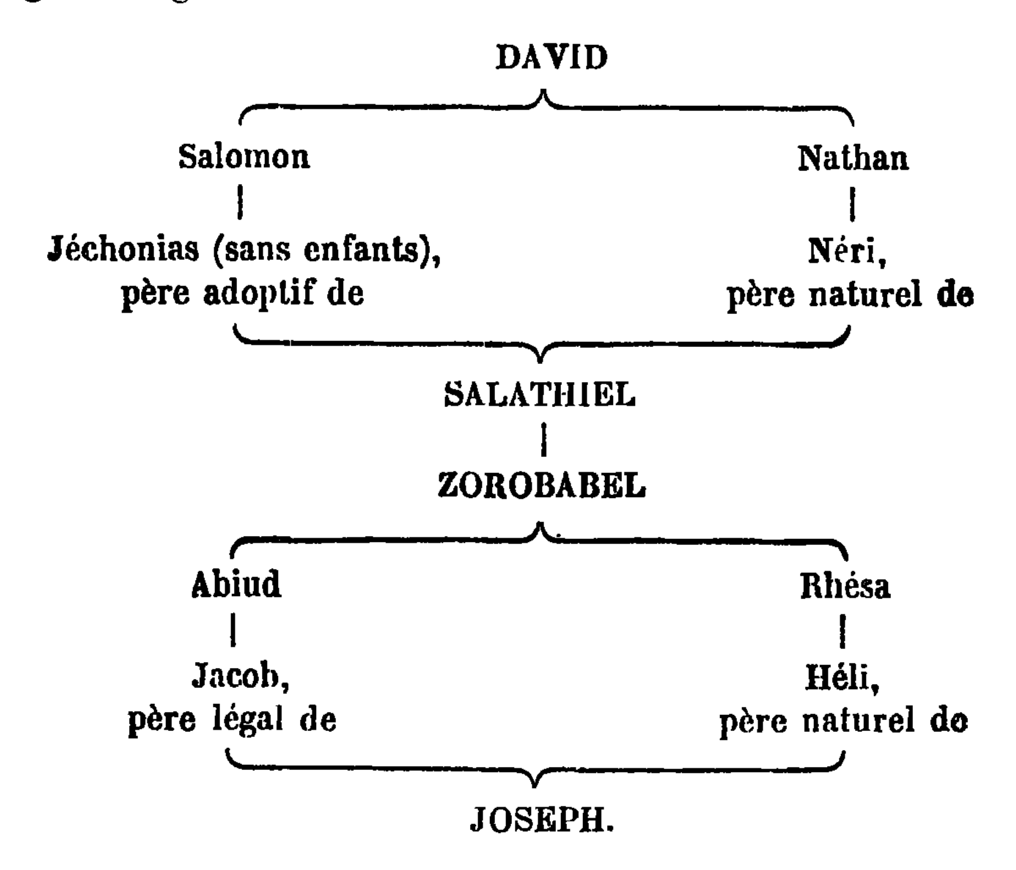
---

[1] Le texte reçu donne en effet; Ἰεσσαὶ δὲ ἐγέννησεν τὸν Δαυεὶδ τὸν βασιλέα, Δαυεὶδ δὲ ὁ βασιλεὺς ἐγέννησεν, κτλ... Cette leçon se trouve dans plusieurs manuscrits, notamment celui d'Éphrem, et dans la plupart des versions.

[2] La malédiction portée contre Jéchonias ou Conias, fils de Joakim, le condamnait à terminer sa vie dans l'exil et sans enfants (Jer., XXII, 30); il n'eut donc jamais de postérité ou la perdit avant de mourir, car le mot dont se sert le prophète, עֲרִירִי, n'a qu'un sens dans l'Ancien Testament : « sans enfants » (Gen., XV, 2, etc. — Lightfoot, *Horæ Hebraicæ,* in Mat., I, 12). Les rabbins supposent que le repentir de Jéchonias avait désarmé la colère divine, et que ce prince laissa après lui les descendants que nous trouvons cités au premier livre des Paralipomènes (III, 17) : « Asir, Salathiel, Melchiram, Phadaïa, etc. » Mais cette hypothèse n'est pas nécessaire pour concilier les deux livres sacrés, il suffit que Jéchonias ait adopté toute la famille de Néri, et soit devenu par là le père adoptif des sept fils nommés dans les Paralipomènes.

rois de Juda sans l'être de fait. Après huit générations la branche d'Abiud, fils aîné de Zorobabel, en laquelle se perpétuait ce droit au trône de David, s'éteignit à son tour avec Jacob; c'est alors qu'Héli, descendant de Rhésa, autre fils de Zorobabel, contracte avec la veuve de Jacob le mariage léviratique dont la tradition a gardé le souvenir; le fruit de cette union est Joseph, qui se trouve par conséquent fils naturel d'Héli et fils légal de Jacob.

Le tableau suivant permettra d'embrasser d'un coup d'œil tout ce que nous venons d'exposer sur les deux généalogies :



Cette solution, qui respecte les traditions antiques, puisqu'elle donne à Joseph, comme le proposait Jules Africain, un père légal et un père naturel, a l'avantage de ne pas multiplier sans nécessité les mariages

léviratiques. Qu'on l'adopte du reste, ou que l'on préfère l'explication plus généralement reçue, il n'en reste pas moins évident que les contradictions que semblent présenter les généalogies peuvent être accordées.

La seule difficulté qui reste touche saint Matthieu [1], dont la généalogie est manifestement incomplète, puisque entre David et la captivité elle passe trois rois, Ochosias, Joas et Amasias. Leurs noms sont sacrifiés à dessein d'obtenir une disposition symétrique et de diviser la liste en trois groupes de quatorze noms. L'évangéliste suit en cela l'usage des Juifs, qui cherchaient moins, dans les tables de descendance, à nommer tous les ancêtres qu'à donner à la généalogie d'harmonieuses proportions. La mémoire retenait mieux les noms ainsi distribués, et la perfection des nombres sept et dix, auxquels se rattachent ordinairement ces partages, donnait plus de prix aux souvenirs de famille conservés de cette manière. Nous trouvons dans les écrivains juifs de nombreux exemples de cette ordonnance arbitraire. C'est ainsi que Philon dispose en deux groupes de dix et un de sept les générations qui séparent Moïse de la création du monde, afin, dit-il, de montrer ces tiges parfaites couronnées de fruits également parfaits : Noé, Abraham,

---

[1] Dans la seconde période de S. Matthieu, une génération semble faire défaut, mais S. Jérôme a depuis longtemps fait observer qu'il faut distinguer Joacim, fils de Josias, de son fils Joachin, quoique tous deux portent dans S. Matthieu le même nom Jéchonias. Joacim s'écrit, en hébreu, יְהוֹיָקִים ; Joachin, יְהוֹיָכִין : les deux mots sont, comme on le voit, très différents.

Moïse[1]. Saint Matthieu ne fit donc que se prêter au goût de ses contemporains en présentant la généalogie de Jésus sous une forme de convention.

Nous ne parlons pas ici de la conciliation des listes de l'Évangile avec celles que nous trouvons dans le livre des Paralipomènes, car il y a là des difficultés presque insurmontables. Des sept fils de Zorobabel mentionnés par ce livre, aucun ne s'appelle Rhésa ni Abiud, et nous cherchons vainement dans leurs descendants les noms d'Eliacim et de Juda que les évangélistes donnent aux fils de Rhésa et d'Abiud. Lord Hervey a tenté de résoudre le problème dans son savant ouvrage intitulé : *Genealogies of our Lord.* Il fait observer que Rhésa est en langue chaldéenne le titre des « princes de la captivité », qui furent, au premier et au second siècle après Jésus-Christ, ce qu'était Zorobabel à Babylone, les chefs du peuple. Il en conclut que probablement le mot Rhésa fut mis en marge comme commentaire par quelque Juif devenu chrétien, afin de rappeler que Zorobabel était prince et de la race de David. De la marge l'annotation passa dans le texte. S'il en est ainsi, Joanna se trouve, d'après saint Luc, fils de Zorobabel; or Joanna est le même nom qu'Hananiah, issu de Zorobabel, d'après les Paralipomènes (I Par., III, 19). Hananiah en effet, חֲנַנְיָה, est un mot composé de חָנָה, « grâce, » et de יָה, forme abrégée de Jéhovah. Joanna, יוֹחָנָן, contient les mêmes racines, avec cette différence que יוֹ, autre forme

[1] Philon, *De Posteritate Caini,* édit. Mangey, t. I, p. 259.

abrégée de Jéhovah, est mis en tête du composé, et חָנָן, à la fin. On peut donc regarder ces deux noms comme n'en faisant qu'un. Au sentiment de lord Hervey, saint Matthieu omet cette génération. Quant à l'Abiud, אֲבִיהוּד nommé au verset 13 de cet évangile, il n'est autre que le Juda de saint Luc (en araméen יְהוּד, Jud), et le Hodaiah, הוֹדַוְיָהוּ, des Paralipomènes (I Par., III, 24). On peut voir dans l'ouvrage de lord Hervey tout le détail de ces rapprochements de noms.

Est-il nécessaire toutefois de recourir à des hypothèses aussi subtiles; et les listes incomplètes que nous possédons, la multiplicité des enfants, parfois même des unions dans les familles juives, l'habitude de donner les mêmes noms de génération en génération, le dessein très divers que se proposaient les évangélistes et l'auteur des Paralipomènes, ne suffisent-ils pas à expliquer qu'après deux mille ans, nous ayons quelque difficulté à concilier deux tables généalogiques?

Les mêmes raisons nous détournent de chercher longuement pourquoi saint Luc (II, 35, 36) place entre Salé et Arphaxad un Caïnan qui ne se trouve que dans la version grecque de la Genèse (Gen., x, 24), et non dans le texte hébreu. Il y a là une erreur commise apparemment par les Septante, et qui a passé de leur version dans le texte de saint Luc. En effet, ce second Caïnan ne se rencontre ni dans le texte samaritain ni dans la plupart des versions (Vulgate, Targum, Peschito, etc.) et les Pères n'en font aucune mention.

Quant à la contradiction qui paraît exister entre les évangélistes, donnant à Zorobabel pour père Salathiel

(Mat., I, 12, Luc., III, 27); et les Paralipomènes, le faisant naître de Phadaïa (I Par., III, 19), cette difficulté n'est qu'apparente, car le manuscrit Alexandrin et celui de Cambridge portent Salathiel et non Phadaïa. Le P. Patrizi[1] préfère admettre que le Zorobabel des Évangiles est autre que celui des Paralipomènes[2].

IV.

L'ÉTOILE DES MAGES.

Au sentiment de Képler, l'étoile des Mages ne fut qu'un phénomène sidéral. Témoin en 1603 d'une conjonction entre Jupiter et Saturne, auxquels se joignit Mars dans le printemps suivant, cet astronome remarqua qu'une étoile de première grandeur, inconnue jusqu'alors, brillait dans le voisinage de ces planètes. L'étrange beauté de cette apparition, d'un éclat si vif qu'on l'apercevait en plein midi, frappa l'illustre astronome, et il se demanda si l'astre des Mages n'était point quelque pléiade pareille. Ses calculs l'amenèrent à reconnaître qu'en effet une conjonction de Jupiter et de Saturne avait eu lieu en l'an 748 de Rome, et

---

1 *De Evangeliis,* lib. III, diss. IX, 16, 2.

2 Voir, sur les généalogies, lord Arthur Hervey, *On the Genealogies of our Lord.* — Mill, *Observations on the attempted application of pantheistic principles to the theory and historic criticism of the Gospels.* — Patrizi, *De Evangeliis,* lib. III, diss. IX.

que les deux planètes s'étaient rapprochées dans le signe des Poissons. Il supposait qu'une étoile semblable à celle qu'il venait d'observer s'était jointe aux planètes, et que cette réunion inattendue de feux célestes avait formé la constellation vue des Mages. Comme nous l'avons dit, elle apparut en 748, époque qu'Hérode prit soin de faire déterminer, et qui le décida en 750 à égorger tous les enfants de Bethléem âgés de deux ans. La science profonde de Képler met ses calculs hors de doute; ils ont été vérifiés du reste et acceptés par les astronomes modernes [1].

Mais ce phénomène répond-il bien à ce que saint Matthieu raconte de l'étoile merveilleuse? Il ne suffit pas que la conjonction de deux planètes ait formé dans le ciel un astre d'un éclat plus qu'ordinaire; mais il faut encore expliquer naturellement comment cet astre put les conduire de leur patrie vers la Judée, de Jérusalem à Bethléem, et dans ce dernier village, indiquer la demeure de Jésus. Le plus sage parti est d'admettre que tout dans cette apparition a été miraculeux. L'antiquité chrétienne n'a jamais eu d'autre sentiment. Elle voit dans l'étoile des Mages un météore embrasé par la main de Dieu, et suivant une voie tracée non par les lois astronomiques, mais par la libre volonté de Celui dont elle était la messagère.

---

[1] Képler, *De Jesu Christi anno natalitio*. — Ideler, *Handbuch*, II, 399. — Pfaff, Schumacher, Schubert, Münter, Encke, etc. M. Pritchard a résumé avec autant de force que de clarté les objections que la science moderne fait à l'hypothèse de Képler (*Memoirs of royal Astr. society*, vol. XXV)

V.

LES FRÈRES DU SEIGNEUR.

L'Évangile à diverses reprises parle des frères du Seigneur. Saint Matthieu et saint Marc[1] font connaître leurs noms : « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères Jacques et Joseph et Simon et Jude? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous? » Plus tard les trois synoptiques les montrent cherchant à percer la foule pour parvenir jusqu'au Sauveur[2]. En saint Jean, nous les voyons descendre à Capharnaüm avec la mère de Jésus, et demeurer si incrédules au Christ que six mois avant la Passion ils lui demandent de se manifester à Jérusalem par quelque action d'éclat[3]. Toutefois la mort du Sauveur dessilla évidemment leurs yeux, car nous les retrouvons dans le cénacle attendant avec Marie et les apôtres la venue de l'Esprit-Saint[4].

De ces divers textes aucun ne laisse entendre que ces « frères du Seigneur » fussent les propres enfants de Marie et de Joseph. D'un autre côté nous savons que le terme hébreu אָח traduit habituellement par

---

[1] Mat., XIII, 55, 56; Marc., VI, 3.
[2] Mat., XII, 46-50; Marc., III, 31-35; Luc., VIII, 19-21.
[3] Joan., II, 12; VII, 3-10.
[4] Act., I, 14.

« frère » a un sens beaucoup plus large, et désigne, tantôt une parenté éloignée[1], tantôt une communauté de race ou de patrie[2], tantôt même de simples relations d'amitié[3]. Pour déterminer ce que signifie dans l'Évangile l'expression « frères du Seigneur », il convient donc de ne pas s'arrêter aux seuls passages allégués plus haut, mais de voir ce qu'ailleurs les livres saints nous apprennent de ces parents du Sauveur.

L'un d'eux, Jacques, jeta dans l'Église un tel éclat, que son nom employé seul le désigne à l'exclusion de l'autre Jacques, fils de Zébédée[4]. Nul doute par conséquent qu'il ne s'agisse de lui dans les textes suivants où l'Évangile parle du père et de la mère de Jacques.

C'est dans les récits de la Passion que se trouvent ces détails décisifs pour la question qui nous occupe. Parmi les Galiléennes qui assistaient à la mort de Jésus, saint Matthieu nomme « Marie Magdeleine, *Marie, mère de Jacques et de Joseph*, et la mère des fils de Zébédée ». Plus loin il ajoute qu'auprès du tombeau se

---

[1] Gen., XII, 5; XIII, 8; XXIX, 12; Num., VIII, 26.

[2] Gen., IX, 25; Num., XX, 14, etc.

[3] II Reg., I, 26; III Reg., IX, 13, etc.

[4] Rien de plus naturel que cette prééminence, car Jacques fut le premier évêque de Jérusalem, un des piliers de l'Église avec Pierre et Jean (Gal., I, 19; II, 9), et le chef vénéré des Juifs convertis au christianisme. Son autorité se révèle en mainte occasion : au concile de Jérusalem, où tous se rangent à son avis (Act., XV, 13-22); dans sa lettre adressée aux Hébreux dispersés et convertis à l'Évangile (Jac., I, 1); dans la vénération que lui témoignèrent les Juifs même infidèles (Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, III, 23): dans le soin que prennent ses frères de joindre son nom au leur comme un titre glorieux (Luc., VI, 16; Act., I, 13; Judæ, 1).

tenaient « Marie Magdeleine et *l'autre Marie* », et que ces deux femmes, le premier jour après le sabbat, revinrent pour voir le sépulcre[1]. Saint Marc[2] rapportant les mêmes faits, appelle cette *autre Marie*, tantôt « mère de Jacques le Mineur[3] et de Joseph[4] », tantôt « mère de Joseph », tantôt « mère de Jacques ». Quelle est cette femme distinguée ainsi de Marie Magdeleine par le nom de ses fils? Saint Jean nous l'apprend[5] : « La mère de Jésus, dit-il, et la sœur de sa mère, *Marie, femme de Cléophas*, et Marie Magdeleine étaient debout près de la croix. » Ce passage du quatrième Évangile, éclaircissant les témoignages des synoptiques, montre que « l'autre Marie, mère de Jacques et de Joseph » et « femme de Cléophas », était sœur de la sainte Vierge, et appelée comme elle Marie[6]. A la vérité dans les listes des douze apôtres[7], Jacques est nommé fils d'Alphée et non de Cléophas, mais il est facile de lever cette dernière diffi-

---

[1] Mat., XXVII, 56, 61; XXVIII, 1.

[2] Marc., XV, 40, 47; XVI, 1.

[3] La qualification de Mineur appliquée à Jacques, fils d'Alphée, indique apparemment que cet apôtre était plus jeune ou plus petit de taille que le fils de Zébédée, appelé par la tradition Jacques le Majeur.

[4] En saint Marc la plupart des manuscrits donnent Josès au lieu de Joseph, mais ce dernier nom est conservé par la Vulgate aussi bien dans le second que dans le premier évangéliste.

[5] Joan., XIX, 25.

[6] Il n'était pas rare chez les Juifs que les frères et les sœurs portassent le même nom : ainsi nous trouvons parmi les enfants d'Hérode le Grand, deux Philippe, deux Phasaël, deux Hérode.

[7] Mat., X, 3; Marc., III, 18; Luc., VI, 15; Act., I, 13.

culté, car ces deux noms, divers en apparence, ne sont que la double manière dont le même nom araméen חַלְפַּא peut être prononcé, avec ou sans aspiration ח[1].

La conclusion de ces textes ainsi rapprochés est que Jacques eut pour père Alphée (Cléophas), pour mère Marie, sœur de la sainte Vierge, pour frères Jude, Joseph et Simon, et que par conséquent « les frères du Seigneur ne sont que les cousins germains de Jésus ». Telle était déjà dans les temps apostoliques la tradition attribuée à Papias[2], tel est demeuré, de nos jours, le sentiment commun des interprètes. Quelques Pères[3] à la vérité ont cru que ces parents du Christ étaient les fils que Joseph avait eus d'un premier mariage, mais cette opinion n'a d'autre origine que les légendes contenues dans les Évangiles apocryphes[4]. Plus sûrement guidée par saint Jérôme et saint Augustin, l'Église latine a fait triompher l'interprétation que nous venons de voir appuyée par les textes de l'Écriture[5].

---

[1] Comparer les deux formes latines « Aloysius et Ludovicus » du même mot franc « Ludwig », Louis.

[2] Migne, *Patrologie grecque*, t. V, p. 1261.

[3] Origène, Eusèbe de Césarée, S. Hilaire, S. Ambroise, S. Épiphane, Barhebræus.

[4] Thilo, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, t. I, p. 228. — *Constitutiones apostolicæ*, VI, 12.

[5] Voir *Les Frères de N.-S. Jésus-Christ*, par le P. Corluy. — Smith, *Dictionary of the Bible* : JAMES. — Mill, *On mythical interpretation of the Gospels*, p. 219-274.

VI.

LES SAMARITAINS.

Ce petit peuple, maître des montagnes d'Éphraïm, depuis la vallée d'Esdrélon jusqu'à Béthel [1], formait, au milieu de la Palestine, une nation indépendante, composée d'étrangers et des rares Israélites [2] demeurés en Judée après le départ des tribus schismatiques. Celles-ci, emmenées en captivité par Salmanasar (721 av. J.-C.), avaient laissé la Samarie si déserte, qu'Ashar Addon dut y envoyer des colons [3]. Il en vint de Babylone, de Cutha, d'Ava, d'Emath et de Sépharvaïm. Tirés des parties les plus reculées de la Perse et de la Médie [4], ces Cuthéens, comme les appelle Josèphe, prirent, du pays qu'ils envahissaient, le nom de Samari-

---

[1] « La Samarie, dit Josèphe, commence au village de Ginea (Djennim), situé dans la grande vallée, et se termine au territoire des Acrabatènes » (*Bellum Judaïcum,* III, 3, 4). Ce dernier district s'étendait de Sichem à Jéricho (*Antiquitates,* II, 2, 4; III, 3, 4, 5). La frontière méridionale de la Samarie est donc marquée par une ligne allant de Jaffa à Béthel, et de là au Jourdain.

[2] Les Israélites étaient si peu nombreux, qu'ils se trouvèrent comme perdus au milieu des Samaritains. De là vient que l'antiquité parle de ces derniers comme d'une race absolument étrangère à Israël. Voir les nombreux témoignages recueillis par Suicer, *Thesaurus :* Σαμαρείτης. S. Luc les appelle ἀλλογενεῖς (XVII, 18); Josèphe, ἀλλοεθνεῖς.

[3] IV Reg., XVII, 24.

[4] Josèphe, *Antiquitates,* X, 9, 7.

tains, mais ils gardèrent leur religion, et souillèrent la terre d'Israël par un culte nouveau, monstrueux assemblage de toutes les idolâtries. Le Seigneur, indigné d'une telle profanation, fit monter du Jourdain des lions qui ravagèrent la contrée, et forcèrent les Cuthéens épouvantés à se tourner vers la Divinité de leur nouvelle patrie; ils devinrent, selon l'expression moqueuse des Juifs, « les prosélytes des lions ». Mais vainement cherchaient-ils, dans ces régions désertes, qui les initierait au culte du pays. Si quelques Israélites avaient échappé à la transportation de Salmanasar, ces obscurs débris étaient peu propres à restaurer une religion parmi des étrangers qui l'ignoraient. Il fallut qu'un des prêtres captifs à Babylone vînt leur apprendre à révérer Jéhovah. Mais au lieu de la pure loi du Seigneur il leur apporta le culte schismatique qui dominait dans le royaume d'Israël avant la captivité. Son premier soin fut de rétablir à Béthel le haut lieu où Jéroboam avait élevé le veau d'or. Les colons assyriens suivirent son exemple; « chacun d'eux garda son dieu, et ils les mirent dans les temples des hauts lieux que les Samaritains avaient bâtis; chaque nation avait le sien dans la ville où il habitait. Les Babyloniens se firent leur dieu Sochothbenoth; les Cuthéens, Nergel; ceux d'Emath, Asima; les Hévéens firent Nébahas et Tartac; ceux de Sépharvaïm faisaient passer leurs enfants par le feu et les brûlaient pour honorer Adramélech et Anamélech, dieux de Sépharvaïm... Et quoique ces peuples adorassent Jéhovah, ils servaient en même temps leurs dieux, selon la coutume des nations du milieu desquelles ils avaient été transférés en Samarie. Et

ces peuples suivent encore aujourd'hui leurs antiques coutumes. Ils ne craignent point Jéhovah, ne gardent point ses cérémonies, ni ses ordonnances, ni ses lois, ni les préceptes qu'il a donnés aux enfants de Jacob [1]. »

Tels nous apparaissent les Samaritains aux temps de la captivité ; peuple étranger d'origine, mal initié au culte du Seigneur. Aussi, quand ces profanes adorateurs de Jéhovah demandèrent aux Juifs revenus de Babylone qu'on leur permît de participer à la reconstruction du temple, ils se virent repoussés et traités d'ennemis de Juda et de Benjamin [2]. Les Samaritains irrités ne cessèrent, depuis lors, de haïr les Juifs et de traverser leur entreprise. Darius, fils d'Hystaspe, les réduisit pour un temps à l'impuissance (519); mais, après lui, la haine des deux peuples ne fit qu'accroître et un dernier incident la porta à son comble.

Sous le règne de Darius Nothus (424-404), un prêtre juif, nommé Manassé, proche parent du souverain pontife, épousa une fille de Sanballat, gouverneur persan de Samarie. Néhémie, ardent réformateur du sacerdoce, voulut rompre cette union. Manassé, sur son refus, se vit chassé de Jérusalem et contraint à se réfugier près de son beau-père. Il y travailla à purifier la religion samaritaine des superstitions qui la souillaient, et parvint à lui donner des formes presque juives, car, sous le règne d'Alexandre le Grand [3], un sanctuaire rival

---

[1] IV Reg., XVII, 29-41.

[2] I Esdr., IV, 1.

[3] Josèphe (*Antiquitates*, XI, 7, 2; 8, 4) est d'une telle précision sur ce dernier point, qu'il est difficile de ne pas accepter son témoignage; cet historien ne paraît pas avoir été aussi exact en dési-

de celui de Jérusalem fut élevé sur le mont Garizim.

Ce dernier acte de schisme mettait un abîme entre les deux peuples. Vainement le temple de Garizim, refuge des apostats de Sion et objet des colères d'Israël, fut détruit par Jean Hyrcan (129), les Samaritains n'en continuèrent pas moins d'adorer en ce lieu et de regarder cette colline comme la plus sainte du monde. Elle était tout à leurs yeux : l'emplacement du Paradis terrestre, l'Ararat où l'arche s'était reposée, Béthel où Jacob vit l'échelle mystérieuse. Ils y montraient encore le lieu où Adam, Seth, Noé immolèrent au Seigneur, l'autel où Abraham avait sacrifié son fils, jusqu'au buisson d'épines qui retint le bélier substitué à Isaac.

Ces traditions, que nous empruntons aux Samaritains modernes de Naplouse, ont pu s'altérer dans le cours des âges[1]; mais, si défigurées qu'on les suppose, elles ne laissent pas de jeter un jour précieux sur la religion de ce peuple. N'ayant de livres sacrés que ceux de Moïse, leur foi fut toujours primitive, leurs croyances incomplètes; ils n'avaient du Messie qu'une vague idée, l'invoquaient tel que le leur révélait le Pentateuque, comme le Convertisseur, le Guide[2] promis au monde,

---

gnant le temps où Manassé fut chassé de Jérusalem. Il confond probablement ici Darius Codoman avec Darius Nothus, qui vivait quatre-vingts ans plus tôt. En effet, Néhémie nous dit avoir chassé de Jérusalem le fils de Joïada, le grand prêtre, parce qu'il avait épousé une fille de Sanballat le Horonite (II Esdr., XIII, 28). Or Néhémie vivait sous les règnes d'Artaxercès Longue-Main et de Darius Nothus.

[1] Voir, dans l'*Encyclopédie* d'Herzog, l'article SAMARIA, XIII, 337.

[2] L'Hashab, « le Convertisseur », El Muhydi, « le Guide ».

à eux païens d'origine, aussi bien qu'aux fils d'Israël. Il y avait loin de ce crayon imparfait au magnifique tableau que les prophètes avaient tracé sous les yeux des Juifs; mais ceux-ci interprétaient dans un sens si grossier les images de leurs voyants, que l'espérance confuse des Samaritains se trouvait plus près de la vérité que les fantômes brillants des Israélites. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Jésus, dont la mission s'adressait à Israël, ait récolté en passant cette moisson étrangère qu'il voyait mûre pour le royaume des cieux.

VII.

LA FÊTE DU CHAPITRE V DE SAINT JEAN.

Faut-il admettre avec la plupart des interprètes modernes que saint Jean désigne ici la fête des Purim [1] ? Nous ne le pensons pas, car cette solennité n'avait rien qui pût attirer le divin Maître. Célébrée un mois avant la Pâque, elle était presque entièrement consacrée à de profanes divertissements et au souvenir de la vengeance. La lecture du livre d'Esther, seul acte religieux qui s'y accomplît, était interrompue par des cris de haine toutes les fois que le nom d'Aman se faisait entendre. En

---

[1] Ce mot est d'origine perse? *Parêh*, en hébreu פור ; comparez *pars, part.* Il signifie « sort » et rappelle qu'Aman jeta au sort le jour où les Juifs devaient être massacrés (Esther, IX, 24-26.)

même temps les enfants frappaient des mains, agitaient des crécelles, frottaient l'une contre l'autre des planches où était écrit le nom du persécuteur, comme pour l'anéantir à jamais. Le reste de la fête n'était que danses, concerts et banquets, où la licence ne connaissait pas de frein ; il était d'usage, si nous en croyons le Talmud, de s'enivrer jusqu'à ne pouvoir distinguer les anathèmes d'Aman des bénédictions de Mardochée [1]. Képler, le premier, suggéra l'idée que ces réjouissances publiques pouvaient être la fête vaguement désignée par saint Jean. Mais, quelque crédit qu'ait pris son hypothèse [2], est-il croyable que Jésus soit venu à Jérusalem pour autoriser par sa présence de vraies saturnales? Il n'ignorait pas que cette institution avait été blâmée dès l'origine par quatre-vingt-cinq anciens du peuple, dont plus de trente étaient des prophètes vénérables [3]. D'ailleurs la coutume des Juifs n'était point de se rendre au temple de Sion pour cette fête, ils la célébraient dans les synagogues, parfois même dans leurs propres demeures [4]. Comment expliquer qu'elle ait attiré à Jérusalem non seulement Jésus, mais la foule que saint Jean nous montre autour de la piscine de Béthesda [5] ?

---

1 *Megilla*, 7, 2.

2 Elle a été soutenue par Lamy, Pétau, Hug, Neander, Olshausen, Tholuck, Meyer, Wieseler, Winer, Anger, Alford, Ellicott, etc.

3 *Megilla*, 70, 4.

4 Josèphe, *Antiquitates*, XI, 6.

5 Il convient d'ajouter que la fête où le paralytique fut guéri était un sabbat (Joan., V, 1, 2, 10, 13). Or jamais les Purim n'é-

L'antiquité, mieux inspirée, a toujours vu dans la fête du chapitre v de saint Jean une des trois grandes solennités juives, la Pâque, la Pentecôte ou la fête des Tabernacles. Il ne peut être question des deux dernières, car elles se célébraient, l'une, cinquante jours après la Pâque; l'autre, au mois de septembre, et nous avons vu que Jésus revint par la Samarie en Galilée au mois de décembre, après ces deux fêtes par conséquent. Il paraît donc vraisemblable que saint Jean indique dans ces termes vagues une seconde Pâque à laquelle Jésus prit part. C'était « la fête des Juifs[1] » par excellence; et les premiers chrétiens l'entendirent ainsi, car saint Irénée[2], le plus ancien Père qui se soit expliqué sur cette question, déclare qu'il faut voir dans cette fête la grande solennité israélite.

Il suit de là que saint Jean indique quatre Pâques dans le cours du ministère de Jésus : dans la première, le Seigneur chasse les vendeurs du temple; c'est de la seconde que nous parlons ici; il passa la troisième loin de Jérusalem, au temps de la multiplication des pains; la quatrième fut celle de sa mort. La vie publique du Sauveur dura donc trois ans et demi, la demi-semaine

---

taient célébrés un jour sabbatique. (Reland, *Antiquitates sacræ*, IV, 9.)

[1] La véritable leçon du verset 1er nous paraît être : Ἡ ἑορτὴ τῶν Ἰουδαίων. A la vérité, l'article est supprimé dans les manuscrits du Vatican et de Bèze et dans l'Alexandrin, mais le codex du Sinaï et celui d'Éphrem le contiennent. Tischendorf l'a rétabli dans sa dernière édition.

[2] *Adv. Hæreses*, II, 39. Son sentiment est partagé par Eusèbe, Théodoret, Grotius, Jansénius, Cornelius a Lapide, Friedlieb, Lampe, Hengstenberg.

d'années prédite par Daniel[1], après laquelle le Christ devait être mis à mort, les trois ans accordés au figuier de la parabole pour produire ses fruits[2].

VIII.

LA PISCINE DE BÉTHESDA.

La piscine de Béthesda se trouvait près du temple, car elle était proche de la porte des Brebis[3], au témoignage de saint Jean, et Néhémie, qui fait mention de cette porte[4], la place près du sanctuaire. Aujourd'hui les traditions locales donnent le nom de Béthesda à deux piscines[5]. L'une, située entre l'emplacement du

---

[1] Dan., IX, 25-27.

[2] Luc., XIII, 7.

[3] Ἐπὶ τῇ Προβατικῇ. (Joan., V, 2). Bien que l'usage de la langue grecque ne soit pas de sous-entendre le mot « Porte » devant un adjectif, et qu'Eusèbe, S. Jérôme, l'*Itinéraire de Jérusalem,* parlent d'une piscine probatique ou des Brebis (Προβατικὴ κολυμβήθρα : Probatica piscina, *Vulgate*), le texte du livre d'Esdras que nous rappelons ici ne permet guère de douter qu'il s'agisse dans S. Jean de la porte des Brebis, ainsi nommée sans doute à cause des animaux qu'on vendait à l'entrée ou qu'on introduisait par cette voie. Sans connaître exactement la situation de cette porte, nous savons qu'à la restauration des murs de Jérusalem elle fut bâtie par les prêtres (II Esdr., III, 1) ; qu'elle était près de la tour d'Hananeel, située à l'est de la cité (Zach., XIV, 10, et le commentaire d'Hengstenberg, dans sa *Christologie*). Il est donc probable que cette porte des Brebis touchait au temple.

[4] II Esdr., XII, 38.

[5] Il en était déjà ainsi au temps d'Eusèbe. D'après la descrip-

temple (l'Haram) et la porte Saint-Étienne, n'est plus qu'un vaste bassin desséché; l'autre se trouve non loin de là, au nord-ouest de l'église Sainte-Anne. Elle a été découverte par M. Mauss, architecte français chargé de restaurer le monument de Sainte-Anne, et paraît avoir des titres tout particuliers à être l'antique Béthesda [1].

Ces deux bassins étaient alimentés par les fontaines qui forment dans la montagne du temple un immense réservoir. L'antiquité les a célébrées comme une des merveilles de Jérusalem, et sa ressource pendant les longs sièges que soutint la ville [2]. Aujourd'hui, ne trouvant plus d'issues par les canaux comblés, elles se perdent à travers le sol; mais il suffit pour les retrouver d'enlever les décombres qui couvrent le terrain. Récemment les Dames de Sion, en creusant les fondations de leur orphelinat de l'Ecce-Homo, ont découvert d'antiques citernes et des sources abondantes, qu'un aqueduc encore intact conduisait sous l'enceinte du temple. Barclay, qui a soigneusement examiné les parties souterraines de l'Haram, pense que la montagne est creuse, et qu'il s'y trouve, pour employer ses ex-

---

tion que nous trouvons dans l'*Onomasticon,* la piscine de Béthesda se composait de deux réservoirs (ἐν ταῖς λίμναις διδύμοις), l'un alimenté par les pluies, l'autre aux eaux d'une teinte rouge (πεφοινιγμένον). Ce fait est confirmé dans l'*Itinéraire du Pèlerin de Bordeaux,* qui visitait Jérusalem en 333.

[1] Voir dans *La Palestine,* de M. le baron Ludovic de Vaux, la note relative à la piscine de Béthesda, Appendice, v-xxvi.

[2] « Templum in modum arcis... fons perennis aquæ, cavati sub terrâ montes, et piscinæ cisternæque servandis imbribus. » (Tacite, *Historiæ,* v. 12.)

pressions, une sorte de lac caché sous terre[1]. L'abondance de ces fontaines était bien connue des Juifs, car le Psalmiste en parle comme d'une rivière dont les flots réjouissent la cité de Dieu[2]. L'image s'agrandit encore aux yeux d'Ézéchiel[3] : la rivière devient un torrent qui jaillit du roc sacré, coule vers l'orient et le couchant dans les ravins du Cédron et d'Hinnom, s'enflant jusqu'à devenir un fleuve qui fertilise les déserts de la mer Morte.

La merveille de cette piscine était l'ange qui en agitait les eaux et leur communiquait une vertu miraculeuse. On cherche aujourd'hui à écarter cette intervention surnaturelle; l'authenticité des versets qui en parlent est révoquée en doute[4], et de nombreux in-

---

[1] Barclay, *City of the great King*, p. 293. — Thomson, *The Land and the Book*, p. 656-662. — Murray, *Handbook for Syria and Palestine :* JERUSALEM, § 47.

[2] Ps., XLV, 5.

[3] Ezech., XLVII, 1-12.

[4] Le verset 4 et les mots qui le précèdent dans le verset 3, δεχομένων τὴν τοῦ ὕδατος κίνησιν, ne se lisent ni dans les manuscrits du Vatican et du Sinaï, ni dans la version syriaque de Cureton, et ils sont l'objet de plusieurs variantes dans les manuscrits qui les contiennent. Tischendorf et Tregelles les regardent comme une glose marginale insérée dans le texte. Nous croyons cependant devoir conserver ces versets, car ils se trouvent dans le codex Alexandrinus et de nombreux manuscrits. La Vulgate, la Peschito et la plupart des versions les renferment. Comment expliquer d'ailleurs pourquoi une foule de malades se pressaient à la même heure près de la piscine, si l'on retranche ces mots qui justifient leur présence : « Ils attendaient le mouvement de l'eau, car l'ange du Seigneur descendait à certains moments dans la piscine? » (Voir le P. Corluy, *Intégrité des Évangiles*, VII, VIII, IX.)

terprètes, même parmi les catholiques[1], attribuent la puissance curative des sources aux substances minérales qu'elles contiennent. Ils rappellent, pour justifier leur sentiment, l'abondance des eaux médicinales en Judée[2], la teinte rouge dont parlent Eusèbe et saint Jérôme[3], qui atteste dans la piscine de Béthesda la présence de particules ferrugineuses, et ils comparent son action à celle des eaux gazeuses, dont l'efficacité est plus puissante au temps où elles commencent à bouillonner. Dans la pensée de ces commentateurs, les Juifs, peu instruits des causes naturelles, attribuaient la vertu de la piscine à l'intervention d'un ange, et saint Jean n'a fait que rapporter la croyance populaire. Cette interprétation du texte sacré n'est pas celle des Pères et des docteurs révérés de l'Église; tous s'accordent au contraire pour voir dans ce fait un prodige surnaturel.

Quelques-uns d'entre eux paraissent même avoir étendu les vertus merveilleuses de Béthesda à toutes les eaux qui jaillissent de la montagne du temple, et en particulier à celles de Siloë. On sait que les sources de ce dernier bassin, sortant de la colline d'Ophel, remplissent d'abord la fontaine de la Vierge, et rentrent ensuite sous terre pour reparaître à Siloë. Ces deux fontaines sont également intermittentes, et les légendes

---

[1] Jahn, Scholtz, Sepp, Maier, Schegg.

[2] A l'ouest de l'Haram, on trouve encore aujourd'hui les bains de Guérison : *Hummâm esh-Shefa.*

[3] Eusèbe, *Onomasticon.* « Mirum in modum rubens » (S. Jérôme).

locales l'attribuent à un dragon caché dans la montagne, qui tantôt boit les eaux, tantôt les laisse couler. Prudence, s'inspirant de traditions moins fabuleuses, voit dans le trouble de cette source une puissance divine qui guérit les maux, et il en confond les prodiges avec ceux que l'Évangile raconte de Béthesda :

Variis Siloe refundit
Momentis latices, nec fluctum semper anhelat.
Sed vice distinctâ largos lacus accipit haustus.
Agmina languentûm sitiunt spem fontis avari,
Membrorum maculas puro abluitura natatu;
Certatim interea roranti pumice raucas
Exspectant scatebras, et sicco margine pendent.

Prudence, *Apotheosis*, 680.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'INCARNATION.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA NATIVITÉ.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'ÉPIPHANIE.

CHAPITRE SIXIÈME.

JÉSUS A NAZARETH.

LIVRE SECOND.

LES DÉBUTS DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

LES TEMPS ET LES LIEUX OU JÉSUS EXERÇA SON MINISTÈRE.

CHAPITRE SECOND.

LA MISSION DE JEAN-BAPTISTE.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA TENTATION.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE ET LES PREMIERS DISCIPLES DE JÉSUS.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES NOCES DE CANA.

CHAPITRE SIXIÈME.

GÉNÉSARETH.

LIVRE TROISIÈME.

PREMIÈRE ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

LA PREMIÈRE PAQUE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

CHAPITRE SECOND.

LE DERNIER TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA SAMARITAINE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

JÉSUS CHASSÉ DE NAZARETH.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES PREMIERS ACTES DU MINISTÈRE DE JÉSUS EN GALILÉE.

LIVRE QUATRIÈME.

DEUXIÈME ANNÉE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

CHAPITRE PREMIER.

LA DEUXIÈME PAQUE DU MINISTÈRE DE JÉSUS.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES PARABOLES.

CHAPITRE SIXIÈME.

MIRACLES DE GERGÉSA ET DE CAPHARNAUM.

CHAPITRE SEPTIÈME.

MISSION DES APÔTRES. — MORT DU PRÉCURSEUR.

CHAPITRE HUITIÈME.

LE PAIN DE VIE.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.